

L'ÉVOLUTION DES FACULTÉS CONSCIENTES

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris
pour le doctorat d'Université

PAR

J. VARENDONCK

DOCTEUR ÈS SCIENCES PÉDLOGIQUES,
ANCIEN CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DE PÉDLOGIS DE BRUXELLES

« Explorer les plus secrètes profondeurs de
« l'inconscient... travailler dans ce que j'appelle
« l'âme tout à l'heure le sous-sol de la conscien-
« ce, voilà quelle sera la tâche principale de la
« psychologie dans le siècle qui s'ouvre ».

H. BERGSON



GAND
Mon d'éd. I. VANDERPOORTEN
rue de la Cuiller, 18

PARIS
FELIX ALCAN
boul. Saint Germain, 108

1921

(Importé de Belgique)

L'ÉVOLUTION DES FACULTÉS CONSCIENTES

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR :

Sous forme de volume :

- La psychologie du témoignage.* — Hoste, Gand, 1914.
Recherches sur les Sociétés d'Enfants. — Travaux de l'Institut Solvay de Sociologie, Notes et Mémoires, Fascicule 12, 1914.
The Psychology of Daydreams. — Allen & Unwin, Londres, 1921.
(Une traduction française est en préparation chez Alcan, à Paris et Vander Poorten, à Gand; et une traduction allemande au Psychoanalytischer Verlag, à Vienne).
Le rôle du subconscient dans la vie quotidienne. — Collection du Flambeau, Bruxelles (sous presse).
Experimenteele Bijdrage tot de Psychologie van het Getuigenis. — De Vlaamsche Boekenhalle, Leuven. 1921.
Het Kind en de Evolutieleer, — Herckenrath, Gand, 1910.

Articles de revues :

- L'Enfant révélateur du passé.* — « Revue de Belgique », juin-juillet 1908.
Les Idéals d'Enfants. — « Archives de Psychologie », Genève, juillet 1908.
Que lisent nos enfants. — « La Belgique art. et litt. » 1909.
Les Témoignages d'Enfants dans un procès retentissant. — « Archives de Psychologie », Genève, III, 1910.
La Poésie traditionnelle des Enfants. — « La Belgique art. et litt. », mars-avril 1913.
Nog over Kinderlectuur. — « Vragen van den Dag » (Amsterdam), jan. 1910.
Het Kind en de Folklore, — « School en Leven » (Den Haag), 1911.
Over Kindersociologie. — « Vragen van den Dag », I, 1911.
De Kinderspelen als Openbaring van het Verleden. — « School en Leven », 1912.
De Sociologische Betekenis der Collectieve Kinderspelen. — « Het Kind », Zwolle, mai 1914.
Zelfregeering op School. — « Het Kind », Zwolle, juin 1914.
Bijdrage tot de Kennis van de Psyche der Kindermenigte. — « Het Kind », Zwolle, mai 1914.
About the Forgetting of Names « Psycho-analytic Review » (New-York) December 1917 ainsi que quelques contributions dans « Vlaanderen » (Bruxelles), « Le Monde » (Bruxelles), « The Welsh Outlook » (Cardiff), « The Sociological Review » (London), etc.
-

L'ÉVOLUTION DES FACULTÉS CONSCIENTES

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris
pour le doctorat d'Université

PAR

J. VARENDONCK

DOCTEUR ÈS SCIENCES PÉDOLOGIQUES,
ANCIEN CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DE PÉDOLOGIE DE BRUXELLES

« Explorer les plus secrètes profondeurs de
« l'inconscient... travailler dans ce que j'appelle
« l'âme tout à l'heure le sous-soi de la conscience
« ce, voilà quelle sera la tâche principale de la
« psychologie dans le siècle qui s'ouvre ».

H. BERGSON



GAND
Mon d'éd. I. VANDERPOORTEN
rue de la Cuiller, 18

PARIS
FELIX ALCAN
boul. Saint Germain, 108

1921
(Importé de Belgique)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552825_0038

AVANT-PROPOS.

La théorie qui sera développée dans ces pages est basée en partie sur les conclusions de notre volume *La Psychologie de la Réverie* (1), dans lequel nous avons étudié l'idéation abondante dont l'esprit est le siège en dehors de l'intervention de la conscience et de la volonté; cette étude nous a permis de montrer que les intellections ne sont pas arrêtées complètement lorsque l'individu renonce à l'attention volontaire et que la conception, peut être indépendante de l'état conscient, même chez l'homme. C'est là une conclusion qui est en contradiction directe avec les enseignements de la psychologie contemporaine qui lie indissolublement l'intelligence à l'état de conscience. « La conscience inséparable de la notion du moi physique, écrit Hachet-Souplet après nombre d'autres auteurs, est l'aspect subjectif de l'intelligence; elle se développe avec elle. Par conséquent, tous les faits d'intelligence sont des critères objectifs de la conscience » (2). Pour ROMANES aussi « la conscience est un élément caractéristique de l'esprit » et il en est ainsi pour tous les psychologues qui ont adopté le point de vue génétique.

L'objection que les fantaisies, qui ont servi de base aux analyses contenues dans notre ouvrage cité plus haut, ne présentent souvent que des solutions inadéquates, quelquefois baroques, aux problèmes qu'elles s'efforçaient de résoudre n'aurait pas une grande portée car l'invention n'est qu'un cas spécial de la rêverie. Les divagations qui occupent notre esprit dans les diverses circonstances où nous sommes « dans les nuages » ne sont autre chose que des combinaisons de notre second moi, dont les solutions sont acceptées et intégrées par le moi conscient chaque fois qu'elles semblent adéquates, et souvent sans que nous y prêtions la moindre attention. Notre appareil mental peut entrer en activité et donner des preuves d'intelligence sans que nous nous en apercevions,

(1) Cf. *The Psychology of Daydreams*, G. ALLEN and UNWIN, London, 1921.

(2) Cf. P. HACHET-SOUPLET, *La Genèse des Instincts*, p. 124, FLAMMARION, Paris, 1912.

voilà le fait capital que nous avons cru pouvoir formuler avec exemples à l'appui.

Mais il ne sera pas inutile de déterminer immédiatement ce qu'il faut entendre ici par intelligence, car la psychologie est une science où la confusion des termes conduit souvent à des malentendus. Ainsi il arrive fréquemment que ce qui n'est qu'une simple *reproduction* d'une expérience antérieure ou d'une association d'éléments psychiques préexistante est appelée « idée ». Dans cette étude au contraire il sera fait une distinction soigneuse entre ce qui est souvenir revivifié sans plus et ce qui est association nouvelle d'éléments anciens. Pour nous pensée est synonyme de jugement ou de choix, soit conscient, soit inconscient; elle consiste *en la réassociation d'éléments psychiques en une unité nouvelle*. (Nouvelle pour l'individu bien entendu, car si elle était nouvelle pour la collectivité nous aurions défini l'originalité).

Le type primitif de toute réaction psychique a été réduit par BALDWIN et d'autres au simple cycle : excitation externe-processus interne-réaction envers le monde extérieur. Nous avons eu l'occasion de montrer que les mêmes moments se retrouvent dans l'idéation qui a lieu lorsque nous renonçons temporairement à l'observation du monde extérieur, en fait lorsque nous abandonnons l'état de conscience : les excitations de l'ambiance sont alors souvent remplacées par des souvenirs ou des affects (1); — le processus interne consiste en un enchaînement de jugements ou de choix; — la réaction motrice finale peut avoir lieu sans que nous en soyons avertis ou bien elle peut être remise à plus tard. En nous basant sur la doctrine des causes actuelles ce parallélisme nous permettra à l'occasion de jeter quelque lumière sur les activités psychiques du monde animal, où la manière de se comporter est entièrement conditionnée par l'intellection affective.

C'est ici le moment de rappeler que par sous le terme d'intellection affective nous désignons tous les processus mentaux qui s'accomplissent sans l'intervention de la volonté. Ils sont caractérisés par le fait qu'ils résultent de l'action du sentiment sur notre appareil psychique et ils peuvent se manifester aussi bien à l'état de conscience que quand notre esprit est « absent ». Ainsi nous avons eu l'occasion de constater qu'en de certaines circonstances nous pouvons percevoir sans nous rendre compte de l'objet extérieur qui frappe nos sens, tandis que la perception est orientée dans une direction donnée ou reçoit une signification spéciale déterminée par l'affect qui domine à ce moment. Pareillement lorsque nous sommes sous l'empire de l'un ou l'autre sentiment nous pouvons revivifier des souvenirs sans nous douter que nous sommes en train de revivre le passé.

(1) Par *affect* nous entendons une somme d'excitation ou d'émotion.

Et nous avons été amené à conclure que toutes les conceptions de nos rêveries sont dirigées par des désirs, les prédécesseurs phylogénétiques de la volonté. Il semble assez évident *a priori* que ces activités affectives de l'esprit humain : perception, souvenir, conception sans conscience claire nous permettront des rapprochements curieux avec l'esprit animal où, tout comme dans l'état préconscient qui caractérise nos rêveries, les réactions mentales dépendent de circonstances extérieures ou de sentiments, ou des deux à la fois, c'est à dire du hasard, de l'accident. Car ce que nous appelons désir, quand il est question de l'homme et des animaux supérieurs, devient tendance à la survivance, à la conservation individuelle ou « élan vital », lorsque nous descendons l'échelle animale. De sorte que nous disposons là d'un facteur unique qui nous permettra d'apprécier son influence sur l'esprit à n'importe quel stade de son développement, ce qui constitue un facteur précieux pour entreprendre une étude génétique de l'Intellection.

Aux moments où nous avons fait abandon de l'attention volontaire il arrive fréquemment que nous pensons partiellement ou exclusivement comme dans le rêve au moyen d'images sensibles, que nous associons suivant certaines relations abstraites que l'esprit ne perd pas de vue, mais dont la conscience ne nous avertit pas. Cette particularité est loin d'être caractéristique de l'état préconscient seulement. En effet, ces images jouent aussi un certain rôle dans la perception consciente, comme nous le prouverons dans la suite. Cette propriété de notre organe psychique, que l'on n'a guère fait ressortir encore, constitue également un terme de comparaison entre les réactions mentales de l'homme et celles de la bête. C'est aussi de ce trait particulier que nous nous sommes souvenu lorsque nous avons proposé dans notre *Psychologie de la Rêverie* la définition suivante : *une pensée est l'adaption de souvenirs revivifiés à une situation présente sous l'influence d'un affect ou de la volonté*. Si nous sommes arrivé à cette conclusion dans notre travail précédent, nous espérons cependant soumettre au lecteur au cours de cette étude assez d'éléments pour nous permettre de l'appliquer également à la pensée animale. Pour nous l'acte de la Conception consiste en une décomposition de la mémoire et une réassociation de certains de ces éléments sélectionnés à cet effet. L'acte de la Perception peut être défini de la même manière et nous essayerons dans la suite d'établir par quoi ces deux opérations se distinguent. Mais en tout cas nous serons amenés à conclure que la Mémoire est en réalité la base première de l'esprit. Partout où l'on peut établir l'existence de quelque forme de mémoire en même temps que quelque forme d'affect ou de sentiment, on peut affirmer la possibilité d'une opération psychique élémentaire. Cette thèse, qui sera soutenue avec toutes les observations et tous les arguments que nous avons pu réunir, nous ramène à un niveau bien bas de l'échelle zoologique, en

contradiction avec la plupart des psychologues pour qui « l'intelligence est apparue bien tard dans l'histoire des êtres vivants... elle se manifeste seulement chez quelques espèces supérieures ». Si notre manière de voir est admise, la psychologie pourrait disposer d'une théorie qui permettra de fournir l'explication d'un grand nombre de faits pour l'interprétation desquels on en est réduit à présent à recourir à la thèse de la sélection naturelle. Or il n'est pas douteux que cette théorie a perdu sous la plume de certains auteurs quelque peu de la signification avec laquelle elle a été conçue par DARWIN, et elle a été parfois utilisée comme une espèce de *deus ex machina* pour expliquer vaguement bien des choses encore inexplicables; et nous ne parlerons pas des cas où la sélection naturelle a été invoquée tout simplement pour masquer notre ignorance.

Considérant la Mémoire comme la base de tout l'édifice mental, nous lui consacrerons nos deux premiers chapitres. Dans le premier nous examinerons un de ses aspects que l'on n'a guère étudié jusqu'à présent : la mémoire comme un appareil psychique enregistrant l'expérience suivant l'ordre chronologique et reproduisant une réplique exacte du passé, — ce que nous appelons *la mémoire duplicative*. Ensuite nous nous occuperons de *la mémoire synthétique*, beaucoup mieux connue, et nous tâcherons de surprendre son mécanisme; il se révèle à nous surtout dans l'acte de la perception comme une dissociation. Ce travail nous préparera à une étude de *la conception*, qui réassocie les éléments de nos souvenirs. Nous consacrerons ensuite quelques pages aux *mouvements inconscients* qui constituent l'extériorisation de la pensée affective; car si RIBOT a eu raison de soutenir que « toute idée est un mouvement qui commence », nous soutiendrons inversement que tout mouvement a pour origine une idée, au moins théoriquement. Ces recherches nous fourniront les moyens pour éclaircir le mystère de *la conscience*, qui consiste surtout en une inhibition des mouvements et des idéations de nature affective, et leur direction par la volonté vers des buts délibérément choisis.

CHAPITRE I.

La Mémoire Duplicative.

Exemples de son intervention : dans la rêverie, la névrose, l'hystérie, le somnambulisme, le rêve, à l'état de veille. — Nous en faisons souvent usage sans nous en rendre compte. — Explication de certains cas bizarres. — Elle est à la base de la conservation de l'être primitif, du choix, de l'anticipation. — La loi de récurrence comme processus d'anticipation : elle mène à la découverte des relations causales. — La mémoire duplicative constitue l'aspect le plus primitif de la faculté de rétention.

Au cours de l'analyse des rêveries que nous avons réussi à amener à notre conscience claire et à enregistrer ensuite dans l'ordre où notre fantaisie les avait élaborées, un fait nous avait frappé, parce qu'il nous paraissait alors bien singulier : c'est la constatation que l'enchaînement préconscient (1) est de temps en temps interrompu, le processus de l'association souvent suspendu et remplacé pendant un laps de temps variable par le déroulement, sous notre regard mental, d'une période du passé sans que notre esprit semblait pouvoir arrêter ce flot qui l'envahit. Nous en concluons que lorsque nous renonçons volontairement à la pensée dirigée, consciente, nous glissons insensiblement dans un état mental qui est caractérisé par le fait que notre esprit ne semble plus entièrement maître de la mémoire. Celui-ci est alternativement actif et passif : tantôt il semble rechercher activement parmi nos souvenirs submergés un élément adéquat à la solution du problème qui le préoccupe, et il rejette successivement tous ceux qui ne répondent pas à la nécessité du moment ; il est alors dans sa période active ; immédiatement après, alors que rien ne le faisait prévoir, nous voici qui assistons impuissants à la répétition automatique d'un événement quelconque de notre histoire, nous voguons sur le fleuve du souvenir qui nous entraîne fatalement à la dérive : c'est le moment où l'esprit semble passif. Dans la première attitude l'esprit

(1) Par idées préconscientes, on entend les idées dont nous pouvons devenir conscients dans certaines conditions, comme il sera montré plus loin. On les distingue des idées inconscientes qui ne peuvent jamais remonter à la conscience telles quelles. Il est évident que ces termes n'ont de valeur que dans la mesure où ils servent à fixer les idées et facilitent la discussion, car il n'y a pas de limite stricte entre la conscience, la préconscience et l'inconscience.

paraît poser une question auquel il fournit lui-même la réponse, immédiatement suivie d'une autre question et d'une nouvelle réponse et ainsi de suite. Mais questions et réponses ne sont rien d'autre que des éléments détachés, empruntés à la mémoire et ranimés pour les besoins du moment, dans le but d'apaiser l'affect qui trouble notre quiétude intérieure. Nous avons ainsi mis à nu deux aspects différents de la mémoire dont l'un, le déroulement spontané du passé à la manière d'un film cinématographique, nous semblait surtout digne d'investigation parce qu'il nous était le moins familier. En effet lorsque, dans la vie normale de tous les jours, nous avons une difficulté à résoudre, de quelque nature quelle soit, nous réfléchissons, c'est à dire, nous cherchons dans notre mémoire les éléments psychiques nécessaires pour nous tirer d'affaire, sans nous demander si l'un des éléments nous est connu depuis hier et l'autre depuis six ans; si l'un est venu par application volontaire et l'autre par hasard, en un mot nous détachons chaque souvenir isolé des ténèbres de notre mémoire sans lui donner une date et sans le localiser. C'est là un procédé auquel on ne réfléchit ordinairement pas et qui ne nous frappe guère parce qu'il nous est familier. La situation serait toute autre si pendant notre travail conscient une période quelconque du passé venait à se dérouler sous nos yeux ébahis et rendre tout effort volontaire impossible. Nous douterions alors de notre équilibre mental; en réalité cette hypothèse nous placerait dans les conditions même d'une personne hystérique ou simplement névrosée, qui ne peut se détacher de certains moments de son histoire.

Mais au moment où nous nous étonnions pour la première fois devant le phénomène psychique que nous allons examiner ici, nous ne nous doutions pas encore du rôle important qu'il joue dans notre vie psychique et c'est graduellement que cette importance nous est plus clairement apparue. Nous sommes aujourd'hui en mesure de présenter une série d'observations et de faits qui nous permettront d'interpréter les deux aspects de la mémoire que nous voulons considérer.

Qu'il nous soit permis de reproduire ici d'abord la rêverie qui est la cause première de nos recherches. Au préalable nous tenons cependant à rappeler encore que toute fantaisie contient des pensées (1) et des souvenirs déjà associés en proportions diverses, mais celle qui suit est caractéristique parce qu'elle est presque exclusivement une remémoration d'un bout à l'autre :

« Pendant la guerre l'auteur se trouvait un jour dans le train de Londres

(1) Répétons encore pour éviter tout malentendu ultérieur que nous établissons une démarcation nette entre une idée et un souvenir. Une idée que nous avons déjà eue une première fois et qui nous revient ensuite inchangée est considérée comme un souvenir dans les discussions qui vont suivre.

à Folkestone pour retourner au front. Il était dans une attitude d'esprit favorable à la rêverie : il venait de parcourir les premières pages d'un ouvrage scientifique et le texte avait provoqué à un moment donné des idées qui l'avaient mené loin de sa préoccupation première.

« Sans le savoir il avait pris place dans la partie du train à destination de Sandgate, de sorte qu'à la gare intermédiaire où le train fut scindé il dut changer de compartiment. Mais ce fut son second moi qui l'avertit de son erreur. Son esprit battait la campagne, comme nous venons de le dire, lorsque l'arrêt se produisit à Tunbridge Wells et à un moment donné il se rendit vaguement compte qu'on n'avancait plus et qu'on était occupé à manœuvrer une partie des wagons sur la voie opposée du même quai. D'un œil distrait il lut le mot « Folkestone » sur une planchette attachée au fourgon à bagages de l'autre côté du quai, et ce nom provoqua une rêverie qui le transporta à l'été de 1913, pendant lequel il avait passé ses vacances à la côte méridionale de l'Angleterre. Il était en train de revivre d'agréables souvenirs, lorsque il fut interrompu par une pensée subite qui lui traversa le cerveau : il allait manquer son train ! L'inscription sur la planchette du fourgon à bagages prouvait que c'était ce train-là qui se rendait à Folkestone et non pas celui dans lequel il se trouvait ! Il avait tout juste le temps de sauter dans une voiture déjà en mouvement et à peine y était-il installé et revenu de sa surprise, qu'il se mit à rêvasser de nouveau : « Sapristi ! encore un peu et je débarquais à Sandgate au lieu de Folkestone ! — J'aurais été bien surpris en constatant ma bévue ! — Mais je n'aurais pas encore manqué le bateau malgré ça ! Je me serais hâté de prendre l'autobus qui va de Sandgate à Folkestone comme j'ai fait si souvent en 1913 ! — (A partir de ce moment toute une série de souvenirs de cette époque lui revient et passe devant son regard intérieur, comme les images animées sur un écran de cinéma : il se voit assis dans un des autobus découverts qui desservent la côte anglaise à cet endroit, comme s'il était de nouveau en 1913. Il revoit les amis qui y campaient avec lui et il revit plus d'un événement de cette époque : les incidents du camping, les excursions, un voyage interminable à Londres dans un train qui s'arrêtait à chaque gare. (A ce moment il interrompt, sans s'en rendre compte, le déroulement du passé pour faire intérieurement cette remarque : « Quelle singulière idée de nos amis londoniens de nous engager à prendre un si mauvais train ! Mais ils désiraient peut-être gagner du temps pour préparer notre réception ! » Ensuite il visualise de nouveau comme dans un rêve) : Il revoit le groupe de campeurs le matin de bonne heure dans les rues de Folkestone, alors que la ville était encore endormie, et il ressent de nouveau l'ennui qu'il éprouvait alors de quitter certains amis anglais sans leur serrer la main. Là-dessus il revient tout à coup à lui ».

Cette façon de revivre le passé est connue de tout le monde, par le

rêve aussi bien que par nos divagations à l'état de veille. Mais nous avons tellement l'habitude de considérer toutes nos opérations mentales comme simples et naturelles, qu'il nous arrive rarement de les examiner avec soin, à moins que quelqu'un vienne attirer notre attention sur leur importance et leur signification. Le fait que des souvenirs reproduits dans l'ordre chronologique viennent obscurcir notre état de conscience ne nous étonne jamais, parce que c'est un fait normal. Ce n'est que lorsqu'il prend des proportions anormales que nous éprouvons une certaine surprise et nous en citerons quelques exemples.

Cependant la particularité de notre organe mental que nous sommes en train d'examiner a été mise à profit d'une manière ingénieuse par les fabricants de films cinématographiques : lorsqu'ils veulent faire comprendre au public qu'un héros du drame est obsédé par le passé, ils le représentent dans une attitude de recueillement ; puis immédiatement après ils projettent sur l'écran, en le faisant graduellement apparaître à travers un nuage qui le voile et se dissout, une partie du film qui a déjà été montrée. Les spectateurs saisissent alors immédiatement, sans explications, que le personnage est en train de se souvenir.

Dans ce cas-là et dans tous les cas semblables nous parlons de mémoire duplicative parce que les présentations mentales — parfois visualisées, mais pas toujours — se déroulent dans l'ordre même où elles ont été enregistrées ; elles constituent un double fidèle de l'expérience véritable. Nous avons spontanément une confiance absolue dans la fidélité de ce duplicata, lorsque ses images attirent notre attention malgré nous, car jamais nous ne doutons de leur parfaite exactitude, alors que le doute est presque la règle lorsque nous recourons à notre mémoire pour retrouver une date, un nom, un chiffre ou quelque élément de ce que nous appelons la mémoire synthétique. Ce n'est pas seulement cette fidélité dans la reproduction successive qui nous a incité à qualifier de duplicative la réplique des événements que notre esprit conserve et reproduit à l'occasion avec une parfaite exactitude ; en effet tous les affects qui accompagnaient l'enregistrement sont ranimés avec un degré d'intensité variable, allant d'une émotion à peine perceptible jusqu'à l'obsession la plus pénible. Mais la mémoire duplicative offre encore quelques autres caractères qui apparaîtront successivement au cours de ce chapitre.

A vrai dire le phénomène mental qui nous occupe ici a déjà été souvent observé : mais il semble aujourd'hui que son rôle dans nos réactions psychiques n'a pas été suffisamment approfondi. Ainsi l'observation d'un malade par le Dr MESNET, datant de 1872, est devenu en quelque sorte classique en psychologie. Il s'agit du cas du sergent de Bazeilles, un militaire dont le crâne fut éraflé au cours de la guerre de 1870 par une balle de fusil et dont l'accident, qui en résulta, serait désigné aujourd'hui comme une névrose de guerre (le *shellshock* des Anglais). Le sergent avait été

atteint lors de la défense du village de Bazeilles et périodiquement il avait des crises de « dissociation de conscience » qui duraient pendant un certain nombre de jours. Dans un de ces moments « il se promenait dans le jardin sous un massif d'arbres; on lui remet à la main sa canne qu'il avait laissé tomber quelques minutes avant. Il la palpe, promène à plusieurs reprises la main sur la poignée coudée de sa canne — devient attentif — semble prêter l'oreille — et tout à coup appelle : « Henri ! » puis : « Les voilà ! Ils sont au moins une vingtaine. A nous deux, nous en viendrons à bout ! » Et alors portant la main derrière son dos comme pour prendre une cartouche, il fait le mouvement de charger son arme, se couche dans l'herbe à plat ventre la tête cachée par un arbre, dans la position d'un tireur, et suit, l'arme épaulée, tous les mouvements de l'ennemi qu'il croit voir à courte distance. — Cette scène pleine de péripiéties rapportées avec détails dans le cours de l'observation a été pour chacun de nous l'expression la plus complète d'une hallucination provoquée par une illusion du tact qui, donnant à une canne les attributs d'un fusil, a réveillé chez cet homme les souvenirs de sa dernière campagne et reproduit la lutte dans laquelle il a été si grièvement blessé. » (1).

Il saute aux yeux que la différence fondamentale entre cette scène et notre propre abandon sur les flots du souvenir dans la rêverie de Folkestone consiste dans le fait que chez le sergent de Bazeilles les souvenirs envahissent le système de la motilité, il passe des représentations mentales aux actes; lors de notre fantaisie au contraire l'inhibition des contractions musculaires reste aussi complète que pendant les moments de conscience claire. Nous verrons plus loin que cette inhibition est précisément une des fonctions de la conscience. En attendant nous voulons faire remarquer que cette inhibition diminue aussitôt que la volonté, directrice de nos pensées, faiblit, ce qui peut favoriser l'apparition de certaines actions qu'on peut mettre en parallèle avec le cas précédent. Voici une observation faite par W. JAMES sur lui même et qui établit que les individus les plus normaux ne sont pas à l'abri de cette invasion de la motilité par les souvenirs aussitôt qu'ils renoncent aux avantages que confère l'état de conscience :

« L'auteur se rappelle comment il se fit que, visitant Paris après une absence de dix années et se trouvant dans la rue dans laquelle se dressait l'école qu'il avait fréquentée, il s'absorba dans une rêverie dont il se réveilla pour se retrouver dans l'escalier conduisant à l'appartement dans lequel il avait vécu jadis, appartement qui se trouvait à une bonne

(1) Cf. D^r MESNET. — *De l'automatisme de la Mémoire et du Souvenir dans le somnambulisme pathologique*. (Union médicale, 21 et 23 juillet 1874) cité par A. BINET, in *Les Altérations de la Personnalité*, p. 44, ALCAN, Paris, 1892.

distance de son école et où ses pas avaient eu coutume de le conduire » (1).

Il serait prématuré de tirer une conclusion quelconque de ce curieux rapprochement. C'est pourquoi nous retournons à la citation de BINET et nous notons pour mémoire que son ouvrage renferme plusieurs cas semblables à celui du sergent de Bazeilles mais que nous ne reproduirons pas ici pour ne pas trop allonger cet exposé. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

La littérature de l'hystérie abonde véritablement en descriptions de malades qui souffrent à certains moments de l'obsession de leur passé, ou tout au moins de certaines de leurs expériences; et on pourrait presque dire que les cas les plus graves sont précisément ceux où le contrôle des réactions motrices est réduit à sa plus simple expression. Le professeur P. JANET a publié entre autres deux ouvrages (2) qui l'ont rendu célèbre, et dans lesquels il étudie les manières de réagir des hystériques à l'état de conscience dissociée et dans le sommeil hypnotique. Quoiqu'on puisse faire remarquer qu'il n'a pas toujours établi une distinction bien nette entre les manifestations spontanées de ses malades qui sont dues à leur mémoire duplicative tout simplement, et celles où intervient l'influence de ses suggestions, ou celle de l'imitation, de la contagion ou encore celle de leur idéation inconsciente ou préconsciente, ses livres n'en sont pas moins des mines inépuisables pour le sujet qui nous occupe. Pour la raison indiquée plus haut nous devons nous borner à une seule de ses observations : « Depuis plusieurs mois Marcelle a une crise d'hallucination visuelle beaucoup plus importante et plus caractéristique. Il y a à peu près six mois, pendant une courte sortie qu'elle fit hors de l'hôpital, elle assista à une scène très pénible, qui fit sur elle la plus vive impression. Nous ne pouvons par discrétion décrire cette scène en détail. Depuis cet événement elle voit dans toutes ses crises de nuage *la scène se reproduire exactement* : le même décor, les mêmes personnages, les mêmes attitudes, tout se répète exactement, et cette pauvre malade reste des journées entières absorbée dans cette contemplation pénible ».

La conclusion finale de JANET : « Pendant la crise hystérique l'origine des attitudes passionnelles paraît être interne, dans les souvenirs des malades », concorde entièrement avec l'opinion de FREUD pour qui « tous les hystériques souffrent de réminiscences ». L'on commence même à soupçonner qu'en tenant compte des souvenirs voilés, cachés ou simplement travestis, ce diagnostic s'applique à une grande variété de maladies mentales.

(1) Cf. W. JAMES. — *Principles of Psychology*, p. 115, MAOMILLAN & Co, London, 1890.

(2) cf. P. JANET. — *L'Automatisme psychologique*. 2^e édit. ALCAN, Paris, 1894, et *Névroses et Idées fixes* (2 vol.) ALCAN, Paris, 1898. C'est un extrait de ce dernier ouvrage (p. 18) que nous reproduisons.

Quoiqu'il en soit, on connaît bien aujourd'hui les manifestations de la mémoire duplicative chez des malades dont l'équilibre mental est dérangé, qui souffrent parce qu'ils n'ont plus la libre disposition de leur appareil psychique. Ces cas exceptionnels et anormaux ne sont pas sans utilité pour la psychologie normale car, comme l'a dit très bien CL. BERNARD, « les exceptions, les anomalies, les exagérations en psychologie comme en astronomie, en physique, en chimie, en biologie, etc... nous mettent sur la voie des découvertes, parce qu'elles révèlent ou rendent sensible l'action de facteurs inconnus; elles facilitent l'étude qui fera découvrir ces facteurs. Où il y a un paradoxe, il y a une découverte à faire ».

La mémoire duplicative peut devenir manifeste également dans la conduite des somnambules. Loin de nous la pensée que les personnes qui se lèvent la nuit de leur couche procéderaient invariablement dans tous les cas à des répétitions d'actes déjà exécutés auparavant. Ils peuvent aussi « jouer leurs rêves ». Mais l'exemple suivant que nous empruntons à JASTROW ne laissera pas de doute que la personne dont il est question, agit sous l'empire de sa mémoire duplicative : « Je connais le cas de G., une jeune femme qui était chargée des soins du ménage en l'absence de sa mère. Comme elle avait eu à préparer un souper à une heure assez tardive et que les visiteurs étaient venus l'interrompre dans son travail, il était dix heures avant qu'elle eut fini de laver la vaisselle et de préparer la table pour le petit déjeuner du lendemain. Au milieu de la nuit son père la trouva relavant cette même vaisselle tandis qu'elle était endormie. Et en réponse à sa question elle prétendit avoir mis la maison complètement en ordre avant le retour de sa mère. Le lendemain matin elle n'eut aucune souvenance de son activité somnambulique » (1).

Comme l'auteur de ce travail n'a jamais enregistré ni analysé de rêverie qui ne contint dans sa structure au moins plusieurs exemples de souvenirs-répliques exactes, il est à supposer que pendant nos rêves nocturnes le passé peut également être ranimé par périodes complètes sans abréviations ni altérations. C'est d'ailleurs ce qui semble ressortir du rêve suivant de JASTROW : « Etant plongé dans un profond sommeil je découvris sur le fond sombre mais lumineux de mes yeux clos une image très distincte d'une rue avec un pan de vieux mur présentant des tours crénelées à intervalles rapprochés. J'étais intérieurement convaincu que l'image représentait quelque chose que j'avais effectivement vu; et comme j'en suivis le déroulement je me trouvai bientôt en présence d'une arche romaine en ruines. J'attendis de nouveaux développements et voilà que je constatai que j'étais en admiration devant un pont pittoresque jeté

(1) Cf. J. JASTROW. — *The Subconscious*, p. 205, A. CONSTABLE & Co, London 1905.

sur un fleuve; après j'en suivis délibérément le cours et j'aperçus de temps en temps la rive opposée, de vieilles maisons du côté de la ville, des rues étroites et des viaducs, couverts de sculptures, une église gothique de l'époque primaire, présentant sous une de ses voûtes extérieures une composition en pierre — un groupe de figures curieusement sculptées — placée bas et toute poussiéreuse à cause des saletés accumulées; le tout non encore identifié. Je retournai alors vers l'avenue principale et dans un grand square qui y faisait face je vis la statue d'un homme d'État français dont je connaissais les traits, mais dont je ne pouvais pas me rappeler le nom en ce moment. Alors j'entrai dans une librairie toute proche. Là je trouvai la clef de toute l'énigme, jusqu'à présent rien de plus que les scènes dissociées (?) du souvenir d'un voyageur, grâce aux vues appendues aux murs et portant des noms; car soudain je sus que la ville était Cahors, où j'avais séjourné six mois auparavant pendant sept heures... (1).

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que l'exemple est tout à fait convaincant et que le rêve suit fidèlement tous les crochets de la promenade du voyageur; le professeur Jastrow n'est malheureusement plus là pour nous fixer. D'un autre côté nous regrettons que la part prise par la mémoire duplicative dans l'élaboration des rêves n'ait guère encore attiré l'attention des psychologues qui se spécialisent dans cette étude (2). Cependant notre hypothèse est confirmée par l'étude des névroses de guerre. Ainsi nous lisons dans le compte-rendu d'une réunion tenue le 11 novembre dernier par la British Psycho-analytical Society à Londres : « Une discussion eut lieu au sujet des rêves de guerre et de batailles en se plaçant particulièrement au point de vue du contenu du rêve, pour autant qu'il est *une réplique exacte d'une expérience effective*... Le Dr Wright dit que dans les cas qu'il avait examinés aussitôt après le retour du front *les rêves de guerre étaient fréquemment de pures répétitions d'évènements*, mais après un certain temps des éléments quelconques viennent s'y ajouter » (3).

Aucun des membres prenant part à la discussion ne contredit le Dr Wright, les seules différences d'opinion portant sur la proportion de pareils rêves comparés à d'autres, où la réalité réapparaît sous une forme

(1) Cf. J. JASTROW. — *The Subconscious*, pp. 227-8, op. cit.

(2) Cependant la lecture du volume du professeur S. FREUD : *The Interpretation of Dreams* (4^e édit. ALLEN & UNWIN, London, 1916) laisse nettement l'impression que les idées du rêve sont entremêlées de souvenirs-répliques. (cf. spécialement l'analyse du rêve d'Irma (p. 88-90 et ss.). Cf. également la même analyse résumée dans *La Psychoanalyse*, par E. REGIS & A. HESNARD, pp. 213-119, ALCAN, Paris, 1914.

(3) Cf. *The international Journal of Psycho-Analysis*, London, 1/3, 1920. p. 363.

altérée, une question qui ne nous interesse pas en ce moment. Nous croyons donc pouvoir conclure qu'au moins dans certains rêves la réalité est reproduite par fragments et sans changement ni réduction.

Le fait que le passé revient dans certains rêves immédiatement ou peu de temps après qu'il a été enregistré est entièrement concordant avec ce que nous apprend l'observation de nous-mêmes à l'état de veille, ce que chacun peut contrôler aisément, surtout lorsqu'il s'agit d'un événement qui a produit sur nous une émotion un peu vive. Nous nous bornerons à citer un seul exemple personnel : Nous étions allé donner à Anvers une conférence qui avait eu un certain succès. (Nous sommes obligé d'ajouter ce détail parce qu'il a son importance pour ce qui va suivre). Nous nous étions proposé de convaincre nos auditeurs qu'il était de leur devoir et de leur intérêt de faire de la propagande individuelle en faveur d'une idée qui nous est chère, et nous avions des raisons de croire que nos arguments avaient porté. Après la conférence nous nous rendîmes à un restaurant avec quelques amis. Mais nous n'étions guère à la conversation : pendant toute la durée du copieux repas le souvenir de notre conférence nous obsédait : Nous la prononçâmes intérieurement une seconde fois, au moins les passages qui semblaient les mieux réussis, puis une troisième fois, et encore, et toujours. Plus tard lorsque nous eûmes repris le train pour retourner chez nous, nous ne pouvions pas fixer d'une manière soutenue notre attention sur le journal que nous avions déplié : nous nous entendîmes toujours parler; mais nous observâmes cette fois que de temps en temps nous interrompions le flot de nos souvenirs pour corriger notre discours, pour l'améliorer, pour introduire de nouvelles images dont nous nous promettions bien de tirer parti à une prochaine occasion. C'est l'affect qui y était attaché (le succès obtenu) qui causait leur revivification. Dans la matinée du lendemain et encore au cours de l'après-midi nous nous surprîmes encore en train de discourir pendant une promenade solitaire : dans notre esprit nous revîmes vaguement l'assistance, les différents incidents qui avaient marqué la réunion nous revinrent, nous entendîmes de nouveau le débat qui suivit et finalement les paroles du président de l'assemblée pour remercier l'orateur. Cependant le texte même de notre discours nous importunait déjà moins. Nous n'oserions pas prétendre que ce deuxième jour un ordre strictement chronologique fut observé dans la revivification, mais dès qu'un incident quelconque reparut les différentes images mémorales, qui le constituaient, se déroulèrent parfaitement dans l'ordre préétabli. Le second jour après notre voyage à Anvers nos expériences du dimanche précédent furent plus ranimées que d'une façon sporadique et à intervalles plus éloignés, de sorte que nous parvinmes aisément à réprimer ces souvenirs. Le jour suivant notre mémoire nous laissa entièrement tranquille.

Avant d'en finir avec cette observation nous voulons faire remarquer qu'alors que la reproduction du passé avait un caractère obsédant pendant le dîner et la lecture dans le train, c'est à dire immédiatement après l'évènement, le lendemain elle ne se présentait plus au seuil de la conscience qu'au moment des promenades, c'est à dire à un moment de moindre tension consciente; tandis que vingt-quatre heures plus tard encore les souvenirs ne revinrent plus que partiellement et étaient susceptibles de disparaître facilement sous la répression.

Nous nous croyons autorisé à conclure que la mémoire duplicative est un phénomène qui se manifeste à tous les moments de la vie psychique normale autant qu'anormale. Elle peut se ranimer sans excitation extérieure et présente un caractère d'irrésistibilité qui paraît croître avec l'intensité des affects dont elle est accompagnée. Mais pendant qu'elle envahit le champ de la conscience, même chez des personnes parfaitement saines d'esprit, elle diminue considérablement leur puissance d'observation du monde extérieur et d'adaptation volontaire.

Cependant nous désirons insister encore un instant sur le caractère automatique de cette revivification des souvenirs, car c'est là un aspect de la question qui, à notre avis, n'a pas suffisamment retenu l'attention des psychologues qui ont étudié la mémoire chez l'individu normal. Un grand nombre de livres ont été publiés, des expériences innombrables ont été entreprises pour arriver à établir dans quelles conditions certaines données peuvent être retenues et rappelées volontairement. Mais peu de savants semblent s'être préoccupés de l'examen du fait que l'esprit enregistre l'expérience sans l'intervention de la volonté et que certains souvenirs nous reviennent sans qu'on fasse un effort pour les ranimer, souvent même à un moment où on s'en passerait bien volontiers : nous savons en effet tous que parfois le passé nous obsède malgré nos efforts pour l'oublier. C'est que la mémoire duplicative normale n'a guère encore retenu l'attention et cependant nous y voyons la forme primitive de la mémoire, celle qui se retrouve à travers tout le monde organisé comme nous le verrons bientôt.

Mais à côté des souvenirs-répliques qui reviennent sans sollicitation apparente et nous font subir les effets de la mémoire duplicative, nous ne nous faisons pas faute d'utiliser à l'occasion cette faculté innée en vue de notre activité mentale consciente : nous mettons souvent à profit ce qu'on a coutume d'appeler la mémoire par contiguïté, mais ne nous en rendons guère compte; en tout cas ce point sera discuté amplement ci-dessous. D'un autre côté nous démontrerons que l'animal en fait de même et qu'il a lui aussi l'usage spontané de sa mémoire duplicative.

Nous reproduirons maintenant une série d'observations comme preuves de cette thèse, nous réservant d'y revenir dans le chapitre suivant, lorsque nous établirons une comparaison entre l'usage que nous faisons

alternativement de la mémoire synthétique et de la mémoire duplicative. Nous reproduisons d'abord le passage suivant de MERCIER, cité par JASTROW, et qui nous a frappé parce que l'auteur y décrit comment il recourt alternativement aux deux formes de sa mémoire lorsqu'il s'aperçoit que l'une d'elles lui refuse ses services :

« Hier en passant à travers une serre je vis... un curieux cactus qui m'en rappela un semblable que j'ai vu un jour dans le jardin du duc de Devonshire à Chatsworth. Il poussait sur un lit de pierres entassées du côté droit de la serre en entrant. Il y avait là un *Plumbago Capensis* qu'on avait conduit vers le soliveau au dessus. A. et B. et C. étaient de la partie et je me rappelle que B me demanda le nom de la plante. Diable, quel est ce nom maintenant? C'était une bien bonne journée! Nous étions venus en voiture de Buxton. Je ne me souviens guère de cette partie de l'excursion, excepté que le vieux D. nous raconta deux fois de suite sa vieille histoire du témoin et du juge. Mais j'ai encore clairement devant les yeux l'auberge du Paon à Rowsley, car j'avais déjà été là auparavant, et je me rappelle la course en voiture à travers les prairies près de Haddon Hall à Blakewell. Ah oui! dans le cour de l'auberge à Blakewell il y avait un chat qui était en train de torturer une souris et je me rappelle combien la brute m'indignait. C'est étrange qu'un incident insignifiant comme celui-là me revient alors que le nom du cactus se dérobe obstinément. Quel nom était-ce donc? Pauvre vieux D.! Il est mort maintenant. Comme il faisait froid quand nous sommes partis d'Euston pour nous rendre à ses funérailles; et E. laissa tomber son parapluie entre le train et le quai. Le nom du cactus! Il commence avec un C, ou est-ce un G? Et il y a un *m* au milieu, ou en tout cas il n'y avait pas de lettre qui dépassait la ligne, et je crois qu'il se terminait par un *s* — Cinereus? Non. Gamens? Non. Attendez, est-ce qu'il n'était pas question de cire? N'y avait-il pas un *Hoya farnosa* tout près? Non, je soupçonne qu'il est en rapport avec de la cire ou des abeilles. Ap--? Non, il commence avec un C. Cim-, Cam-, Cer-, Ceraceus, -Cereus! Ça y est! Evidemment! Cereus, et de là la suggestion de cire, cera. Tels étaient les souvenirs errants provoqués en moi par la vue du cactus » (1).

Il est facile à contrôler que la première association évoquée était de nature visuelle, une image complète qui reproduit les circonstances de la visite de l'auteur au jardin du duc de Devonshire. Nous reviendrons plus tard sur cette espèce d'artifice que nous employons et qui consiste à nous rappeler les circonstances accessoires d'une expérience passée lorsque notre mémoire synthétique nous refuse ses services, et nous verrons alors que nous recourrons à la mémoire duplicative chaque fois que la mémoire synthétique est incapable de nous tirer d'embarras.

(1) Cf. J. JASTROW. *The Subconscious*, op, cit. pp. 75-76.

L'éducation met à profit le caractère automatique de la mémoire duplicative lorsqu'elle impose comme tâche à l'élève qu'il apprenne par cœur une poésie ou un passage en prose dont la reproduction sera une réplique exacte. Elle fait de même pour l'assimilation des tables de multiplication, pour les conjugaisons des verbes et les déclinaisons des langues étrangères, etc. Mais dans les derniers cas, aussi bien que lorsqu'elle fait usage de moyens mnémotechniques, son but n'est pas d'obtenir un duplicata entier du modèle mais d'arriver à une décomposition extrêmement rapide du paradigme; en d'autres termes elle part de la mémoire duplicative pour aboutir à la mémoire synthétique, un mécanisme qui sera examiné et expliqué dans la suite. L'éducation est arrivée ainsi d'une façon empirique à adopter un procédé qui se retrouve dans la nature lorsqu'on suit l'évolution de la mémoire à travers l'animalité.

C'est sans nous en rendre compte également que nous recourons à la forme la plus primitive de la mémoire lorsque nous voulons nous rappeler une phrase musicale ou un refrain qui ne veut pas venir spontanément : nous devons d'abord répéter mentalement ou tout haut la mélodie en commençant par le couplet; ou encore lorsque nous voulons nous assurer qu'une note que nous chantons, un écart que nous prenons, est juste nous répétons toute la gamme. D'autre part, pour retrouver un vers que nous désirons citer nous sommes obligés de parcourir en esprit toute la partie de la poésie qui précède. Dans ces exemples et dans tous les cas similaires nous avons recours à un procédé dont nous allons nous efforcer de faire ressortir la signification pour l'histoire mentale. Mais avant d'entreprendre cette discussion nous voulons d'abord achever la revue des cas où la mémoire duplicative nous est utile telle quelle.

C'est grâce à l'usage de sa mémoire duplicative que le célèbre calculateur *Diamandi*, qui a été examiné il y a quelques années par le regretté A. BINET et d'autres psychologues, était capable d'étonner son public par la performance suivante : à la fin de chaque séance il récitait la liste complète des opérations arithmétiques que le public lui avait demandé de faire, de la première à la dernière, et sans se tromper. Evidemment tout le monde ne visualise pas aussi facilement que *Diamandi*, mais il est des circonstances spéciales, de nature affective, et aujourd'hui bien connues, qui peuvent mettre n'importe quel individu normal en mesure de tirer profit de cette disposition naturelle de l'esprit.

Lorsqu'une personne subit cette émotion particulière le contenu de sa mémoire se déroule devant son regard intérieur absolument comme si l'évènement qu'elle reproduit se passait sous ses yeux; mais cette attention introspective va invariablement de pair avec une diminution correspondante des fonctions conscientes. (Nous soutiendrons plus loin que, théoriquement du moins, nous perdons conscience chaque fois et aussi longtemps que nous dirigeons notre attention vers notre mémoire

pour ranimer des souvenirs. Nous insistons aussi sur le fait que dans les exemples ci-dessus le degré de visualisation (ou d'audition intérieure) est fort prononcé :

« J'ai connu, dit Abercrombie, un acteur distingué qui, appelé à remplacer un de ses confrères malades, dut apprendre en peu d'heures un rôle long et difficile. Il apprit très vite, et le joua avec une parfaite exactitude. Mais immédiatement après la pièce il l'oubliait, à tel point, qu'ayant à jouer le rôle plusieurs jours de suite, il était obligé chaque fois de le préparer à nouveau, n'ayant pas, disait-il, le temps de l'étudier. Interrogé sur le procédé mental par lui suivi quand il joua son rôle pour la première fois, il me répondit qu'il avait complètement perdu de vue le public, qu'il lui semblait n'avoir devant les yeux que les pages de son livre et que, si quoi que ce soit avait interrompu cette illusion, il se serait arrêté instantanément » (1).

Nous n'avions pas encore pris connaissance de cette observation lorsque nous mentionnions dans notre *Psychologie de la Réverie* le cas suivant, qui y ressemble beaucoup :

« L'autre jour en ma qualité de président d'une association de soldats démobilisés je fus amené à prononcer une allocution au cours d'une cérémonie officielle. Comme je savais que notre premier ministre et plusieurs autres personnalités du monde parlementaire prendraient la parole avant moi, je pris la précaution d'écrire mon discours, car je voulais être un peu mordant sans dépasser la mesure, et ma vanité ne me permettait pas de me montrer par trop inférieur aux orateurs distingués qui allaient captiver l'attention de l'auditoire avant qu'il ne se fatiguât des flots d'éloquence qu'on allait déverser sur lui. Toutefois je ne fis pas le moindre effort pour mémoriser mes notes car j'ai l'habitude de parler en public et je sais par expérience qu'il suffit que j'aie confié au papier les petits tours oratoires avec lesquels je désire produire mon effet, pour qu'ils se présentent spontanément à mon esprit au cours de mon speech, au moment exact où j'en ai besoin. Lorsque le public, très bien disposé, avait écouté une demi-douzaine de discours mon tour de parole vint et au moment même où j'apparus sur la scène je fus salué d'une ovation formidable. Cette surprise agréable était due au fait que j'avais revêtu mon vieil uniforme pour la circonstance, car il s'agissait d'une manifestation en l'honneur d'un héros de la guerre.

Pour moi personnellement cette ovation eut un effet inattendu : jamais je n'ai prononcé de discours avec autant de facilité. Après chaque période des applaudissements nourris vinrent m'interrompre et pendant chaque interruption je visualisais ma préparation écrite, de sorte que j'avais

(1) Cité par TH. RIBOT in *Les Maladies de la Mémoire*, GERMER BALLIÈRE, Paris, 1891.

l'illusion d'avoir sous les yeux la feuille de papier que j'avais laissée chez moi. Je relisais littéralement mon texte sans le voir objectivement, je répétais textuellement au public ce que j'avais écrit à tête reposée. Entretemps je ne me rendais pas compte de mon succès insensé, car mon attention était entièrement absorbée par mes souvenirs visualisés; je m'aperçus seulement que j'étais fort excité et je ne parvenais pas à arrêter un tremblement nerveux de la jambe droite, qui légèrement se pliait et se tendait à l'articulation du genou avec la rapidité d'un mouvement vibratoire. C'est à peine si le bruit des applaudissements parvenait à mes oreilles et alors que d'habitude je reconnais tous les visages dans l'assistance, cette fois-ci je ne distinguais personne, la salle était un vague ensemble de têtes où je n'essayais pas même de reconnaître un ami. J'étais littéralement distrait, excepté pour la reproduction de mon texte que j'hallucinai devant mes yeux ».

Aujourd'hui nous savons qu'en cette circonstance nous avons reçu l'assistance inattendue de notre mémoire duplicative et que nous n'avions d'yeux que pour nos souvenirs visualisés, tout comme l'acteur d'Abercrombie dont il vient d'être question. Cette fascination par la mémoire duplicative revivifiée explique aussi notre incapacité d'observer le public dans la salle dans les deux cas : la perception consciente était rendue impossible parce que la mémoire était active d'une manière duplicative et conséquemment ne pouvait fonctionner en même temps synthétiquement. (Nous établirons dans le chapitre suivant que toute perception est une synthèse pour laquelle les éléments, fournis par la mémoire, sont plus nombreux que ceux que fournit la sensation. Cela nous permettra ensuite de montrer comment la conscience consiste simplement dans la libre disposition de la mémoire dans un but donné). Entretemps, nous possédons à présent une clé qui nous permet de comprendre une série de phénomènes qui ont embarrassé bien des psychologues. En effet, l'impossibilité d'observer l'auditoire dans les observations précédentes n'est qu'un cas spécial du « rétrécissement du champ visuel » qui est caractéristique de la « condition seconde » dans les cas de personnalité dissociée que l'on rencontre dans l'hystérie. Dans certaines névroses et psychoses les malades semblent également absorbés par leurs pensées, leur regard est tourné aussi vers ce qui se passe au dedans d'eux et ils sont insensibles à leur environnement auquel ils cessent de réagir à des degrés variables, allant depuis une « diminution du champ de la conscience » jusqu'à une absence totale de considération pour les sensations externes.

Nous pouvons à présent aussi nous figurer ce qui se passe dans l'esprit de malades que l'on soumet à des expériences comme celle-ci par exemple : « Le sergent de Bazeilles avait pris pour écrire plusieurs feuilles de papier; il y en avait une dizaine superposées; il écrivait sur la première page, lorsque nous vint l'idée de la retirer brusquement : sa plume continue à

écrire sur la deuxième feuille, comme s'il ne s'était point aperçu de la soustraction que nous venions de faire, et il achève sa phrase sans même s'arrêter, sans autre expression qu'un léger mouvement de surprise. Il avait écrit dix mots sur le second feuillet, lorsque nous l'enlevâmes rapidement comme le premier; et il termina sur le troisième feuillet la ligne commencée sur le précédent, exactement au point où sa plume était restée placée. Nous enlevons de même et successivement le troisième feuillet, puis le quatrième, et arrivé au cinquième, il signe son nom au bas de la page, alors que tout ce qu'il venait d'écrire avait disparu avec les feuillets précédentes. Nous le voyons alors diriger ses yeux vers le haut de cette page blanche, relire tout ce qu'il venait d'écrire avec un mouvement des lèvres accusant chaque mot, puis à diverses reprises tracer avec sa plume sur différents points de cette page blanche, là une virgule, là un *e*, là un *t*, en suivant attentivement l'orthographe de chaque mot, qu'il s'applique à corriger de son mieux; et chacune de ses corrections répond à un mot incomplet que nous retrouvons à la même hauteur, à la même distance sur les feuillets que nous avons entre les mains » (1).

Cette expérience de Mesnet a été souvent reprise avec des hystériques, toujours avec le même succès. Nous croyons que le lecteur n'éprouvera pas de doute que nous nous trouvons ici en présence d'un cas de mémoire duplicative comparable à ceux que nous avons examiné plus haut. Ou bien toutes les opérations du malade sont une répétition fidèle d'une lettre qu'il a écrite jadis et dans ce cas le texte de sa lettre existait d'avance dans sa mémoire, ce que la description ne nous permet pas d'inférer; ou bien sa mémoire visuelle a enregistré son texte au fur et à mesure qu'il est sorti de sa plume et son esprit s'est concentré sur cette image jusqu'à la fascination, ce qui lui permet d'apporter les corrections aux endroits requis, même en l'absence des lignes d'écriture. En tout cas l'entrée en jeu de la mémoire duplicative ne laisse aucun doute (2). Nous

(1) Cf. A. BINET. — *Les Altérations de la Personnalité*, pp. 47-48, op. cit.

(2) Nous croyons avoir découvert maintenant l'explication des cas analogues dont fourmille la littérature psychologique. Nous n'en citerons que deux à titre d'exemples. Dans le même livre où nous avons trouvé la description de la conduite étrange du sergent de Bazeille, BINET cite le cas suivant d'un malade : « Arrivé à son lit, il prend sur sa tablette son peigne, sa glace, il se peigne les cheveux, se brosse la barbe, ajuste son col, ouvre son gilet procédant avec soin à tous les détails de sa toilette. M. Maurice retourne sa glace. Il n'en continue pas moins ces mêmes soins de toilette, en se regardant comme devant dans sa glace qui ne reflète plus aucune image ». Il n'y a pas de doute, le malade est guidé par sa mémoire duplicative. Il agit à peu près comme agirait l'être primitif, qui pour tout équipement mental, ne disposerait que de sa mémoire duplicative, c'est à dire qu'il ne pourrait réagir qu'en présence de circonstances extérieures entièrement identiques à celles qu'il connaît déjà. Il en est encore de même dans le cas mentionné par

devons cependant faire remarquer que pendant cette opération le malade est capable de faire une chose qui semble impossible aux individus normaux, lorsque par hasard ils parviennent à visualiser le contenu de leur mémoire : le sergent de Bazeilles en effet semble pouvoir arrêter à discrétion le déroulement automatique de son film de mémoire; de plus il paraît capable de remonter d'un endroit donné vers un passage antérieur, de jeter un regard régressif sur le duplicata de l'expérience et de raviver une partie donnée à discrétion. C'est là une chose impossible à réaliser quand un individu normal à l'état de distraction subit son passé. Il est le jouet de sa mémoire duplicative; il la subit.

Le phénomène que nous venons d'étudier nous permet à présent de donner l'explication d'un artifice mental qui est employé probablement par tous ceux qui ont l'habitude d'écrire : Lorsque nous sommes en train de lire il nous arrive fréquemment que l'œil se détache du texte et que notre attention devient absorbée sur une voie bifurquée, par une idée qui s'est présentée spontanément en rapport avec l'objet de la lecture. Au bout d'un certain temps cette association parasitaire est interrompue et la lecture est reprise. Mais il arrive que peu après nous voilà de nouveau dans les nuages parce que l'intuition nous est venue que l'idée, qui il y a un instant nous avait distrait de notre occupation volontaire, était bonne et pourrait être utile pour le travail que nous avons sur le métier. Mais lorsqu'il s'agit alors de se rappeler cette idée, hélas, tous les efforts sont souvent vains ! L'expérience nous a appris un petit artifice qui réussit souvent à ramener le souvenir fugace : nous reprenons avec un certain abandon notre lecture un peu avant le passage qui a provoqué notre rêverie, et le stratagème est couronné de succès; l'idée utile réapparaît et nous pouvons en prendre note. Il n'est pas douteux que c'est la mémoire duplicative qui nous sert dans cette circonstance.

L'attention que la mémoire duplicative absorbe spontanément aussitôt qu'elle entre en action sous une excitation interne ou externe apparente, au détriment de l'attention volontaire qui en est diminuée d'autant, nous permet de comprendre comment il se fait que nous découvrons plus facilement les fautes et les erreurs dans le texte d'autrui, que dans

GRASSET : « J'ai souvent cité l'histoire d'un paralytique général qui ne se reconnaissait pas dans les rues de Montpellier et s'égaraient quand il cherchait à s'y retrouver avec O (c'est à dire sa conscience), mais qui rentrait chez lui automatiquement, polygonalement, quand il occupait ses débris de O à autre chose et revenait chez lui sans y penser volontairement, à l'heure du déjeuner. BERNHEIM a publié le cas analogue d'un malade incapable de se rappeler la topographie des rues et places de Nancy, ne sachant pas quels monuments contient la place Stanislas et qui cependant trouvait son chemin ». (*Contrib. à l'étude de l'aphasie et de la cécité pr. des ch.* Revue de médecine, 1883, p. 625). Nous reviendrons encore sur ce sujet dans le chapitre de la conscience.

celui qui est sorti de notre propre plume : lorsque nous nous relisons nous ne pouvons pas empêcher notre mémoire duplicative de se ranimer (et notre regard intérieur nous entraîne souvent plus rapidement que notre perception délibérée); elle absorbe partiellement notre attention consciente, nous faisons de la lecture intérieure, nous sommes partagés entre le contenu de la mémoire duplicative et la forme matérielle que nous avons sous les yeux; de là une maladresse à découvrir les défauts de cette forme, qui peut aller jusqu'à rendre une révision très pénible à cause de l'effort d'attention qu'elle requiert, effort qui est contre-carré par le courant d'attention spontanée et parasitaire qui est créé par le réveil insoupçonné de la mémoire duplicative. Pareil dédoublement du courant psychique, que constitue l'attention, ne peut évidemment se produire lorsque nous lisons pour la première fois le texte d'un autre nous disposons alors de l'entièreté de notre force mentale : notre sens critique n'est pas affaibli. Le même mécanisme explique pourquoi la correction répétée des épreuves d'un ouvrage peut être tellement désagréable, que l'assistance d'une autre personne provoque un véritable soulagement.

La mémoire duplicative et la facilité avec laquelle les représentations semblent passer dans le système de la motilité, expliqueront probablement aussi comment il se fait que des bègues cessent de bégayer en chantant, tandis que leur défaut disparaît toujours plus ou moins pendant une récitation: lorsqu'ils parviennent à s'abandonner au courant de la mémoire duplicative leur intelligence ne doit plus présider à leur prononciation; ils sont au contraire incapables de la diriger dans la mesure même où leur attention est absorbée par la revivification du passé. Or nous savons que le bégayement est généralement causé parce que l'attention volontaire du bégayeur essaie de diriger les contractions des divers organes de la parole, ce qui se fait d'ordinaire sans l'intervention de la conscience. C'est dire que, par suite de l'attention absorbée par les souvenirs ranimés, le bègue devient automatiquement inconscient des contractions de ses organes de la parole et il entre temporairement dans la normalité.

C'est également à la conservation de la mémoire duplicative encore intacte, alors que la mémoire synthétique ne fonctionne plus normalement, qu'il faut attribuer les réactions dont parle le professeur H. BERGSON : « On a vu des déments faire des réponses intelligentes à une suite de questions qu'ils ne comprenaient pas : *le langage* fonctionnait chez eux à la manière d'un réflexe. Des aphasiques, incapables de prononcer spontanément un mot, se remémorent sans erreur les paroles d'une mélodie quand ils la chantent. Ou bien ils réciteront couramment une prière, la série des nombres, celle des jours de la semaine et des mois de l'année. Ainsi des mécanismes d'une complication extrême, assez subtils pour

imiter l'intelligence, peuvent fonctionner d'eux-mêmes une fois construits » ... (1).

Il résulte clairement de ce passage (et d'autres reproduits plus haut) que la mémoire duplicative ne comporte aucunement la compréhension des faits enregistrés à aucun stade de l'évolution psychique. (Les enfants de chœur, qui récitent des textes latins qu'ils n'ont pas assimilés, nous donnent un exemple très simple de ce que nous entendons par enregistrement sans compréhension). Il n'y a d'exception à cette règle que lorsque l'usage de cette forme de la mémoire n'est qu'un simple moyen, comme dans le cas des enfants qui apprennent leur table de multiplication ou une poésie après qu'elle leur a été expliquée. De plus comme normalement nous n'avons pas même le soupçon de l'existence de la mémoire duplicative, pas plus que de l'usage que nous en faisons, nous ne nous rendons pas compte de son influence, nous n'en sommes pas conscients. C'est d'ailleurs là un caractère propre à toutes nos opérations mentales, à moins que notre attention ait été spécialement attirée sur leur mécanisme. Mais ce que nous voulons surtout souligner ici c'est l'automatisme avec lequel le passé peut revenir et nous envahir. A cet effet nous tenons à reproduire trois courtes observations que nous avons déjà présentées ailleurs :

a) Nous sommes au lit et nous tâchons de nous endormir, ce qui est parfois bien difficile. Voilà l'heure qui sonne à la tour du beffroi et nous décidons de compter les coups car notre esprit a de nouveau été tellement préoccupé que nous craignons qu'il soit déjà tard et que demain matin nous nous levions encore avec une impression de lassitude. Presqu'au moment même où nous prenons la décision de compter, un souvenir nous revient dans lequel il est question de l'année 1914. Quelques secondes plus tard nous nous apercevons que nous sommes occupés à compter : « 1919, 1920, 1921 », au lieu de 8, 9, 10, etc., ce qui révèle une espèce de compromis entre la date rappelée et la mémoire duplicative qui se déroule automatiquement. Le caractère purement machinal ressort encore mieux dans l'observation suivante :

b) En numérotant les pages de notre registre de notes nous écrivons toujours le numéro deux fois : une fois à droite et une fois à gauche au haut de chaque page. Avant que notre attention eut été attirée sur le phénomène que nous étudions ici, il nous arrivait souvent qu'après avoir écrit un nombre à gauche de la page nous écrivions le nombre suivant, et non pas le même, à droite. Or cette erreur se présentait chaque fois que nous pensions à autre chose pendant ce numérotage. Notre main écrivait tout simplement sous la dictée de notre mémoire duplicative.

(1) CL. H. BERGSON, *Matière et Mémoire*, p. 84, ALCAN, Paris, 13^e édition.

c) Quelque chose de semblable se passa certain jour où nous trouvâmes que la pendule sur la cheminée s'était arrêtée parce que nous avions oublié de remonter. Les aiguilles s'étaient arrêtées sur une heure et il était maintenant six heures. Nous dûmes donc les avancer, mais en ayant soin de nous arrêter après chaque demi-tour de cadran pour laisser sonner les heures et les demi-heures. Pendant que nous nous livrions à cette opération nous eûmes une distraction dont nous revinmes comme la pendule sonnait douze coups. Pendant le relâchement de notre volonté appliquée, notre mémoire duplicative avait encore eu libre jeu et tout en ayant les idées ailleurs nous avons continué à compter machinalement sept, huit, etc. quand le six était atteint; et notre main avait transformé les nombres en mouvements ».

Toutes les observations que nous avons rapportées jusqu'à présent, tous les exemples cités prouvent que lorsque le degré de conscience diminue : soit par renoncement volontaire comme quand nous ne nous attachons plus à l'adaptation au monde extérieur (pendant la période préparatoire au sommeil p. ex.); — soit à l'état de veille par la prépondérance de l'idéation affective (comme dans la distraction); — soit en état de somnambulisme; — soit par la maladie; dans chacun de ces cas de moindre résistance la mémoire duplicative se manifeste d'une manière spontanée, automatique et irrésistible. Nous sommes donc autorisés à conclure à une relation intime entre l'état de conscience et la revivification de la mémoire duplicative. Nous retrouverons les mêmes caractères lorsque nous examinerons les manières de réagir des animaux chez qui la conscience ne se manifeste que par faibles lueurs et au hasard des circonstances (1).

* * *

Le moment est venu où nous pouvons nous demander quelle est la signification de la mémoire duplicative pour la genèse de l'intelligence. Pour nous permettre d'en juger en connaissance de cause nous devons évidemment d'abord interroger la psychologie animale.

Un cas remarquable de mémoire duplicative chez les bêtes a été rapporté

(1) A titre de simple rapprochement et sous réserve de ce qui sera discuté plus loin, nous reproduisons ici une remarque de HACHET-SOUPLET : J'ai connu des chiens parfaitement habitués à danser habillés en Loie Fuller sous des projections lumineuses. Eh bien, si, à la répétition, des farceurs les appelaient de la coulisse avant que les projections fussent éteintes et quand ils étaient encore sous l'influence des signaux-ordres de leur professeur, ils jetaient des cris d'angoisse tout en continuant leur danse « *Ils ne pouvaient faire autrement que de suivre la succession de leurs exercices, malgré leur désir de répondre à cet appel* ». Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *Les Animaux Savants*, p. 259. LEMERRE, Paris.

par DARWIN il y a plus de cinquante ans : « Il y a plusieurs années déjà je me trouvais un jour dans une malle-poste; devant la première auberge sur la route le cocher arrêta pendant une fraction de seconde. Il en fit de même lorsque nous arrivâmes à la seconde auberge, et alors je lui en demandai la raison. Il me montra un des chevaux et dit qu'il était aveugle depuis longtemps, et qu'il s'arrêtait à chaque endroit de la route où il avait eu coutume de faire halte jadis. L'expérience lui avait appris qu'en arrêtant sa voiture il perdait moins de temps que s'il essayait de faire passer le cheval devant l'endroit sans arrêt, car une halte d'un instant lui suffisait. Dans la suite j'observai la même chose et il était apparent qu'avant que le cocher tirait sur la bride des autres chevaux, il connaissait parfaitement chaque auberge le long de la route, car il ralentissait un peu avant les autres » (1).

W. JAMES cite également quelques cas qui méritent de retenir notre attention. Seulement il parle d'*habitude* là où nous voyons une manifestation de la mémoire duplicative. Cependant nous ne pouvons pas entrer ici dans une discussion de ces deux termes; d'ailleurs la suite peut prouver qu'elle est inutile. Nous nous bornerons donc à constater que James lui même ne réserve pas le mot *habitude* pour désigner des réactions musculaires seulement, et que pour la plupart des auteurs les deux termes sont synonymes (2). Après cette remarque préliminaire accordons la parole à W. James : « Dans mainte bataille on a vu des chevaux sans cavalier se rassembler et exécuter leurs évolutions accoutumées au son de la trompette. La plupart des animaux dressés, chiens et bœufs, chevaux d'omnibus et de charrette, semblent être presque de simples machines, faisant sans hésitation et sans douter de minute en minute les tâches qu'on leur a apprises... On rapporte qu'au cours d'une catastrophe de chemin de fer arrivée à une ménagerie ambulante aux États-Unis en 1884 un tigre, dont la cage avait été ouverte accidentellement, en est sorti pour y rentrer immédiatement après, comme si ses nouvelles responsabilités le déroutaient complètement, de sorte qu'il fut rendu inoffensif sans aucune peine » (3).

L'explication de cette conduite surprenante est probablement plus simple que celle que l'auteur nous offre : c'est sous l'influence de sa mémoire duplicative que le tigre se retira dans sa cage. Nous verrons en effet plus loin que les réactions psychiques de l'animal supérieur sont

(1) Cf. CH. DARWIN. — *L'Origine des Espèces*, p. 386 (Traduction néerlandaise), COHEN, Arnhem, 4^e édition.

(2) Cf. VIGOUROUX & JUQUELIER. — *La Contagion Mentale*, DOIN, Paris, 1905 : « *L'habitude*, la *mémoire* ne sont autre chose que la faculté d'accomplir de façon réflexe des actes primitivement volontaires » ... (p. 25).

(3) Cf. W. JAMES. — *Principles of Psychology*, pp. 121-122, vol. I, op. cit.

bien plus sous l'influence de l'expérience acquise que l'on semble l'admettre généralement.

D'autre part c'est une opinion assez répandue que d'admettre que toutes les bêtes, pourvues d'un certain degré d'intelligence, sont capables de retenir certaines choses. Mais les psychologues, à l'exception de quelques uns comme ceux de l'Institut de Psychologie zoologique de Paris p. ex., n'ont pas montré suffisamment que c'est surtout à l'aide de leur mémoire duplicative qu'elles réagissent. Cependant c'est sur cette fonction que tout dressage est basé. La différence fondamentale entre un animal et un homme auxquels on apprend certains exercices, c'est que le soldat exercé p. ex. se sert de sa raison pour jeter un pont entre deux automatismes acquis, tandis que la plupart des bêtes ne peuvent qu'apprendre tout ce qu'elles devront savoir dans une série continue et dans un ordre inchangeable.

La signification de la mémoire duplicative chez les animaux devient apparente dans des manières de réagir comme la suivante : « Quiconque a chassé les lapins de garenne doit avoir remarqué que, si la garenne a déjà été visitée par un furet, les lapins sont très peu disposés à sortir; ils aiment mieux d'être grièvement blessés par le furet que de venir à la rencontre des dangers qui les attendent dehors. Ceci montre que les lapins associent, grâce à leur expérience passée, la présence d'un furet dans leurs trous avec celle du chasseur à côté de ces trous (peu importe en effet, le soin que peut avoir le chasseur de garder le silence), et l'image de ce danger est si vive que l'animal supportera pendant longtemps, la douleur que lui causent les dents et griffes du furet ainsi que la terreur qui en résulte, avant de songer à s'exposer à la douleur plus éloignée, mais plus mortelle, qu'il craint de la part de l'homme » (1). Nous pouvons observer une réaction similaire à un degré beaucoup plus bas de l'échelle zoologique : « Nous pourrions constater que le *Solen eusis* se hâte de remonter du fond de son trou et de quitter sa demeure toutes les fois qu'on verse du sel à l'orifice; or, si nous le prenons à la main au moment de sa sortie et répétons l'expérience à plusieurs reprises, nous répandrons bientôt en vain notre provision de sel; le solen restera au fond de son trou » (2).

Nous ne risquons guère de nous tromper si nous déduisons de ces observations que la perception de la première sensation provoque la revivification de l'entièreté de l'expérience passée et permet à l'animal

(1) Cf. G. ROMANES. — *L'Evolution mentale chez les Animaux*, pp. 140-142, REINWALD. Paris, 1884.

(2) Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *Examen psychologique des Animaux*, p. 25, SCHLEICHER frères, Paris, 1900.

de choisir; et le choix se porte sur l'inhibition de ses mouvements habituels, sur une attitude passive.

Il peut être suggestif de mettre de pareilles réactions animales, qui nous permettent d'inférer l'existence de mémoire duplicative dans des organismes assez primitifs, en parallèle avec les réactions de très jeunes enfants : « Baldwin nota que chez une enfant l'éclat d'une allumette enflammée arrêta les cris de sa faim bien qu'il n'y eut là que le signal habituel de préparation à sa nourriture; c'est un phénomène d'anticipation que nous avons déjà cité, caractéristique de ce qu'on appelle la mémoire associative; le cas est très analogue à celui de Tiedmann, que cite Perez, d'une enfant de cinq mois, dont les cris cessaient dès que sa nourrice mettait son manteau, signe précurseur de la promenade. Très semblable encore ce fait constaté, à la quatorzième semaine, d'un enfant chez qui l'odeur des fleurs provoquait des mouvements de succion, tout simplement parce que sa nourrice avait généralement à son corsage un bouquet dont il aspirait les émanations en tétant » (1). Comme un bébé de cet âge n'a probablement pas plus de conscience que les animaux supérieurs dont il a été question plus haut, nous pouvons admettre sans crainte de nous tromper que l'usage pratique de la mémoire duplicative dans un but d'anticipation est indépendant de toute considération de l'état de conscience.

A la vérité ce processus inconscient d'inférence l'homme l'utilise encore toujours mais à côté de cet usage il peut aussi en disposer d'une manière consciente. En effet nous utilisons sans cesse et inconsciemment notre mémoire duplicative dans la fonction d'anticipation, lorsque nous pensons, c'est à dire lorsque nous nous préparons à agir : il n'arrive que rarement, lorsque nous sommes à la recherche d'une manière d'opérer, que nous trouvions dès le premier essai de réflexion la voie à suivre, le procédé à adopter; nous considérons le plus souvent pour nous tirer d'affaire plusieurs solutions l'une à la suite de l'autre. Pour fixer nos idées disons que nous aurons à faire le lendemain une visite que nous voudrions volontiers remettre. Nous cherchons dans notre mémoire quelle excuse nous pourrions bien présenter. L'une se présente après l'autre, mais nous ne rejetons la première, pour passer à la suivante, qu'après une estimation des conséquences qu'elle entraînera vraisemblablement. Sans nous en rendre compte nous suivons la cause dans ses effets probables; nous mettons alors à profit notre expérience du passé, sans nous en douter, et dans un éclair nous utilisons notre mémoire duplicative. Parmi les souvenirs qui se présentent à notre regard intérieur nous n'attachons d'importance qu'aux présentations initiale et terminale

(1) Cf. H. PIERON. — *L'Evolution de la Mémoire*, p. 307, FLAMMARION, Paris.

de notre chaîne de mémoire, ce qui a pour effet de faire suivre immédiatement l'effet à la cause, le conséquent à l'antécédent, comme on rapproche les deux lentilles d'une longue vue que l'on a comprimée pour la porter dans sa poche.

Cette discussion ne peut cependant pas nous faire perdre de vue que la grande majorité de ces délibérations intérieures ne monte pas à la conscience claire; ces opérations mentales se font sans qu'on y prête attention, d'une façon spontanée et ce n'est que le résultat final que nous accueillons dans la conscience claire, quand nous l'avons adopté comme ligne de conduite à tenir. Nous avons d'ailleurs étudié cette délibération préconsciente d'une manière approfondie dans notre livre sur la rêverie. (Il est évident que ce procédé peut se faire également au dessus du seuil de la conscience). Il nous sera permis de faire remarquer au lecteur que contrairement à ce que nous avons fait dans la première partie de ce chapitre, nous mettons ici pour la première fois la mémoire duplicative en rapport avec les relations de causalité. Nous croyons que cette manière de faire se justifie entièrement et nous nous bornerons à un seul exemple pour le prouver : Quand notre fils était encore très jeune il se mit un jour à pleurer parce qu'on ne lui permettait pas « d'aider » la servante à repasser. Comme il ne voulait rien entendre nous résolûmes de lui donner l'autorisation de manipuler un fer chaud, tout en lui promettant une correction si, après s'être brûlé, il osait venir se plaindre. Ce qui devait arriver arriva : Jean se brûla légèrement, mais retint bravement ses larmes. Depuis lors la servante avait beau lui offrir de l'assister au repas, on ne l'y prit plus. Il semble évident qu'à chaque refus l'enfant se rappela le passé de la manière abrégée décrite plus haut, et passa de la cause évoquée à l'effet final sans s'arrêter aux détails qui y étaient intercalés.

Nous savons donc à présent que l'esprit utilise la mémoire duplicative de deux manières différentes au moins : il en tire parti dans une forme abrégée ainsi que nous venons de le voir, ou bien nous récapitulons le passé détail par détail et toujours dans l'ordre chronologique, quand nous désirons retrouver un élément qui refuse de nous revenir directement par les procédés de la mémoire synthétique.

La mémoire duplicative peut donc être considérée comme étant à l'origine de la connaissance des relations causales. Pour les besoins de cette étude il suffira d'indiquer qu'il en est de même pour les relations temporelles et spatiales, sans que nous puissions approfondir cette question au cours de cette étude. En effet, suivant les circonstances, l'esprit peut utiliser la réplique du passé dont il dispose pour établir un ordre de succession chronologique dans les événements qu'il considère ou bien pour faire une comparaison entre ce qui est près et ce qui est loin. C'est

d'ailleurs là un point sur lequel nous nous proposons de revenir brièvement ci-dessous.

Quoiqu'il en soit, la signification de la mémoire duplicative nous apparaît à présent clairement : elle constitue la condition première requise par un organisme peu évolué pour échapper au danger à l'aide de la réaction très simple que nous désignons sous le nom d'inhibition de la contractilité. Mais conversément nous ne pouvons pas nous représenter la possibilité pour un organisme primitif de mettre à profit une réaction heureuse, née du hasard, sans l'existence de cette même forme de la mémoire ou, à un degré plus élevé de l'échelle zoologique, la possibilité de se servir de circonstances fortuites favorables pour son avantage individuel, et de fixer ce mode de réaction pour un usage ultérieur (1). Mais la mémoire duplicative ne permet pas seulement à l'individu de fixer des réactions fortuites heureuses; à quelque échelon en dessous du stade conscient qu'on la considère, elle permet également un certain degré d'anticipation qui ne dépend pas du monde extérieur, mais qui tout au contraire est conditionnée par l'état interne de l'individu en question. C'est là un point que nous allons discuter immédiatement. Toutefois il faut bien le reconnaître, pour que l'anticipation, sous la forme la plus simple que nous puissions nous imaginer : l'inhibition de la contractilité, puisse se produire il faut nécessairement que l'individu ait survécu au danger auquel il a été exposé une première fois; sinon l'enregistrement des différents stades de l'évènement ne lui sera d'aucune utilité. N'est-ce pas dans cette direction-là qu'il faut chercher l'explication de l'erreur persistante de l'instinct, chez des animaux comme le lemming, dont DARWIN rapporte qu'il en périt des milliers dans la mer, misérablement, à chaque migration que l'espèce entreprend? L'inhibition et le choix deviendrait impossible si aucun individu n'en échappe.

Mais avant d'engager la discussion que nous venons d'annoncer nous tenons à souligner le fait que l'existence de la mémoire duplicative est indépendante de l'état de conscience. Nous nous trouvons ainsi en contradiction absolue avec L. DUGAS pour qui « la mémoire ne peut se concevoir sans conscience » (2). Cependant ce serait une erreur de croire que l'enregistrement des phénomènes extérieurs se fait par l'animal dans une attitude passive comparable à celle de l'homme à l'état de

(1) Qu'il nous soit permis de faire remarquer en passant que notre théorie n'a pas besoin d'invoquer le principe de la sélection naturelle; grâce à la mémoire duplicative, qui ne requiert même pas toujours la répétition pour enregistrer les faits, une réaction heureuse peut être fixée par l'individu sans l'intervention de facteurs extérieurs. Or nous verrons ci-dessous comment la mémoire duplicative enrichit et développe l'esprit de l'individu qui en est doué.

(2) Cf. L. DUGAS. — *La Mémoire et l'Oubli*, p. 8. FLAMMARION, Paris, 1919.

distraction. Pour bien faire ressortir ces deux manières d'être distinctes, déterminons d'abord ce que nous entendons par attitude passive chez l'homme. Pour obtenir ce résultat rien de plus suggestif que cette fine observation de DOSTOIEVSKY dans son roman *Crime et Châtiment* :

« J'allais chez vous, commença Raskolnichoff; mais comment se fait-il qu'en quittant le marché au foin, j'aie pris la perspective? Je ne passe jamais par ici, je prends toujours à droite au sortir du marché au foin; ce n'est pas non plus le chemin pour aller chez vous. A peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois, chose étrange! — Mais vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci, répond Svidrigailoff; je vous ai moi-même donné l'adresse de ce trackis et il n'est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l'on peut me trouver; vous en souvenez-vous? — Je l'ai oublié, dit Raskolnichoff avec surprise. — Je le crois; à deux reprises je vous ai donné ces indications; l'adresse s'est gravée machinalement dans votre mémoire et elle vous a guidé à votre insu. Du reste pendant que je vous parlais, je voyais bien que vous aviez l'esprit absent » (1).

L'attitude d'animaux qui retiennent ce qui se passe sous leurs yeux est entièrement différente; pensons au chien qui suit attentivement morceau par morceau tous les aliments que nous portons à la bouche au cours d'un repas. Apparemment son attention soutenue provient d'une cause bien simple : son violent désir d'obtenir sa part de notre repas, désir réveillé par la vue des aliments. Et en dehors des heures où la faim le taquine, il est probable que ses souvenirs relatifs à l'acte de la nutrition sont la plupart du temps dépendants, pour leur réveil, des circonstances extérieures, qui réveillent également ses autres affects. Mais cette attention de l'animal a pour lui une conséquence certaine que nous avons longtemps ignorée à cause du manque de moyens de communication entre l'homme et la bête; elle augmente la somme de ses connaissances. C'est ce savoir qui est enregistré en même temps que chaque série de représentations de la réalité et qui rend ces acquisitions si précieuses pour l'animal : c'est la connaissance des causes.

Si nous avons une tendance spontanée à enregistrer dans tous les cas les événements du monde extérieur dans leur ordre de succession, sans plus, on pourrait être tenté de croire *a priori* qu'à l'état conscient nous nous rendrions toujours compte des causes avant de subir leurs effets. En réalité si notre outil mental était ainsi constitué nous ne serions jamais parvenus à la connaissance des causes, car nous n'aurions pas atteint le stade de la conscience claire : l'instinct « connaît » les causes

(1) Cité par le Dr GRASSET. — *Le Psychisme inférieur*, p. 198, RIVIÈRE & C^{ie} Paris, 1913, 2^e édition.

avant les effets et il représente en même temps le stade inconscient à un degré fort prononcé.

Un instant de réflexion suffit pour se convaincre qu'il faut avoir subi d'abord un effet avant qu'on puisse en rechercher la cause; mais il nous faut prouver que cette opération est en rapport étroit avec la mémoire duplicative. En réalité cette preuve a été donnée déjà par le savant directeur de l'Institut de psychologie zoologique de Paris, M. HACHET-SOUPLET, que nous avons déjà cité plusieurs fois. C'est à lui que nous devons la conception de ce qu'il appelle *la loi de récurrence* d'après laquelle « chez l'immense majorité des êtres vivants, les associations se font dans un ordre inverse par rapport à la succession des excitations extérieures » (1). Nous allons examiner ce qu'il entend par là :

« Le phénomène de récurrence, s'est révélé à nous dans des expériences de dressage. Les professionnels en profitent depuis longtemps sans en dégager la signification. Veulent-ils, par exemple, qu'un animal vienne à eux au mot « ici »? Ils commencent par prononcer ce mot, qui dans le présent, n'a aucun effet sur l'animal. Et, tout de suite après, ils offrent à leur élève une nourriture qui lui est agréable; c'est cet appât qui détermine l'acte de venir, — ce qui n'est qu'une réaction naturelle; mais, plus tard, on peut supprimer l'appât, le mot « ici » qui a toujours précédé l'offre de l'appât, déclanche, à son tour, la réaction.

« A supposer que le dresseur provoque des sensations représentatives après aussi bien qu'avant la sensation affective dynamogène, seules les excitations provoquées avant produiront des sensations qui seront retenues. *Plus tard, on peut remarquer que successivement la chaîne des sensations est rattachée à des antécédents psychologiques de plus en plus anciens.* C'est ainsi que dans les exhibitions d'animaux dressés, un sujet A devant travailler après un sujet B, finit par ne plus attendre l'ordre du maître et descend de son escabeau, dès que B a terminé son « travail »; plus tard encore, A n'attendra même plus la fin des exercices de B pour venir au maître, qui sera forcé de sévir pour rétablir l'ordre. (Le dresseur qui cache le mieux son action actuelle sur la bête qu'il présente est celui qui d'instinct, a su se conformer à la loi de récurrence en rattachant à des signaux vocaux les réactions de l'animal dressé, ou même à des gestes qui, aux yeux des profanes, n'ont pas l'air d'être des ordres. C'est ainsi que l'on peut obtenir, par exemple, qu'un chien marche sur les pattes de devant quand on lui tourne le dos, quand on touche à quelque appareil de la mise en scène, quand l'orchestre commence un nouvel air, quand un servant traverse le fond de la scène, etc.)

(1) Cf. HACHET-SOUPLET — *La Genèse des Instincts*, FLAMMARION, Paris, 1912, pp. 139-40 et passim.

« En représentant les sensations par les lettres d, c, b, a , et la réaction par r , le phénomène se présente sous cette forme :

Les flèches indiquent :

1^o L'ordre des excitations : $\longrightarrow$

$d, c, b, a, = r$

2^o L'ordre des associations : $\longleftarrow$

3^o L'ordre de répétition mnémonique : $\longrightarrow$

a est ici une sensation affective; b, c, d , sont des sensations représentatives. En effet, l'origine de tout complexe semble être, chez les animaux une sensation affective; celle-ci est, si l'on veut, le noyau associatif; elle est naturellement dynamogène. C'est qu'en dehors de certains jeux, dans lesquels ils touchent un peu à tout ce qu'ils ont devant eux, et en dehors de manifestations intellectuelles, les animaux ne s'intéressant qu'aux objets ayant rapport à la satisfaction de leurs besoin, c'est à dire à leur vie affective...

« Dans la récurrence, la conduite de l'animal se modèle, au cours d'expériences successives, sur le monde extérieur, dont les phénomènes sont supposés les mêmes à chaque répétition : c'est la fréquence des mêmes excitations qui détermine les nouvelles associations récurrentes; et cette fréquence est donnée par le monde extérieur, qui est par conséquent, dans ce cas encore, le point de départ de l'évolution psychique ».

L'observation des animaux qui vivent familièrement avec l'homme fournit des exemples innombrables de récurrence : Un de nos chiens manifeste tous les signes de la joie chaque fois que nous prononçons le mot « avec ! », même pendant la nuit, lorsque nous sommes dans notre chambre à coucher, car c'est le signal pour l'appeler quand il peut nous accompagner en promenade.

Toutefois, quoique M. HACHET-SOUPLET écrive explicitement que ce phénomène de récurrence constitue en réalité une régression (l'auteur l'appelle : un « retournement ») psychique, on pourrait lui adresser le reproche de ne pas avoir suffisamment souligné l'importance pratique de sa découverte. En effet la sensation affective qui constitue « le noyau associatif » correspond, en dehors de l'expérience de dressage, avec les effets que l'animal subit dans la nature où il vit librement. En portant son regard vers les antécédents il suit en réalité la route qui mène à *la découverte des causes ayant provoqué ses sensations affectives* : la cause précède évidemment toujours l'effet.

L'analyse de la manière de réagir spontanée de l'homme, lorsqu'il est placé dans des conditions qui rappellent celles dans lesquels vit l'animal à l'état de nature, c'est à dire, lorsqu'il subit l'action de forces qu'il n'a pas encore discernées ou subjuguées, prouve l'exactitude de

notre hypothèse. A notre arrivée au front, pendant la guerre, il ne nous fallait pas beaucoup de temps pour apprendre à distinguer par l'ouïe (nous n'avions jamais fait de service actif) si un projectile qui déchirait l'air avec un sifflement était de petit ou de gros calibre, mais il nous était plus difficile d'en deviner la direction. Quelques mois plus tard nous séjournions dans un village qui était régulièrement bombardé par un canon allemand se trouvant à plus de vingt kilomètres de distance. Non seulement nous avions appris à ce moment, sans nous y être appliqué intentionnellement ou consciemment, à distinguer la direction des obus, mais nous fûmes surpris nous-même de découvrir un jour à l'œil nu, et comme le crépuscule tombait, l'emplacement exact de la pièce qui nous bombardait. Nous pûmes parfaitement distinguer la flamme du coup de départ, puis le bruit de la détonation, contrôler sur notre montre la durée du trajet et nous mettre à l'abri si l'envie nous prenait. Or des centaines de bouches à feu tonnaient au même moment dans le terrain qui nous séparait du canon allemand ! Ce n'est que lorsque nous eûmes fait cette découverte que nous nous mîmes à réfléchir sur tout le savoir qui nous était venu sans aucun effort conscient.

De fait nous appliquons tous, la loi de récurrence sans cesse et sans nous en douter : quand la nuit notre femme attend notre retour d'une réunion, elle reconnaît notre pas dans le lointain ; la prédiction du temps d'après la forme des nuages et la direction du vent en est un autre exemple ; et pour ne pas allonger inutilement ce chapitre, communiquons encore cette dernière observation pour établir l'existence de cette tendance inconsciente, qui nous fait remonter le courant des événements, enregistrés par la mémoire, à l'effet de découvrir l'origine des choses : L'autre jour nous étions arrêté devant un pont tourné pour laisser passer un bateau d'intérieur en fer. Tout à coup nous perçûmes le bruit d'un moteur à pétrole et machinalement notre regard se porta vers la poupe du bateau pour y découvrir le tube d'échappement des gaz : nous avions en effet inféré préconsciemment que le bateau devait être mu par un moteur. Seulement notre œil ne découvrit pas l'objet qu'il cherchait et nous finîmes par nous rendre compte que les explosions étaient produites par le moteur d'une brasserie sur la rive opposée du canal ; le bateau ne portait pas d'hélice. Il ne sera pas nécessaire d'analyser à l'aide de quels souvenirs duplicatifs notre esprit était remonté sans intention délibérée de l'effet à la cause.

Il est toutefois prudent de faire observer que dans la recherche de la raison initiale nous sommes toujours exposés à nous tromper et l'animal encore plus que nous, évidemment — lorsque nous attribuons une fonction causale à un des antécédents de l'effet. C'est ce qui arrive p. ex. lorsque nous disons que les oiseaux migrateurs nous quittent parce que le climat de nos contrées est trop rigoureux pour eux en hiver. Ainsi que

M. Hachet-Souplet l'a démontré expérimentalement, c'est au manque de nourriture appropriée qu'il faut attribuer ces migrations, mais les animaux anticipent sur cette pénurie et s'en vont dès que les signes précurseurs en sont annoncés. L'explication qui a longtemps eu cours représente une erreur qui est commise fréquemment par les primitifs, les enfants et généralement toutes les personnes ignorantes, comme peuvent en témoigner les pratiques superstitieuses entre autres : le folklore nous apprend que souvent une vertu curative est attribuée à une formule magique, qui précède ou accompagne l'application d'un remède non renseigné par le codex, remède qui n'en peut pas moins être efficace dans certains cas.

Après avoir ainsi discuté l'importance de la mémoire duplicative à tous les stades de l'évolution mentale nous pouvons résumer la discussion en concluant que grâce à celle-ci, à partir d'un échelon bien bas de l'échelle des êtres vivants, l'esprit paraît capable quelquefois — et de plus en plus souvent à mesure qu'on la remonte — de découvrir la cause des réactions que le corps subit et grâce à elle aussi peut réagir anticipativement de deux manières distinctes : l'individu peut réagir dès que le premier antécédent de la série se manifeste, ou bien, grâce à une répétition purement interne de l'événement, peut réagir avant tout signe précurseur de l'événement qu'il accueille avec joie ou avec crainte.

L'exemple classique du chasseur ou de l'Indien qui suit le gibier à la trace, c'est à dire régressivement, en allant des empreintes les plus anciennes aux plus fraîches suggère que l'enregistrement d'une succession de faits peut avoir pour but d'accentuer les relations d'espace et de temps au lieu des relations purement causales. D'autre part nos remarques à propos des prédictions du temps qu'il fera et celle relative à l'instinct migrateur peuvent servir d'exemple pour le cas où la succession porte surtout sur les relations temporelles. Mais il ne tombe pas dans le cadre de ce travail de considérer à quel degré le temps et l'espace peuvent être interprétés par l'animal.

Nous remarquons également que la tendance de la bête à passer en revue son expérience d'une manière régressive, en partant de l'effet pour remonter à la cause, est exactement à l'opposé de la tendance qui caractérise la mémoire duplicative qui, elle, reproduit l'ordre chronologique. Mais la première de ces tendances nous révèle plus que cela : elle nous prouve que l'animal n'est pas nécessairement passif vis à vis de cette partie de ses fonctions mnésiques. Nous sommes en droit de nous baser sur cette faculté de se mettre à l'affût, pour observer les événements qui vont se produire, pour en conclure que tout comme l'homme l'animal possède le pouvoir d'inhiber dans une certaine mesure la revivification de ses souvenirs. En effet s'il n'était pas capable de régler à un certain degré la reproduction automatique du passé, il n'y aurait pas de place

pour la fonction qu'Hachet-Souplet a été le premier à déceler; l'animal serait exclusivement l'esclave de son passé, toute possibilité de progrès serait exclue par le fait-même. (Nous avons vu, en effet, que lorsque la mémoire duplicative est ranimée, l'esprit devient *ipso facto* incapable de toute autre activité).

Nous pouvons même faire un pas de plus et soutenir que l'animal possède tout comme nous la faculté de passer en revue les films de sa mémoire d'une manière abrégée, car si la dernière image ne fut pas présente à l'esprit dès que la première apparaît, la possibilité d'établir un rapport entre l'antécédent et le conséquent serait exclue.

Ces fonctions, que l'on a longtemps cru caractéristiques de l'esprit humain, peuvent donc être retracées dans la psyché de l'animal également, longtemps avant que le problème de la conscience se pose. On a d'ailleurs pu affirmer, avec raison semble-t-il, que d'une manière générale l'homme ne possède aucun mécanisme mental qui ne se retrouve pas à quelque degré de développement inférieur et nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de vérifier cette loi générale au cours de cette étude. En attendant il nous sera permis de conclure que le monde connaît depuis longtemps, et d'une manière intuitive, la tendance naturelle à la régression (ce qu'on appelle en pédagogie : procéder du connu à l'inconnu), témoin la littérature populaire traditionnelle qui amuse les tout petits avec des « marottes » (1) où l'on remonte en jouant vers l'origine des choses. Tout aussi spontanément l'homme imite les procédés de la mémoire duplicative car on ne commence jamais un récit d'événements quelconques par la fin. Enfin nous pouvons nous figurer que la réaction psychique primitive a pour but une adaption anticipative immédiate, ce qui constitue en même temps une description abrégée de nos rêveries préconscientes.

* * *

Nous avons réservé pour la dernière partie de ce chapitre l'examen de la question si la mémoire duplicative ne représenterait pas l'aspect le plus primitif de la fonction de rétention.

Dès l'abord on est tenté d'adopter ce point de vue, parce que l'étude de l'anormalité nous a montré que du moment que les fonctions psychiques normales sont altérées la mémoire duplicative se manifeste plus sensiblement qu'auparavant, et qu'elle est aussi la dernière à disparaître avant d'aboutir à l'abrutissement complet. Or il est généralement admis que les facultés les plus élevées, constituant les dernières acquisitions de l'esprit dans la phylogénie, sont aussi les premières à disparaître lorsque

(1) Cf. La plupart des « randonnées » dans *Rimes et Jeux de l'Enfance*, par E. ROLLAND, pp. 115-125. Maisonneuve et C^{ie}, Paris, 1883.

les maladies viennent troubler l'équilibre mental : les réactions fondamentales communes à tous les êtres vivants semblent le plus solidement établies.

Au commencement de ce chapitre nous avons déjà rappelé que suivant le verdict de FREUD « les hystériques semblent souffrir surtout de réminiscences » (1), ainsi que celui de JANET. Mais tandis que l'état dissocié dans lequel ces malades se trouvent les empêche de vivre une vie consciente normale, de s'adapter aux circonstances et de régler leur conduite sur le monde extérieur, l'expérience nous apprend qu'à côté de leur impuissance à synthétiser, leur mémoire duplicative règle beaucoup de détails de leur comportement qui, en temps normal, se règlent en fonction de l'état de conscience : toutes les réactions, physiques autant que psychiques, auxquelles ces malades sont habitués peuvent encore se produire identiquement de la même manière, mais ils peuvent être incapables de reconnaître des objets familiers, un arbre, un banc, aussitôt qu'ils quittent l'environnement auquel ils sont adaptés. (Ils ne peuvent plus percevoir normalement, c'est à dire, faire de nouvelles synthèses). Il y en a qui ne comprennent plus leur langue maternelle, d'autres qui savent encore lire mais qui n'assimilent plus le sens du texte, et ainsi de suite (2). Une des hystériques de Janet qui présentait une pareille dégénérescence, prouva cependant que le passé vivait en elle sans altération : « Léonie étant plongée dans un sommeil hypnotique profond, je mets ses mains dans l'attitude de la prière et la figure prend une expression extatique. Je la laisse dans cet état car j'avais l'intention d'attendre combien de temps l'expression se conserverait. Je la vois qui se lève du siège où elle est assise et qui très lentement fait deux pas en avant. A ce moment elle plie les genoux, mais toujours avec une lenteur singulière; elle s'agenouille, se penche en avant la tête inclinée et les yeux levés au ciel dans une merveilleuse posture extatique. Va-t-elle rester ainsi et l'attitude étant complétée garder l'immobilité cataleptique? Non, la voici qui se relève sans que je l'aie touchée, elle baisse la tête davantage et met ses mains jointes devant sa bouche, elle avance cinq ou six pas plus lentement encore que tout à l'heure. Que fait-elle donc? La voici maintenant qui fait un grand salut respectueux, s'agenouille encore une fois, relève un peu la tête et les yeux à demi clos, entrouvre les lèvres. Ce qu'elle fait se comprend maintenant. Elle va communier. En effet, la communion faite elle se relève, salue encore, et la tête tout à fait inclinée, revient se mettre à genoux dans sa position primitive. Toute cette scène, ayant duré un quart d'heure, s'interrompt alors par la fin de l'état catalep-

(1) Cf. S. FREUD. — *Ueber Psychoanalyse*, p. 10, DEUTSCHE, Vienne, 1919, 4^e édition.

(2) Cf. P. JANET. — *Névroses et Idées fixes*, pp. 46-47 et passim, op cit.

tique » (1). Cette observation, devenue d'ailleurs classique, prouve que la mémoire duplicative est intacte, alors que la synthèse consciente ne se fait plus. Or, plus on descend l'échelle des êtres vivants plus se réduit le nombre d'objets extérieurs que l'animal paraît capable de reconnaître ou pour lesquels il semble s'intéresser (donc, qu'il peut percevoir grâce à sa mémoire synthétique, dont le mécanisme sera expliqué dans le chapitre suivant). De plus le nombre de ses réactions nouvelles paraît limité et les anciennes reviennent constamment. Laisant de côté d'autres points que nous négligeons ici volontairement, nous en déduisons que chez l'animal, comme chez les malades dont il vient d'être question, le pouvoir de synthèse est faible, et que la mémoire duplicative semble se trouver à l'avant-plan parmi ses réactions psychiques. De sorte que la mémoire duplicative apparaît comme une fonction primitive dans la race aussi bien que dans l'individu.

Mais continuons de passer en revue encore quelques cas anormaux, choisis parmi les exemples innombrables de la littérature psychologique : « Certains idiots, écrit RIBOT, qui ne peuvent faire les calculs les plus élémentaires, répètent sans broncher toute la table de multiplication. D'autres citent par cœur des pages qu'on leur a apprises et ne réussissent pas à connaître les lettres de l'alphabet. DROBISCH (*Empirische Psychologie*) rapporte le fait suivant, dont il a été témoin : Un garçon de 14 ans presque idiot avait eu beaucoup de peine à apprendre à lire. Il avait néanmoins une facilité merveilleuse pour retenir l'ordre dans lequel les mots et les lettres se succédaient ; si on lui donnait deux ou trois minutes pour parcourir une page imprimée dans une langue qu'il ne connaissait pas, ou traitant de questions qu'il ignorait, il était en état d'épeler de mémoire les mots qui s'y trouvaient, absolument comme si le livre était resté ouvert devant lui » (2).

Ces citations doivent suffire pour établir que la mémoire duplicative représente le dernier stade de l'intelligence humaine. Chez les individus qui ne parviennent pas à le dépasser la mémoire se résume pour ainsi dire à l'enregistrement et la reproduction d'images sensitives sans signification, ce qui rappelle étrangement les animaux qu'on a soumis à un dressage. Ceux-ci également peuvent retenir un grand nombre de sensations sans les comprendre : ainsi l'éclair et le tonnerre peut représenter pour eux seulement ce qu'ils en voient et en entendent, parfois ce qu'ils peuvent en souffrir. Même les explications mythiques qui ont encore cours actuellement parmi les enfants, les illettrés et les primitifs de ce monde, ne servent qu'à cacher leur ignorance. Aussi longtemps que les

(1) Cf. P. JANET. — *L'Automatisme Psychologique*, p. 20, op. cit.

(2) Cf. TH. RIBOT. — *Les Maladies de la Mémoire*, p. 104, op. cit.

sensations ne peuvent pas être comparées à d'autres sensations, de nouvelles images à d'anciennes présentes dans la mémoire, bref, là où la synthèse est impossible l'esprit ne comprend pas, il n'y a pas d'intelligence dans l'acception commune du mot, car la mémoire duplicative seule n'est pas encore une preuve d'intelligence. Seulement là où il y a choix — soit consciemment, soit inconsciemment — là nous trouvons le critère de l'intelligence. Or comparer le pareil avec le pareil est aussi une façon d'exercer un choix comme nous le prouverons bientôt.

L'esprit peu développé qui retient les représentations des objets extérieurs dans un ordre pré-établi est à peu près dans la situation d'un garçon de laboratoire sans culture scientifique, qui aide consciencieusement le pharmacien dans la préparation d'une prescription médicale et au besoin le remplace temporairement. Il y a une mémoire pour les signes, de la mémoire externe et superficielle, mais pas de compréhension de la signification essentielle, intrinsèque. Cependant ces mêmes représentations ou images externes superficielles, lorsqu'elles sont assemblées, associées suivant certains principes (que l'esprit ne se donne pas la peine de démêler quand on ne fait pas de philosophie), constituent cependant les matériaux à l'aide desquels l'intelligence s'édifie. C'est là un point que nous réservons pour le chapitre suivant, dans lequel nous essaierons également de démontrer que les associations externes (celles par assonance p. ex.), qui sont caractéristiques dans notre idéation inconsciente (dans les rêves, la rêverie, la distraction, dans certaines maladies mentales, etc.) sont les répliques des manières de penser chez les animaux et à l'origine de la pensée humaine à l'aide de mots.

Mais si la mémoire duplicative est l'antithèse de la mémoire synthétique, si chacune d'elles représente le pôle opposé du développement mental, notre hypothèse se trouvera consolidée si nous pouvons montrer qu'il en existe un parallèle dans la récapitulation ontogénique. C'est bien ainsi en effet que les choses semblent se passer : « Plus il est avancé en âge et en instruction, plus le sujet apprend en comprenant : l'adulte ne retient que ce qu'il comprend ; il retient d'autant mieux qu'il comprend mieux. L'enfant au contraire, ou l'individu peu développé comme intelligence personnelle, apprend machinalement, comme un perroquet, sans comprendre ; il retient des associations et des consonnances, il emploie les moyens mnémotechniques » ... (1). « Quand on réfléchit, écrit VAN BIERVLIET, à l'immense quantité d'images que l'enfant emmagasine dans ses centres comme en se jouant, et à l'effort que doit faire un adulte pour fixer des souvenirs, on arrive naturellement, semble-t-il, à cette conclusion : c'est que la mémoire de fixation depuis l'enfance jusqu'à la

(1) Cf. D^r GRASSET. — *Le Psychisme inférieur*. pp. 232-33, op. cit.

vieillesse va en diminuant d'une certaine manière et en augmentant d'une autre manière : la plasticité diminue, le pouvoir d'attention augmente » (1).

L'aisance avec laquelle les jeunes enfants mémorisent des séries d'associations sans compréhension, c'est à dire sans synthèse, rappelle étrangement la facilité relative de la mémoire des animaux dressés, et après tout ce qui précède il est peu douteux que nous nous trouvions ici en présence du même phénomène psychique à deux stades différents du développement mental. RIBOT, de son côté, fait également observer : « On a souvent remarqué que chez les races inférieures, les enfants qu'on envoie aux écoles ou qu'on essaie d'instruire montrent d'abord une facilité étonnante mais qui s'arrête brusquement. Ainsi les habitants des îles Sandwich ont une mémoire excellente et apprennent par cœur avec une merveilleuse rapidité, mais ne peuvent exercer leurs facultés pensantes » (2). Dans l'enfance, dit Samuel Baker le jeune nègre est plus avancé que le blanc du même âge; mais son esprit ne porte pas le fruit qu'il promettait ». — Dans la Nouvelle Zélande, dit le voyageur Thompson, les enfants de dix ans sont plus intelligents que les enfants anglais; mais bien peu de Néo-Zélandais pourrait recevoir dans leurs hautes facultés une culture égale à celle des Anglais. Une des raisons qu'on donne aux États-Unis pour ne pas instruire les enfants nègres avec les enfants blancs, c'est que après un certain âge leurs progrès ne correspondent plus, l'intelligence du nègre paraissant incapable de dépasser un certain degré » (3).

Ces témoignages et une foule d'autres que nous ne pouvons pas reproduire ici nous donnent le droit de conclure qu'effectivement la mémoire duplicative est une des principales caractéristiques de l'esprit à ses premiers stades de développement. Nous ne considérerons toutefois la démonstration de cette hypothèse comme achevée qu'après que nous aurons établi la thèse inverse, notamment que la mémoire synthétique est un indice de fonctions psychiques d'un ordre supérieur.

Entretemps nous terminerons ce long chapitre par quelques remarques qui peuvent intéresser le lecteur. Nous désirons souligner d'abord le fait que la tradition populaire (et quel fonds de sagesse elle recèle parfois) ! n'accorde à l'enfant que la mémoire duplicative. C'est le point de départ qu'il faut adopter pour apprécier des contes folkloriques dans le genre de celui de *Hans le Stupide* (dans les *Contes de Grimm*). Ils ont fait la

(1) Cf. J. J. VAN BIERVLIET, — *La Mémoire*, p. 198, DOIN, Paris, 1902.

(2) Que le lecteur veuille bien se rappeler ici que nous avons appelé l'acte de penser : « l'acte de la décomposition de la mémoire pour en adapter les éléments sélectionnés à une situation présente sous l'influence de la volonté ou d'un affect ».

(3) Cf. TH. RIBOT. — *L'Hérédité psychologique*, p. 311, GERMER BAILLIÈRE, Paris, 2^e édition, 1920.

joie des jeunes générations pendant des siècles et sans doute leur succès ne diminue-t-il pas encore parce que les enfants reconnaissent si bien leur mentalité dans les personnages qu'ils mettent en scène (1).

Les arguments que nous fournit l'étude des cas anormaux et de l'évolution psychique, ainsi que nos propres observations, nous permettent finalement d'affirmer que la mémoire duplicative apparaît comme une rétention sans synthèse, comme un enregistrement intégral susceptible d'être reproduit intégralement, mais sans assimilation, sans enrichissement pour l'esprit. (Nous verrons de suite que la mémoire synthétique consiste en un enregistrement partiel et sélectionné susceptible d'être ranimé partiellement et au choix). Cette forme primitive de la mémoire semble résulter d'une tendance spontanée de l'esprit à accumuler l'expérience sans discrimination. Cependant elle peut servir de base à la connaissance des relations causales, temporelles et spatiales à travers toute l'échelle animale. Ce résultat est obtenu par une régression, l'esprit remontant de l'image terminale de la série à l'image initiale.

(1) Nous donnons ici la traduction d'un conte populaire flamand parce qu'il montre mieux encore que celui de GRIMM la confiance que mettent certains parents dans la mémoire duplicative de leurs enfants et aussi parce qu'il nous semble avoir conservé une forme plus primitive que l'histoire du stupide HANS. Le conte est connu sous le nom de : *Le fils du long Wannes*. (Johannes). — Dans une petite ferme isolée non loin de la ville vivait un pauvre fermier appelé le long Wannes. Dès l'aube jusqu'à la nuit tombante il labourait son champ. Sa femme s'occupait du ménage et chaque Vendredi elle se rendait au marché avec du beurre, des œufs et des poules. (En Flamand poule peut devenir synonyme d'idiot). Certain Vendredi la pauvre femme était si souffrante qu'elle ne pouvait se rendre au marché. Elle appela donc son fils, âgé de dix ans, et lui tint ce langage : « Tu iras au marché à ma place. Voici un sac contenant deux poules. Va toujours tout droit le long de la route jusqu'à ce que tu voies une grande foule. Là sera le marché. On te demandera : « Qui es-tu ? ». Tu répondras : « Je suis le fils du long Wannes ». Ensuite on te demandera : « Qu'est-ce que tu as là dans ton sac ? » Tu répondras : « Une couple de poules ». Alors on te dira : « Je veux t'en donner autant ». Mais tu répliqueras : « Non, il me faut juste le double ».

Le garçon avait répété ces réponses jusqu'à ce qu'il les sût bien par cœur, puis il se mit en route pour la ville. Chemin faisant il ne cessa de répéter en lui-même : « Le fils du long Wannes. — Une couple de poules. — Il me faut juste le double ».

Près du marché il fut arrêté par deux agents de police, qui lui demandèrent : « Dis-donc, mon fils, qu'as-tu là dans ce sac ? — « Le fils du long Wannes », fut la réponse précipitée. — « Parbleu ! pour qui nous prends-tu ? » — « Une couple de poules (= idiots), » fit le garçon. — « Eh, mais tu pourrais bien attraper quelques gilles ! » — « Il m'en faut juste le double », fit le gamin

L'histoire fait aussi délicatement allusion à l'inconscience qui accompagne généralement le recours à la mémoire duplicative, ainsi que nous l'avons souligné précédemment ; nous pourrions presque parler d'un « rétrécissement du champ auditif » chez l'enfant pour expliquer l'automatisme de ses réponses. C'est ce qui confère à ce petit conte la valeur d'une fine observation psychologique.

Il n'est pas sans intérêt de souligner ici que dans les différentes associations-répliques que nous avons été amené à examiner, le moi n'occupe pas la place centrale; mais toutes aboutissent au moi. Dans la mémoire synthétique au contraire tous les éléments sont rapportés uniquement au moi, tous les souvenirs qu'elle classe sont égocentriques et souvent transformés, parfois travestis, par nos affects.

Nos rêves nocturnes, nos rêveries diurnes, nos distractions et les maladies mentales nous enseignent qu'aucune expérience, sans exception, ne se perd définitivement pour l'individu aussi longtemps qu'il reste en vie, mais il est assez remarquable que ce n'est que lorsque nous renonçons aux avantages de l'état de conscience que nous pouvons le constater. Nous ne résistons pas à la tentation de rapprocher ce fait de cet autre : notamment que c'est dans les mêmes circonstances que la mémoire duplicative semble avoir le champ libre pour se ranimer. C'est comme si c'était grâce à notre mémoire duplicative surtout que nous nous rappellerions du passé en tant que passé, alors que nous le croyions perdu à jamais; c'est aussi comme si une des fonctions de l'état de conscience consistait à oblitérer, à rendre inoffensif, à réprimer, à maintenir dans les ténèbres de l'oubli, en un mot, à inhiber le passé sous sa forme duplicative en faveur de la mémoire synthétique, dont les éléments ne portent ni date ni marque de localisation. Il semble bien encore que pour les besoins de notre idéation intentionnelle nous recourions plus exclusivement à la mémoire synthétique, exception toutefois quand il s'agit des relations causales, temporelles et spatiales attachés à nos souvenirs. Nous nous proposons de revenir sur ce point dans les pages qui vont suivre, ainsi que sur la question de savoir si nous ne nous réservons pas de recourir à la mémoire duplicative chaque fois que la mémoire synthétique ne répond pas à notre appel, c'est à dire : si nous ne choisissons pas le plus long chemin pour raviver un souvenir après que l'usage du plus court n'a pas donné de résultat.

Nous croyons devoir admettre, enfin, que la mémoire duplicative est la condition primitive pour un organisme simple pour se maintenir en vie, car le moins qu'elle permette c'est de réagir anticipativement si, dans le monde extérieur, les mêmes conditions se représentent. Les êtres doués de l'organisation mentale la plus complexe, au contraire, peuvent se maintenir en vie à travers toutes les conditions de leur milieu (à peu d'exceptions près); les circonstances extérieures en face desquelles l'individu reste impuissant diminuent à mesure qu'on remonte l'échelle zoologique. Voilà comment nous concevons le phénomène que nous avons examiné dans ces pages.

Nous ferons remarquer pour terminer que notre conception de la mémoire duplicative ne diffère pas essentiellement de ce que BERGSON désigne comme *mémoire pure* sans qu'il la soumette toutefois à une

analyse très approfondie. Au contraire elle est diamétralement opposée à l'opinion qu'en a L. DUGAS pour qui en « réalité une telle mémoire est rare, exceptionnelle, et j'ose dire anormale. Elle ne se rencontre guère d'une façon authentique que dans les fièvres cérébrales, comme celui du garçon boucher, déclamant des tirades de Phèdre et de la servante du curé récitant des pages entières du bréviaire romain. Ces émergences d'un passé qui semblait devoir rester à jamais ignoré et qui reparait comme par enchantement, par un coup de baguette magique, pour disparaître de même, fulguration soudainement évanouie, ne représentent pas plus la mémoire type que la convulsion volcanique qui fait surgir aujourd'hui une île au milieu des flots et qui l'y abîmera demain, ne représente la formation de la couche terrestre. *La mémoire brute* comme nous l'appellerons, simple répercussion des perceptions passées, n'est pas la mémoire véritable ou proprement dite, elle n'est que la matière première ou les éléments »... (1).

(1) Cf. L. DUGAS. — *La Mémoire et l'Oubli*, pp. 13-14; op. cit.

CHAPITRE II

La Mémoire Synthétique et la Perception.

La Mémoire synthétique est utilisée dans la Perception. — Analyse de la Perception. — Nos affects teintent nos perceptions, donc aussi nos souvenirs synthétiques. — La mémoire synthétique conserve les éléments groupés, ainsi que les relations établies. — Usage de ces voies dans le rappel et la perception. — Les deux formes de la mémoire se prêtent une assistance mutuelle. — Le désir est leur excitateur. — La répression des souvenirs désagréables. — La genèse de la mémoire.

Alors que dans le chapitre précédent nous avons eu à explorer un terrain presque vierge encore nous allons nous mouvoir à présent sur un champ familier, car c'est surtout la mémoire synthétique qui a fait jusqu'aujourd'hui l'objet des investigations des psychologues. Nous n'aurons donc pas à prouver son existence, de sorte que nous pourrions concentrer tous nos efforts sur sa genèse, son développement et ses rapports avec la forme primitive que nous venons d'étudier.

Cependant avant d'entamer la discussion il sera prudent de délimiter nettement notre domaine, et d'éviter toute erreur d'interprétation provenant de l'absence de précision dans la terminologie. C'est pourquoi nous tenons à affirmer dès le commencement que nous adoptons le point de vue de BERGSON pour qui à côté d'une « mémoire intégrale ou vraie.. qui retient et aligne à la suite les uns des autres tous nos états au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent sa date », il existe « une mémoire partielle et partiale, sélective, utilitaire, qui ne retient du passé que ce que l'esprit a intérêt à en retenir, et qui assemble ou groupe les faits selon un ordre de dépendance logique, non de succession dans le temps » (1).

La mémoire synthétique étant connue comme la fonction qui enregistre une classification sélectionnée de l'expérience, une première question se pose : de quelle manière cette classification se produit-elle ? Du moment que cette opération n'est pas faite d'une façon délibérée, intentionnelle, en pleine conscience — ce qui constitue l'exception — ce ne peut être que

(1) Cf. H. BERGSON. — *Matière et Mémoire*, p. 78, ALCAN, Paris, 13^e édit.

l'inconscient qui y préside. Et cette classification involontaire, spontanée, est enregistrée, intégrée au moi inconscient, d'où elle est rappelée, utilisée, lorsque les circonstances le demandent, avec la même absence d'effort volontaire, alors même que l'esprit est au pôle opposé de l'alerte.

Notre première tâche sera donc de passer en revue quelques observations, qui nous permettront de surprendre l'esprit dans l'acte même de la synthétisation, sans qu'il y ait conscience pour l'opération mentale qui s'exécute; c'est ce qui a lieu précisément pendant que s'accomplit la perception (et dans quelques cas connus comme des inspirations) : « on suppose que la perception présente va toujours chercher, au fond de la mémoire, le souvenir de la perception antérieure qui lui ressemble : le sentiment du « déjà vu » viendrait d'une juxtaposition ou d'une fusion entre la perception et le souvenir (1) ». C'est cette fusion même qu'il s'agit de surprendre pendant qu'elle s'opère.

La plupart des psychologues modernes admettent également que la mémoire intervient dans la perception. WUNDT entre autres conclut dans ce sens, parce que l'expérimentation prouve que nous retenons mieux une série de mots, qui ont une signification, qu'un assemblage de lettres qui n'en ont pas. RIBOT, pour en citer encore un, n'a pas moins raison lorsqu'il écrit : « On admet généralement que pour s'élever au dessus du sentir pour percevoir il faut une synthèse d'images. Plus simplement, deux éléments sont nécessaires : l'un qui vient du dehors, l'évènement physiologique agissant sur les nerfs et les centres sensoriels, qui se traduit dans la conscience par l'état vague qu'on désigne sous le nom de sensation; l'autre venant du dedans qui ajoute à la sensation présente les images appropriées, résidus d'expériences antérieures. En sorte que la perception exige un apprentissage; il faut sentir, puis mal percevoir pour enfin bien percevoir. La donnée sensorielle n'est qu'une fraction du fait total, et dans l'opération que nous appelons percevoir, c'est à dire appréhender directement un objet, une partie de cet objet est simplement représentée » (2).

Cette manière de comprendre le phénomène de la perception coïncide entièrement avec la nôtre. (Nous négligeons intentionnellement de discuter les vues plus anciennes que les auteurs ont généralement abandonnées dans les derniers temps). Mais nous avons été surpris de constater, quoique la contribution active de la mémoire dans l'acte de la perception ne soit plus discutée aujourd'hui, qu'aucun de nos prédécesseurs ne semble avoir communiqué des observations telles, que la revivification spontanée des souvenirs, qui est consécutive à la sensation, soit visible

(1) Cf. H. BERGSON. — *Matière et Mémoire*, p. 90, op. cit.

(2) Cf. TH. RIBOT. — *Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 88, ALCAN, Paris 1900.

pour chacun, et le mécanisme de rappel mis à nu de façon à ne plus laisser de doute pour personne. Telle est au moins l'impression que nos lectures nous ont laissée. C'est là une lacune que nous nous proposons de combler tout d'abord :

a) L'autre jour au boulevard, alors qu'il commençait à faire noir nous vîmes avancer vers nous quelque chose présentant de grandes taches blanches et noires de forme et de disposition irrégulières. Nous tendîmes le cou spontanément et presque aussitôt nous esquissâmes un mouvement d'arrêt : Était-ce une vache qui, à deux mètres de distance, avançait sur nous ? Bientôt nous ne pûmes réprimer un sourire : c'était une voiture d'enfant poussée par une maman qui portait une blouse blanche.

b) Une autre fois nous attendions en plein jour sur le quai de la gare de St-Pierre à Gand l'arrivée du train d'Ostende. Comme il nous arrive souvent quand nous avons quelques instants à perdre, notre esprit était à cent lieues de ce qui se passait autour de nous, lorsque notre regard fut attiré par une étincelle électrique assez vive, qui se produisait à plusieurs reprises sur un autre quai à une bonne centaine de mètres de distance ; seulement l'endroit où l'étincelle fusa semblait caché par une légère construction en bois s'élevant au milieu du quai. Sans que nous y prêtions une attention particulière (car c'est l'analyse subséquente qui nous permet de retracer tous ces détails) notre esprit supposa immédiatement que l'étincelle devait provenir d'une lampe électrique à arc, puis du contact de la perche d'une voiture de tramway électrique, car notre regard cherchait vaguement un câble aérien qui n'existait pas et un sourire monta à nos lèvres comme notre œil cherchait une voie de tramway en deça du bâtiment de la gare au lieu d'au delà. Ensuite nous eûmes le souvenir visuel d'une partie de la station de Waterloo à Londres, où des trains électriques (à câble aérien) et des trains mus par la vapeur entrent en gare sur les mêmes rails. Enfin nous finîmes par découvrir, lorsque l'étincelle se renouvela, qu'elle était produite par l'ascenseur électrique qui amène les bagages du sous sol et qui est protégé par une cabine en bois. Il est à noter que tout ceci se passa sans la moindre intervention de la volonté, sans la moindre intention, sans l'ombre d'une curiosité consciente.

Ces deux observations dont chacun peut contrôler le mécanisme sur soi-même, suffisent pour montrer que toute sensation réveille spontanément dans la mémoire des images semblables à celle de l'objet qui excite les organes sensoriels et que ces images mnésiques servent à l'interpréter, l'identifier. Mais il en découle aussi que ces souvenirs ne reçoivent de la part de l'esprit, qui cherche à percevoir, aucune signification propre ; les représentations sont manipulées pour ainsi dire sans conscience, sans être reconnues, sans personnalité propre, à la façon de cartes de jeu vues de dos ; ce n'est que lorsque l'image adéquate à la sensation est amenée

que la conscience intervient et se réveille pour enregistrer la perception avec un sentiment de *fiat*.

Désormais elle fera partie de la mémoire dans le sens qui lui a été attribué, c'est à dire qu'elle sera classée dans la catégorie des images que la sensation a évoquée spontanément.

Voilà donc un premier fait établi : dans l'acte de la perception l'esprit évoque des images auxquelles il ne reconnaît pas de sens et dont il n'identifie que la dernière, celle qui donne son caractère propre à la sensation et en fait une perception.

Nous allons maintenant examiner dans quel sens se fait le rappel des souvenirs que la sensation va ranimer dans la mémoire. Demandons encore à l'observation directe de nous éclairer :

c) Nous sommes en train de lire le journal pendant une courte période de repos. A un moment donné le nom de *Goethals* nous passe sous les yeux et immédiatement se présente à notre esprit, le nom de *Goedseels*, auquel est attaché un souvenir qu'il est inutile de communiquer ici. Cependant entre l'inconnu *Goethals* du journal et mon ami *Goedseels* il n'y a pas le moindre rapport pour autant que nous sachions. Seulement les deux noms, considérés comme images sans signification, ont ceci de commun, c'est que d'après la prononciation les deux premières syllabes sont les mêmes; et c'est sans doute à cette similitude qu'il faut attribuer le réveil inattendu du souvenir.

L'observation suivante décèle le phénomène inverse :

d) Nous nous trouvons en rue en conversation avec un ami au moment même où nous torturons l'esprit pour retrouver un nom, qui s'obstine à ne pas revenir sur nos lèvres. Nous nous rendons cependant bien compte qu'il renferme un *a* et un *o*. Nous essayons même un nom, mais ce n'est pas encore ça. Pendant que nous sommes absorbé par cette recherche infructueuse nous saluons un monsieur qui attend le tramway et nos lèvres prononcent son nom : « M. *Lanoye* ». Au même moment nous avons l'intuition que nous sommes sur le point de retrouver enfin le nom qui s'est refusé à venir, nous répétons machinalement : « *Lanoye, Lanoye* », puis avec un sentiment de satisfaction nous crions à notre interlocuteur : « C'est *Lanote* ! » Cependant entre M.M. *Lanoye* et *Lanote* il n'y a pas le moindre rapport, et nous estimons encore que la perception préconsciente du premier nom a amené par assonance le second que nous cherchions. Les deux noms ont encore été traités par l'esprit comme des images auditives ou visuelles indépendamment des personnes qu'elles servent à désigner.

e) Un monsieur qui ne connaît pas le latin, comprit, un jour qu'on cita en sa présence : *errare humanum est*, qu'on avait dit : *erreur et baromètre* ?

Nous pouvons affirmer à présent que la perception se fait dans le sens

de l'expérience passée, du contenu de la mémoire. Nous savions d'ailleurs déjà, et la simple réflexion aurait pu nous le dire, que l'esprit appréhende l'inconnu à l'aide du connu : la connaissance est une construction en hauteur et non en profondeur.

Nous pouvons maintenant passer à l'examen d'une nouvelle question : Quels sont les facteurs qui impriment à la perception sa direction propre ; en d'autres termes : d'où nos perceptions tirent-elles leur orientation, puisque la volonté y est étrangère et n'intervient qu'au moment où la contribution de la mémoire à la sensation a pris fin ? Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ici une anecdote suggestive qui vaut un long raisonnement, quoiqu'elle soit extraite d'une publication humoristique. « Dans un compartiment de chemin de fer six personnes, qui ne se connaissent pas, en sont arrivées à entrer en conversation. Elle les intéresse si bien qu'à un moment donné quelqu'un exprime du regret parce qu'un membre de la société doit descendre à la station prochaine. Sur ce un autre répond qu'il préfère une rencontre de gens qui ne se connaissent pas à une réunion d'amis, et que dans de pareilles circonstances il a pour règle de conduite de ne pas demander qui sont ses compagnons de voyage, de ne pas dire qui il est ou ce qu'il fait. Là-dessus un troisième exprime l'avis que c'est précisément un problème qu'il est en train de résoudre, sans qu'on le lui dise, et qu'il désignera l'occupation de chacun des cinq autres s'ils consentent simplement à répondre chacun séparément à une question quelconque qu'il leur posera. Piqués ils se prêtent à son jeu et il arrache cinq feuilles de son calepin, écrit une question sur chacune d'elles avec prière de mettre la réponse en dessous. Lorsque les papiers lui sont rendus il les parcourt et dit sans hésitation au premier : « Vous êtes un homme de science ». Au second : « Vous êtes militaire ». « Au troisième : « Vous êtes philologue ». Au quatrième : « Vous êtes journaliste ». « Au cinquième : « Vous êtes fermier ».

Tous reconnaissent qu'il a raison. Entretemps il est arrivé à destination et quitte le compartiment. Mais chacun des cinq restants désire connaître la question à laquelle les autres ont eu à répondre et ils constatent qu'il a posé à tous la même : « Quel est l'être qui détruit ce qu'il a lui-même produit ? »

Le naturaliste a répondu : « la force vitale » ; le militaire : « la guerre » ; le philologue : « Chronos » ; le publiciste : « la révolution » ; le fermier : « le verrat ».

Si même l'anecdote a été inventée de toutes pièces, elle n'en est pas moins bien imaginée. Le narrateur laisse continuer le journaliste par ces mots : « L'humour consiste en ceci, c'est que chacun répond la première chose qui se présente à son esprit et cette chose est toujours celle qui est le plus en rapport avec le but de la vie. « Nous sommes en effet tous spontanément des utilitaires et nous orientons toutes nos acquisitions

vers l'usage que nous pourrions en faire ultérieurement. Chez chacun de nous une tendance domine les autres et c'est ce facteur-là qui teinte tout le contenu de notre mémoire synthétique. Mais nous désirons aller entièrement au fond des choses et ne pas nous contenter de cette première ébauche de solution à notre problème. Puisque la volonté n'intervient pas directement dans le processus intime de la perception, puisqu'il est question de tendances qui déterminent le sens de cette opération psychique, que faut-il entendre par là? Ici comme partout, les cas pathologiques nous mettront sur la voie de la découverte parce qu'ils présentent le phénomène qu'il s'agit de reconnaître sous une forme exagérée, extra-normale. C'est pourquoi nous allons encore présenter quelques observations puisées dans notre collection :

1) Un jour pendant la guerre, lorsque mon collègue De M. entra au mess, je lui dis : « Sais-tu que *Thomas* est venu ici pour toi ? » — « Sapristi, que c'est vite, répond-il, je ne les attendais pas si tôt ! » Comme j'étais à l'affût pour enrichir ma collection d'observations je m'enquis immédiatement de la cause de son erreur et il se vérifia qu'il avait compris *tomates* au lieu de *Thomas*. Il m'expliqua alors que pendant la promenade à cheval qu'il avait faite pendant la matinée, il avait rencontré un fermier qui avait promis de nous envoyer quelques kilos de tomates, et que la similitude entre le nom, que j'avais prononcé, et celui du légume, dont il attendait l'envoi, était la cause de ce qu'il avait mal entendu.

2) Le même collègue m'entend dire au mess : « Demain je vais à *Winnezele* (petit village de la Flandre française, où se tenait le quartier général de notre corps d'armée). Il s'écrie : « Comment, tu vas à *Buenos-Aires*? » Nous analysons aussitôt le cas et il me confie que *Buenos-Aires* le préoccupe beaucoup car il compte aller s'y fixer après la guerre. D'autre part il sait qu'il a été question récemment d'une mission à l'étranger qui pourrait m'être confiée, donc, conclut-il, je n'ai pas été tellement stupide. Et en effet les deux premières syllabes des deux mots *Winnezele-Buenos-Aires* offrent une grande ressemblance quand on les prononce vite, surtout si on se rappelle la parenté des explosives *B* et *W*. Le fait qui mérite de retenir notre attention c'est que le sens de l'erreur est nettement déterminé, comme dans le cas précédent, par le souvenir affectif qui est déclanché si facilement, trop facilement, puisque littéralement « demi-mot suffit ».

3) Un matin au front je reçois une lettre d'un ami et comme il a dû indiquer son nom et son adresse sur l'enveloppe pour pouvoir bénéficier de la franchise de port, je lis d'un œil distrait « J. Goedseels, service des réclamations, Hondschoote. Bientôt je constate avec surprise que j'ai mal lu, car l'enveloppe porte bien « service des *inhumations* ». D'où provenait l'erreur de perception? La lettre venait juste à propos car j'allais adresser

une *réclamation* à la poste militaire, croyant qu'elle était responsable de ce que ma dernière lettre n'était pas parvenue à mon ami Goodseels. C'est ce souvenir récent de la réclamation à faire que la sensation est allé réveiller. D'ailleurs la similitude visuelle et auditive entre *réclamation* et *inhumation* est assez grande, suffisante en tout cas pour que, considérées comme images vides de sens, le phénomène inconscient puisse se passer.

Nous nous bornons à ces exemples parce qu'ils suffisent pour démontrer que ce sont les souvenirs, portant un accent affectif que la sensation déclanche le plus volontiers. Dans ce cas-ci aussi bien que dans les premières observations de ce chapitre l'esprit réveille les images dormantes et les traite sans leur accorder une signification quelconque au moment même du réveil; et aussi une vague ressemblance suffit pour l'évocation.

Nous pouvons conclure que ce sont nos sentiments, nos affects, qui déterminent le sens de nos perceptions, parce que ce sont eux qui décident quels éléments mnésiques engloberont la sensation qui est amenée par nos organes en contact avec le monde extérieur. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par les cas d'illusion et d'hallucination pathologiques.

Il y a cependant une question qui pourrait s'imposer à l'esprit du lecteur et qui mérite que nous nous y arrêtions un instant : Si l'on peut admettre que dans tous les cas, où nos sentiments ont le champ libre, nos perceptions soient influencées par eux, on se figure cependant difficilement quel rôle les affects peuvent jouer dans la revivification inconsciente d'éléments mnésiques, lorsqu'il s'agit d'excitations provenant d'objets qui nous laissent entièrement *indifférents*. A cette objection nous répondrons ce qui suit : Nous sommes de forts mauvais juges pour apprécier tout ce qui touche au domaine affectif, parce que notre esprit ne semble guère outillé pour s'en rendre compte : nous sommes parfois passionnés à l'extrême sans que nous nous en apercevions ! Ce ne sont guère que les actes où nos affects nous conduisent, que nous sommes en mesure d'apprécier, mais combien de fois sans en déceler les causes profondes ! Ensuite, aussi entouré de sécurité que le genre humain puisse l'être dans les sociétés civilisées, nous ne pouvons pas oublier que plus nous examinons des conditions primitives d'existence, plus le nombre de perceptions indifférentes pour l'animal percevant décroît; jusqu'à la limite extrême où nous plaçons par hypothèse les premières perceptions dans l'histoire mentale, et où il n'en reste plus qu'un nombre très limité, qui peuvent être classées en deux catégories : celles qui sont utiles et celles qui sont nuisibles à l'individu. Pour l'animal primitif en quête de sa subsistance il n'existe pas de perceptions indifférentes; on peut donc soutenir qu'à l'origine toute excitation extérieure susceptible d'être perçue porte une marque hédonique et signifie pour l'être vivant plaisir ou douleur. Les perceptions indifférentes ne sont guère le privilège que de l'homme civilisé et c'est

pourquoi nous n'éprouvons pas de difficulté à admettre que dans notre inconscient aussi les affects président à la perception. En d'autres mots nos sensations sont interprêtées à l'aide de souvenirs qui ne dépassent pas le seuil de la conscience (sauf le dernier quelquefois) et ils sont ravivés par l'affect que la sensation a mis en branle. Les perceptions ne se font donc jamais d'une manière quelconque aussi bien chez l'animal que chez l'homme : un chien qui a été battu dans sa jeunesse ne revoit jamais un fouet sans manifester immédiatement les signes extérieurs de la peur; les causes des grandes frayeurs dans l'enfance imposent à l'adulte des phobies, des répulsions, des antipathies inconscientes, travesties souvent, mais insurmontables toujours. Nous comprenons dès lors pourquoi tous les souvenirs qui nous sont venus par synthétisation, par la voie de la perception, par suite de la collaboration de la sensation et de la mémoire, portent un cachet personnel. En effet ils ont subi un classement en fonction de leur valeur hédonique, ils sont nuancés d'une manière spéciale sous l'influence de nos affects. Et comme cette opération psychique s'exécute en dehors de l'intervention de la volonté, nous comprenons qu'elle soit indépendante, elle aussi, des fonctions propres à l'état conscient; en d'autres termes elle ne se passe pas autrement chez l'animal que chez l'homme (en tenant compte toutefois de la différence dans la complexité des relations qui peuvent s'établir entre les éléments mnésiques). C'est ce que nous avons exprimé précédemment en disant que la mémoire synthétique est égocentrique et c'est ce que RIBOT entend quand il affirme que « les sensations sont perçues par rapport au moi ».

Nous pouvons maintenant faire un nouveau pas en avant et essayer de démontrer que la mémoire conserve le souvenir des synthèses faites dans l'acte de la perception, que c'est là ce que nous avons appelé la mémoire synthétique. Mais en réalité celle-ci enrichit notre esprit de deux manières : non seulement elle retient chaque élément synthétisé avec les relations qui ont été établies spontanément entre plusieurs éléments mnésiques, de façon à pouvoir l'utiliser pour une synthèse ultérieure; elle fixe également la voie psychique qui a été adoptée pour aboutir à la synthèse, de façon à permettre à l'esprit d'emprunter le même mécanisme pour synthétiser des éléments entièrement différents de ceux qui ont été revivifiés une première fois. Nous allons nous efforcer de démontrer successivement ces deux points.

A la rigueur nous pourrions nous contenter d'invoquer l'autorité de JANET, qui depuis longtemps a appelé l'attention sur ce fait que « la mémoire est surtout la conservation d'un ordre, d'un groupement des images en un mot qu'elle n'est que la conservation d'une synthèse faite autrefois; il est clair que la mémoire n'existera pas quand la synthèse n'a pas été formée ou bien quand elle est faite à demi et reste instable et fragile ». Mais malgré toute l'autorité de ce savant nous sommes forcé

de poursuivre cette discussion parce que nous désirons mettre en relief quelques points que nous utiliserons dans la suite.

Les observations que nous avons communiquées plus haut nous ont montré que, pendant que l'opération de la perception s'accomplit, l'esprit laisse dans l'ombre la signification profonde des images amenées près du seuil de la conscience, et seule celle qui est jugée adéquate à la sensation est admise à la dépasser. Normalement les images qui ont été réveillées tentativement ou inutilement ne laissent aucune trace *dans la conscience*. Afin de fixer nos idées reprenons pour un instant l'observation C à la page 58: lorsque l'éclat des étincelles électriques frappe notre rétine c'est comme si notre esprit se demandait : « Parmi les choses que nous connaissons comme susceptibles de produire des étincelles pareilles quelle est celle qui peut être en cause ici ? » Là-dessus tout le contenu de notre mémoire est évoqué successivement : lampe à arc, tramway, train électrique de Londres, ascenseur. L'énumération seule prouve que dans cette évocation l'esprit n'a rien inventé : tous ces éléments avaient été enregistrés précédemment. Mais qui oserait soutenir que nous avons jamais essayé auparavant, à mettre une lampe à arc en ligne avec le métropolitain londonien et un ascenseur ? Voilà donc la nouveauté (si nouveauté il y a), que l'affect, produit par la sensation, provoque. Or il ne faudra pas de discussion pour faire admettre que l'esprit enregistre la séquence qui s'est ainsi produite spontanément : nous pourrions dorénavant l'utiliser lorsqu'une circonstance similaire se présentera encore. C'est dire que désormais les images sont classées dans la mémoire dans l'ordre que nous venons d'indiquer, qu'il existe entre elles la relation de « choses-susceptibles-de-produire-une étincelle » en dehors de tout autre métaphore, comme si la mémoire gardait l'impression d'une photographie composée obtenue à la manière de M. Galton, lorsqu'il voulait prouver les ressemblances et les dissemblances du visage des membres d'une même famille en reportant leurs portraits sur la même plaque sensible. Nous ajoutons immédiatement que comparaison n'est pas raison et que cette image composite ne correspond guère à la réalité, pas plus d'ailleurs que celle des fils imaginaires qui relieraient dans la mémoire toutes les représentations appartenant aux mêmes catégories mentales. Mais l'homme ne dispose guère que de moyens métaphoriques pour décrire les mystérieuses opérations, qui procèdent en dehors de son observation consciente, et force est de nous en contenter.

De ces rapports entre les éléments mnésiques tout autant que de leur sériation même notre moi conscient n'est guère informé. De plus notre éducation, qui se fait surtout à l'aide du langage, ne nous conduit guère à prêter attention aux images sensitives que nous employons dans nos perceptions journalières, bien plus que des mots. Il est donc assez difficile de prouver que notre mémoire conserve l'image fidèle des classifications

établies spontanément parmi nos souvenirs, surtout que ces relations et ces séries ne peuvent plus être saisies du moment où la mémoire n'est plus active, retourne à l'état latent. Toutefois il y a une certaine catégorie d'images mémoriales pour lesquelles il n'existe aucun doute : ce sont les mots qui sont classés dans la mémoire suivant leur assonance. Ce classement peut tantôt porter sur la terminaison (nous parlons alors de rimes), tantôt sur la consonne initiale (l'allitération) tantôt sur un élément arbitraire (comme quand nous nous rappelons qu'un nom cherché renferme un *o* ou un *a* ou n'importe quelle autre lettre, et que nous évoquons successivement tous les noms connus qui la renferment). Dans les pages qui précèdent nous avons examiné suffisamment d'exemples dans lesquels l'esprit utilise cette tendance inconsciente à grouper les mots suivant leur assonance (notamment où il a été question de noms rappelés : *Lanoye-Lanote*, *Goethals-Goedseels*, *Thomas-tomates*, *réclamations-inhumations*, les recherches de Mercier pour retrouver le mot *cereus*, etc.) pour que nous puissions nous abstenir de reproduire encore d'autres exemples ici (1).

¶ Pour l'être conscient les mots sont des symboles représentatifs d'objets ou de concepts; l'inconscient les traite comme il traite toutes les images; il les dépouille de leur sens et les classe suivant leur similitude, comme de simples images sensibles. C'est ce qui explique pourquoi, quand le moi conscient n'est plus là pour veiller à restituer sa valeur symbolique à chaque mot, l'esprit fait des coqs à l'âne et avec une inconstance surprenante, passe d'une idée à une autre, qui n'est pas du tout connexe, à la suite d'une vague similitude visuelle ou auditive. (Il en est ainsi dans la distraction, dans le rêve, dans la démence, dans les névroses, etc.) Nous verrons dans la suite qu'à côté de ces relations purement superficielles entre les souvenirs il en existe d'autres qui révèlent des connexions plus intimes et plus significatives. Jusqu'à présent nous n'avons eu d'autre but que d'établir d'une façon satisfaisante que la mémoire enregistre les synthèses opérées au cours des perceptions. Or nous croyons y avoir réussi suffisamment pour nous permettre de passer à la considération de l'autre face du problème que nous avons entrepris de résoudre.

Nous sommes notamment d'avis que lorsque l'esprit a établi spontanément une certaine relation entre deux éléments mnésiques il a en même temps renoncé à une partie de sa liberté d'action pour le futur, en ce sens qu'il est amené à faire usage de la méthode de rapprochement employée une première fois; en d'autres mots, à côté des éléments en série la mémoire

(1) P. JANET a fait remarquer également cette tendance inconsciente de grouper les mots suivant leur assonance; elle se manifestait notamment chez sa malade Marcelle lorsqu'il lui fit reproduire le texte qu'elle avait lu sans le comprendre. (Cf. *Névroses et Idées fixes*, p. 46-47).

conserve aussi le souvenir des relations qui les unissent, des rapports établis. Cette idée est loin d'être neuve, seulement elle a été exprimée souvent en d'autres termes. C'est SPENCER, croyons nous, qui l'a formulée le premier dans les termes suivants : « Le principe fondamental des opérations mentales est la mémoire, car c'est la condition *sine qua non* de toute la vie mentale. Mais la mémoire, envisagée par son côté physiologique ne signifie qu'une chose; c'est qu'une décharge nerveuse ayant une fois eu lieu selon une certaine route, laisse derrière elle un changement moléculaire, plus ou moins permanent, tel que, lorsqu'une autre décharge suit plus tard la même route, elle y trouve pour ainsi dire la trace des pas de celle qui l'a précédée. Ceci, nous l'avons vu, n'est rien de plus que ce que nous avons vu être le cas pour l'action ganglionnaire en général » (1).

Négligeant les termes « d'ébranlement moléculaire » etc. nous nous bornons à constater que Spencer déjà a été frappé par la force du précédent dans nos réactions mentales inconscientes. A la vérité ce serait vouloir enfoncer une porte ouverte que d'essayer de prouver que les relations que l'esprit a l'habitude d'établir entre nos éléments mnésiques sont constamment appliqués a de nouveaux cas, car c'est là une vérité que tout le monde admet. Les expressions abondent pour désigner le phénomène : on a une tendance à voir tout en rose ou tout en noir, on est d'une certaine école ou d'une autre, on voit tout sous un angle personnel toujours le même, on est prédisposé en faveur ou contre certaines choses, et ainsi de suite. Ce que nous voudrions faire voir au contraire c'est, que cette influence du passé, la force de l'habitude d'établir toujours les mêmes relations entre nos sensations et notre mémoire est si tyrannique que peu d'individus réussissent à s'y soustraire. Tous ceux qui écrivent savent combien il est difficile d'être original — et ici nous n'avons en vue que la façon de percevoir, abandonnant la discussion de l'originalité dans la conception au chapitre suivant —, combien il est difficile de se défaire de la tendance à considérer une donnée sensorielle suivant nos habitudes mentales, de voir un côté des choses que d'autres n'ont pas vu. A la vérité en pleine conscience, quand nous possédons tous nos moyens, c'est là une chose impossible. Elle ne nous réussit qu'à l'état de préconscience, dans la rêverie ou la distraction. En d'autres termes nous ne percevons d'une façon originale que lorsque nous sommes dans un état psychologique où l'oubli est possible, l'oubli des relations antérieures, où les affects ont libre jeu pour ranimer et associer les éléments mémoriaux, lorsque l'automatisme créé par « le précédent » est relâché. Et comme alors la relation nouvelle que l'esprit vient d'établir sans l'aide de la conscience nous réjouit, nous cause une satisfaction intérieure ! On dit alors que c'est l'intuition qui nous avertit de ce qui se passe en

(1) Cf. H. SPENCER. — *Principes de Psychologie*. BAILLIÈRE, Paris, 1874.

nous. En réalité c'est là le critère que nous portons en nous pour distinguer le nouveau de l'ancien. Nous sommes toujours avertis par cette exultation, par la joie de trouver, que nous avons créé du nouveau, que nous n'avons pas suivi des voies battues, que nous avons été original enfin. C'est ce que nous voulions souligner. L'automatisme psychologique des malades de JANET n'est qu'une exagération de ce qui se passe dans l'individu normal. Nous disposons tous d'un certain nombre de manières de réagir en présence des excitations extérieures; ce nombre varie selon le degré de développement et l'éducation, mais il est strictement limité et l'originalité constitue l'exception. C'est d'ailleurs là un point sur lequel nous aurons encore l'occasion de revenir ultérieurement, comme nous montrerons également plus loin en quoi l'automatisme des malades de Janet s'écarte de la normalité.

La question qui va nous occuper à présent est celle de savoir si c'est uniquement la perception qui contribue à l'enrichissement de la mémoire synthétique. Il n'en est rien évidemment, car toute comparaison est au fond un commencement de synthèse et bien de pensées conscientes, des conceptions suivant la terminologie de Romanes, ne sont pas autre chose que des synthèses. Or notre mémoire n'en perd aucune, quoiqu'elles ne soient pas toujours toutes également rappelables au gré de notre volonté. Aussi n'est-ce pas sur cette face du problème que nous désirons nous appesantir. Nous voulons plutôt rappeler ici que le travail de synthèse se poursuit en dehors de la perception directe et sans que le moi conscient en soit averti, alors cependant que la synthèse reste acquise à l'individu.

Voici d'abord un exemple de synthèse qui s'est produite longtemps après la perception première et que rapporte DUGAS :

« J'eus récemment l'occasion d'entendre, dans une conférence sur l'histoire de l'art, prononcer le nom de Van Eyck... Le nom, qui m'était inconnu, me mit aussi en mémoire cette phrase que j'avais copiée enfant en page d'écriture et dont je revois le modèle, comme s'il était là devant mes yeux : » Jean Van Eyck, dit Jean de Bruges, inventa la peinture à l'huile. « Il y a trente-cinq ans de cela, le nom de Jean Van Eyck ne s'est jamais dans l'intervalle présenté une seule fois à ma pensée; il m'a suffi de l'entendre pour que la ligne du cahier d'écriture me revint en mémoire, me chanta à l'oreille; l'image visuelle de cette ligne ne m'est apparue qu'ensuite » (1). C'est sur la synthèse spontanée qui doit fatalement se produire un jour, surtout si elle est facile à réaliser et l'occasion extérieure suffisamment répétée, que comptent ces industriels qui s'acharnent à porter le nom de leurs produits sous nos yeux en toute circonstance. Malgré notre inertie, malgré notre mécanisme de défense qui réduit le

(1) Cf. L. DUGAS. — *La Mémoire et l'Oubli*, p. 71, op. cit.

nombre de synthèses inutiles et ne favorise que celles qui peuvent être utiles à l'individu, nous finissons par établir une relation entre le nom qui nous obsède et le produit qu'il annonce, de sorte qu'une voie psychique est établie que nous utilisons malgré nous le jour où nous aurons besoin de la marchandise tant vantée; le nom de la réclame se présentera spontanément à l'esprit.

C'est encore d'une synthèse retardée mais nouvelle qu'il s'agit dans le cas suivant : Nous sommes en vacances à la mer et en prenant quelques notes nous constatons qu'il nous faudrait pour bien faire, pouvoir consulter un ouvrage qui est resté à la maison. Tout à coup nous nous rappelons que FREUD écrit dans un certain passage de son *Interpretation of Dreams* qu'il s'est trouvé dans un cas analogue. (Nous revoyons même l'endroit du livre où ce passage se trouve avec sa situation exacte sur la page). Il en est probablement de même pour tous ceux qui écrivent : on se souvient tout à coup d'avoir rencontré un cas analogue à celui qu'on examine dans un certain auteur, un cas qui n'avait pas attiré spécialement l'attention au moment même de la lecture. Ce n'est pas un simple cas de souvenir qui se réveille, c'est une véritable synthèse qui s'opère.

D'autre part nous résumons ici une rêverie, choisie dans notre collection, qui servira en même temps d'illustration à ce que nous écrivions plus haut au sujet de la synthèse originale :

« Je quitte ma maison et lorsque je m'en suis éloigné d'une bonne centaine de mètres je m'arrête brusquement pour réfléchir. Je viens en effet d'avoir une idée qui me plaît. Fidèle à mon habitude je retrace aussitôt l'enchaînement de mes pensées. Comme je fermis ma porte je ne pensais à rien de particulier mais je me rappelle qu'à peine avais-je fait quelques pas, je me suis mis à chanter intérieurement une chansonnette comique (?) que j'ai apprise à seize ans : « Comica serenada cantada par un Espanyol du Boulevard Rochechouardos » (1). Là-dessus mon esprit commence à divaguer : Je me rappelle d'abord que mon ami E. aimait beaucoup de m'entendre chanter cette stupide chansonnette, parce qu'il comprenait toutes les terminaisons en *ros* comme *rosse*. Moi je n'avais pas remarqué cette façon d'interpréter le texte jusqu'à ce qu'il me le fit observer. C'était une manière de percevoir un

(1) Voici ce que je m'en rappelle :

Pendant que ton vieux maritos	Ne vienne me dérangeros
En voyageos est partidos,	Et me flanquer son soulteros
Je veux te donner, señora,	Au milieu de mon derrières.
Une belle serenada.	Je n'aimos pas ces blagos-là,
Mais je crains que ton maritos	etc...

Il y a une erreur musicale dans la mélodie qui déplace l'accent de blagos sur la dernière syllabe.

deuxième sens où moi je n'en voyais qu'un. — Il va se marier bientôt aussi. Sa fiancée habite près de la maison que je voudrais acheter. Il aura beaucoup de peine pour trouver une maison à F. (Cette ville est dans la zone dévastée et elle passe devant mon regard intérieur dans une visualisation bien distincte. Lorsque le souvenir cesse de se dérouler je suis arrivé à chanter le dernier vers reproduit dans la note et je me dis, toujours sans être conscient) : « Le compositeur a commis une faute là (à blagos-là) comme mon ami C. me l'a appris l'autre jour. (Je revois le compositeur C. devant son piano). Alors me revient à l'esprit que dans le journal j'ai lu hier au soir un entre-filet à propos de M. C. — Tiens ! voilà une sur-détermination comme j'ai lu dans *Der Witz* (etc. de S. FREUD) ce matin. Voilà donc un nouveau point de contact entre la rêverie et le rêve ! Mais je me demande comment mon ami E., en m'écoutant, a pu réussir à comprendre que blagos-là voulait dire « blague », car en chantant l'accent tonique porte sur « gos ». (Je revois mon ami E. comme il était assis il y a plus de vingt ans à côté de moi au piano et regardant le texte de la chanson par dessus mon épaule) (1). Mais de fait ceci est un cas de déplacement de l'accent comme le font nos enfants quand ils jouent à parler le Français » (2).

A ce moment-ci la rêverie est arrêtée brusquement et je reviens à l'état conscient parce que j'ai eu tout à coup l'intuition que je venais de faire une petite découverte. En effet Freud fait du déplacement inconscient de l'accent un des principaux mécanismes sur lesquels il base sa théorie de la création des jeux de mots, et effectivement le déplacement de l'accent amène souvent des doubles sens. Or je venais de trouver que les enfants font de même dans leurs jeux, dans un but comparable à celui des adultes.

Ce que nous retiendrons ici surtout de cette observation c'est que la synthèse peut avoir lieu non seulement en dehors du phénomène de la perception, aussi qu'elle peut se poursuivre sans l'intervention du moi conscient. Or l'observation nous a appris qu'il n'est pas nécessaire, pour que cette synthèse inconsciente devienne ultérieurement utilisable,

(1) Nous profitons de l'occasion pour attirer l'attention sur la facilité avec laquelle l'oubli se produit à l'état préconscient. Il vient à peine d'être question que Monsieur E. n'a fait qu'écouter le texte et cependant nous l'avons déjà oublié. Nous ne nous apercevons pas, malgré l'image visuelle, de ce qu'il l'a vu également. Ce sont des oublis pareils qui rendent l'originalité possible.

(2) Lorsque les enfants flamands jouent à parler le Français (parfois aussi le Latin) ils emploient des phrases flamandes qu'ils prononcent très vite tout en déplaçant l'accent tonique. Ainsi : *D'hesp hangt er aan* (Le jambon y pend) devient *despanteran* (ou en pieds) : — — — devient — — — et *Kon er de kat aan* (Si le chat pouvait y atteindre) en pieds : — — — devient *Contredecatan* — — —, ce que les non-initiés ne comprennent plus.

qu'elle soit ramenée immédiatement au delà du seuil de la conscience comme dans le cas ci-dessus. Nous avons pris l'habitude depuis des années d'examiner attentivement nos propres réactions psychiques et nous savons par expérience que ces synthèses reviennent spontanément au moment psychologique. Bien souvent il nous est arrivé de prendre immédiatement note d'une idée qui nous était venue ainsi involontairement, puis de n'y plus penser. Mais le cas s'est fréquemment présenté aussi que la même idée revint sous notre plume quelques jours plus tard sans que nous la reconnûmes. Il nous aurait été impossible d'en dire l'origine sans le secours de nos notes. Au début ce phénomène ne laissa pas de nous surprendre, mais actuellement nous le considérons comme un cas de réminiscence que nous devons à notre moi préconscient, mais qui ne se distingue en rien de celui où nous avons intégré l'idée par la voie extérieure et comme le produit d'un autre cerveau que la nôtre?

La conclusion ci-dessus peut encore s'exprimer d'une autre manière : l'expérience nous apprend que, de même que les conceptions qui se forment sans que le moi conscient en soit averti ne peuvent pas être utilisées consciemment, de même nous ne disposons pas à l'état de conscience des synthèses spontanées que la préconscience est seule à enregistrer : les synthèses conscientes sont à la libre disposition de la volonté, les autres pas. (La conduite de Raskolnichoff, le héros de Dostoïewski, cité à la page 37 est assez suggestive à ce sujet et nous en verrons encore plusieurs exemples dans la suite).

Pour le moment nous nous bornons à constater que la perception consciente est une synthèse dont le moi conscient se borne à enregistrer le résultat mais dont il n'approfondit pas le mécanisme. Et cependant nous faisons un usage continu de ce même mécanisme de rappel, notamment lorsque nous nous servons de notre mémoire synthétique en vue d'actions délibérément choisies. C'est ce qui fera l'objet de la discussion qui va suivre. Cependant avant de l'entreprendre il est bon de rappeler que nous sommes maintenant capables d'établir une différence nette entre la mémoire duplicative et la mémoire synthétique : un élément de la première n'acquiert de valeur pour l'esprit que lorsqu'il est rattaché à la suite des autres avec lesquels il a été enregistré, flanqué de ses antécédent et conséquent immédiats; mais il n'a aucune valeur intrinsèque par lui-même. Il sert à marquer une date, un moment précis du passé ou un point dans l'espace. Il ne commence réellement à avoir une signification que du moment qu'on le met en rapport avec la loi causale. Un élément mnésique considéré du point de vue de la mémoire synthétique au contraire fait partie de l'intelligence parce qu'il est toujours en rapport avec les autres éléments mnémoniques avec lesquels il a été synthétisé. Quand nous considérons cet élément à lui tout seul, nous ne nous rendons guère compte de cette relation ou de ces relations avec le contenu de la

mémoire, les fils qui le relient à ses éléments coordonnés ne sont pas visibles. Mais il suffit que l'esprit opère avec cet élément pour qu'immédiatement un de ces rapports apparaisse, grâce au réveil d'un autre souvenir avec lequel il a été synthétisé, et on peut ainsi essayer d'épuiser l'un après l'autre toute la série des relations qui existent entre un élément du souvenir et tous les autres qu'il est susceptible de rappeler.

Les moyens mnémotechniques, ces imitations artificielles de la réalité, nous fournissent l'occasion de montrer sur le fait la théorie que nous venons d'exposer. Nous en choisirons un exemple très simple, qui met à nu les deux aspects de la mémoire. Pour faire retenir aux écoliers français les villes principales arrosées par la Seine en amont de Paris et dans l'ordre où on les rencontre en descendant le cours, on leur apprend la phrase suivante : *Trois de nos gens* portent des *melons* dans une *corbeille* à *Paris*. Les élèves synthétisent les mots en italiques avec les villes de *Troyes*, *Nogent s. S.*, *Melun* et *Corbeil* et lors du rappel cette synthèse, basée sur l'assonance, est refaite dans le sens inverse : voilà où intervient la mémoire synthétique. La mémoire duplicative d'autre part est mise à contribution parce qu'elle facilite l'enregistrement et la reproduction de l'ordre des mots; grâce à un petit artifice la phrase a un certain sens. Les mémoires duplicative (pour la réplique de l'expérience) et synthétique (pour l'interprétation des assonances) sont donc habilement mises à profit toutes deux. Et comme nous l'écrivions plus haut les éléments de la phrase n'ont — *pour le but géographique qu'on a en vue* — aucune autre signification que celle qu'ils doivent à leurs antécédents. De même la table de multiplication récitée d'un bout à l'autre n'est pas une preuve d'intelligence; chaque élément particulier doit pouvoir être considéré isolément par l'esprit et mis en rapport avec le cas spécial pour lequel il doit en être fait usage.

Nous ne nous figurons d'ailleurs pas que nous affirmons ici quelque chose de nouveau. Notre seul souci était de bien rappeler la différence entre les deux formes du souvenir avant de procéder à la discussion de l'usage que nous faisons de la mémoire synthétique. Celle-ci nous est évidemment le plus utile dans le processus de la conception : sans mémoire décomposable pas de pensée. Mais c'est là une discussion auquel nous consacrerons notre suivant chapitre. Nous pouvons donc nous contenter ici de quelques considérations se bornant à l'examen du souvenir indépendamment du phénomène de la réassociation.

Dans l'acte de la perception le processus psychique peut être décrit comme une mise en activité de la mémoire par suite de l'excitation provenant du milieu ambiant, et elle aboutit à l'identification de l'objet qui a donné lieu à la sensation. (Nous ne voulons pas examiner ici si le phénomène s'arrête là). Mais l'esprit peut suivre ce procédé entièrement à rebours : il peut prendre la mémoire comme point de départ et aboutir

à la même identification. C'est ce que nous faisons quand nous recherchons un objet connu : nous partons de l'image mnémonique vers la sensation. La réognition est donc en quelque sorte le contrepied de la perception.

D'autre part nous disions plus haut que la perception aboutit à un classement des éléments mnésiques suivant une direction imposée par la nature de la sensation même. Dans le cas de l'étincelle électrique la série évoquée et établie successivement aurait pu porter comme titre : « choses-pouvant-produire-une-étincelle-électrique ». C'est de ces classements que l'esprit tire parti lorsque l'occasion se présente : Notre fille aînée nous demande de jouer une mazurka un soir que nous faisons de la musique. Instantanément nous entamons « la Czarine ». Le rappel du souvenir profite donc des synthèses précédentes, seulement il part non pas de la sensation comme dans la perception, mais de la relation, qui dicte alors les évocations successives des éléments mnésiques et qui reste dans l'ombre. L'accent psychique est déplacé de l'identification de la sensation (dans la perception) sur la relation qui existe entre les souvenirs évoqués (dans le rappel intentionnel), mais l'effet est le même puisque l'image adéquate nous revient. Nous devons toutefois faire remarquer également qu'autant que la perception, même le simple rappel des souvenirs soumet les éléments mnémoniques, que l'affect ranime, à un jugement inconscient. Mais dans ce cas-ci encore nous ne nous rendons aucun compte de cette opération psychique. Nous en recevons seulement un avertissement dans le cas où ce jugement produit un résultat négatif, où l'image rappelée ne correspond pas à notre attente, à la réalité, nous dirions volontiers au souvenir inconscient de la sensation. L'observation de Mercier cherchant le nom de *cereus* et rejetant successivement plusieurs autres noms nous en fournit un bon exemple.

Revenant au classement des souvenirs dans notre mémoire nous constatons ensuite que la plupart des traités de philosophie cataloguent soigneusement les rapports existant entre nos représentations mentales suivant leur contenu et nous n'essayerons point de revenir ici sur ce sujet. Toutefois nous voulons en passant faire observer que généralement les rapports affectifs qui relient nos souvenirs sont moins souvent mentionnés et cependant c'est là une manière de synthétiser aussi intéressante que celle auquel nous venons de faire allusion. Il n'y a cependant pas de doute que ces relations affectives existent : nous avons coutume de nous asseoir devant notre piano, quand nous voulons nous distraire après un grand effort de pensée. Or nous avons remarqué que lorsque nous jouons par cœur, les morceaux qui se présentent spontanément sont tous teintés de même : mélancoliques un jour, brillants et gais un autre, et ainsi de suite. De même on peut remarquer que quand on est de bonne humeur on peut tomber sur une bonne veine, et raconter sans discontinuer plusieurs

drôleries l'une après l'autre. Certaines gens sont même inépuisables en anecdotes d'un genre spécial.

En vérité nous ne négligeons aucun lien capable de nous faciliter l'évocation d'un souvenir et nous reproduirons ici une observation où il est fait usage d'un rapport assez curieux. Elle va en même temps nous conduire à quelques remarques que nous avons réservées pour ce chapitre : « Il y a un certain monsieur B. qui cherche visiblement à nous plaire, mais qui ne nous intéresse guère, motif suffisant pour que nous ne retenions pas son nom. Cependant nous ne désirons nullement paraître désobligeant et nous nous avisons d'un moyen pour fixer son nom rebelle dans notre mémoire. Nous nous disons : « A l'avenir nous voulons retenir le nom de B. En le voyant nous nous dirons qu'il porte le même nom qu'un de nos élèves qui habite d'ailleurs dans sa rue. » Quelques jours plus tard nous apercevons monsieur B. de loin, mais nous avons beau nous creuser la tête, son nom se dérobe obstinément. Alors nous revient le souvenir de la relation que nous avons établie entre lui et un de nos élèves. Mais comment s'appelle cet élève ? Il habite dans la même rue que l'homme à qui nous allons devoir parler. Sans nous en douter l'image visuelle de la classe, dont l'élève en question fait partie, passe devant notre regard intérieur et au moment où nous reconnaissons l'élève nous prononçons son nom : c'est B. Ah ! c'est monsieur B. que nous devons dire » !

Observons-bien les mécanismes de ce rappel : notre mémoire synthétique nous sert bien en ce qu'elle nous ramène le souvenir de la relation établie entre le monsieur et notre élève. Mais ensuite elle nous refuse ses services et nous recourons à la mémoire duplicative qui, elle, nous tire d'embarras.

Reproduisons encore une autre observation pour contrôler l'exactitude de cette analyse qui n'est pas sans importance, ne fût-ce que par le fait qu'elle nous dévoile un fait que les psychologues, qui ont traité de la mémoire, n'ont pas encore souligné (pour autant que nous sachions) : Au moment de nous habiller pour assister à une soirée nos bottines vernies sont introuvables à l'endroit où l'on remise les chaussures de la famille. Toutes les recherches entreprises ailleurs reste vaines. Quelqu'un rappelle même que des ouvriers inconnus sont venus travailler dans la maison et que peut-être... Mais non, nous nous souvenons de la circonstance où nous les avons mises la dernière fois. C'était pour aller à la matinée du théâtre, Dimanche dernier. Nous sommes revenus à pied de là. Après avoir retiré notre clé de la porte nous sommes monté directement à notre cabinet de travail. Nous avons pris place dans notre fauteuil, nous avons enlevé nos bottines et nous les avons glissées sous le fauteuil à côté de la cheminée pour qu'elles ne fassent trébucher personne. Ah ! elles sont donc encore là, puisque personne n'a pu les voir ! »

Nous allons à l'endroit indiqué sans rien dire et nous y retrouvons les chaussures comme nous les y avons abandonnées.

Le procédé du souvenir ne laissera plus guère de doute maintenant au lecteur et nous comprenons en même temps l'utilité relative des deux formes de notre mémoire : la mémoire synthétique abrège le mécanisme du rappel, elle nous permet d'aller tout droit au but, elle représente une application de la loi du moindre effort ! Mais lorsque nous ne pouvons pas atteindre l'élément cherché en coupant court, nous faisons le détour de nous rappeler les stades successifs de l'événement où le souvenir désiré s'insère, nous suivons la réplique du passé pas à pas, nous recourons à la mémoire duplicative !

Dans le premier chapitre nous avons exprimé l'opinion que cette dernière forme de la rétention représentait l'aspect le plus primitif de la faculté de se souvenir. Voici que l'occasion se présente de la voir se confirmer par des cas pathologiques en dehors de ceux que nous avons cités précédemment : « Le Dr Leyden avait une faculté extra-ordinaire pour apprendre les langues et il pouvait répéter très exactement un long *Act of Parliament* (c. à d. le texte d'une loi) ou quelque document semblable qu'il n'avait lu qu'une fois. Un ami le félicitant de ce don remarquable, il répondit que loin d'être un avantage, c'était souvent pour lui un grand inconvénient. Il expliqua alors que lorsqu'il voulait se rappeler un point particulier dans quelque chose qu'il avait lu, il ne pouvait le faire qu'en se répétant à lui-même la totalité du morceau depuis le commencement, jusqu'à ce qu'il arriva au point dont il désirait se souvenir » (1).

Il semble donc bien que chez M. Leyden au moins les mémoires synthétique et duplicative étaient développées en proportion inverse (2). Le Professeur GRASSET de son côté cite le cas de son « malade de 1878 (cécité verbale partielle), qui trouvait la date sur un almanach en comptant les pages pour les mois et puis les lignes jusqu'au jour qu'il voulait désigner (3). On constate donc chez celui-ci, et dans le cadre de cette observation particulière, une absence totale de mémoire synthétique à côté d'une mémoire duplicative qui rend encore des services.

A un degré de dérangement cérébral plus avancé l'usage conscient des deux formes de la mémoire est complètement aboli et le patient devient

(1) Dr ABERCROMBIE. — *Essay on intellectual Powers*, p. 101, cité par RIBOT, in *Les Maladies de la Mémoire*, op. cit.

(2) Le fait qu'il avait une grande facilité pour les langues confirme notre soupçon que leur étude exige moins de puissance de synthèse que l'étude des mathématiques p. ex. parce que les relations entre les divers éléments, et surtout les rapports causaux, sont moins fréquents.

(3) Cf. Dr GRASSET. — *Le Psychisme inférieur*, p. 129, op. cit.

le jouet de sa mémoire duplicative réveillée par ses affects ou par les circonstances extérieures. Le premier cas est réalisé par l'hystérique Anna O. dont nous parlent BREUER et FREUD : Cette personne vivait alternativement dans deux différents états de conscience. A l'état normal elle vivait comme les autres l'hiver de 1881-1882, mais quand elle se trouvait en « auto-hypnose » ou avait « l'esprit absent » elle se figurait qu'elle vivait dans l'hiver 1880-1881 (c'est à dire qu'elle revivait, répétait le passé duplicativement) et oubliait tout ce qui s'était passé depuis lors... » Le retour dans l'année écoulée était si complet qu'elle hallucinait sa chambre de jadis dans sa demeure actuelle et, quand elle voulait aller vers la porte, elle se cognait au poêle, qui occupait vis à vis de la fenêtre la même situation que la porte de la chambre dans l'ancien appartement. Le passage d'un état à l'autre se faisait spontanément, mais pouvait être provoqué aussi avec la plus grande facilité par une sensation extérieure qui rappelait vivement l'année passée ! » (1).

Reproduisons encore cet extrait de BINET : « Quelques instant après, le malade, les yeux toujours fermés, commence à réciter à voix basse des vers d'Horace. A ce moment, nous lui crions dans l'oreille droite : « Des soldats » ! Le malade cesse sa citation d'Horace et au bout de quelques secondes, après avoir prononcé entre les dents des paroles inintelligibles, il crie à haute voix, avec l'intonation du commandement : « En avant ! marche ! Par le flanc droit-droite ! » Puis il ouvre les yeux et le regard fixe, comme porté au loin, les paupières largement ouvertes, le corps incliné en avant, le cou tendu, il paraît suivre avec une attention très vive quelque chose qui se passe à quelque distance » (2). Ce malade également est le jouet de sa mémoire duplicative, que la sensation déclanche.

Nous comprenons maintenant mieux la signification qu'il faut attribuer à l'observation d'HACHET-SOUPLET, que nous avons communiquée au bas de la page 30, et que BERGSON exprime en ces termes : « Chez le chien le souvenir restera captif de la perception : il ne se réveillera que lorsqu'une perception analogue viendra le rappeler en reproduisant le même spectacle... L'homme, au contraire, est capable d'évoquer le souvenir à son gré, à n'importe quel moment, indépendamment de la perception actuelle » (3).

Nous savons d'ailleurs par l'observation des animaux, qui vivent en contact permanent avec nous, qu'ils ont un certain nombre de manières d'agir qui reviennent constamment; que leur vie est plus que la nôtre

(1) Cf. J. BREUER et S. FREUD. — *Studien über Hysterie*, p. 25, Deuticke, Vienne, 1916, 3^e édition.

(2) Cf. A. BINET. — *Les Altérations de la Personnalité*, p. 60, op. cit.

(3) Cf. H. BERGSON. — *L'Evolution Créatrice*, p. 196, ALCAN, Paris, 23^e éd.

réglée par leur mémoire duplicative, et qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de réagir de la façon habituelle à une excitation qu'ils perçoivent : notre chaton ne peut pas ne pas sauter sur la boule de papier attachée à une ficelle lorsque nous la balançons devant son museau. Nous reviendrons sur cet automatisme, qui tranche si singulièrement avec la liberté dont l'homme normal dispose de sa mémoire, dans le chapitre de la conscience.

Entretiens nous voulons encore insister un moment sur les rapports qui existent entre les deux aspects de la mémoire. Nous avons essayé de démontrer dans notre premier chapitre que la mémoire duplicative nous est utile surtout parce qu'elle permet à l'esprit de se rendre compte anticipativement de l'effet probable d'un élément mémorial que nous ranimons dans le but de nous préparer une ligne de conduite. En pratique n'importe quel élément de la mémoire duplicative peut être le point d'attache d'un fil qui nous conduit à la mémoire synthétique. En d'autres termes les deux formes de mémoire peuvent coexister sans nuire l'une à l'autre, bien au contraire. Pour donner une idée concrète de la corrélation que nous avons en vue nous rappellerions volontiers le long filet que les acrobates du trapèze volant tendent à travers la piste du cirque. A de courtes distances des cordes en partent dans différentes directions, destinées à maintenir le filet grâce au contact avec de multiples points fixes. Dans notre image le filet étendu en longueur représenterait la mémoire duplicative, les synthèses seraient constituées par les cordes tendues latéralement et obliquement, chacune d'elles pouvant conduire vers un point du vaisseau du cirque de la mémoire synthétique.

Après avoir tenté de donner ainsi une idée de notre vue théorique, examinons si l'observation pratique la confirme : « Nous nous trouvons à Gand au bout de la rue de Flandre que nous traversons journellement et au milieu de laquelle se trouve le bureau de tabac où nous nous approvisionnons habituellement. Tout à coup un souvenir vient spontanément nous avertir que nous ne pouvons pas oublier d'acheter des cigarettes, comme nous nous étions proposé de le faire quelques heures plus tôt. L'analyse nous apprend que notre mémoire duplicative a devancé nos pas et, au souvenir du magasin de cigares, s'est bifurqué sur la détermination prise précédemment et confiée à la mémoire synthétique ».

Somme toute ces rapports entre la mémoire duplicative et la mémoire synthétique rappellent assez bien ceux qui existent entre ce que nous appelons l'association externe (comme dans l'assonance) et l'association interne (suivant le sens), ou ceux qui représentent les deux termes : homonymes et synonymes. Les premiers constituent des séries formées par le hasard de leur accouplement comme simples images sensibles sans égard pour leur signification propre, (il en était presque de même dans la formule : « Trois de nos gens portent des melons dans une corbeille

à Paris); les seconds doivent leur rapprochement à leur signification sans égard pour leur forme extérieure. De même au fond la mémoire duplicative ne constitue pas l'intelligence comme on l'entend communément, elle ne commence vraiment qu'avec la mémoire synthétique. Nous verrons plus loin comment il faut interpréter cette différence.

Il est un autre point que nous ne pouvons pas passer sous silence ici. C'est le fait que les deux formes de la mémoire se prêtent assistance d'une autre manière encore. La plus primitive, nous l'avons vu, a une tendance à la reproduction automatique qui ne caractérise guère la seconde. Mais lorsque des synthèses ont été établies (en dehors de la perception surtout) la mémoire duplicative a une tendance à s'en emparer et à la reproduire spontanément à chaque occasion. C'est ce que nous avons déjà signalé plus haut en faisant allusion à l'influence du précédent. C'est de cette collaboration que résulte la fâcheuse manie de certaines personnes de reproduire certains clichés qui reviennent invariablement dans tous leurs propos. J'en connais une qui place à toute occasion la formule « harmonie et solidarité », une autre qui n'est satisfaite d'elle-même que lorsqu'elle a pu employer une expression chère à Spéncer : « l'éducation physique, morale et intellectuelle ». C'est sur le même mécanisme que spéculent les avocats dans leurs plaidoiries quand ils essayent de deviner d'avance les arguments de leur adversaire : en les rencontrant ainsi ils les ont énervés d'avance. Les journalistes aussi connaissent bien cette tactique et il est d'ailleurs généralement bon de « prendre les devants ». Nous en saisissons maintenant le motif psychologique. D'un autre côté l'instruction des enfants est basée sur cette entraide que se prêtent mutuellement les deux formes de notre mémoire : une poésie doit être expliquée avant qu'on la fasse apprendre par cœur. La mémoire synthétique est étoffée d'abord, puis vient le tour à la mémoire duplicative. Il y a cependant encore toujours une tendance dans l'enseignement à abuser de celle-ci et de négliger celle-là. Une illusion qui commence à se dissiper c'est de croire que tout est fini lorsqu'une leçon quelconque a été bien expliquée, puis mémorisée. On oublie cependant encore trop souvent que l'esprit abandonné à lui-même fait plus : il dissocie les éléments mnésiques pour les *réassocier* et faire de nouvelles synthèses qui ne s'arrêtent jamais. Ce dernière mécanisme mental est encore trop négligé à l'école : on accumule encore trop de matériaux au lieu de les faire réassocier; l'exercice pratique, la combinaison, doit succéder à l'assimilation dans toutes les branches de l'enseignement. Alors un maître ne s'étonnera plus que lors de la visite de l'inspecteur l'élève ne sache pas faire une application concrète très simple d'une règle qu'il s'est cependant donné beaucoup de mal à faire saisir. Que l'on pardonne à l'homme d'enseignement cette courte digression dans le domaine pratique.

En parlant des cas où les deux formes de la mémoire se prêtent une

mutuelle assistance nous ne pouvons pas négliger de considérer le cas opposé où elles se contrecarrent dans leur fonctionnement respectif. Notre esprit est ainsi fait qu'il ne peut guère faire deux opérations à la fois : il ne peut pas bien concevoir et percevoir en même temps, au moins si l'une des deux activités absorbe toute l'énergie psychique. De même on ne peut pas essayer de se rappeler le passé et observer en même temps attentivement le présent ou bien préparer le futur. Lorsque nous sommes assis devant notre bureau, écrivant avec une sorte de fièvre les théories que nous croyons avoir découvertes, nous ne percevons pas ce qui se passe autour de nous : nous n'entendons pas le tictac de la machine à écrire, ni le chien qui aboie quand la sonnette tinte. De même le passé ne nous obsède à aucun moment. C'est que notre mémoire est monopolisée par l'acte de la pensée qui se poursuit : Tous ses éléments doivent être prêts à répondre à l'appel de la synthèse qui procède très activement. Il en est de même lorsque nous suivons attentivement un événement qui se passe sous nos yeux ; lorsque nous nous laissons émouvoir par un beau concert le souci du manuscrit que nous avons abandonné inachevé ne vient pas gâter notre plaisir ; le souvenir d'un fâcheux incident qui eut lieu hier ne nous importune pas un seul instant. Enfin lorsque nous revivons intensivement le passé aucune sensation n'est perçue, aucune pensée ne s'élabore. C'est que dans les trois cas la mémoire est occupée ailleurs et indisponible pour d'autres fonctions. Cette simple constatation explique tous les cas de distraction de quelque nature qu'ils soient d'après leur apparence extérieure.

Nous nous figurons volontiers que les maladies psychiques, qui replacent le patient dans le passé, le mettent par le fait même dans de mauvaises conditions pour vivre le présent et envisager le futur. Ils rétrécissent son champ sensoriel parce que la mémoire duplicative fonctionne et paralyse la mémoire synthétique, qui ne peut plus contribuer à achever les sensations en perceptions. Pour le même motif il ne peut pas concevoir. Nous croyons que les cas d'aliénation mentale, qui font voir des princes où il n'y a que des sujets, suggèrent une contribution désordonnée de la mémoire synthétique à la sensation. Nous estimons également que la démence qui fait échafauder un monde entièrement illusoire est accompagnée d'une oblitération simultanée de la mémoire duplicative. Nous donnerons ci-dessous notre opinion au sujet du phénomène de l'hallucination.

Si on nous demandait de définir le souvenir nous dirions volontiers que c'est une perception sans objet extérieur. A l'état de conscience nous nous rendons compte de l'absence de cet objet extérieur et nous ne sommes pas dupe de notre mémoire, mais plus l'intensité de cet état de conscience s'atténue plus vives deviennent nos images mnémoniques (auditives, olfactives, gustatives autant que visuelles) et en même temps

moins nous nous rendons compte de l'absence de l'objet extérieur, jusqu'à ce que dans l'hallucination du rêve et de la morbidité il s'établisse une confusion entre l'image et la réalité. On explique l'illusion d'un manchot, qui fait mention d'une excitation quelconque dans le petit doigt amputé, par le fait qu'il déplace l'excitation au bout du nerf tel qu'il avait l'habitude de le faire avant son accident. Nous employerions volontiers la même métaphore pour expliquer les illusions optiques, acoustiques et autres que l'on constate chez des individus normaux autant qu'anormaux, suivant les circonstances. La mémoire synthétique a l'habitude d'enrober les sensations de souvenirs qui contribuent à l'identification qui précède leur intégration. Nous admettons que lorsque le moi conscient ne vient plus corriger l'illusion de notre mémoire revivifiée — et nous avons vu dans l'étude de nos rêveries à quels oublis étranges la perte de la conscience peut donner lieu — l'esprit recule de même les souvenirs, que d'habitude il envoie vers les extrémités de nos organes des sens, pour leur faire occuper la place des objets excitateurs, lorsque leurs ondes viennent frapper les appareils enregistreurs qui constituent les avant-postes de notre système psychique. Telle est notre conception de l'hallucination.

La question se pose maintenant de savoir quel est l'excitateur de la mémoire synthétique. C'est d'ailleurs là un problème auquel nous nous sommes déjà arrêté dans le chapitre précédent, mais ici nous sommes à même d'y répondre définitivement. En effet, il nous était difficile alors de montrer qu'en réalité la volonté s'applique à réveiller aussi bien l'une que l'autre forme de la mémoire. Or, quand ranimons-nous le passé volontairement? N'est-ce pas généralement quand nous désirons en faire un usage quelconque? *Le désir*, voilà l'élément qui n'est jamais absent lorsque la volonté s'applique à faire fonctionner la mémoire. Nous avons d'autre part déjà rencontré dans les observations précédentes suffisamment d'exemples pour pouvoir conclure que le désir peut également réveiller le souvenir sans intervention de volonté délibérée (voir notamment les observations *Goethals-Goedseels* et *Lanoye-Lanote* p. 49, et *Thomas-Tomates* p. 51). De plus l'observation des animaux supérieurs nous a appris que chez eux aussi le désir est toujours en rapport avec la mémoire, tandis que nous avons adopté l'expression « d'élan vital » quand il s'agit des désirs des animaux inférieurs. Nous en concluons que le désir est l'évocateur naturel de la mémoire et est devenu chez l'homme, sous le nom de volonté, l'évocateur dont il dispose à discrétion.

Cette conclusion est toutefois loin de clore la discussion puisque nous avons déjà attribué le même rôle à l'affect en général. Et en effet nous ne pouvons pas nier le fait que la mémoire peut se manifester non seulement sans qu'il y ait le moindre désir de se rappeler mais encore à l'encontre de tout désir de revivre le passé. Tel est le cas notamment pour les souvenirs *désagréables*. Avec ce qualificatif nous touchons au nœud

de la question : car le désir ne réveille jamais que des souvenirs qui causent une satisfaction quelconque. (On peut même se complaire dans la « douleur », trouver une satisfaction à remuer un passé douloureux). Les souvenirs qui envahissent la conscience contre notre volonté produisent toujours une impression pénible. Il y a plus : Nous tâchons de nous défendre contre eux et FREUD a pu développer une théorie de l'oubli considérée comme fonction active, et constituant l'alternative de la fonction du souvenir (1). A côté de la volonté comme évocatrice de la mémoire le moi conscient exerce donc des fonctions de répression des souvenirs, mais d'une manière spontanée dont nous n'avons pas plus connaissance que du réveil spontané d'éléments mnémoniques dans l'acte de la perception. Cette répression se laisse constater cependant par ses résultats et l'observation attentive de nous-mêmes suffit pour nous apprendre que nous possédons tous une tendance prononcée à oublier le désagréable plus vite que l'agréable. C'est une vérité psychologique que le vulgaire exprime ainsi : « Si je vous avais promis un cadeau vous n'auriez pas oublié de faire ce que je vous ai demandé ».

Dans des conditions normales les fonctions de rappel et de répression maintiennent l'esprit dans un juste équilibre. Continuant l'impulsion imprimée par l'école française à l'étude des psychoses et des névroses, FREUD a étudié les mécanismes inconscients qui parviennent à rompre cet équilibre mental et il propose de le rétablir chez les malades par des moyens techniques que nous n'avons pas à examiner ici et pour l'exposé desquels nous renvoyons le lecteur français au volume de REGIS et HESNARD déjà cité : *La Psycho-analyse*. Nous désirons seulement faire observer que l'analyse fait découvrir que somme toute la fonction de l'oubli ou de la répression des souvenirs est une activité psychique qui contribue à maintenir un certain équilibre entre des forces antagonistes qui semblent se disputer la possession du champ de la conscience, lutte qui finit normalement par l'assujettissement de la mémoire duplicative. Mais cet état d'équilibre instable entre les souvenirs qui remontent spontanément et les forces antagonistes destinées à les refouler présente un autre aspect qui nous est plus familier. En effet, la mémoire duplicative ne ramène pas seulement malgré nous des expériences qui n'ont pas été synthétisées; elle peut également envahir le champ de la conscience en y glissant des souvenirs de pensées, de synthèses coordonnées précédemment et que nous nous efforçons de supprimer. En cas d'insuccès nous réussissons au moins à cacher à notre entourage que ces souvenirs nous obsèdent et à fermer l'accès de ces éléments psychiques à la motilité. Mais aussitôt que le degré de conscience diminue, soit par suite de la

(1) Cf. notamment les cinq chapitres relatifs à l'oubli dans sa *Psychopathology of every day Life* by S. FREUD, FISHER UNWIN, London, 4^e édit., 1917.

distraction, soit par suite de maladie, nous retombons dans un stade animal, car les souvenirs envahissent le système moteur. L'oubli considéré comme activité psychique semble donc accomplir un double rôle : il veille à l'accès de la motilité et procède au refoulement des souvenirs dans les ténèbres de l'inconscient.

Mais ce double mécanisme d'inhibition n'est pas appliqué aux souvenirs seulement. Il peut être utilisé également pour refouler et annihiler l'idéation affective qui se produit sous le seuil de la conscience et en dehors de l'intervention de la volonté, souvent même malgré les efforts du moi conscient. Nous avons toujours des idées cachées que nous nous gardons bien de communiquer; nous en avons de pénibles parfois que nous nous efforçons de supprimer totalement. Mais il peut arriver que « la parole dépasse la pensée », ce qui veut dire que nous avons laissé passer dans le système moteur des idées que nous aurions mieux fait de censurer, de faire. Or, remarquons-le, ces idées-là sont toujours de nature affective. Nous concluons provisoirement de cette discussion, tout en nous promettant d'y revenir dans la suite, que la mémoire a une tendance à se réveiller spontanément soit sous sa forme duplicative, soit sous sa forme synthétique; que l'individu utilise cette tendance pour le rappel des souvenirs agréables (ou utiles) et que l'évocateur nous apparaît toujours sous la forme de désir, à quelque degré de développement mental qu'on le considère; — et qu'il existe une activité psychique tout aussi spontanée que nous appelons tantôt répression, tantôt oubli, et qui est dirigée contre le côté désagréable (ou inutile) de la revivification spontanée de nos deux formes de mémoire.

Avant de passer à un autre ordre d'idées il nous reste à examiner la question de la genèse de la mémoire synthétique. C'est à notre avis une question bien difficile qu'il n'est guère possible de résoudre en quelques lignes. Nous nous efforcerons cependant d'exposer brièvement notre point de vue.

Nous serions certes plus près de la solution si nous réussissions à découvrir la nature véritable de la perception. Suivant une opinion très répandue et partagée notamment par Schopenhauer, Spencer, Hartmann, Wundt, Helmholtz et reprise en dernier lieu par A. BINET (1), la perception est une opération de raisonnement accomplie plus ou moins inconsciemment et automatiquement. Nous partageons d'ailleurs cette opinion nous-même, mais nous nous permettrons de faire valoir nos raisons.

Nous croyons qu'il est possible de faire ressortir clairement la nature intime de la perception par la comparaison des perceptions faites dans deux états de conscience différents. La rêverie de Folkestone nous offre

(1) Notamment dans les chapitres III et IV de sa *Psychologie du Raisonnement*.

un exemple de perception préconsciente : l'image visuelle inscrite sur la planchette du fourgon à bagage provoque le déclenchement de la mémoire duplicative : nous revivons les expériences de l'année dernière : mais la relation qui nous intéresse le plus dans les circonstances données n'est pas ranimée : notamment celle qui existe entre le sens de l'écriteau et la direction que prendra le train. En pleine possession de nos moyens intellectuels nous savons sans en délibérer que le mot Folkestone sur une pareille planchette représente tout un concept : elle est symbolique car elle veut dire : cette partie du train se rend à Folkestone. C'est une relation comparable à celle que nous avons établie entre le nom de Monsieur B. et celui de notre élève, une relation caractéristique de la mémoire synthétique. Or à l'état préconscient où nous nous trouvons, c'est précisément cette relation symbolique qui n'est pas ranimée. Mais cependant au bout d'un certain temps nous finissons par nous demander : Est-ce que ça serait le train pour Folkestone ? Instantanément nous comprenons le motif de notre arrêt prolongé dans une station intermédiaire et la raison de la manœuvre de la locomotive, dont le sens nous avait échappé parce qu'il ne nous intéressait pas : On a scindé le train en deux et nous sommes assis par erreur dans la mauvaise partie du convoi. Dès lors la perception consciente est faite et nous nous empressons d'agir en conséquence.

Cette courte analyse montre pourquoi nous admettons que la perception consciente inclut un acte de raisonnement. Elle inclut la revivification des rapports qu'enregistre la mémoire synthétique et conduit à une inférence qui échappe au moi conscient. De même nous avons vu que la sensation produite par l'étincelle électrique réveille immédiatement la relation causale et c'est celle-ci qui oriente la revivification des souvenirs successifs, qui servent à identifier l'objet excitateur, tout comme dans le cas ci-dessus. Il semblerait donc qu'on puisse conclure qu'il y a perception consciente chaque fois qu'il y a identification de l'objet extérieur (ou tentative d'identification) consécutive au réveil d'un rapport, qui unit l'objet aux images mnémoniques correspondantes. Cependant ces éléments ne suffisent pas encore pour nous permettre de définir une perception consciente puisque les mêmes conditions sont valables pour la perception préconsciente : si nous lisons notre journal en rue nous évitons automatiquement tous les obstacles sans les identifier consciemment et sans être capable de les énumérer si quelqu'un s'avisait de nous le demander. Cependant nous les avons perçus, nous avons établi leur nature comme dans le cas de l'étincelle, notre conduite le prouve ; mais cette perception n'a pas franchi le seuil de la conscience : nous avons fait ce que nous appelons une perception préconsciente. Nous examinerons plus loin d'où provient et en quoi consiste la différence entre percevoir consciemment et préconsciemment, mais en attendant

nous ferons remarquer que le phénomène que nous venons de décrire se rapproche singulièrement de ce que nous pouvons nous imaginer comme étant la façon d'appréhender le milieu extérieur chez l'animal.

Une perception consciente ou préconsciente inclut donc un jugement spontané, une discrimination automatique due à la mémoire synthétique. Mais le phénomène ne s'arrête pas là. Lorsque la sensation est devenue perception, le raisonnement inconscient provoque une réaction musculaire (on évite l'obstacle; on saute dans le train) ou la formation d'une idée suivie immédiatement ou non de mouvement (le ciel est nuageux, donc il pourrait pleuvoir et je ferais mieux de retourner sur mes pas pour prendre mon imperméable!); ou bien encore on en conserve le souvenir pour l'utiliser à une prochaine occasion. Dans tous les cas qu'on pourrait ainsi considérer (c'est intentionnellement que nous n'épuisons pas la discussion à cet endroit) on serait conduit à conclure que la perception devient cause. C'est là un point acquis qui nous sera utile dans la discussion du phénomène de la conception.

La mémoire synthétique devient dès lors une accumulation d'éléments pouvant devenir cause. Cette hypothèse se confirme d'autre part par l'analyse du mécanisme de la perception. En effet, pour reprendre le cas de l'étincelle électrique, à peine sommes nous averti par nos organes sensitifs de ce qui se passe dans le monde extérieur que notre esprit entre en activité comme si la question s'était présentée : quel est l'objet qui cause pareille excitation? De même dans l'observation à propos du train de Folkestone la perception finale revient en somme à la découverte spontanée de la réponse à cette question : Pour quel motif a-t-on mis l'inscription « *Folkestone* » sur ce fourgon à bagage? « D'une façon ou d'une autre ce qui paraît mettre en branle notre esprit est la recherche de la cause, exactement comme dans la loi de la récurrence. Mais il y a plus encore : chaque élément de la mémoire synthétique qui est amené à la surface est soumis à une épreuve particulière qui permet à l'esprit de juger s'il répond à la réalité extérieure; et dans cette appréciation c'est encore sa relation causale qui constitue la pierre de touche. Dans l'exemple qui nous a occupé ci-dessus, celui de l'étincelle électrique, sont évoqués successivement : les souvenirs d'une lampe à arc, d'une voiture de tramway, d'un train électrique. Lorsque l'image de la lampe à arc est ranimée elle amène aussitôt le souvenir de ce que son étincelle peut être, et son bruit, son éclat, la position qu'elle occupe dans la gare, tout cela est comparé aux circonstances présentes qu'il s'agit de reconnaître. Il en va de même pour les autres images. Mais qu'est-ce à dire, sinon que nous considérons les effets des souvenirs évoqués tels que l'expérience nous les ont appris, ou en d'autres mots que nous recourons, en abrégé il est vrai, à la mémoire duplicative qui, nous l'avons vu, met l'effet à côté de la cause?

En dernière analyse il se fait que pour arriver à une synthèse, pour étoffer la mémoire synthétique nous recourons à la mémoire duplicative comme moyen, c'est elle qui sert de base, de test, de pierre de touche. Exprimons encore la même idée en disant que la mémoire synthétique constitue donc le résumé, la quintessence de la mémoire duplicative. Il s'explique dès lors pourquoi nous appelons cette dernière à notre secours lorsque la première ne nous est d'aucune utilité. Nous trouvons ici également une confirmation de notre hypothèse que la mémoire duplicative est la plus primitive et à la base de la mémoire synthétique. Enfin il résulte aussi de cette discussion que c'est de celle-là qu'il nous faudra partir dans notre tentative de reconstitution de l'histoire de nos fonctions mnémoniques.

Mais avant d'entamer ce sujet revenons encore pour un instant sur un point que nous n'avons pas pu souligner dans le cours de l'argumentation précédente et qui mérite cependant qu'on s'y arrête. Nous avons vu notamment que pendant que s'accomplissent les diverses opérations psychiques, qui sont provoquées par l'action du monde extérieur, et qui résultent en une synthèse que nous appelons perception, l'esprit à un moment donné recourt à la mémoire duplicative, qui est revivifiée en raccourci pour permettre l'appréciation des effets probables du souvenir synthétisé qui vient d'être ranimé. Il est cependant des cas où l'esprit n'est pas maître de lui-même, où ce recours, au lieu de s'opérer en raccourci, provoque au contraire le déroulement de la réplique de l'expérience avec tous ses détails. Tel est le cas notamment dans toute rêverie, ainsi que nous l'avons fait remarquer au début de cette étude, et probablement dans tous les cas anormaux que nous avons examiné dans le premier chapitre pour démontrer l'existence de la mémoire duplicative, sa nature et son fonctionnement. La prédominance de cette forme de la mémoire ne serait alors que l'exagération d'un fonctionnement normal de notre appareil psychique, ce qui, il est vrai, ne fait que reculer un peu les bornes de notre ignorance et n'explique rien, mais qui n'en amène pas moins une satisfaction partielle de notre curiosité scientifique.

Nous pouvons maintenant procéder à l'exposé de notre manière de concevoir le développement de la mémoire synthétique. Pour poser un premier jalon rappelons encore que la perception est indépendante du phénomène de la conscience; elle se produit à tous les stades de l'évolution psychique. L'homme jouit du privilège de pouvoir percevoir à l'état préconscient mais, nous l'avons vu précédemment, ses perceptions sont alors souvent erronées. Ces erreurs sont dues à deux causes principales dont l'effet d'ailleurs s'accumule. Reprenons notre observation relatant comme il s'est fait que nous crûmes lire sur l'enveloppe d'une lettre le mot « *réclamations* » au lieu de « *inhumations* » (Cf. page 52). Nous avons reconnu tout de suite que ce n'était qu'un regard *distract* que nous avions

jeté sur l'enveloppe. En effet le monde extérieur ne nous intéressait guère parce que toute notre attention s'était tournée spontanément vers l'idéation qui procédait sous le seuil de la conscience et dont nous avons communiqué le résultat. Voilà la première circonstance qui favorisait la production de l'erreur. Pour bien percevoir nous devons concentrer notre attention et non pas la dédoubler en faveur de deux occupations différentes (1). D'autre part nous avons vu que le souvenir que représente le mot *réclamation* était accentué par une certaine somme d'affect, seconde circonstance aggravant les effets de la première, car ainsi le souvenir affectif de nature désagréable fut reconnu comme étant l'objet excitateur alors qu'il ne présente avec lui qu'une vague ressemblance. Or, il faut bien le rappeler ici, la fonction de l'esprit qui consiste à ranimer certains éléments mnémoniques va de pair avec cette autre activité, qui consiste à maintenir dans l'oubli ou à l'état latent les éléments similaires constituant les séries dont nous avons traité longuement plus haut. Il semble qu'une partie de l'énergie psychique est appliquée à empêcher la revivification des souvenirs inutiles, tandis que l'autre plonge au contraire dans les profondeurs de la mémoire pour en ramener les éléments que le cas requiert (2). C'est précisément lorsque nous sommes distraits, lorsqu'une

(1) Nous avons d'ailleurs déjà faite plus haut la constatation qu'en dédoublant le courant psychique, qu'en éparpillant l'attention sur deux objets différents nous introduisons une cause d'erreur. Cette constatation n'est pas sans valeur pour la psychologie expérimentale. En effet elle montre le côté faible de toute expérience où le sujet est obligé de s'occuper des deux choses à la fois. Citons à titre d'exemple tout simplement la suivante de MUNSTERBERG : L'auteur a recherché si les associations successives sont encore possibles lorsque l'on exclut l'exercice des mouvements concomitants aussi bien que la perception simultanée des termes voisins dans une série... La première série d'expériences consiste à lire ces lettres, puis quand elles ont disparu, à les répéter aussi exactement que possible. On peut réussir avec des séries de 4, 5 et jusqu'à 10 lettres. Les séries de 4 à 7 lettres sont répétées exactement sans exception, au delà, il y a quelques erreurs.

La seconde série d'expériences consiste à procéder comme ci-dessus, mais de plus, tout en fixant son regard sur les lettres, le sujet doit calculer de tête à haute voix (exemple, additionner $7 + 7$, etc.), jusqu'à ce que la dernière lettre apparaisse. Dans ce cas, d'abord on ne peut pas dépasser la série de 7 lettres; dans la série 6, il y a pour un tiers une lettre fautive; pour deux tiers la reproduction est exacte. Mais pour une série de 100 expériences avec 4 lettres, on trouve 6 fois une lettre fautive, mais dans 52 cas l'ordre de reproduction des lettres est faux; avec 5 lettres, 64 cas d'ordre faux, avec 6 lettres 83 cas. (Exemple *l g h t* au lieu de *h g l t*; *c p i s e*, au lieu de *p s i c e*, etc. Faut-il attribuer la différence des deux cas à l'intervention de l'attention? L'auteur rejette cette hypothèse! (Voir *Année Psychologique*, Tome III, p. 458).

(2) Cette opération psychique dont le résultat est en définitive de remplacer une revivification complète d'une expérience par une revivification partielle des seuls éléments requis pour les besoins actuels, et qui conduit en somme à une

partie de la tension psychique est utilisée par l'idéation cryptique, qu'il n'en reste qu'une fraction de disponible pour assurer en même temps cette double fonction : 1) le refoulement des éléments mnémoniques indésirables pour la conception; et 2) la revivification des éléments qui collaborent à la perception s'accomplissant simultanément avec l'idéation cryptique. Les trois opérations psychiques qui ont lieu en même temps : revivification d'éléments mnésiques en vue de la conception subliminale; refoulement des souvenirs indésirables; revivification d'éléments utiles à la perception-aboutissent alors à des produits de qualité inférieure : les conceptions n'ont aucune valeur utile; les perceptions peuvent être erronées. Or nous avons vu que l'erreur principale dans la perception préconsciente consiste précisément dans le rappel d'un souvenir inadé-

grande économie de force et de temps, peut être mise en parallèle avec la théorie de RIVERS, relative à l'oubli et au rappel de l'expérience consciente et qu'il base sur les données suivantes que nous tenons à reproduire ici :

« Head et Riddoch ont observé un grand nombre de patients chez qui la moelle épinière avait été entièrement sectionnée, et ils ont ainsi eu l'occasion d'étudier les fonctions de l'extrémité inférieure de la corde spinale, isolée du reste du système nerveux. Dans ces cas-là ils trouvent une forme particulière de réflexe, présentant des caractères inconnus lorsque le système nerveux est intact. Ce réflexe se manifeste par des mouvements, principalement de flexion, qui intéressent surtout la partie stimulée du corps, mais se répandent sur une surface beaucoup plus grande que dans les cas des réflexes à l'état normal. Le réflexe peut être provoqué en excitant pour ainsi dire n'importe quelle partie d'un membre ou du tronc en dessous de l'endroit de la section. La nature et l'étendue des mouvements ne varie pas avec la localisation de l'excitant comme dans les réflexes normaux, mais est à peu près de la même nature quelque soit l'endroit stimulé. De plus les mouvements du membre et du tronc sont accompagnés de transpiration et de contraction de la vessie. Ce réflexe a été appelé « réflexe massif » (mass-reflex) par Head et Riddoch. Ils font remarquer que pareil réflexe massif constituerait chez les animaux inférieurs une excellente réaction à des excitations nocives. A cause des conditions spéciales mêmes dans lesquelles ils ont pu faire leurs observations, les mouvements se limitent à une partie du corps seulement, mais s'ils s'étendaient sur tout le corps ils tendraient à éloigner un animal d'une source d'excitations nuisibles. Le « réflexe massif » présente un caractère général et fait preuve d'une absence de discrimination et de localisation, qui rappelle spontanément les caractères de la sensibilité protopathique. Ce qui nous intéresse spécialement de notre point de vue actuel c'est que le réflexe général et diffus est entièrement supprimé dans l'être humain normal, la suppression ayant eu lieu en faveur de réflexes délicatement réglés suivant l'endroit et, dans une certaine mesure, suivant la nature du stimulant. Ici, comme dans le cas de sensibilité protopathique, la suppression est devenue si complète que seule la maladie ou la blessure nous révèle l'existence du réflexe massif. Elle a si bien réussi qu'il a fallu le grand nombre de blessures à l'appareil nerveux central, qui ont été occasionnés par la guerre, pour amener Head et Riddoch à la découverte de la présence dans l'homme de ces processus anciens et depuis longtemps supprimés.

« Dans ce cas-ci, et dans la sensibilité protopathique, nous ne nous trouvons

qual, qui réunit ces deux conditions de ressembler vaguement à l'image de l'objet excitant et de porter en même temps un accent affectif désagréable ou en tout cas inopportun, indésirable du point de vue conscient.

Cette nouvelle analyse présente l'avantage de nous faire saisir l'influence de nos affects dans des conditions psychiques, qui ne sont pas marquées par la prédominance d'une volonté sûre d'elle-même et libre de toute émotion. Nous sommes ainsi amené de nouveau à rappeler l'influence de nos sentiments sur l'orientation spéciale de nos perceptions comme nous l'avons fait au début de ce chapitre, et les erreurs qui consistent à voir *réclamations* au lieu d'*inhumations*, ou d'entendre *Buenos-Ayres* au lieu de *Winnezele*, etc., ne sont qu'une autre forme de la manie, propre aux personnes affligées d'une infirmité, qualifiée de ridicule par le vulgaire, d'entendre et de voir à tout propos et hors de propos des allusions à ce qui fait l'objet de leur éternel regret.

Cette particularité nous aidera à comprendre le phénomène de la perception chez les animaux qui sont des êtres sans volonté et mus en tout premier lieu par leurs affects.

La question que nous voulons soumettre à présent à un examen attentif

pas en présence d'une suppression d'expérience individuelle, mais de suppression dans l'espèce d'expérience appartenant à des phases antérieures de son histoire. Grâce à un procédé expérimental spécial ou par suite des accidents de la guerre il a été possible de suivre la suppression de cette expérience dans l'individu.

« Le fait que cette chose est possible suggère que la suppression dans l'espèce est représentée dans chaque individu comme une partie de la récapitulation de l'histoire spécifique. Toutefois, s'il en est ainsi, la suppression a lieu à un âge si précoce qu'il est impossible de la découvrir. On n'en aurait jamais soupçonné l'existence si les expériences et les observations cliniques de Head n'avaient pas conduit dans cette direction...

« Le phénomène est important aux stades réflexe et sensori-moteur parce qu'il révèle clairement la signification biologique de ce processus. La localisation exacte, lorsque la sensibilité cutanée est pleinement développée, serait impossible si la radiation primitive et la référence distante propre au stade protopathique persistaient. Ce mécanisme fournirait des éléments d'imprécision et de confusion entièrement incompatibles avec le pouvoir de localisation exacte, qui s'est développé plus tard et a permis à l'animal de modifier sa manière d'agir suivant la nature et l'objet extérieur qui provoquent des sensations. Il est essentiel que les réactions basées sur la discrimination et la localisation exactes, rendues possibles par le système épiceritique, soient promptes et adéquates. Cela ne serait pas possible si les qualités distinctives du nouveau système de sensibilité étaient continuellement contrecarrées par des sensations caractérisées par l'imprécision primitive et l'ancienne inexactitude des références spatiales ». Cf. W. H. R. RIVERS. — *Instinct and the Unconscious*, pp. 28-30, Cambridge University Press, 1920.

Le rapprochement entre notre façon de concevoir les deux formes de la mémoire et les deux formes (protopathique et épiceritique) de la sensibilité de Head et Riddoch est assez piquante.

porte sur le point de savoir comment on peut se représenter la perception chez un être dont les manifestations extérieures laissent reconnaître à l'état normal une prédominance marquée de la mémoire duplicative. Pour nous en faire une idée tournons-nous vers l'enfant à qui tous les psychologues se plaisent à reconnaître une mémoire duplicative relativement très développée. Supposons un bébé qui grâce aux procédés que nous avons discutés dans le chapitre précédent soit parvenu à découvrir la relation causale entre sa maman et la satisfaction de sa faim. Il appliquera cette première connaissance à toutes les personnes susceptibles de lui procurer une satisfaction quelconque, à peu près comme à un âge plus avancé l'on admet parmi ses oncles ou ses tantes la personne étrangère qui en remplit les petits offices. En d'autres termes l'enfant assimile sans discriminer avec finesse. Il se contente d'une vague ressemblance (comme dans la perception préconsciente) et applique au classement, qu'il établit ainsi parmi les objets extérieurs, le nom, la connaissance qu'il a acquise en tout premier lieu. Comme le contenu de sa mémoire est très pauvre il n'établit pas de distinctions délicates, il procède *grosso modo*, quitte à synthétiser plus tard d'une manière plus subtile, à établir dans la suite des catégories très spécialisées parmi les éléments qu'il s'est assimilé. L'imprécision, l'équivoque, le quiproquo de la perception préconsciente se retrouve donc chez l'enfant, qui lui aussi se contente d'une vague ressemblance (et qui au surplus surprend souvent l'adulte par son caractère inattendu) pour classer ensemble des expériences qu'il tiendra soigneusement à part plus tard. Ses premiers souvenirs lui servant de patrons sur lesquels il modèle ses premières synthèses. Mais entre la similitude parfois baroque des perceptions préconscientes de l'adulte et celle non moins bizarres parfois qu'établissent les enfants, il y a une différence fondamentale : dans le premier cas elle est due à une impuissance temporaire du moi conscient, à la prédominance des affects qui ont libre jeu ; chez le jeune individu au contraire cette insuffisance est inhérente à son ignorance : pour synthétiser il ne dispose encore que de peu d'éléments psychiques. Il est dans la situation du primitif qui se contente d'images grossières, d'une lointaine ressemblance, parce que son art ne s'est pas encore affiné. Sa brève expérience, ses organes peu exercés, et les circonstances extérieures qui tendent à postposer le moment où il subira les effets de la dure loi de la nécessité, tout concourt pour réduire ses occasions de comparer le semblable avec le semblable. Mais il est né avec des tendances spontanées dont l'une le pousse à enregistrer les expériences tout en en recherchant les causes, et dont l'autre l'incite à reconnaître la similitude des choses. (Nous verrons dans la suite que ces deux tendances peuvent se réduire à une seule). Or la logique même indique qu'avant d'établir un rapprochement entre deux éléments mnémoniques il faut que l'un de ces deux éléments au moins ait été reconnu, assimilé préalablement,

C'est là le rôle que nous attribuons à la mémoire duplicative. Et en effet en y regardant de près on remarquera que les premières notions, les premiers souvenirs de l'enfant, ses premiers éléments mnémoniques se rapportent tous à la relation causale, au principe utilitaire : la maman, la nourrice, le biberon, le père, bref toutes les causes de son bien-être.

Mais nous devons ouvrir une parenthèse pour présenter ici la remarque suivante : il résulte de cette discussion que les deux formes de la mémoire apparaissent simultanément chez l'enfant, puisqu'elle prouve qu'il synthétise, qu'il établit des classifications dans ses perceptions aussitôt qu'il peut en communiquant avec nous, nous permettre de le constater. Ceci contredit notre thèse de l'antériorité de la mémoire duplicative, mais ce n'est là qu'une apparence car nous ne perdons pas de vue que la recapitulation ontogénique ne présente pas une image fidèle et inaltérée de l'histoire phylogénitique; d'ailleurs c'est là un objet de discussion qui sera repris dans la suite. Ce qu'il importe de souligner en ce moment c'est que la synthèse de l'enfant part de la mémoire duplicative. C'est d'ailleurs là une constatation que de nombreux psychologues ont faite avant nous, quoiqu'ils ne l'aient pas exprimé dans les mêmes termes.

Ainsi BALDWIN écrit :

« L'enfant commence par être ce qu'on peut appeler un généralisateur. (The child begins with what seems to be a « general »). *Ses expériences les plus précoces, retenues par la mémoire, deviennent des copies générales*, qui servent de filets assimilatifs pour tout nouvel événement ou objet. Tous les hommes sont des « papas », toutes les couleurs sont « wouge », tout aliment est du « lait ». Le professeur Cattell me signale que sa petite fille, après avoir éprouvé une douleur accompagnée d'une bosse sur la tête, etc., se mit à appeler toute douleur physique « bosse-bosse ». Et son petit frère étendit la généralisation en appliquant le terme à tout désagrément mental, comme par exemple des émotions désagréables, la peur, etc... Toute expérience humaine provoque la même attitude, le même mouvement naissant, la même sorte d'attention avec lesquels on souhaite la bienvenue à « papa ». — En d'autres termes, tout homme est une réplique de la copie « papa », et provoque sa réaction tout comme on réagissait jadis dans la présence de son vrai « papa ». Mais évidemment cela ne continue pas ainsi : en apprenant de nouvelles adaptations on acquiert de l'expérience qui ne concorde pas, cette prédominance de l'habitude est en partie contrariée; les classes deviennent plus nombreuses de même que les réactions, les notions générales deviennent plus « raisonnables », et on est sur la bonne voie vers une « rectification du concept ». (Nous dirions : « de la synthèse ») (1).

(1) Cf. J. M. BALDWIN. — *Mental Development in the child and the race*, p. 309, Macmillan Co, New York, 1906, 3^e édit.

Voici notre seul commentaire à cette citation : Lorsque l'enfant se décide à appeler un homme « papa » c'est comme s'il avait d'abord interrogé sa mémoire pour savoir « qui est-ce qui produit une impression comparable à celle qui atteint ma rétine? » et que l'image de son papa lui était revenue.

Nous voulons encore citer à l'appui de notre thèse, une observation de TAINÉ qui montre également bien que l'enfant part de notions causales, c'est à dire de sa mémoire duplicative, quand il commence à synthétiser. L'auteur rapporte qu'une petite fille âgée de dix-huit mois, s'amusant avec sa mère en se cachant derrière un rideau disait « coucou ». De plus quand sa nourriture était trop chaude, quand elle allait trop près du feu ou d'une bougie, ou quand le soleil brillait on lui disait : « Ca brûle ». Un jour en voyant le soleil disparaître derrière une montagne, elle s'écria : « A brûle coucou », montrant par là à la fois la formation et l'assemblage d'idées générales non seulement exprimées par des mots que nous n'employons pas (et, en conséquence, pas par d'autres mots que ceux qu'elle avait précédemment employés) mais correspondant aussi à des idées, et, par conséquent à des classes d'objets et de caractères généraux qui, dans nos cas, ont disparu. La soupe chaude, le feu dans le foyer, la flamme de la bougie, la chaleur du jour dans le jardin, et finalement le soleil, forment une des classes. Le visage de la nourrice ou de la mère disparaissant derrière les rideaux, le soleil derrière une colline forme l'autre classe » (1).

Le point de départ « ça brûle » comme cause de synthèse est surtout important de notre point de vue.

Nous ferons remarquer en passant que le langage semble faciliter à l'enfant les premières synthèses qu'il forme parce qu'il lui permet de donner un nom, d'identifier consciemment la classe qu'il établit spontanément. Son langage nous permet en même temps de comprendre plus facilement ses mécanismes spirituels. Or c'est précisément l'absence de moyens de communication qui nous rend difficile la compréhension des procédés de l'intelligence animale. Ainsi l'on peut se demander comment il faut interpréter ce phénomène que souligne HACHET-SOUPLET :

« Le dresseur peut déterminer, chez les animaux les plus divers, des associations par ressemblance. Quand il substitue à une serviette qu'un cheval sait déjà rapporter, un objet qui ressemble à la serviette, ou qui seulement occupe l'emplacement où d'habitude on place la serviette, et obtient que le cheval rapporte ce nouvel objet, il y a là une association par ressemblance. L'animal la reproduit par la suite parce qu'on le récompense, mais au début, son association basée sur l'analogie, lui faisait commettre une espèce d'erreur psychologique : il ne distinguait pas, en somme, le deuxième objet du premier » (2).

(1) Cf. H. TAINÉ. — *De l'Intelligence*, p. 18.

(2) Cf. HACHET-SOUPLET. — *La Genèse des Instincts*, p. 174, op. cit.

Nous croyons que l'explication de ce phénomène est la suivante : Le dresseur utilise sans s'en rendre compte un des procédés de synthèse de l'animal. Nous avons vu précédemment que l'esprit a une tendance à rechercher la cause des effets que l'organisme subit, causes qui se placent au moment initial de l'expérience. La première chose que, théoriquement, la mémoire duplicative permet est la reconnaissance de la même cause comme susceptible de produire l'effet connu et redouté ou désiré. Puisque les relations causales semblent jouer un si grand rôle dans toutes nos manifestations psychiques, une des premières synthèses qui se sont présentées à l'esprit peut avoir consisté à reconnaître des causes légèrement différentes produisant les mêmes effets : alors l'exemple de l'enfant, signalé par TAINE, acquerrait une profonde signification : il a synthétisé les différentes sources de chaleur qu'il connaît. En d'autres termes c'est en leur qualité d'objets pouvant avoir un effet semblable qu'il les a alignés en série. (Le cheval qui rapporte différents objets ferait la même chose). Pareillement on peut se représenter que la même cause ayant résulté en effets différents suivant les circonstances, ces phénomènes ont donné lieu à une autre synthèse : celle des effets. C'est une synthèse pareille qu'a fait l'enfant dans l'observation ci-dessus, en appelant « coucou » le fait de la disparition de sa mère, de sa nourrice derrière le rideau et du soleil derrière la colline. (Dans le même exemple nous voyons en même temps que deux synthèses sont associées pour exprimer un jugement enfantin). La mémoire duplicative de l'animal peut l'avoir conduit d'après notre raisonnement à la synthèse des images initiales des chaînes enregistrées spontanément par son appareil psychique, ainsi que des images terminales. Mais on peut aussi se figurer que la synthèse a pu porter sur une des images située vers le milieu du film mémorial. Une comparaison concrétisera notre pensée : il peut arriver qu'une personne s'adresse à un interlocuteur passionné, qui n'entend pas même ce qui lui est dit, qui ne suit pas l'argumentation, tant il est absorbé par son idéation affective qui procède sans qu'il puisse la réprimer, par les idées de vengeance qu'il rumine, par la réaction qu'il prépare. Mais au beau milieu d'un argument le passionné saisit un mot au vol et là-dessus s'emballe dans une direction tout à fait imprévue par celui qui l'a prononcé. Toute la partie précédente du discours est passée sans pénétrer dans son cerveau, mais il a perçu, synthétisé le mot, qui lui fait rompre le silence, d'après la nature de ses sentiments (comme dans le coq à l'âne) et il continue à réagir d'après le sens de sa synthèse. Ainsi il peut arriver au théâtre que des enfants ou des gens peu cultivés n'aient pas compris l'action qui se poursuit sur la scène et lors d'une situation tragique n'en saisissent que le côté extérieur comique et se mettent à rire là où il faudrait pleurer. De même on peut s'imaginer que l'animal ne saisit, des événements qui se passent sous ses yeux, que les images ou circonstances qui

l'intéressent de son point de vue spécial. En d'autres termes il ne faut pas nécessairement que ce soit le début ou la fin d'une action que l'esprit de la bête s'assimile. Mais le résultat, qui est ainsi atteint, est de première importance puisqu'il aboutit en somme à une sélection que l'esprit opère parmi tous les détails de l'expérience, sélection qui part de l'intérêt individuel de l'animal. C'est pour ce motif que nous disions plus haut que la mémoire synthétique est essentiellement égocentrique.

Cette sélection simplifie donc le travail de l'esprit à l'enregistrement puisque le reste de l'expérience n'est pas synthétisé et en même temps la rétention désirée, utile, est réduite à un minimum. D'autre part pour de nouvelles synthèses l'esprit se servira uniquement de l'image sélectionnée qui seule porte l'accent psychique. Il va de soi que l'influence des affects se fait beaucoup moins sentir chez l'homme que dans la vie psychique à des stades inférieurs. Notre supériorité consiste précisément en ce que nous pouvons dominer nos affects et elle est proportionnée, peut-on dire, au degré de perfectionnement que nous atteignons individuellement dans cette maîtrise. Nous pouvons obliger notre mémoire à nous servir dans des circonstances qui, loin de nous intéresser, nous répugnent intimement; nous pouvons imposer le silence à nos sentiments et diriger nos synthèses librement jusqu'au point d'user de la parole « pour cacher notre pensée ». Mais l'expérience des hommes et de nous-même nous apprend combien le trône, du haut duquel nous exerçons le commandement sur nos affects, « repose sur un volcan » et combien vraies sont ces paroles : « La passion, c'est l'animalité victorieuse. C'est l'aveugle hérédité qui obscurcit l'intelligence, l'opprime et bien plus la met à son service; c'est la suppression en nous de l'humanité, l'abaissement de ce qui fait à la fois notre bonheur et notre raison d'être; nous prenons rang, durant le temps qu'elle gronde, dans la série zoologique » (1). Nous pouvons prendre le mot « passion » dans son acception la plus large; elle inclut alors aussi les affects dont nous ne nous rendons pas compte et qui sont à l'origine des maladies psychiques.

Nous sommes ainsi parvenus à ébaucher l'histoire de la mémoire d'après notre manière de la concevoir. Il ne nous reste plus qu'à présenter quelques observations générales pour achever la tâche que nous nous étions proposé d'entreprendre au début de ce chapitre.

La perception apparaît comme un des moyens dont l'esprit dispose pour établir des relations entre le monde extérieur et les innombrables éléments de la mémoire, entre le moi et le non-moi. Mais ce procédé de synthétisation présente ceci de particulier c'est qu'il est dépendant du monde extérieur pour son entrée en action : c'est de là que part l'excitation qui met en branle notre énergie spirituelle. Elle a pour résultat

(1) Cf. J. PAYOT. — *L'Éducation de la volonté*, p. 18, ALCAN, Paris, 37^e mille, 1920.

l'assimilation du monde extérieur avec ses qualités jugées du point de vue égocentrique. « Sans doute, la matière de nos représentations est fournie par les sensations; mais cette matière n'est en réalité que l'occasion pour l'intelligence de former des représentations et chaque intelligence les forme non d'après ce que lui imposent les sens, mais d'après ses dispositions à elle » (1).

D'autre part nous comprenons maintenant clairement par suite de quel mécanisme le monde extérieur enrichit notre esprit. Or ce sont précisément les synthèses provoquées par le milieu, que nous utilisons dans la conception. Cela revient à dire que l'environnement est la source de notre intelligence. Toutefois l'esprit se l'assimile en y imprimant sa marque individuelle. Mais c'est encore grâce à cette teinte personnelle que les représentations de la réalité reçoivent par l'esprit qui les enregistre, qu'est due la possibilité de leur réemploi par l'esprit, devenant à son tour cause de synthèse dans l'acte de la conception, comme nous le montrerons dans le chapitre suivant. Car c'est là surtout que réside la différence fondamentale entre perception et conception. Les mêmes éléments mnémoniques sont utilisés dans les deux cas, mais l'initiative résulte d'une cause tantôt extérieure, tantôt intérieure. De plus la conception tend vers la réaction envers le milieu; la perception la prépare. Mais entre les deux phénomènes la corrélation est telle que l'une peut provoquer à son tour l'autre : la perception entraîne le plus souvent l'esprit à concevoir; inversement la perception, à l'affût des circonstances, peut résulter de la conception.

Cette discussion nous a d'autre part fait voir combien RIBOT avait raison de dire que « les perceptions sont la forme fondamentale et la source de notre connaissance à tous ses degrés » (2)... et que « l'activité synthétique consiste dans la perception ou la découverte des rapports ». De même il était pleinement dans le vrai en affirmant que « ce qui importe comme base de la mémoire ce n'est pas la modification imprimée à chaque élément, mais la manière dont plusieurs éléments se groupent pour former un complexe ». On pourrait même aller plus loin et dire que sans la mémoire les organes des sens ne nous rendraient aucun service, puisqu'ils ne nous apprendraient rien. Nous serions dans une situation qui rappellerait celle du chien en présence d'un microscope. De fait, nous l'avons vu, nos sens ne conduisent plus à une perception lorsque la mémoire est occupée ailleurs.

La perception résulte donc d'une opération psychique qui est dans son essence la même à tous les stades de développement et qui est propre à

(1) Cf. G. DWELSHAUVERS. — *L'Inconscient*, p. 83, FLAMMARION, Paris, 1919.

(2) Cf. TH. RIBOT. — *La Vie inconsciente et les Mouvements*, p. 29 et passim, ALCAN, Paris, 2^e édit., 1914.

la vie : On perçoit aussi spontanément que l'on respire. Elle est le résultat d'une synthèse qui aboutit à un enregistrement sélectionné de l'expérience; celui-ci peut être évoqué tantôt sous l'influence d'un affect, tantôt sous la simple influence de la volonté, en tout cas par l'énergie psychique dont chaque être dispose. Mais ce qui n'a pas été perçu volontairement ou consciemment n'est pas à la libre disposition de la volonté à l'état de conscience. Il y a des perceptions conscientes et des perceptions préconscientes. En réalité nous utilisons celles-ci à l'état conscient et beaucoup plus souvent, d'après nous, que les psychologues ne l'ont cru jusqu'à présent. Toutefois ce n'est pas encore ici que nous pouvons soumettre cette question à une discussion approfondie. Mais l'acquisition de l'état conscient met fin à la sujétion de l'individu au milieu. L'homme perçoit dans une large mesure quand il lui plaît et ce qui lui plaît; dans la prise de contact avec le non-moi il s'est affranchi du hasard, en même temps qu'il s'est affranchi de l'esclavage dans lesquels les affects tiennent la bête; et il recourt à ses souvenirs quand il le juge à propos. Cependant c'est dans ces conditions d'affectivité que nous examinerons dans la suite, qu'ils lui reviennent le plus facilement.

A la fin de ce chapitre il nous sera également permis de signaler que notre définition du souvenir comme une perception dans l'absence de l'objet, tout en n'expliquant rien, repose cependant sur la réalité puisque somme toute la perception de la réalité est en grande partie l'effet de notre faculté de rétention. La mémoire synthétique pourrait être définie comme une accumulation d'éléments mnémoniques pouvant devenir causatifs, c'est à dire provoquant ou la conception ou le réveil de la mémoire duplicative.

MILL définissait la mémoire comme « un train d'idées associées commençant avec l'idée de mon moi-passé et finissant avec celle de mon moi actuel » (1), et cette définition représente assez bien l'opinion générale des psychologues. Notre analyse a fait découvrir effectivement tous les éléments mentionnés par Mill, seulement elle nous a amené à les distribuer sur deux aspects distincts de la mémoire.

Certes la mémoire est un enchaînement de représentations qui continue de la naissance à la mort et n'omet aucun détail de notre expérience, si minime qu'il soit. Mais c'est là ce que nous avons appelé sa forme duplicative, dans laquelle le moi ne joue que le plus petit rôle; et notre intelligence n'y a recours que lorsque toutes les autres tentatives ont failli. L'esprit humain a appris à se passer le plus possible de cette fonction primitive qui conduit à tout enregistrer, même l'inutile, et à le reproduire à l'occasion. Il y a réussi parce qu'à côté de la faculté de rétention globale

(1) Cf. JAMES MILL. — *Analysis of the human mind*, I, p. 331, J. S. Mill's édition.

s'est développée une fonction, qui fait des sélections parmi les expériences de la vie. Cette sélection est dirigée par le moi à tous les degrés de développement, pour aboutir à la rétention et la revivification volontaires. La seconde fonction n'a pas exclu la première, elle l'a simplement utilisée et elle l'utilise encore chez l'homme. Seulement elle a pris une telle importance qu'elle a refoulé la fonction primitive dans l'ombre, de sorte que les psychologues ne l'y avaient pas encore discernée; mais elle y est toujours, cachée par le développement de sa concurrente comme les reflexes massifs de Head, et nous l'utilisons au besoin. Elle a pour résultat une économie d'énergie psychique, et son enrichissement résulte en une possibilité de réactions nouvelles suivant une progression géométrique, alors que dans le cas de la mémoire duplicative cette progression est simplement arithmétique.

L'étude de la psychopathologie chez les individus normaux prouve que les souvenirs synthétiques se raniment aussi automatiquement, aussi spontanément que la mémoire duplicative (Cf. les observations relatives à *Goethals-Goedseels*, *inhumations-réclamations*, etc.) de sorte que nous avons pu en inférer l'existence d'une fonction de refoulement, de répression, d'oubli, à côté du mécanisme mieux connu du rappel.

L'argumentation dans ces deux premiers chapitres ne nous a à aucun moment, imposé la nécessité d'envisager la répétition comme *conditio sine qua non* de la rétention. A notre avis ce n'est que pour la reproduction consciente et pour des enregistrements de nature symbolique (comme des textes p. ex.) que la répétition est requise. Pour la reproduction consciente : parce qu'en devenant volonté, c'est à dire énergie psychique dirigeable à souhait, l'affect a perdu beaucoup de son efficacité; alors la répétition vient faciliter le rappel parce qu'elle a pour résultat de faire intervenir en même temps le mécanisme de la mémoire duplicative pour faire revenir la synthèse entièrement comme nous l'avons vu plus haut. Et pour ce qui est des enregistrements de nature symbolique du langage : Au cours de la discussion nous avons également dit un mot de la valeur symbolique du langage, qui permet de donner une forme concrète à nos synthèses spontanées aussi bien qu'à celles que nous établissons avec conscience. De fait l'esprit ne requiert pas de répétition pour retenir, synthétiser, et reproduire des expériences dépouillées de représentation symbolique, ayant leur sens propre. C'est ce qui résulte de l'étude génétique de la mémoire. Or presque toutes les recherches précédentes sont parties de l'étude de la mémoire qui doit retenir, non pas les images représentant la réalité, mais des images dont l'esprit doit en même temps retenir le sens symbolique; on serait tenté de les appeler des images au second degré. Voici une preuve très simple à l'appui de notre point de vue : Il n'y a guère de maître d'école qui n'ait fait l'expérience qu'un mot qu'il a laissé une unique fois mal orthographier au tableau, repa-

rait avec la même faute dans des travaux ultérieurs d'autres élèves, qui ne le connaissaient pas auparavant, et il sait également qu'il faut se donner beaucoup de peine pour la redresser. L'image est retenue du coup dans sa mauvaise forme. Par contre il peut s'assurer que le mot dont l'image est retenue à première vue n'est pas toujours employé correctement quant à sa signification. Là une répétition est nécessaire. En d'autres termes l'image est saisie et retenue plus vite que le symbole.

Enfin lorsque l'esprit utilise la mémoire synthétique pour s'assimiler le monde objectif il procède de la même manière que lorsqu'il met à profit notre faculté mnémonique primitive : il procède également du connu à l'inconnu, de l'antécédent au conséquent, du passé au présent.

La théorie que nous avons développée jusqu'ici nous permet de comprendre pourquoi un souvenir doit avoir été l'objet d'une synthèse pour faire réellement partie de notre intelligence. Il n'est d'aucune valeur pour des synthèses futures s'il n'a pas été comparé avec d'autres et mis intérieurement à l'épreuve quand à sa valeur causale. De même nous pouvons nous figurer pourquoi l'expérience et les conseils des anciens ont si peu d'influence sur les jeunes : ils s'adressent à leur mémoire duplicative ; pour arriver à les synthétiser les jeunes ont une tendance à préférer refaire l'expérience pour eux mêmes. En d'autres termes les paroles ne mettent pas en branle les fonctions synthétiques au même degré que l'expérience directe ; cela tient encore à leur nature symbolique et représentative. Le même raisonnement s'applique à la théorie du jeu, qui n'est au fond que l'apprentissage des relations causales et autres, et que ne peut remplacer aucune communication symbolique. C'est pourquoi nous nous rangeons à l'avis de Groos lorsqu'il soutient qu'il ne suffit pas de dire que l'enfant et l'animal jouent parce qu'ils sont jeunes, mais que la jeunesse existe pour qu'ils puissent jouer, et ce à partir du moment où la complexité des fonctions vitales ne peut plus être résolue par les mécanismes de l'instinct... « La jeunesse est par excellence la période du jeu » (1).

Nous voyons à notre tour dans le jeu la manifestation du besoin spécifique de faire de la synthèse individuelle avant d'entreprendre la lutte pour la vie, un besoin profond que ne satisfait aucun succédané. D'ailleurs le même GROOS n'a-t-il pas écrit : « *La joie d'être cause* me semble être le concomitant psychique le plus primitif de tous les jeux, c'est à dire l'expérimentation, et qui à mon avis se retrouve dans toutes les espèces de jeux, et possède une importance non encore appréciée, même pour les jeux les plus élevés, c'est à dire la production artistique et la jouissance esthétique » (2). Et ailleurs encore : « Le plaisir de la découverte de rela-

(1) Cf. K. GROOS. — *Die Spiele der Menschen*, p. 4, FISCHER, Jena, 1899.

(2) Cf. K. GROOS. — *Les Jeux des Animaux*, p. VII, ALCAN, Paris, 1902.

tions causales est tellement bien la base de tous les jeux qu'il n'en existe pas un seul où la satisfaction d'être cause ne forme pas le noyau du plaisir ».

Le principe qui oriente et domine notre mémoire synthétique est le moi constitué par ses affects avons-nous dit; c'est du point de vue des services qu'elle peut rendre dans la poursuite des buts du moi qu'il faut la juger. Nous comprenons dès lors le sens profond de cet aphorisme d'Aristote : « la passion est à la mémoire, ce que la forme est à la matière ».

Nous examinerons dans le chapitre suivant quels services la mémoire synthétique nous rend dans l'acte de la conception.

CHAPITRE III.

La Conception.

Analyse de la Conception. — Comparaison entre la Perception et la Conception : elles usent toutes deux des synthèses anciennes. — L'animal captif de ses synthèses, et l'homme aussi à un certain degré. — Signification biologique de cet automatisme. — Analyse de la Conception originale. — Comparaison de la Perception, la Conception et l'Invention. — L'invention résulte d'un procédé empirique.

Dans notre avant-propos nous avons rappelé que les trois principaux stades, auxquels les réactions de l'être primitif ont été réduit : « excitation extérieure-processus interne-réaction motrice » se retrouvent au sommet de l'échelle zoologique. S'il fallait résumer ici le plus brièvement à quoi aboutissent les discussions précédentes, nous dirions volontiers que nous avons examiné la manière dont l'esprit accomode les images sensibles qui lui viennent du monde extérieur; nous avons étudié les résultats de l'excitation que subit notre système nerveux. Continuons cette comparaison laconique en disant que nous examinerons dans ce chapitre ce qu'il faut entendre par « processus interne » et dans le suivant, les mouvements inconscients, ce qu'est devenu chez l'homme la réaction motrice originelle. Lorsque nous aurons en dernier lieu passé en revue les différentes fonctions de la conscience qui règlent ces divers processus nous considérerons notre tâche comme terminée.

Dans les pages qui vont suivre nous ne viserons pas essentiellement à justifier notre définition de la pensée comme « l'adaptation de souvenirs revivifiés à une situation présente sous l'empire d'un affect ou de la volonté ». Notre but est plutôt de montrer que la conception n'est qu'une synthèse, qui emprunte les mécanismes que nous avons vu à l'œuvre dans la perception et utilise les données qui en résultent. En d'autres termes, la perception étant le résultat d'une synthèse provoquée par le dehors, nous voulons démontrer que l'idée, la pensée, la conception est une synthèse provoquée par le dedans, par le moi conscient ou inconscient.

Mais nous ne ferons pas comme ROMANES, qui emploie « le mot idée... comme un terme générique qui signifie indifféremment un produit de

l'imagination, du simple souvenir d'une impression sensitive au résultat de la plus abstraite généralisation » (1). Comme le dit RIBOT : « La pensée est la forme supérieure de la connaissance, superposée aux perceptions sensorielles et à l'association spontanée des images; mais, marquer sa place dans l'activité intellectuelle totale, n'est pas déterminer sa nature.

« Pour éviter toute équivoque, il faut d'abord fixer le sens du mot pensée. C'est un terme général qui peut se résoudre en des termes plus concrets tels que juger, raisonner, combiner, calculer, etc.

« Toutefois, cela ne nous instruit guère. Un procédé plus rigoureux, plus scientifique, *c'est de la caractériser d'après son mécanisme propre et d'après ses résultats* » (2). (*Nos italiques*). C'est précisément ce mécanisme qui fera l'objet de la discussion qui va suivre.

On est généralement d'accord pour reconnaître que penser, c'est préparer l'avenir, c'est s'apprêter à réagir, c'est consulter sa mémoire pour arrêter sa conduite si tel ou tel cas se présente. De fait nous pouvons appliquer ce point de vue à nos occupations purement intellectuelles (nous voulons dire celles qui ne tendent pas directement à l'adaptation extérieure) et pour peu qu'on s'observe on remarquera p. ex. qu'on prépare les réponses aux lettres, qu'on a reçues le matin par le premier courrier, pendant le trajet de la maison à l'endroit où s'exerce la profession. L'orateur prépare ses discours de la même manière : pendant qu'il a l'esprit libre (et absent), au cours d'une occupation purement physique : l'homme d'affaires médite son coup dans le train en se rendant à son bureau; le journaliste a son article en tête avant d'arriver à la rédaction, et ainsi de suite, et chacun complètera l'énumération par des exemples empruntés à son entourage. Mais le mécanisme psychique comporte invariablement des rappels de souvenirs qui sont mis mentalement à l'épreuve, puis rejetés ou adoptés, pour être alors associés à d'autres. Bref, la pensée s'élabore sans que le penseur y prête la moindre attention. Nous ne visons pas ici le parachèvement de l'idée, la manière de l'habiller, mais bien le noyau du concept, qui se prêtera aux développements qu'on lui donne consciemment.

Pour nous permettre d'analyser l'acte de la conception sans effort, nous procéderons comme précédemment en choisissant des observations comme point de départ. La première que nous reproduirons est une rêverie qui a l'avantage de présenter beaucoup de ressemblance avec une délibération consciente et de permettre ainsi des comparaisons successives avec des mécanismes propres à l'état de conscience et d'autres qui ne se manifestent que dans la préconscience. De plus nous pourrions la mettre en parallèle avec des exemples de perception que nous avons

(1) Cf. G. J. ROMANES. — *L'Evolution mentale chez l'homme*, p. 34, op. cit.

(2) Cf. TH. RIBOT. — *L'Evolution des idées générales*, p. 80, ALCAN, Paris, 3^e édit.

communiqués précédemment et au cours desquels l'esprit procède également par essais successifs.

Nous nous excusons auprès du lecteur du fait qu'elle place au centre de notre considération... une puce, et nous éprouvons quelque scrupule à lui présenter un sujet aussi peu attrayant. Si nous avons passé outre c'est parce que c'est de toute notre collection d'observations la plus adéquate au but que nous nous proposons.

Nous sommes au front et nous venons de nous étendre dans notre lit de camp. Cependant une excitation désagréable produite par une morsure de parasite nous pousse à quitter notre couche. Nous rallumons notre bougie et faisons une recherche aussi consciencieuse qu'infructueuse. Comme nous sommes une victime que les puces visitent volontiers nous gardons toujours dans notre lit une touffe de fleurs de camomille roulée en cylindre dans un mouchoir. C'est un remède qu'un paysan nous a recommandé. Après avoir inspecté nos morsures pour tâcher de découvrir d'après le gonflement à quelle espèce l'insecte appartient, nous nous glissons de nouveau entre les couvertures et nous maintenons les fleurs sur l'endroit douloureux tandis que nos pensées se mettent à errer. A un moment donné nous avons perdu conscience évidemment, mais lorsque nous sommes revenus à nous, nous avons pu retracer toute la rêverie d'étape en étape. (Chacun peut en faire autant, naturellement, mais on n'y réussit pas toujours d'une manière aussi complète, et il faut également un peu de pratique). La rêverie allait ainsi : (1)

« Ce remède (les camomilles) ne produit guère d'effets. Cependant il est utile car il me suggestionne : je sens moins les piqures lorsque j'y applique la touffe de fleurs. — Mais ça ne peut pas être une puce, sinon la camomille l'éloignerait. D'ailleurs les boursoufflures sont trop fortes et n'ont pas la forme que produit une morsure de puce. — Si c'était une punaise elle ne me mordrait pas pendant le jour. — Voilà une semaine que je l'ai. Ma tentative de Lundi (j'ai changé de chemise pour en être quitte) n'a pas réussi. Mais la bête a peut-être sauté de nouveau sur moi. — Mais si je me déshabillais dans la chambre voisine et me sauvais en courant? — Mais la patronne pourrait me voir. — Et si je me déshabillais ici et la laissais sauter sur les dalles, la froideur du ciment la paralyserait peut-être? Et je pourrais alors la piétiner sous mes bottes (à la façon des jardiniers). Mais elle pourrait ne pas être atteinte car une botte ne touche pas le sol en dessous du cou-de-pied. — Et si j'employais un rouleau de jardinier? Elle (la puce) pourrait encore se mettre hors d'atteinte entre les interstices. — Mais en restant si longtemps auprès de moi si elle finissait par pondre des œufs? Heureusement je n'en ai

(1) Nous respectons le texte comme il a été enregistré.

qu'une ! — Mais si ces insectes étaient bisexuels? — Ah ! c'est la couleur khahi qui m'empêche de la voir. Si j'avais seulement une chemise blanche ! Peut-être pourrais-je en obtenir une à l'hôpital. Peut-être aussi me donnera-t-on là un remède. Mais si j'essayais de la poudre insecticide? (Je me vois introduisant sous la chemise le tube d'un petit soufflet rempli de poudre insecticide.) Et si la poudre provoquait une maladie de la peau? » (La-dessus je m'éveille avec une vague sensation visuelle d'une éruption de la peau).

Voilà le contenu de la rêverie tel que nous avons pu la reconstituer immédiatement après le réveil. On croira à peine qu'elle a duré une demi-heure, mais nous ajouterons tout de suite qu'elle a été plutôt actée que pensée, car nous avons visualisé et joué les différentes scènes comme dans un rêve. C'est dire que le texte ci-dessus ne donne qu'une faible idée des phénomènes qui ont eu lieu dans notre esprit; il n'en constitue que le résumé fort raccourci, tout comme un rêve de toute une nuit peut-être raconté en cinq minutes, mais omet bien des détails. Pour les faire réapparaître il faut donc une assez longue analyse que rend seule possible la pratique de l'introspection du point de vue spécial où nous nous plaçons, et que nous entreprendrons ici, en nous limitant aux questions qui nous seront utiles comme éléments de discussion. Au préalable présentons cette unique remarque : nous visualisons tous dans nos rêveries mais les images sont beaucoup moins nettes que pendant l'idéation somniale.

Cependant si on s'habitue à les rappeler après-coup, elles apparaîtront graduellement avec plus de netteté.

Analyse de la rêverie.

- | | |
|--|--|
| 1. Ce remède ne produit guère d'effet. | Cependant il est utile car il me suggère : je sens moins les piqûres lorsque j'y applique la touffe de fleurs. |
|--|--|

La première phrase (N° 1) exprime un jugement conscient, faisant suite à la perception des camomilles senties en rentrant dans le lit. Si nous rendons cette perception par ces mots : « Voilà donc le remède dont on m'a dit tant de bien ! » nous pouvons estimer qu'elle est involontairement et immédiatement comparée à la perception de la douleur des piqûres qui se fait sentir simultanément. De cette comparaison résulte un jugement : « Ce remède ne produit guère d'effet », appréciation que nous pouvons mettre en parallèle avec la conclusion, le jugement inclus dans toute perception : « Voilà une voiturette d'enfant ». (Cf. p. 47).

Suspendons immédiatement l'analyse pour comparer ces deux sentences : Dans la perception de la voiturette nous avons évoqué d'abord

une image mnémonique inadéquate (la vache), puis le souvenir visuel correct du véhicule. Sans nous en rendre compte nous l'avons comparé à la sensation et nous avons décidé : c'est une voiturette d'enfant qui avance vers nous.

Dans la conception ci-dessus nous avons rapproché le souvenir de l'assertion du paysan, inclus dans la perception des camomilles, de la perception (ou la sensation) de la douleur et nous avons décidé : le remède est mauvais. Au lieu d'un objet reconnu nous avons une qualité reconnue. A la vérité nous ne percevons jamais les objets sans arrêter en même temps leur qualités (p. ex. la voiturette *avance vers nous, mais ne constitue pas un danger*. — Qu'on se rappelle le souvenir de la vache et le mouvement d'arrêt qui a été esquissé). On peut donc dire que dans les deux exemples comparés ci-dessus le phénomène est identique : il y a jugement résultant de la comparaison d'un élément mnémonique avec un autre élément mnémonique ou une sensation. Seulement l'accent psychique porte tantôt sur un objet, tantôt sur une qualité. Nous pourrions argumenter que ce n'est pas là une différence fondamentale puisque la perception peut porter également sur la qualité des objets, mais nous préférons abandonner la discussion provisoirement, quitte à la reprendre plus loin lorsque nous disposerons de plus d'éléments pour la conduire à sa conclusion logique.

Nous revenons donc à notre analyse et nous constatons qu'après le premier jugement notre esprit nous offre une objection, dans laquelle un avis opposé est affirmé. A peine a-t-il été pensé : le remède est sans effet, que vient la rétorsion : « le remède a un effet suggestif », appuyé par le souvenir du soulagement que la suggestion a amené. Cette appréciation contradictoire est, tout comme la première, basée sur un élément mnésique qui se ramène spontanément, sans la moindre recherche ni intention; et le souvenir provient apparemment de la mémoire synthétique.

Nous constatons de nouveau qu'il y a dans ce cas-ci intervention spontanée de la mémoire, et jugement, comme dans l'acte de la perception. Seulement le but de la conception ne nous apparaît pas encore; ce n'est toutefois qu'une question de patience; il nous apparaîtra clairement dans la suite; nous n'en sommes qu'aux stades préliminaires de la synthèse qui va s'opérer sous nos yeux.

Les deux propos contradictoires relevés ci-dessus aboutissent également à une décision, qui est simplement impliquée dans le passage suivant. L'esprit comprend : si, le remède est efficace, donc *ce n'est pas une puce qui a causé la piqûre*. L'expression verbale de cette conclusion est supprimée et il en est de même pour presque tous les éléments de la pensée que nous analysons ici. C'est d'ailleurs ce procédé d'abréviation qui

produit la grande vitesse de l'idéation. C'est de ce point de départ qu'il faut apprécier les suppositions suivantes :

2. Si c'était une puce !

la camomille aiderait ;
d'ailleurs les enflures sont trop fortes ;
et elles n'ont pas la forme que produit
une morsure de puce.

Le deuxième membre de l'association que nous analysons ici pourrait être désigné comme une perception qui se continue en l'absence de l'excitation, de nature visuelle. En effet, pendant que la bougie était rallumée les piqûres ont été inspectées. Maintenant, dans l'obscurité, leur image visuelle revient et de même que nous nous demandions (dans l'observation de l'étincelle, p. 56) « Quel peut-être l'objet qui est cause ? » l'esprit se pose ici à lui-même une question analogue. Cette persistance de la perception en l'absence de l'objet, nous l'avons soulignée dans les pages précédentes en faisant remarquer que la synthèse s'opère parfois longtemps après le moment de la sensation, et encore lorsque nous signalions le fait que la synthèse se poursuit sans cesse de la naissance à la mort. Nous l'avons même rappelé une troisième fois en d'autres termes, en disant que la conception pouvait donner lieu à la perception et inversement. Nous abandonnons donc l'analyse du deuxième chaînon de la concaténation, parce qu'il nous ramène au cas de la perception que nous avons traitée précédemment.

La revivification de la sensation visuelle n'étant pas encore identifiée adéquatement, un autre souvenir, relié logiquement à l'image « puce », fait naître un nouvel essai de solution au problème qui préoccupe notre esprit :

3. Si c'était une punaise ?

Elle ne me mordrait pas pendant le
jour ;
voilà une semaine que je l'ai ;
ma tentative de *Lundi* n'a pas réussi ;

La supposition de la punaise est aussitôt mise à l'épreuve et un recours inconscient à la mémoire duplicative nous apprend que d'après ses effets connus cet insecte n'inquiète pas ses hôtes pendant le jour.

Ce souvenir ranimé n'offre rien de frappant en lui même (à part une remarque que nous réservons pour plus tard) mais il provoque le réveil de la mémoire duplicative. Que l'on veuille bien remarquer que toutes les opérations mentales considérées ici se manifestent en l'absence de toute conscience, sans direction, sans intention voulue. La période pré-somniale est celle où la préconscience, ce stade intermédiaire entre la conscience claire et l'inconscience totale, s'observe le mieux. C'est dans

ces conditions que, du souvenir ci-dessus, l'esprit glisse à cet autre : «Voilà une semaine que je l'ai» ! En nous demandant comme précédemment de quelle nature est le pont, jeté idéalement entre ces deux représentations, nous ne découvrons que l'association *jour-semaine*. C'est une association qui n'a pu avoir lieu qu'à la suite d'un double sens. Car dans la phrase ci-dessus *jour* est synonyme de période pendant laquelle il fait clair, et dans l'association avec semaine il devient synonyme de période de vingt-quatre heures.

Cette façon de distinguer sans motif apparent le deuxième sens d'un mot est un mécanisme propre à l'inconscient et nous l'avons déjà rencontré précédemment mais nous ne pouvons pas nous y arrêter ici (1). La spontanéité avec laquelle le mot *jour* entraîne le réveil du mot *semaine* avec le complexus qui y est attaché est plus remarquable, parce que la littérature psychologique n'abonde pas en exemples où le préconscient, subissant ses souvenirs, continue à observer la logique que la synthèse consciente introduit dans la classification de nos éléments mnésiques. Et nous profitons de la circonstance pour faire remarquer que nous voyons ici pour ainsi dire la mémoire synthétique se manifester librement sans direction aucune.

Dans tous les cas précédents chaque revivification d'éléments mnésiques a eu un but bien déterminé quoique ce ne soit pas le moi-conscient qui préside aux opérations psychiques. Ce but c'est somme toute de trouver un moyen de se délivrer de l'excitation désagréable, quoique le sujet, à moitié endormi, déjà ne se rende pas compte que son cerveau pense pour lui alors que sa volonté a renoncé temporairement à l'adaption.

Dans le passage du souvenir *jour* (pris dans son deuxième sens) à celui de *semaine* (avec l'expérience qu'il représente), il n'est plus possible d'attribuer le réveil de la mémoire au désir inconscient d'adaption, qui ne se manifeste que par ses effets et que l'on peut reconnaître comme une espèce de régisseur qui règle l'action sur la scène tout en restant caché derrière les coulisses. Nous ne retrouvons plus aucun motif pour expliquer cette saute d'un souvenir à un autre, appartenant à la même série. Tout ce que l'on peut faire remarquer c'est que cette spontanéité confirme une hypothèse que nous avons émise plus haut et d'après laquelle la mémoire a une tendance propre à se ranimer sous l'empire d'affects, que nous ne connaissons encore que très imparfaitement. D'après notre conception

(1) FREUD, cite comme illustration de l'usage conscient de ce mécanisme caractéristique de l'idéation inconsciente cette fine saillie : Un courtisan sous le règne de Louis XV était réputé pour ses jeux de mots. Un jour le roi, pour le mettre à l'épreuve, insistait pour qu'il le prit lui-même pour *sujet* d'un trait d'esprit. Le courtisan déclina ce périlleux honneur par le bon mot : « Pardon, Sire, le roi n'est pas *sujet* ! » Cf. FREUD. — *Le jeu d'esprit et ses relations avec l'inconscient*, p. 27, DEUTICKE, Vienne, 1912, 2^e édit.

cette tendance spontanée serait contrebalancée par une tendance opposée de la conscience qui nous permet de réprimer, de maintenir la mémoire à l'état latent, pour arriver à un ajustage délicat du mécanisme de rappel qui ne permet l'accès au forum de l'esprit que des seuls éléments choisis par la volonté — et à l'état préconscient ceux sélectionnés par le désir dont nous ne nous rendons pas compte. Mais pour que ce mécanisme psychique fonctionne bien il faut un équilibre parfait entre ces énergies psychiques antagonistes. Or dès que la volonté s'affaiblit, dès que l'individu renonce à l'exercice des fonctions de sa conscience, la répression qui pesait sur la mémoire disparaît peu à peu, et celle-ci s'empare du terrain à mesure que l'énergie, à la disposition des fonctions d'adaptation, se retire. L'homme retourne alors, d'après nous, vers un stade plus primitif qui rappelle celui de l'animal, prisonnier de sa mémoire. Celle-ci, en présence de certaines excitations, ne peut réagir que suivant des processus retenus par elle et que l'observation nous permet de déterminer d'avance.

Nous savons que l'on pourrait nous objecter que dans le cas que nous discutons ici c'est la mémoire synthétique qui semble se ranimer alors que l'animal est conduit par sa mémoire duplicative, mais nous savons déjà que ce dernier phénomène peut se manifester aussi chez l'homme. Nous en verrons d'ailleurs encore des exemples dans la suite.

Nous retenons de cette discussion que quand nous relâchons les brides de notre imagination notre mémoire synthétique peut également nous entraîner à la dérive, sans but précis.

Mais nous ne pouvons pas encore abandonner le sujet qui nous occupe. Après la présentation : « Voilà une *semaine* que je l'ai », l'esprit s'est arrêté à cet autre souvenir : « Ma tentative de *Lundi* n'a pas réussi ». Nous abandonnons ici la question de savoir si le réveil de l'expérience de *Lundi* est dû à la série *jour-semaine-Lundi* (synthèse) ou à la mémoire duplicative, qui nous aurait fait récapituler en abrégé toutes les expériences relatives au complexe de la puce depuis le premier jour jusqu'au dernier, en s'appesantissant sur celle du *Lundi*. Ce détail nous importe peu après la conclusion ci-dessus, d'autant plus que nous allons pouvoir observer la mémoire duplicative en pleine activité. En effet comme l'indique d'ailleurs le texte de la rêverie nous avons, sans doute possible, vécu par l'imagination les événements qui se sont passés *Lundi* dernier : Dans notre rêverie nous nous revoyons nous déshabillant complètement pour changer de linge. Nous assistons à l'opération comme si elle avait été cinématographiée, comme si le film était projeté sur un écran. Nous nous voyons courber la tête, les bras levés, dans l'action de retirer la chemise, bref dans notre imagination nous assistons à la répétition des actes que nous avons exécutés à cette occasion. Ce sont surtout ces visions qui prolongent la rêverie et la font durer plus longtemps qu'on ne le suppose à l'état conscient. Nous n'éprouvons pas le besoin de revenir

encore une fois ici sur notre conception du souvenir comme activité propre de l'esprit, indépendamment du mécanisme du rappel voulu ou désiré, le lecteur pouvant juger sur lui-même l'exactitude des faits que nous lui soumettons.

Cependant si nous nous flattons de pouvoir pénétrer plus avant dans les mécanismes de l'intelligence que nos prédécesseurs, grâce à la méthode analytique, basée sur l'introspection, nous ne nous faisons toutefois aucune illusion sur le degré de cette pénétration. Ainsi nous nous rendons parfaitement compte que les divers souvenirs, qui constituent les étapes de la synthèse, ne sont pas des éléments simples : Nous ne prétendons pas avoir réduit ces éléments à leur plus simple expression. Au contraire, chacun d'eux représente un complexus dont nous renonçons à rechercher la genèse, pour le bon motif qu'il n'en résulterait pas d'avantage pour le but que nous voulons atteindre ici. Mais cette remarque s'imposait pour faire comprendre comment à un moment donné, au cours du déroulement de la réplique de l'expérience de « Lundi passé », l'esprit s'est repris, est redevenu actif, et a conclu de la scène dont il était le spectateur : « La puce est donc ressautée sur moi ». Cette conclusion, que nous pouvons encore comparer à celle à laquelle conduit la perception (c'est une voiturette d'enfant qui avance vers moi), réveille le désir que nous retrouverons désormais dans tous les chaînons de l'association : celui de se débarrasser de l'insecte tenace. (De même la perception de la voiturette conduisait à l'inhibition de notre premier mouvement de recul au souvenir de la vache, et déclenchait en même temps notre intention de retourner à la maison, que nous avions un instant suspendue).

Dans notre texte l'activité psychique que nous venons de décrire est ainsi rendue :

4. Si elle était ressautée sur moi?

| (Supposition dont l'acceptation n'est
| pas exprimée verbalement).

Si nous suspendons l'argumentation pour un instant afin de jeter un coup d'œil en arrière nous constatons que jusqu'ici la rêverie peut être résumée brièvement de la manière suivante :

1. Un jugement conscient consécutif à la perception de la touffe de camomilles. — 2, 3 et 4 : Une succession de suppositions et de réfutations constituant un raisonnement qui rappelle fortement une perception, une synthèse en l'absence de l'objet. Ces opérations psychiques ont conduit à ce résultat, c'est que l'esprit est fixé sur la cause dont il perçoit les effets.

Dans la suite nous observerons l'esprit dans la recherche des moyens de nature à éloigner cette cause. En d'autres termes, ce n'est plus la reconnaissance de l'excitant extérieur qui provoque l'activité mentale, c'est plutôt le désir d'éloigner l'objet de la douleur (dans le sens général),

manifestation anodine du désir plus profond de bien-être, de la tendance à la préservation de soi-même qui reprend les rênes. La direction des opérations passe à un facteur interne, à un aspect du moi inconscient ou préconscient. Nous pouvons maintenant en suivre les diverses phases. Seulement, dans le but de raccourcir cette longue analyse nous n'insisterons pas sur les cas qui donneraient lieu à la répétition d'une quelconque des discussions ci-dessus. Nous nous contenterons de l'indiquer le plus brièvement possible, dans l'espoir que si un doute venait au lecteur, il voudra bien se rapporter au cas correspondant dans les pages qui précèdent.

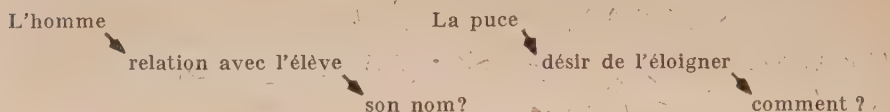
Le problème que le préconscient se pose et dont il poursuit désormais la solution peut se résumer ainsi :

Comment me défaire de la puce ?

- | | |
|---|-------------------------------|
| 5. Si je me déshabillais dans la chambre
voisine et me sauvais ensuite en
courant ? | La patronne pourrait me voir. |
|---|-------------------------------|

Le mécanisme psychique qui a donné lieu à cet essai d'adaption peut se résumer comme suit : L'esprit, au lieu de partir d'une sensation (ou de l'affect qu'elle produit), comme dans la perception, part du désir de se débarrasser et commence également une opération que Jastrow compare à celle du plongeur qui va rechercher un objet sous eau, ou de la personne qui y lance une drague pour repêcher un objet qu'elle ne peut voir, mais qu'elle sait s'y trouver. Cette espèce de repêchage, cette émission d'énergie mentale dirigée vers les profondeurs de la mémoire synthétique réussit, par une sorte d'induction psychique et en suivant les voies de communication que les synthèses précédentes y ont tracées, à ramener sous le regard intérieur un souvenir plus ou moins adéquat à la circonstance, souvenir qui va être immédiatement mis à l'épreuve. Mais avant d'examiner en quoi cette nouvelle opération consiste, nous tenons à justifier notre opinion d'après laquelle c'est bien à la mémoire synthétique et non pas à l'autre que l'esprit recourt dans cette circonstance. En effet nous avons vu précédemment que la mémoire duplicative conduit surtout à la connaissance des relations causales entre les éléments d'une même expérience tandis que la synthèse établit des relations quelconques entre les éléments d'expériences *différentes*, synthèse que l'esprit retient. Or quel est le cas qui se présente ici ? L'esprit part d'un élément : la puce, et d'une relation : le moyen de s'en délivrer : pour rechercher un deuxième élément faisant partie d'une expérience quelconque. Il est clair que la mémoire duplicative ne peut nous être d'aucun service dans ces circonstances, puisqu'elle ne peut que nous montrer le passé dans la succession chronologique des événements.

Nous pouvons encore raisonner d'une autre manière : Précédemment nous avons détaillé la synthèse qui devait nous permettre de retrouver le nom de Monsieur B. Lorsque les circonstances nous mirent en présence de cet homme la première chose qui nous revint fut le souvenir de la relation que nous avions établie, puis nous dûmes chercher le nom de l'élève avec lequel nous l'avions associé. Le mécanisme est ici tout à fait similaire comme le montre la représentation schématique ci-dessous :



Dans les deux cas l'activité mentale est mise en branle (directement ici, indirectement là) par un objet extérieur, qui provoque un désir; et celui-ci s'adresse à la mémoire synthétique.

Nous pouvons même continuer ce parallèle : Nous rappelons que dans le cas de M. B. le nom de l'élève ne revenant pas de suite, nous eûmes recours à la mémoire duplicative pour le retrouver. A la suite du réveil du complexe « se déshabiller etc. », celle-ci intervient également ici. Car aussitôt que cette solution de la difficulté est suggérée, l'esprit la met à l'épreuve, se demande ce qu'elle pourrait donner, en un mot : *anticipe*, en se représentant ses conséquences comme l'expérience réelle nous les a apprises. C'est en parcourant ainsi en imagination la distance entre l'endroit où, par supposition, l'action de se déshabiller aurait lieu, et la chambre à atteindre en courant, en d'autres termes en déroulant devant notre regard mental la réplique de la réalité, que nous jugeons, sans le savoir, que la femme qui nous héberge pourrait voir de sa cuisine ce qui se passe dans son corridor. Bref *après demandé à la mémoire synthétique le moyen de nous tirer d'affaire, nous recourons à la mémoire duplicative pour l'éprouver*.

Evidemment de ces opérations successives l'individu qui rêve se ne se rend aucun compte, mais ce n'est pas là un motif suffisant pour nier leur existence, puisque même à l'état de veille nous n'observons généralement pas comment notre intelligence procède.

Nous voyons donc de plus en plus, au fur et à mesure que nous avançons, que le mécanisme de la conception ne diffère pas essentiellement de celui de la perception. Aussi nous proposons-nous d'interrompre cette analyse après avoir examiné encore un chaînon de la concaténation, pour montrer que les mêmes opérations mentales reviennent constamment, quoique leur ordre de succession ne soit pas fixe, surtout à l'état préconscient.

Le test auquel la suggestion précédente a été soumise a conduit à son rejet. Pour ce motif le courant psychique est encore dirigé sur la

mémoire synthétique comme précédemment et en ramène cette présentation :

- | | |
|---|--|
| 6. Si je me déshabillais et la laissais sauter sur les dalles où la froideur du ciment la paralysera? | (Supposition dont l'acceptation n'est pas exprimée verbalement). |
|---|--|

Les termes même de la question, auxquels nous n'avons rien voulu changer, permettent au lecteur de supposer de quelle nature ont été les souvenirs duplicatifs auquel l'esprit a recouru pour mettre la proposition à l'essai : dans notre imagination nous avons vu les dalles froides, etc. Nous communiquons ci-dessous le reste de la rêverie classée comme la partie précédente en questions et réponses, sans poursuivre l'analyse, nous réservant seulement de présenter finalement quelques observations d'ordre général.

- | | |
|---|---|
| 7. Si je la piétinais alors sous mes bottes? | Elle pourrait ne pas être atteinte car la semelle ne touché pas le sol à la cambrure du cou-de-pied. |
| 8. Si j'employais un rouleau de jardinier? | Elle pourrait encore se mettre hors d'atteinte entre les interstices. |
| 9. Si elle finissait par pondre des œufs? | Heureusement je n'en ai qu'une! |
| 10. Si ces insectes étaient bisexuels? | Souvenirs non exprimés mais visualisés qui conduisent à la conclusion : ma chemise khaki est le plus grand obstacle à mes recherches. |
| 11. Où pourrais-je trouver une chemise blanche? | A l'hôpital (où le souvenir duplicatif donne lieu à la suggestion d'un autre remède) : |
| 12. Si j'essayais de la poudre insecticide? | (Réveil causé par suite du souvenir duplicatif d'une éruption de peau). |

Les observations que nous désirons présenter avant de tirer les conclusions que cette analyse comporte sont les suivantes :

1) Depuis le commencement de la neuvième question jusqu'à la fin de la dixième la recherche de la solution du problème est suspendue. L'esprit considère par contre les effets que la présence prolongée du parasite pourrait avoir; il quitte le sujet; il diverge sur une ligne latérale. Ce phénomène ne nous arrêtera pas ici. Il est comparable à la distraction à l'état conscient; à l'instabilité de l'attention chez l'enfant; à la facilité avec laquelle on peut faire passer un animal de la prise en considération d'un objet à celle d'un autre. C'est une caractéristique de l'esprit que ne raidit pas la volonté et nous en reparlerons dans le chapitre de la conscience.

2) Il est à remarquer qu'au fur et à mesure que la concaténation avance,

ce qui correspond à un assoupissement graduel du sujet qui de somnolent va passer à l'état hypnogène parfait, les souvenirs ravivés deviennent de plus en plus absurdes. C'est comme s'il perdait la notion de la logique à mesure que disparaît l'influence de la volonté qui, au moins au début de la rêverie, semblait prolonger son action sous le seuil de la conscience. On a l'impression comme si les relations entre les divers souvenirs, en un mot, les voies synthétiques devenaient d'un ordre inférieur à mesure qu'on s'approche de l'inconscience, tout comme nous avons précédemment appelé l'attention sur une forme de synthèse inférieure dans l'allitération et la rime, p. ex. qui rend possible les erreurs que nous avons analysées aux pp. 60-61., dues à un rappel défectueux de souvenirs dans la perception.

Nous n'insisterons pas plus longuement ici sur cette similitude, ni sur le caractère absurde des éléments mnésiques ranimés dans les deux cas. Mais en vue des considérations qui vont suivre nous tenons à faire observer que les moyens suggérés aux Nos 7, 8 et 12 pour tuer une puce, ont au moins le mérite d'être originaux, quoique dans le sens de l'extravagance. Cependant ce mélange de bêtise et d'originalité, lorsque la volonté diminue et laisse libre jeu à nos affects qui échappent à son contrôle, acquerra sa vraie signification lorsque nous traiterons de l'originalité géniale dans la deuxième partie de ce chapitre.

3) Le dernier jalon que nous voulons poser ici pour des discussions futures concerne la fin de cette fantaisie : le rêveur voit dans son imagination sa peau couverte d'une éruption provoquée par la poudre insecticide dont il l'a couverte, et le sentiment de légère frayeur que cette illusion lui inspire provoque son retour à l'état conscient. Telle du moins est notre opinion. Nous la discuterons dans la suite lorsque nous mettrons le fait en parallèle avec le phénomène de l'intuition, le réveil du cauchemar nocturne, etc.

Nous pouvons maintenant tourner notre attention vers la rêverie dans son ensemble et constater que par suite de son interruption intempestive elle n'a conduit à aucun résultat. Il n'y a pas de règle fixe quant à la manière dont ces produits involontaires de notre intelligence se terminent. Mais comme nous avons communiqué plus haut une divagation (à la p. 71) qui conduit à une fin que notre moi conscient enregistre avec plaisir, nous pouvons nous abstenir de tout autre commentaire et affirmer que malgré l'absence de conclusion la rêverie de la puce n'en est pas moins un essai de conception, une tentative de synthèse.

Nous nous proposons maintenant de commenter comme il convient les différentes conclusions qui se dégagent de l'analyse que nous venons de terminer. Nous constatons en premier lieu que la conception est une opération mentale qui associe le semblable avec le semblable en vue d'une réaction future contre le monde extérieur. Par éléments semblables nous

entendons ici des souvenirs qui présentent des éléments de même nature. Les souvenirs évoqués dans la perception de l'ascenseur (p. 56) présentent tous ce caractère commun qu'ils sont susceptibles de produire une étincelle électrique. Négligeant dans le raisonnement ci-dessus tous les éléments mnémoniques qui ne sont pas éventuellement et d'une façon immédiate utiles à la fin que l'esprit poursuit, nous pouvons dire qu'ils se caractérisent tous par le fait qu'ils peuvent conduire à l'éloignement du parasite. Nous avons indiqué ainsi en quelque sorte le fil qui de part et d'autre, réunit les divers souvenirs. Pour plus de clarté nous pouvons recourir à une représentation schématique :

Conception.	Perception.
Quel objet a produit l'étincelle?	Quel moyen nous débarrassera de la puce?
— lampe à arc	— déshabiller chambre voisine...
— tramway	— déshabiller ici et l'écraser sous bottes... ou avec rouleau...
— métropolitain	— mettre chemise blanche...
— ascenseur	— employer poudre insecticide...

Nous constatons ensuite que la conception est une synthèse qui se poursuit en l'absence de tout objet réel. D'autre part, la volonté étant complètement étrangère aux divers processus que nous avons analysés, il ne nous reste de nouveau qu'à admettre que c'est le désir d'adaptation qui en a assumé la direction, désir préconscient qu'on retrouve, grâce à ses résultats, chez les animaux supérieurs.

La conception préconsciente — et il suffit d'observer la manière dont notre moi conscient prépare le futur pour se convaincre que notre théorie s'applique également à la conception consciente — la conception, dirons-nous donc, est un processus mental empirique qui nous permet de parcourir en un minimum de temps toute notre expérience passée pour aligner successivement et par anticipation diverses tentatives de solution à un problème donné. Originellement, et il en est ainsi encore chez les individus qui ne se livrent pas habituellement à des occupations dites intellectuelles, ce problème se résume en une réaction éventuelle contre le monde extérieur. (Nous examinerons plus loin les autres cas).

Pour arriver à cette fin l'esprit recourt successivement aux deux formes de la mémoire. Grâce aux relations que nos synthèses précédentes ont établies entre nos éléments mnésiques il peut choisir la voie la plus directe pour ranimer les complexes susceptibles de convenir, c'est à dire présentant certains caractères correspondant aux conditions fixées par la nature de la réaction à obtenir. Grâce à nos souvenirs duplicatifs l'esprit laisse défiler devant lui le film du passé dans lequel le souvenir synthétique est inséré et il en apprécie ainsi les conséquences probables. Il les compare

avec l'effet à obtenir, et adopte ou rejette la ligne de conduite suggérée par l'expérience.

La conception est donc un véritable phénomène d'anticipation basé sur le passé. Nous avons suffisamment insisté dans les chapitres précédents sur les caractères qui distinguent chacun des deux aspects de la mémoire pour ne plus devoir revenir encore sur la façon dont l'esprit concevant les utilise. Nous nous bornerons donc à faire remarquer que sans la mémoire synthétique nous ne pourrions anticiper que dans des conditions *identiques*; il serait impossible d'utiliser les mêmes éléments mnémoniques dans des circonstances entièrement *différentes*. Si par contre la mémoire duplicative faisait défaut notre faculté de préparer l'avenir ne nous serait d'aucune utilité, car nous ne pourrions soumettre notre action préméditée à aucun test; nous n'en connaîtrions pas les effets probables.

Au fond ce sont dans les deux cas les mêmes éléments que l'esprit utilise seulement la méthode d'après laquelle ils sont associés diffère dans chaque cas. Mais de toute façon la conception utilise tantôt duplicativement, tantôt synthétiquement les résultats des perceptions. Et il faut bien le reconnaître ici, l'usage de la mémoire duplicative, que l'on a considéré précédemment comme anormale, nous est apparu de plus en plus nettement à mesure que cette étude a progressé, de sorte que nous craignons bien de ne pas lui avoir rendu suffisamment justice dans notre premier chapitre. Toutefois s'il en était ainsi le lecteur voudra bien spontanément apporter la correction nécessaire à l'idée qu'il s'est formée de cette faculté si longtemps méconnue.

Nous tirons immédiatement parti de la connaissance que nous venons d'acquérir par rapport au mécanisme de la conception, pour mettre en pleine lumière un phénomène correspondant de la perception que nous avons dû laisser précédemment dans l'ombre par suite du manque d'un terme de comparaison. C'est qu'en réalité nous percevons simultanément de deux manières différentes : nous enregistrons d'une part les événements dans l'ordre où ils se succèdent, et au fur et à mesure que cet enregistrement procède l'esprit synthétise les images qui provoquent un affect quelconque, c'est à dire qu'ils l'intéressent à des degrés variables. Les parties du film renforcées par une synthèse sont celles que la conscience rappelle le plus facilement, comme on peut s'en rendre compte en réfléchissant au fait, que nous retenons surtout la trame des événements. Mais si on examine cette trame de près on constate qu'elle est constituée par un ensemble de détails, qui, pour des tiers peuvent sembler insignifiants : c'est dire que cette forme de percevoir est celle qui caractérise le moi, en contraste avec l'autre qui est impersonnelle et la même à travers toute la série animale. Mais de ce que nous percevons ainsi selon deux procédés différents, il résulte aussi que nous pouvons rappeler le passé

d'après les mêmes procédés et, suivant l'intérêt du moment, nous passons en revue le film dans son entièreté, tel qu'il a été enregistré, ou bien nous nous attaquons à une de ses images seulement. Voilà donc encore une autre similitude entre les deux phénomènes de perception et de conception.

Cependant la synthèse qui s'opère dans la conception diffère aussi de celle que nous avons examinée précédemment : alors qu'à chaque nouvel objet perçu notre esprit s'enrichit d'une image sensitive nouvelle (ou du symbole de cette image) la synthèse conceptuelle enrichit l'esprit d'une nouvelle relation entre certains éléments mnésiques, elle fait du nouveau avec du vieux. Mais il faut bien s'entendre sur le sens « d'image nouvelle » et « nouvelle relation ». Dans le premier cas quelque chose de neuf est ajouté à la source de nos connaissances. Dans le second cas il s'agit d'un nouveau groupement d'éléments anciens selon un rapport ancien. Alors la nouveauté est bien distincte de l'originalité, qui *consiste en une synthèse d'éléments anciens suivant un rapport nouveau.*

Les deux opérations psychiques, qui en somme constituent l'intelligence et sont basées toutes deux sur le souvenir, se prêtent encore à une autre comparaison : La perception nous montre l'esprit comme un appareil enregistreur de l'expérience. Nos organes des sens constituent comme un service de renseignements pour le général qui conduit les opérations. Ils font service d'éclaireurs, d'espions, ils sont les avant-postes placés en observation devant l'ennemi.

La conception par contre représente l'appareil qui règle les manières de réagir contre l'ennemi : à l'aide des renseignements obtenus il calcule et combine, il examine les alternatives de retraite ou d'attaque. La conception crée.

Cependant, nous l'avons vu, dans les deux opérations l'esprit fait usage des mêmes éléments mnémoniques, des mêmes relations entre ces éléments, des mêmes mécanismes de rappel, du même affect qui met tout ce matériel mémorial en branle. Le but final de ces deux opérations nous autorise à inférer que c'est la tendance obscure à l'adaption qui règle leur fonctionnement : la perception veille à notre sécurité, la conception prépare la réaction qui éloignera ou rapprochera soit l'objet soit le sujet. Ces deux résultats différents paraissent être la conséquence du fait que l'accent principal des opérations porte tantôt sur le monde extérieur, tantôt sur le moi. Dans le premier cas le courant psychique se porte de la périphérie vers l'intérieur, est centrifuge; dans le second cas l'inverse a lieu, il est centripète.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer que nous ne sommes pas dupe de l'usage que nous faisons des termes « courant psychique », « énergie psychique », etc. Comme toute hypothèse ils n'expliquent rien, le facteur qu'ils décèlent n'en reste pas moins un *x* inconnu. Seulement comme on l'a

fait remarquer « ce sont des images, des pièces de monnaie d'appoint, qui nous permettent de faire nos opérations, qui nous fournissent des formes maniables pour exposer nos théories; celles-ci ne sont pas autre chose que des propositions d'après lesquelles on peut considérer les choses. Le terme énergie psychique rend aussi peu sa nature concrète que celui d'énergie en usage dans les sciences physiques ».

Le déplacement de l'accent psychique, en passant d'une opération mentale à l'autre, revient à dire que l'affect réveillé par l'excitation extérieure est remplacé par un affect qui se passe pour son réveil de tout ce qui est le non-moi. Le sujet devient cause à la place de l'objet. Nous touchons ici à un mystère que nous n'essayerons pas d'éclaircir. Nous nous bornons à le constater, Mais nous pouvons rappeler que nous avons trouvé plus haut que cet affect, expression du moi, colore les images de la réalité d'une teinte uniforme, qui constitue la marque de notre personnalité. Or nous avons pu l'appeler tantôt tendance à l'adaptation, tantôt désir, tantôt volonté. Dans notre opinion il se confond avec ce que Schopenhauer entend par « volonté universelle », Janet par « fonction du réel », Bergson par « élan vital », et qui préside à l'adaptation depuis que la vie a fait son apparition. C'est ce qui fait que l'animal au fond ne s'occupe que de lui-même et ce qui est à la base de l'égoïsme de l'homme. D'ailleurs la question de la continuité de l'élan vital comme excitant de la perception et de la conception recevra dans la suite toute l'attention qu'elle mérite.

* * *

Au cours de la discussion ci-dessus nous avons abouti à une conclusion que nous tenons à relever, parce qu'elle va nous permettre de considérer le problème de la conception sous un aspect nouveau. Nous avons trouvé notamment que concevoir revient dans la grande majorité de cas à créer du nouveau avec du vieux, ce que nous avons soigneusement distingué de l'original. Cette distinction est de nature à nous conduire au problème de l'invention auquel nous voulons consacrer les pages qui vont suivre.

Pour bien marquer les éléments de la discussion prenons soin d'abord de nous entendre sur la valeur respective de la synthèse conceptuelle, qui résulte en un groupement nouveau d'éléments anciens suivant un rapport *ancien* (ou des rapports anciens), et celle qui conduit à une invention, c'est à dire à un groupement nouveau d'éléments anciens suivant un rapport *nouveau*.

Pour le vulgaire, penser, concevoir consiste surtout à reproduire constamment les mêmes mots-symboles; groupés suivent un certain nombre de synthèses qui ne varient guère. Nous avons lu quelque part, si nos souvenirs sont exacts, que le vocabulaire du paysan anglais ne

comporte guère plus de 180 mots et celui de nos populations campagnardes, là surtout où en l'absence de moyens de communication les théories nouvelles ne pénètrent guère, ne sera pas beaucoup plus étendu. On peut dès lors s'imaginer que le nombre de synthèses dont ces personnes disposent sera strictement limité et que ce sont constamment les mêmes qui reviennent dans leurs pensées, automatiquement, et sans qu'elles s'en doutent. Tout ce qui est spontané et par le fait même habituel, comme l'usage incessant de notre mémoire de la naissance à la mort, n'attire pas notre attention comme nous avons déjà eu l'occasion de le rappeler précédemment. Il n'y a que l'anormal qui nous frappe, et le nouveau. Et lorsque nous nous sommes habitués au nouveau, fut-il horrible, (nous pensons à nos expériences de guerre), il ne nous émeut plus, on ne s'en aperçoit plus. Bien plus c'est comme si par la répétition l'esprit avait une tendance à admettre qu'il doit en être ainsi. Une synthèse établie possède une force propre qui ressort bien quand on en considère les effets dans un domaine qui à première vue pourrait paraître étranger à la philosophie, la sociologie, p. ex. Ce que nous appelons en psychologie la force du précédent se traduit là par le droit du premier occupant, en sociologie infantile même par le droit acquis pour le simple motif d'avoir le premier vu un objet. Ainsi un facteur qui joue incontestablement un rôle dans l'inconscient, puisqu'il mène à l'application des mêmes synthèses sans que l'esprit s'en étonne, conduit dans un autre domaine à un principe qui domine encore notre droit de propriété actuel. C'est dans ce sens que la petite observation suivante acquiert sa valeur propre : Une jeune demoiselle est grondée par sa mère parce qu'elle fait usage de poudre de riz. Et l'enfant trouve comme justification péremptoire : « Oh maman ! je le fais depuis si longtemps ! » La quasi-habitude avait donc à ses yeux la valeur d'une justification du procédé.

Ce dont nous ne nous rendons pas suffisamment compte c'est que lorsque nous reproduisons les mêmes synthèses, lorsque nous raisonnons suivant les mêmes principes, nous devenons presque des automates. Nous nous fions à notre mémoire duplicative, qui enregistre fidèlement l'ordre dans lequel se font nos synthèses, et, suivant la loi du moindre effort, nous sommes tentés d'user encore et toujours du même procédé, ce qui est bien plus facile que de prendre la peine d'établir des synthèses nouvelles. Nous remarquons le tic du monsieur qui tourne constamment ses moustaches, de la dame qui caresse sa robe par un léger frottement habituel de la main, nous sourions intérieurement en observant qu'un ami répète toujours « n'est-ce pas », ou « voyez-vous », ou « je ne dis pas le contraire » ; mais nous ne nous apercevons pas que nous faisons à peu près la même chose en recommençant toujours les mêmes synthèses. Ce n'est cependant qu'une question de plus ou de moins. Nos propres habitudes mentales ne nous frappent pas : c'est à peine si nous remarquons

celles des autres lorsque nous vivons dans leur intimité. Alors notre connaissance inconsciente de leurs synthèses habituelles nous conduit à deviner leurs pensées, à savoir d'avance ce qu'ils vont dire.

C'est encore à sa mémoire duplicative enregistreuse de synthèses usuelles que l'orateur, qui ne brille pas comme improvisateur, se fie pour l'assister dans le développement de son sujet dont il n'a mémorisé ou annoté que le résumé. Nous n'insisterons plus sur ce manque d'originalité dû à l'usage constant de synthèses anciennes et courantes. Il a d'ailleurs été décrit souvent : que l'on songe aux « lignes de moindre résistance », « ligne de décharge » de Spencer, etc. Mais nous pouvons faire remarquer que l'instruction des enfants revient à leur enseigner le plus de synthèses possibles entre les éléments intellectuels qu'on confie à leur mémoire ; en d'autres termes elle met à leur disposition le plus grand nombre d'automatismes psychiques possible. Mais il sera bien permis de rappeler ici le vieux reproche qu'on lui adresse, notamment, celui de tuer toute originalité. Or, sa tâche consiste à enseigner des synthèses établies et employées par tout le monde, des synthèses toutes prêtes, pour prévenir que le jeune cerveau n'établisse spontanément des rapports erronés. Mais en lui facilitant ainsi la tâche-elle le rend en même temps paresseux, car elle l'empêche d'opérer par lui-même, pour lui-même. Mais c'est un moindre mal dont résulte un plus grand bien : le procédé permet de communiquer en un minimum de temps l'expérience acquise par l'espèce et sur ce fonds l'esprit peut alors édifier d'après son individualité propre. Mais à côté du mal inévitable que nous venons de signaler il y en a un autre que l'éducation devait s'efforcer d'éviter : lorsque l'élève se sent assez sûr de lui-même pour établir des synthèses personnelles, nouvelles et parfois originales, il faut que le maître ne tue pas dans l'œuf le travail inconscient qui s'opère avantageusement. Qu'il ne fasse pas comme l'instituteur qui prétend obtenir que les rédactions de toute la classe soient identiques, comme le professeur de littérature, qui se gausse de l'élève qui ose ne pas trouver à son goût un auteur recommandé qu'il a lu. Le jeune cerveau a le droit de synthétiser à sa façon et de rejeter les clichés tout faits, pourvu qu'il soit sincère. Mais c'est là le côté négatif du problème. On travaille constructivement au développement de l'originalité chez l'élève en la provoquant et l'encourageant au moyen d'exercices d'application dans toutes les branches de l'enseignement. Elles permettent à l'enfant d'établir des synthèses originales entre les divers éléments de son savoir — celles qui s'établissent chez l'adulte au cours de la rêverie — et fournissent à chaque esprit de se manifester d'après ses dons propres : un élève doué naturellement pour les sciences p. ex. ne peut pas mettre à profit ce bienfait de la nature si l'occasion ne lui en est pas offerte au cours de cette branche d'enseignement. Cependant, chacun l'admet, la jeunesse est l'âge de l'originalité par excellence, comme le prouve ce joli mot d'une

fille de cinq ans, qui appelait les étoiles « les petits trous du ciel par où nous regardent les anges ». Nous aurons l'occasion bientôt de montrer à quoi il faut attribuer cet avantage de la jeunesse.

Mais si la pensée humaine consiste principalement en un système d'automatismes psychiques, comment faut-il concevoir la pensée animale? On peut affirmer sans crainte de se tromper que la première idéation qui ait jamais eu lieu à l'origine de la vie fut une véritable invention, quoiqu'elle n'ait pu être que de nature motrice. Et c'est par inventions successives, grâce à l'originalité animale que l'esprit a fait des progrès. Nous pouvons nous imaginer que la première conception : celle de choisir entre le mouvement et l'immobilité, ou entre deux contractions, a été retenue par la mémoire duplicative. Si l'esprit d'un même individu devait refaire la même invention primitive chaque fois que les mêmes circonstances se représentent, tout progrès serait exclu, l'histoire psychique n'aurait pas eu lieu. La première invention étant retenue la psyché primitive n'a plus à se préoccuper des circonstances extérieures qui peuvent être rencontrées par le simple réveil du souvenir, et elle devient libre par le fait même pour résoudre un second problème, sans compter que la première synthèse réalisée peut lui servir de base. Par ce raisonnement, que nous ne pouvons pas poursuivre ici, nous voulons seulement indiquer, comment l'élan vital a pu présider au choix dès l'origine.

En remontant l'échelle des êtres nous constatons que le nombre de synthèses sensori-motrices, dont l'individu dispose, va en augmentant. (Nous discuterons dans le chapitre suivant comment nous concevons le rapport entre ces synthèses sensori-motrices, les automatismes musculaires et les synthèses purement intellectuelles). Mais l'expérimentation, le dressage et l'observation nous enseignent que quelque soit le degré de développement mental de son espèce, un animal est toujours capable de réaliser des synthèses nouvelles qu'il retient. Nous en avons reproduit quelques exemples précédemment et les études consacrées à la psychologie zoologique en abondent.

Nous nous trouvons donc en présence de deux tendances spontanées qui semblent se contredire. D'une part la mémoire duplicative retient dans leur succession naturelle les synthèses une fois qu'elles ont été établies, et nous croyons reconnaître le principe du moindre effort dans les réactions de l'animal, qui y recourt à toute occasion. D'autre part l'animal est toujours capable de faire une synthèse nouvelle lorsque les circonstances l'y obligent. Nous en concluons que la fonction de synthèse (perception, conception, mémoire synthétique) existe chez l'animal à côté de son automatisme. Nous pouvons nous figurer que les circonstances qui poussent l'homme à créer du nouveau, à être original, sont aussi les incitants de l'animal. Les mobiles qui provoquent l'activité humaine, qui aiguïssent l'esprit, peuvent toujours être ramenés au non-moi si elles

ne nous apparaissent pas comme telles à première vue. Il en est de même chez les êtres inférieurs : partout la « nécessité est la mère de l'invention » (Necessity is the mother of invention). Pour faire renoncer l'esprit à ses habitudes mentales il faut des circonstances qui s'imposent à lui.

Mais le caractère automatique des réactions animales, qui a été si clairement démontré par HACHET-SOULET et ses collègues a, d'après nous, une autre portée biologique encore que nous voulons souligner. Le système d'automatismes psychiques chez l'homme permet une grande mobilité, qui contraste singulièrement avec la fixité des réactions animales. Elle lui permet de s'adapter immédiatement au milieu toujours changeant. En revanche elles exigent de sa part une attention qui ne se relâche jamais tant que dure le besoin d'adaptation. Or chez l'animal l'attention est d'une instabilité déconcertante et que ne connaissent que trop bien tous les dresseurs. C'est comme si la nature avait pourvu à ce défaut en donnant à l'animal l'automatisme qui s'exécute non seulement sans attention, mais parfois même malgré un désir opposé.

En réalité il faut renverser l'ordre des arguments et dire que l'automatisme moteur de l'animal est devenu à l'autre extrémité de la série un automatisme psychique, qui permet en même temps une mobilité telle, qu'elle suffit à peu d'exceptions près à son adaptation continuelle aux conditions de son milieu en variation incessante. La volonté directrice de nos synthèses mentales usuelles est l'équivalent psychologique de l'automatisme animal. Force nous est encore d'interrompre ici la discussion qui sera reprise dans le chapitre suivant. Toutefois nous ferons d'abord remarquer que lorsque l'homme normal recourt encore à l'automatisme animal, il se place dans les mêmes conditions que la bête : son esprit devient libre pour de nouvelles synthèses, qu'elles soient ou non originales.

En réalité le nombre d'automatismes sensori-moteurs chez l'homme est beaucoup plus grand que chez n'importe quel animal, car il a usé consciemment de cette tendance naturelle pour lui faire exécuter avec un minimum d'attention, toutes ses fonctions habituelles. C'est grâce à cet artifice que la femme peut lire un roman tout en occupant ses mains, que l'ouvrier manuel chante, ou réfléchit en travaillant, etc. Ces automatismes s'exécutent même beaucoup mieux si l'attention consciente n'intervient pas, comme nous l'avons fait observer précédemment en parlant du bégaiement, et nous savons tous qu'en cas de doute subit à propos de l'orthographe d'un mot familier par exemple, il suffit de l'écrire machinalement pour le lever. De même il est difficile à un homme de métier de montrer par la décomposition de ses mouvements (c'est à dire en y appliquant son attention volontaire) comment il exécute une opération habituelle à son genre de travail. Il se trompe presque chaque fois de mouvement.

A présent que nous avons établi suffisamment que la synthèse réalisée dans la conception vulgaire n'est qu'une répétition, une réassociation d'éléments anciens d'après un rapport ancien, nous pouvons envisager le mécanisme de la conception qui nous fait voir les choses sous un jour nouveau, qui produit quelque chose d'original; en un mot le mécanisme de l'invention scientifique.

Fidèle à notre méthode qui part de l'examen des faits pour aboutir aux conclusions qui s'en dégagent naturellement, nous reproduisons ci-dessous quelques exemples cueillis parmi nos propres observations. Elles présentent cependant un grave inconvénient : c'est de nous exposer à une critique peu bienveillante qui y verrait les indices de l'opinion très avantageuse que nous aurions de nous-même, puisqu'en définitive nous nous qualifions par le fait même d'inventeur. Parler de soi-même entraîne toujours de graves inconvénients. Le lecteur remarquera cependant immédiatement que les observations dont il s'agit ne sont que de simples pensées éparses, qui ne constituent pas autant d'inventions au sens vulgaire du mot, mais qui présentent toutefois un caractère suffisant d'originalité pour pouvoir servir de base à un premier essai de solution d'un problème, qui occupe les chercheurs depuis que philosophie est devenue une science. Celui qui les a conçues inconsciemment, dans toute l'acception du mot, se garde donc bien d'en tirer vanité, et il a même du faire un sacrifice d'amour-propre pour vaincre sa résistance à exposer sans voile au lecteur la façon dont il a l'habitude de penser. De plus il est fort possible que les deux idées que nous croyons originales, et qui vont être soumises ci-dessous à l'analyse, ne le soient pas en réalité et aient déjà été conçues par d'autres. On ne peut pas tout savoir. C'est là cependant un moindre inconvénient, car elles étaient neuves pour nous quand elles nous sont venues, et ce caractère suffit pour qu'elles se prêtent à l'usage que nous voulons en faire. Après ce préambule apologétique, venons en tout de suite aux faits :

Une nuit que nous nous trouvons au lit depuis plus d'un quart d'heure, cherchant le sommeil, il se présente à notre esprit une idée que nous accueillons avec le sentiment d'*Eurêka* que connaissent si bien tous les chercheurs. Depuis que nous avons fermé les yeux, nous désintéressant de tout, nous efforçant d'obtenir un oubli absolu, un grand nombre d'autres idées se sont déjà formées spontanément, mais notre esprit ne leur a prêté aucune attention. Au contraire il fait des efforts pour s'en détacher, il les repousse, il les refoule, car, comme l'a si bien décrit CLAPARIDE (1) sans « désintéret pour la situation présente » le sommeil ne vient pas. En présence de cette pensée au contraire il change d'attitude.

(1) Cf. E. CLAPAREDE. — *Esquisse d'une Théorie biologique du Sommeil*, Archives de Psychologie, t. IV, 1905.

Avec un sentiment de vive satisfaction il l'accueille dans la conscience, lui accorde une vive attention et nous nous réveillons presque entièrement mais sans ouvrir les yeux. Cette idée se présente sous cette forme concise : « *La perception inclut un jugement inconscient aussi bien que la conception* ». Suivant une vieille habitude, inspirée par le désir de ne perdre aucune idée qui pourrait nous être utile dans la recherche que nous avons entreprise, nous la griffonnons immédiatement sur un bout de papier. Mais comme la psychologie de l'inspiration est un problème dont nous poursuivons la solution depuis des années, et que nous croyons être en présence d'un cas qui mérite d'être observé complètement, nous faisons de la lumière pour retracer à notre aise les diverses phases de l'idéation comme si c'était une rêverie. Nous parvenons ainsi à nous rappeler successivement les phénomènes préconscients qui ont précédé la conclusion qui s'est forcé un passage jusqu'à notre conscience : Dans le courant de l'après-midi nous avons corrigé une partie des épreuves de notre « *Psychology of Daydreams* ». Dans cet ouvrage il y a un passage qui ressemble beaucoup à l'analyse de la rêverie de la puce, mais entreprise du point de vue de la visualisation à l'état préconscient. En ranimant le souvenir de cette analyse, mais sans nous en douter, nous avons une vision que nous décrivons comme suit : Le leit-motiv, qui revient à chaque nouvelle phase de l'ancienne rêverie : Par quel moyen nous débarrasser de la puce ? avait à présent pris vaguement la forme d'un aimant planant au dessus d'une surface comparable à celle de mer, mais entrevue très vaguement. Cette mer représentait la mémoire. De temps en temps c'est comme si un poisson en sortait, sautant vers l'aimant, puis retombant : c'était une façon de représenter concrètement et sans le vouloir les souvenirs qui sont réveillés successivement comme essais de solution. (Nous nous rendons aujourd'hui compte que la source de cette hallucination, beaucoup plus vague que dans le rêve, et dont les contours ne se sont dessinés qu'à l'analyse, doit être cherchée dans la lecture du livre de JASTROW, *The Subconscious*, où la métaphore de l'esprit pêchant des souvenirs dans la mer de la mémoire est effectivement employée). Après cette première vision préconsciente notre esprit reprit la même fantasmagorie, mais cette fois ce fut l'étincelle électrique représentant la question : « Quel objet a pu la produire ? » (lampe à arc, etc. Cf. l'observation p. 47) qui attira et fit sauter puis retomber les souvenirs. Cette double image animée nous fit conclure en paroles : « Les souvenirs revivifiés dans la perception ne sont pas plus arbitrairement réveillés que dans la conception. Il y a dans les deux cas la même discrimination dans le réveil inconscient ». Puis vint la conclusion finale qui cause notre réveil : « La perception inclut un jugement inconscient aussi bien que la conception ».

Nous nous rendons bien compte qu'une analyse aussi pénétrante exige de la part du lecteur une attention soutenue pour pouvoir la suivre dans

tous ses détails et nous nous en excusons. Cependant nous devons en ajouter encore deux. Le souci de la vérité nous impose de dire encore 1) que nous n'avions pas encore songé précédemment à comparer de ce point de vue spécial le mécanisme de la Perception à celui de la Conception (Le schème de la page 46 en est le résultat direct); et 2) que par « jugement inconscient » nous voulions dire alors l'acte de discrimination qui conduit au seul réveil des souvenirs qui pourraient convenir à la solution du problème, et laisse dans l'oubli tous les autres. A ce moment-là nous n'avions pas encore découvert l'espèce de mise à l'essai du souvenir, qui inclut également un jugement inconscient, et que nous avons décrit dans les pages précédentes.

Ce qu'il nous faut surtout souligner ici c'est que le point de départ de toute cette idéation est l'analyse du mécanisme de la conception que nous avons entrepris dans notre travail précédent. A ce moment l'idée ne nous était pas encore venue de l'appliquer à la perception. Ce mécanisme a été visualisé, au cours de l'inspiration que nous sommes en train d'analyser, sous forme d'une scène marine. (Voilà une première nouveauté). Nous avons également déjà observé auparavant le cas de l'étincelle électrique, montrant que la sensation revivifie des souvenirs qui ne sont pas quelconques. Mais le fait de transformer cette connaissance en une image similaire à la première (mer, poisson, etc.) ne nous était pas encore venue à l'esprit non plus. La conclusion finale qui résume tout le phénomène est évidemment nouvelle aussi.

Si nous essayons à présent de résumer la synthèse, qui s'est opérée préconsciemment, nous distinguons les phases suivantes :

1. Un souvenir complexe connu dans tous ces détails (Les phases de la conception) est représenté concrètement et d'une façon mouvementée.

2. L'esprit essaie si cette image ne pourrait pas servir également à la représentation d'un souvenir dont tous les détails n'ont pas encore été aussi bien appréhendés (les phases connues de la perception, notamment le rappel des souvenirs).

3. Il constate que la comparaison réussit et il en tire la conclusion que les phases non encore connues de la Perception sont identiques à ceux de la Conception; en d'autres termes : le rappel des images mnésiques n'est pas arbitraire, mais le *résultat d'une discrimination inconsciente*, comme dans le premier cas.

Lorsqu'en se détachant de cette analyse on se demande en quoi consiste maintenant l'originalité — si, bien entendu, originalité il y a — la réponse est comme suit : c'est de considérer la perception comme une conception. Le raisonnement conscient subséquent nous apprend que la différence entre les deux phénomènes consiste en un déplacement de l'accent psychique, comme nous l'avons exposé précédemment.

En dernière analyse l'originalité revient à faire une synthèse imprévue, à établir entre les deux réactions mentales considérées une relation qui n'avait pas encore été établie pour autant que nous sachions.

L'observation que nous venons d'analyser ici ne comportait dans notre registre de notes que sept lignes. C'est dire qu'au moment de la confier au papier nous nous sommes contentés d'en marquer les diverses étapes de façon à pouvoir la reconstituer à l'occasion, occasion qui s'est présentée aujourd'hui. C'est dire également que nous ne nous en sommes plus autrement occupé après l'avoir enregistrée. Ce qui va suivre nécessite que nous ouvriions ici une parenthèse pour communiquer quelques détails indispensables sur notre méthode de travail. Empiriquement nous en sommes arrivés à un procédé qui nous frappe aujourd'hui comme offrant beaucoup de ressemblance avec ce que nous nous figurons devoir être la façon de penser de l'animal, dont l'idéation est fort capricieuse et qui s'occupe de beaucoup de sujets divers en un temps relativement court. Nous avons notamment l'habitude de marquer toute idée que nous estimons pouvoir être utile pour le travail que nous avons entrepris. Mais il se fait ainsi que nos notes présentent un mélange désordonné, qui nous permet d'établir que tantôt c'est le problème de la conscience qui nous a préoccupé, et tantôt celui de la perception, puis celui des mouvements inconscients, ensuite celui de l'instinct ou celui de l'inspiration, et ainsi de suite. Il n'y a pas une apparence d'ordre ni de méthode. C'est un véritable salmigondis, qui nous oblige à établir un catalogue minutieux de nos pensées afin que nous puissions nous y retrouver. C'est une preuve péremptoire que, comme l'esprit de l'animal, notre intelligence, abandonnée à elle-même à l'état préconscient, saute continuellement d'un sujet à l'autre, tout en restant dans les limites du cadre de nos recherches. Mais nous ne commençons jamais à cataloguer nos idées que lorsque nous estimons que notre période d'incubation touche à sa fin et que nous nous décidons à écrire. Il se fait alors que nous avons complètement oublié ce que nous avons pensé au début de notre entreprise — il y a des préparations qui durent des années —, mais nous trouvons alors invariablement que sans nous en douter nous avons eu plusieurs fois la même idée sous des formes légèrement différentes. Ce sont les réminiscences auxquelles nous avons déjà fait allusion précédemment. Chaque répétition inconsciente de la trouvaille déjà faite est accompagnée du même plaisir que la première fois, puisque l'esprit ignore qu'il répète. Et quoique cette exultation répétée ne se justifie pas, elle n'a rien d'étonnant si l'on songe que toutes nos idées résultent de distractions, recherchées il est vrai, mais distractions quand même. Elles sont toutes les produits de notre préconscient et non pas le résultat d'une réflexion volontaire, dirigée. C'est ainsi qu'il se fait que la synthèse que nous venons d'analyser se retrouve deux fois

dans nos notes, à des époques différentes, sans que nous nous en étions aperçus (1).

Nous passerons maintenant à l'examen d'une autre synthèse, nouvelle pour celui qui l'a conçue, et peut être originale. Toutefois l'analyse s'en fera avec moins de peine. Elle eut lieu exactement trente deux jours avant la première. Un matin que nous nous rendions à nos occupations habituelles nous nous arrêtâmes tout à coup, frappé par une idée qui venait de surgir. La note que nous en fîmes à l'instant porte ces mots auxquels nous ne changeons rien : « *Perception et Conception sont le même phénomène, mais dans le premier cas la mémoire est mise en branle par une excitation extérieure, tandis que dans le second l'excitation est interne.* Peu d'heures après nous eûmes l'occasion de reconstituer le procédé subliminal qui avait conduit à cette conclusion. Depuis six mois nous avions l'intuition qu'il devait y avoir une grande analogie entre ces deux phénomènes, et dans nos divagations ce problème revenait souvent. Voici ce qui s'était passé immédiatement avant que nous pûmes enregistrer l'inspiration ci-dessus :

Nous marchons dans la rue l'esprit absent, mais comme nous avons l'habitude de l'introspection nous trouvons tout à coup que nous sommes en train de forger une concatenation partant d'un cheval que nous venons de croiser, mais sans l'avoir remarqué spécialement. En constatant ce fait nous continuons nos réflexions sans nous en douter le moins du monde : « C'est donc l'excitation extérieure qui a mis ma mémoire en branle ». Dans notre for intérieur nous savons fort bien ce que nous voulons dire par la formule « la mémoire mise en branle » car derrière elle se cache le souvenir de notre définition de l'acte de penser. (L'adaptation de souvenirs revivifiés à une situation présente sous l'influence d'un affect ou de la volonté). Au même moment nous avons encore une impression visuelle : l'image d'une flèche pénétrant dans l'œil; et en même temps, se mouvant dans un sens inverse, des mots classés par groupes, séparés par une courte distance (les souvenirs ranimés) et alignés comme s'ils étaient attachés à un fil invisible qui les entraîne vers la flèche (2).

(1) D'après nous cette réminiscence que l'esprit accueille avec la même joie que l'invention originale, est due au fait que son intégration consciente n'a pas été suffisamment complète ni bien faite. Si nous avions fait l'analyse fouillée ci-dessus la même idée n'aurait plus pu se présenter comme une inconnue au seuil de notre conscience. Nous l'aurions reconnue tout de suite. Nous présentons cette remarque parce qu'elle permet de comparer le fait normal que nous avons décrit avec le phénomène morbide : De la lecture des ouvrages de JANET il résulte clairement que dans la névrose la même pensée peut à plusieurs reprises envahir la conscience sans être reconnue. Nous nous contentons toutefois de signaler le rapprochement sans le commenter autrement ici, mais nous y reviendrons dans la suite.

(2) Nous n'avions pas encore fait alors l'observation de l'étincelle électrique

A la suite de cette visualisation notre second moi raisonne : La perception est un phénomène sensoriel produisant (ou déclanchant) un afflux automatique d'éléments mémoriaux. La conception déclanche également un afflux automatique de certains éléments mnésiques, mais il part d'un désir. (Nous avons à ce moment la vision de souvenirs alignés de la même manière que ci-dessus, mais *poussés* en avant par une force invisible au lieu d'être *entraînés*). Et nous concluons : Dans l'autre cas le branle-bas est communiqué par l'extérieur; il n'est plus interne. Voilà donc l'analogie et en même temps la différence. — La conclusion finale, celle qui attire l'attention consciente qui aide à franchir le seuil est donnée plus haut.

La conception se réduit à :

1) Une auto-observation, équivalent à une perception préconsciente : (une excitation extérieure a mis notre mémoire en branle), soutenue par une image mouvante qui souligne la direction idéale du courant psychique dans la perception en général.

2) Un souvenir visualisé de notre définition de la conception, auquel le mouvement précédent est appliqué, essayé.

3) Conclusion : L'analogie et la différence que la visualisation fait apparaître sont traduites en mots : Perception et Conception sont le même phénomène, mais le point de départ diffère.

On pourrait appeler le mécanisme tel qu'il est résumé ci-dessus : une comparaison préconsciente originale, parce que la perception est de nouveau traitée comme une conception et inversement.

Il s'agit maintenant de souligner en quoi consiste réellement l'originalité des deux conceptions que nous venons d'analyser et nous croyons que la meilleure méthode que nous puissions adopter est celle de l'animal, qui spontanément procède toujours du connu à l'inconnu. Etablissons donc un parallèle entre la synthèse que nous avons analysée précédemment (la rêverie de la puce) et nos idées originales.

Si nous nous reportons aux représentations schématiques de la page 101, nous constatons à première vue qu'il y a une différence fondamentale entre ces synthèses-ci et celles qui y sont figurées. Il nous serait impossible

dont nous nous représentions plus tard le mécanisme comme suit : à une ficelle tendue obliquement sont attachées à courte distance des réductions, à l'échelle de quatre à cinq centimètres de : une lampe à arc, une voiture de tramway, un train du métropolitain de Londres, un ascenseur, images qui sont successivement revivifiées. C'est ainsi qu'involontairement notre esprit concrétise le mécanisme de la perception. L'imagination applique alors successivement chaque image d'objet sur l'endroit vague qui représente la sensation, comme pour se convaincre si les contours coïncident. Ces procédés préconscients peuvent paraître un peu ridicules. Qui soulignera cependant qu'ils sont sans valeur pour la science? Et quand à nous personnellement, elles facilitent notre pensée.

de représenter celles-là de la même manière. Pour la facilité du lecteur nous reproduirons ci-dessous notre ancien schème :

Perception.	Conception.
Quel objet a produit l'étincelle?	Quel moyen nous débarrassera de la puce?
— lampe à arc	— déshabiller chambre voisine...
— tramway	— déshabiller ici et l'écraser sous bottes... ou avec rouleau...
— métropolitain	— mettre chemise blanche...
— ascenseur	— employer poudre insecticide...

Dans ces opérations mentales il s'agissait de trouver soit un objet, soit un moyen, *mais en tenant compte chaque fois d'une relation connue*. Le rapport préexistant et connu, qui unit dans une même synthèse tous les éléments ranimés successivement dans l'acte de la perception, et qui n'est pas traduit en paroles, peut s'exprimer comme suit : *ce sont tous des objets qui peuvent produire des étincelles*. Pareillement dans la conception parallèle, une relation connue unit tous les éléments mnésiques : *tous sont des moyens qui peuvent conduire à la destruction de la puce* (quoique quelques uns soient saugrenus).

Dans nos petites inventions l'esprit a procédé également à des comparaisons de souvenirs plus ou moins connus, mais sans savoir au préalable quel était le sens exact du rapport qui pouvait exister entre eux, au moins du point de vue spécial d'où il les considère. Il y avait bien un pressentiment, une vague intuition de leur ressemblance, de la relation qui les classait dans la même catégorie, mais les détails devaient encore en apparaître clairement. En un mot, dans nos deux dernières observations l'esprit aboutit à *l'établissement d'une relation qui n'existait pas auparavant*. Nous constatons que nous nous trouvons ici en présence d'une troisième forme de synthèse que nous n'avions pas encore étudiée jusqu'à présent : celle qui enrichit notre mémoire synthétique d'un nouveau rapport entre des éléments anciens. Cependant nous avons rencontré dans les chapitres précédents des exemples de cette activité mentale, notamment le cas de M. Dugas s'assimilant après de longues années le nom de Van Eyck, gardé par sa mémoire duplicative (Cf. p. 56) et celui relatant comment nous remarquâmes pour la première fois l'analogie inconsciente (p. 26). Toutefois il y a entre ces deux cas une différence que nous tenons à faire ressortir. Nous ne croyons pas que pour le cas qu'il nous communique M. Dugas prétende à l'originalité, car le rapport qu'il établit entre la ligne d'écriture de son enfance et les paroles du conférencier qu'il écoute n'est pas nouveau pour les autres personnes, tandis

que le rapprochement opéré dans notre rêverie était nouveau non seulement pour nous, mais également pour le monde : il était original.

Nous croyons donc que l'originalité de l'invention a toujours pour point de départ la trouvaille d'une ressemblance nouvelle entre des éléments de la mémoire (1). L'inventeur au sens vulgaire du mot, ne commence à rechercher l'agent matériel nouveau qui le rendra illustre qu'après avoir réussi d'abord une synthèse originale heureuse.

Nous pouvons maintenant poursuivre notre comparaison, entre les deux procédés de synthèse que nous avons étudiés précédemment et celui que nous venons d'analyser, par la constatation que le mécanisme psychique qui lui sert de base est encore la tendance à retrouver le semblable dans ce qui apparaît différent au premier abord.

Dans chacun des trois phénomènes : Perception, Conception, Invention, l'esprit part d'une supposition, supportée par une impression inconsciente de similitude : dans les deux premiers cas il présuppose que chaque image, chaque complexe évoqué successivement, répondra aux conditions extérieures; dans le dernier cas il s'attend à ce que la première image couvre partiellement la seconde, en révèle les traits communs. Cette recherche du semblable apparaît particulièrement bien dans les devinettes, basées sur un rapport inattendu, nouveau, à établir entre deux objets de perception. En voici un exemple : Comment Paris ressemble-t-il à une orange? Parce que Paris se divise comme l'orange en quartiers. La faculté inventive est ainsi exercée par le jeu. Il s'agit de découvrir également des similitudes insoupçonnées, de considérer les choses sous un nouvel angle.

Si au lieu de la perception instantanée nous considérons l'identification retardée, nous pouvons dire que les trois opérations s'exécutent en l'absence des objets réels, donc grâce à la mémoire, qui retient aussi bien les rapports entre les images que les images elles-mêmes, à moins qu'on ne veuille admettre que les souvenirs des relations synthétiques constituent également des images mnésiques. Alors nous pourrions dire que l'esprit opère toujours avec des images mnémoniques, ce qui revient à dire que *la mémoire est la base de l'intelligence. C'est avec ses éléments que le désir opère.*

L'Invention est, comme la Perception et la Conception, un processus empirique. Cette conclusion appelle quelques commentaires car elle pourrait sembler en contradiction avec l'avis de bien des psychologues qui ont examiné le problème de l'invention. En effet, qui dit empirique, dit expérience, et le mot inspiration, appliqué communément au procédé de synthèse que nous étudions ici, révèle suffisamment combien l'invention préconsciente a toujours été considérée comme indépendante de

(1) Il ne serait pas difficile de prouver que toute découverte raisonnée (consciemment ou inconsciemment) a le même point de départ.

l'expérience. Mais nous avons de bonnes raisons pour soutenir notre point de vue. Nous écrivions plus haut que « depuis six mois nous avons l'intuition qu'il devait y avoir une grande analogie entre ces deux phénomènes » et que « dans nos divagations ce problème revenait souvent ». Pendant ce temps notre esprit procédait à des essais que nous n'avons pas suffisamment bien observés. Nous regrettons à présent de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur aucune de ces rêveries, constituant des essais infructueux, entrepris par notre second moi pour solutionner notre problème. Nous allons expliquer comment cette lacune a pu se produire. Dans le cours de l'année qu'a duré la préparation de ce travail (au moins dans sa partie essentielle, car bien des détails datent depuis beaucoup plus longtemps) nous n'avons pris note que de nos idéations préconscientes qui présentaient une utilité *directe* pour cette étude. Nous ne nous imaginions pas alors qu'un jour la nécessité aurait surgi de devoir produire une rêverie, dont le contenu n'est pas directement utile pour notre théorie, mais qui devrait faire office de pièce à conviction. Toutefois pendant la guerre lorsque, pendant nos moments de loisir, nous avons entrepris des recherches sur la rêverie en général, il nous est arrivé d'enregistrer des fantaisies que nous appelions alors « des inspirations avortées » (1). Nous en concluons sans hésiter que la combinaison d'où résulte l'invention, caractérisée par « la brièveté, la soudaineté et la certitude immé-

(1) Voici une observation datant du 30 septembre 1917. Nous étions occupé à lire le livre de REGIS et HESNARD, *La Psychoanalyse*, quand, après avoir été distrait pendant quelques minutes, nous reprenons la lecture au haut de la page 61, pour l'interrompre au bout de peu d'instant avec la remarque : « Saprستي! voici une inspiration avortée! » Nous donnions ainsi expression à une intuition qui nous était venue, nous informant à la fois de ce qu'une association d'idées préconscientes avait eu lieu, et qu'elle était de nature intellectuelle, mais que ce n'était pas une inspiration, quoiqu'elle pût nous être utile dans la suite comme observation. Nous déposons immédiatement notre livre et retraçons la rêverie suivante dans laquelle nous respectons l'usage de la première personne du singulier; le moi préconscient se souciant peu des conventions. Au préalable nous rappelons également que c'étaient les mots « *terme classique très vague* » à la dernière ligne de la page 60 de notre livre, qui avaient fourni à notre esprit l'occasion de divaguer : « J'emploie moi-même les termes classiques » méditation » et « réflexion ». — J'établis même des distinctions tellement subtiles que le lecteur aura de la peine à me suivre; ce qu'on me reprochera peut être. — Est-ce que ça vaut la peine de donner une longue explication? Ou bien est-ce que je noterai la différence entre ces concepts simplement en un petit paragraphe de deux ou trois lignes? — D'ailleurs comment dit-on exactement « méditation » et « réflexion » en Anglais? — Si je ne trouve pas tout de suite le mot exact je laisserai un blanc, que je remplirai après. — Il me faudrait en tout cas un bon dictionnaire. — L'important c'est que la différence soit notée car je veux d'abord écrire mon ouvrage en Anglais, etc... Mais je suis distrait! » (C'est là dessus que la lecture est reprise).

Cette observation serait plus convaincante si elle avait trait directement au

diatée», est procédée dans le préconscient d'un nombre d'échafaudages infructueux défiant toute estimation, parce que notre moi conscient n'en est jamais averti. C'est pour ce motif que nous appelons l'invention un procédé empirique. Les essais successifs, qui, dans la conception et la perception ordinaires, ont lieu l'un immédiatement après l'autre, et s'observent pour ce motif facilement, s'éparpillent dans l'invention sur une période de temps indéterminée. C'est ainsi qu'il faut d'après nous comprendre que Newton, suivant ses propres dires, n'a découvert la théorie de l'attraction universelle *qu'en y pensant toujours*, et que HENRI POINCARÉ ne trouva la relation entre les transformations de la géométrie non-euclidienne et celles des formes indéfinies, ternaires et quadratiques de l'arithmétique, que longtemps après qu'il l'avait soupçonnée (1).

La lenteur relative avec laquelle l'originalité est réalisée s'explique par le fait qu'elle n'a aucune voie psychique ancienne à sa disposition. Les deux courants qui doivent s'unir cherchent non seulement à se rapprocher en se creusant un lit nouveau, mais le rapprochement doit satisfaire à certaines conditions, établies d'avance et dictées par le principe de la similitude.

La comparaison entre nos trois méthodes de synthèse nous amène maintenant à dire quelques mots du rôle du jugement inconscient dans chacune d'elles. Dans la Perception et la Conception ce jugement se manifeste à deux reprises différentes : une première fois lors du réveil du souvenir. Puisqu'ils ne sont pas quelconques, puisqu'il y a discrimination, il ne peut résulter que d'une opération mentale dont nous n'avons pas la moindre conscience. Ensuite ces souvenirs sont successivement mis à l'épreuve (nous avons vu qu'à ce moment la mémoire duplicative intervient) et normalement le résultat de ces essais ne dépasse le seuil que s'il satisfait aux conditions que l'esprit s'était posé d'avance. Parfois lorsque le résultat est négatif, nous éprouvons un sentiment d'ennui, de contrariété, de regret de ne pas trouver. Dans l'invention la mémoire nous est utile aussi, car c'est grâce à elle que nous pouvons rappeler les éléments entre lesquels il s'agit d'établir une synthèse nouvelle. Le même pouvoir

processus de la synthèse; mais elle suffira cependant pour établir que notre esprit peut aussi être actif sans aboutir à une invention et sans que le moi conscient s'en rende compte. Si malgré le caractère insignifiant de cette concaténation nous avons réussi à nous en apercevoir quand-même, et à l'enregistrer, c'est parce que nous avions l'esprit fortement tourné vers l'introspection, et que nous avions décidé d'observer toute idéation subliminale que nous parviendrions à déceler, quelque fût son contenu ou le sujet qu'elle traitât. Il suffit que chacun prenne la même peine pour pouvoir devenir conscient de son idéation subliminale.

(1) Cf. H. POINCARÉ. — *Science et Hypothèse*, p. 24.

de discrimination, qui, dans les deux premiers cas, revivifie les souvenirs *ad hoc*, est actif dans ce cas-ci. L'acte de la comparaison de ces deux éléments est encore suivi d'un jugement négatif ou positif; le premier résulte en l'abandon de l'essai infructueux sans conscience, parfois avec une vague sensation d'ennui auquel nous ne prêtons guère attention, mais qui peut se traduire par de la nervosité, de l'excitabilité, etc.; l'autre qui nous est presque toujours annoncé par un sentiment d'exultation suivi de l'entrée dans la conscience, résultat intellectuel de la combinaison. C'est le sentiment de certitude, la joie de trouver, présente dans l'intuition. Mais à aucun moment il n'y a recours à la mémoire duplicative pour le simple motif qu'elle n'offre aucun terme de comparaison : ce que nous avons pensé est nouveau. L'impression intime de certitude que nous éprouvons suffit d'ailleurs à nous convaincre que ce que nous avons trouvé est vrai; nous ne connaissons pas de doute comme dans les autres cas; nous n'éprouvons pas le besoin d'un test mental. Toutefois le développement conscient que nous donnons ensuite à l'inspiration constitue pour l'esprit, maître de lui-même enfin, l'essai final préalable à l'intégration consciente et définitive.

Au risque d'être pris pour quelqu'un qui s'imagine avoir un grain de génie à cause des deux pauvres petites idées originales analysées ci-dessus (car on pourrait prétendre que dans la critique suivante nous nous mettons sur le même rang que le génie), nous ne pouvons laisser passer sans protester des théories comme celle-ci : « L'intuition, le génie créateur dépassent largement le cadre des facultés intellectuelles. *Il n'y a dans l'intuition et dans le génie, rien de ce qui caractérise les enchaînements de la logique.* Ce sont là des facultés supérieures, *tenant évidemment de l'essence divine du moi* » (1).

Le mot génie ne serait-il pas par hasard un de ces mots pompeux derrière lesquels l'homme essaie de cacher son ignorance? Evidemment, il y a des degrés dans l'intelligence. Mais si nous négligeons dans cette citation le mot génie, qui ne représente à nos yeux qu'un degré supérieur de l'intelligence, qui soutiendra que dans nos « intuitions » (2) ci-dessus la logique n'est pas observée, et d'autre part qu'il y ait là quelque chose de « divin ». Mais si nous mettons d'autres en garde contre l'exagération, nous observons la consigne aussi nous-même en déclarant que nous ne

(1) Cf. G. GELEY. — *De l'Inconscient au Conscient*, p. 228, ALCAN, Paris, 1920.

(2) Nous ne sommes pas d'accord sur l'usage habituel du mot. Dans notre *Psychologie de la rêverie* nous avons donné les raisons pour lesquelles nous préférons réserver le mot « intuition » pour désigner l'affect préconscient, qui annonce l'élément intellectuel, qui attire notre attention consciente sur ce qui se passe sous le seuil, qui nous avertit lorsque nous avons trouvé quelque chose de neuf ou lorsque nous avions oublié quelque chose qui ne veut pas venir.

considérons pas le problème de l'originalité* comme résolu par suite des observations que nous apportons ici. Nous avons d'ailleurs déclaré que ceci n'était qu'une ébauche de solution. Cependant elle nous permet d'entrevoir qu'il faudra s'habituer à ne voir rien de supra-normal dans le phénomène de l'intuition. C'est pour le surplus un point sur lequel nous reviendrons pour défendre une thèse toute opposée, à savoir que l'invention est un procédé de synthèse commun à l'homme et à l'animal. Nous terminons donc ici la discussion du point qui nous occupe en constatant que les caractères de brièveté et de soudaineté, attribuées à l'invention, reposent surtout sur notre ignorance de nos processus psychiques.

D'après nous l'originalité ne réside qu'en une question de plus ou de moins et nous sommes tous originaux à des degrés divers. Somme toute pour être original, d'après la définition du mot, il suffit d'être l'origine d'une relation nouvelle entre deux éléments anciens, de faire une synthèse qui n'a pas encore été faite, aussi modeste soit-elle. Il nous sera permis d'illustrer cette théorie par un couple d'exemples.

1) L'autre jour en parcourant la brochure « *Contribution à la Psychoanalyse des névroses de guerre* », nous lûmes la phrase « *das Interesse... räumt anderen sorgen den Platz* ». Immédiatement l'expression « *den Platz räumen* » ranima le souvenir de l'expression correspondante hollandaise dans un vers de Tollens : « *De veldvreugde ruimde voor d'ijsvreugde de plaats* ». Nous avons établi ainsi un rapport nouveau, une véritable synthèse, nouvelle au moins pour nous.

2) Pendant la guerre la promptitude avec laquelle nous réussîmes à saisir toutes les occasions pour observer les phénomènes préconscients sur nous-mêmes et sur d'autres avait fait l'objet de maintes réflexions. Nous nous étonnions de notre aptitude, qui allait en augmentant, à devenir conscient de nos idéations et mouvements préconscients, notre désir d'observation étant déclenché partout où nous nous trouvions. Nous l'avions déjà comparé à la prédisposition, propre à ceux qui sont nés marqués, à déclancher le souvenir de leur infirmité et à le mettre en rapport avec des paroles innocemment prononcées, mais que leur second moi interprète comme des offenses. Or un jour nous fûmes frappés par le fait que les paysans du Nord de la France n'avaient pas adopté l'heure d'été, leurs horloges ayant toutes soixante minutes de retard. Là-dessus notre second-moi concluait : chaque fois qu'ils viennent en contact avec l'armée ils doivent faire une réduction préconsciente; ils doivent donc toujours tenir prêt sous le seuil de leur conscience le souvenir actif de ce retard, comme nous tenons près du seuil de la nôtre le souvenir que nous devons faire de l'introspection ».

On conviendra que dans les deux cas le rapprochement était inattendu, dans le dernier cas certes original. Aucune des deux synthèses ne présentait cependant de valeur pour d'autres personnes, car c'est là qu'il faut,

croions-nous, chercher le critère de l'originalité dans le sens commun du mot. Il ne suffit pas qu'une synthèse soit originale pour valoir à celui qui l'a trouvée un certain degré de considération de la part de ses semblables. C'est surtout d'après sa valeur pratique qu'elle est appréciée. En d'autres termes, nous avons tous en nous les éléments nécessaires pour prétendre à l'originalité, nous le sommes tous assez fréquemment même, mais ces synthèses neuves n'ont de valeur que pour l'individu.

Mais tandis que nous avons réussi à réduire les synthèses perceptuelles et conceptuelles à une manifestation de la tendance de l'esprit à rechercher la cause et à réagir envers cette cause, l'analyse de la synthèse qui résulte en une invention ne nous a permis de reconnaître au fond de cette opération mentale qu'une recherche d'analogie. Dès lors la question se pose quelle importance il faut accorder à cette tendance inconsciente, et quel rapport elle peut avoir avec les deux autres. Nous sommes tenté d'admettre, au moins pour autant que nous avons pu le déceler ici, que l'invention ne recherche jamais qu'à établir des rapports de ressemblance ou de dissemblance entre des éléments mnémoniques, et non pas des relations causales. Elle semble ne pas s'inquiéter de ce qui se passe hors du moi. C'est peut être le motif pour lequel elle n'a nulle part dans l'échelle des êtres vivants, dépassé le stade préconscient, pas même chez l'homme. En effet, il n'invente pas quand il veut, quoiqu'il perçoive le monde extérieur et pense quand il le juge à propos. La fonction que nous examinons ici ne vise pas directement à prendre connaissance du milieu ambiant ni à exercer une action contre lui. Le cas se présente comme s'il s'agissait uniquement de forger des moyens que la Perception et la Conception pourront utiliser ensuite.

Peut-être trouverons-nous encore la solution de ce problème en interrogeant le passé, en considérant ce que les réactions mentales ont dû être à l'origine, ce qu'elles sont encore chez l'animal.

HACHET-SOUPLET a établi expérimentalement que l'animal soumis au dressage a une « tendance à rattacher la chaîne de ses sensations à des antécédents psychologiques de plus en plus anciens », et nous avons essayé de montrer qu'une pareille tendance se rencontre partout à travers le monde vivant et correspond à la recherche de la cause. Or, d'après nous, c'est à cette tendance de découvrir la cause, en observant les antécédents de plus en plus antérieurs, qu'il faut rattacher la tendance à l'invention. En théorie nous nous disons : Etant donné un être qui subit habituellement un effet donné T présentant pour lui un intérêt vital, soient A, B, C, D, E, F, les phénomènes extérieurs qui se succèdent et se terminent par l'effet T. Suivant le raisonnement exposé plus haut (p. 14) l'animal apprendra d'abord à observer que F précède invariablement l'effet subi, puis, E, puis D, et ainsi de suite, avançant toujours d'un chaînon. Mais si C est la véritable cause qui provoque son attention

préconsciente, (nous voulons dire une attention dont il ne se rend pas compte), il ne la reconnaîtra pas comme telle s'il n'a pas précédemment reconnu une image causale similaire. De même l'illettré n'attribue pas la causation de l'éclair à l'électricité de l'atmosphère, parce qu'il ne connaît pas l'électricité comme cause de lumière.

Mais si un jour l'animal, dont il est question ci-dessus, subit les effets d'un événement semblable au premier dans lequel la cause C est remplacée par une cause C' qui y ressemble, il fera sans le savoir la comparaison entre C et C', l'analogie lui apparaîtra. Il aura en même temps inventé et découvert, car il aura établi entre C et C' un rapport qui lui permettra de découvrir qu'elles sont toutes deux les causes de l'effet qu'il subit.

Si nous passons de la théorie à la pratique pour déceler à l'aide de la psychologie zoologique un cas d'invention animale qui exclut toute discussion, il faut bien avouer que la chose est difficile à cause de l'impossibilité de déterminer le contenu exact de la mémoire d'un animal quelconque. Cependant nous ne nous tenons pas pour battu et nous allons tâcher de prouver notre théorie en nous basant sur la psychologie zoologique mais en suivant une voie indirecte. C'est l'expérimentation qui va nous fournir nos arguments.

Le dressage est une méthode qui imite la nature en ce sens qu'elle utilise les tendances spontanées des animaux vers des fins, étrangères à l'esprit des bêtes à éduquer. Examinons d'abord comment HACHET-SOUPLET apprend à un chien à rapporter : « Avant la première leçon laissez jeûner un peu votre chien. Puis faites-lui sentir un petit sac dans lequel on aura enfermé un os encore garni d'un peu de viande. — Lancez ensuite le sac par terre à petite distance. Le chien ne manquera pas de se précipiter pour le prendre dans sa gueule.

« Au moment où il tiendra le sac entre ses crocs et relèvera la tête pour l'emporter, allez vivement à lui... et présentez-lui un *biscuit ou quelque autre friandise*. Il lâchera le sac. Recommencez cette manœuvre... vous obtiendrez finalement qu'il vous apporte le sac... et le lâche à vos pieds » (1).

A ce moment le sac apparaît à l'animal comme un objet susceptible de lui procurer une friandise. Dans son esprit le sac devient cause.

Vous pourrez ensuite substituer au sac les objets les plus divers pourvu que le don de la friandise reste encore associé quelque temps à l'acte du rapport. En d'autres termes tous les objets rapportés deviennent pour le chien des objets susceptibles de lui procurer une friandise quand le maître est présent. Ces divers objets représentent le C, C', C'', etc. dans la série ci-dessus. Le chien établit spontanément une relation d'analogie entre eux : ils sont tous causatifs.

(1) Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *Les Animaux savants*, p. 103, op. cit.

Plus tard la friandise devient inutile comme excitant. Du moment que l'automatisme est établi le chien ne peut pas ne pas rapporter à la vue de certains objets, mais c'est là un second mécanisme qui n'importe guère pour la présente discussion. Nous l'examinerons d'ailleurs encore dans la suite. L'important en ce moment c'est que pour le chien les divers objets qu'il rapporte sont autant de causes, qui ont pour effet l'obtention de friandises.

Ici nous rencontrons l'objection que le chien, étant un animal intelligent, est trop malin pour considérer des objets inanimés comme des choses pouvant causer. Cette dernière hypothèse n'est pas du tout inadmissible si l'on se souvient de la mentalité de l'enfant qui punit la chaise, ou la table; de ce qu'elle lui a causé une douleur.

Nous croyons donc pouvoir conclure que l'animal aussi bien que l'homme, possède la faculté de découvrir de nouvelles analogies entre des objets différentes, c'est à dire qu'il possède également le pouvoir d'inventer. Mais alors que l'homme invente dans une indépendance relative des circonstances extérieures (celles-ci doivent lui permettre seulement qu'il puisse s'en détacher), on peut admettre par contre que l'animal, qui est bien plus fortement lié par le passé que nous, ne quitte les sillons battus, ne fait un nouvel effort que poussé par les circonstances extérieures : la nécessité est la mère de l'invention. Dans le monde animal l'originalité dépend des variations du milieu ambiant. Chez l'homme l'affect créateur, le désir s'en est détaché.

Mais s'il ressort également de cette discussion que le phénomène qui chez l'homme est appelé invention n'est pas autre chose que ce que nous appelons assimilation chez l'animal. Cette analogie se reconnaît bien dans l'éducation, qui constitue pour l'homme une économie inappréciable, parce qu'elle lui *enseigne* toutes les synthèses connues entre les divers objets qu'il est appelé à appréhender. Elle lui épargne la peine d'inventer à nouveau tout ce que la race a inventé avant lui. (Nous essayerons d'établir dans une étude ultérieure que l'instinct, qui n'est que la mémoire héréditaire, aboutit au même résultat mais avec le désavantage que celle-ci a amené en même temps le désintérêt pour le monde extérieur, avec l'absence de conscience comme résultat). L'animal peu instinctif au contraire doit, pour autant que les parents n'y pourvoient pas, ré-inventer ces synthèses. Apprendre des rapports c'est là, comme nous l'avons dit précédemment, le rôle biologique du jeu, qui supplée encore en quelque sorte chez l'enfant aux lacunes de l'éducation.

Nous concluons en disant que la synthèse, qui établit une analogie entre objets auparavant dissemblables, est non seulement l'invention même; elle est aussi à l'origine de la Perception (et par conséquent de la Conception), car elle en est la condition nécessaire et suffisante. Sans le souvenir des relations de similitude le phénomène de la Perception ne

pourrait pas avoir lieu, pas plus que la Conception d'ailleurs. Nos développements antérieurs auront suffi pour l'établir. D'autre part la même forme de synthèse, notamment dans l'Invention, s'opère avec les éléments résultant de la Perception et de la Conception, de sorte qu'il est permis de dire que l'une de ces trois opérations psychiques ne peut se passer de l'autre; elles sont solidaires et constituent d'après nous les mécanismes essentiels de l'intelligence.

* * *

Nous allons terminer ce chapitre par une courte étude comparée entre le mécanisme de la synthèse dans l'invention, la rêverie et le rêve, à l'effet d'examiner sous un nouvel aspect notre hypothèse que l'originalité est, non pas une manifestation du divin dans l'homme, mais au contraire de ce qu'il y a d'animal en nous.

Nous commencerons par rappeler une caractéristique des deux synthèses originales que nous avons analysées plus haut, mais que nous n'avons pas pu souligner parce que le moment n'était pas propice : c'est notamment le fait que dans chaque cas l'idéation est accompagnée de la formation d'images visuelles préconscientes, images non pas amorphes et sans vie, mais au contraire animées, comme douées de mouvement. Nous pouvons même aller plus loin et exprimer l'avis que, d'après nous, les comparaisons, que notre esprit a réussi à établir en l'absence de toute conscience, doivent leur conclusion heureuse précisément au fait que notre intelligence a réussi à trouver un moyen concret de se représenter les phénomènes à mettre en parallèle. La conclusion n'exprime en paroles que ce que le regard intérieur a vu. Or, d'après notre expérience, l'individu qui renonce à l'état conscient, renonce par le fait même à l'abstraction pure, à la pensée par symboles, et au fur et à mesure qu'il s'abîme dans l'état inconscient (dont la préconscience est par convention, le premier stade) son idéation se fait de plus en plus par images. Mieux encore : dans les inventions dont il a été question ce n'étaient que les images virtuelles qui étaient douées de mouvement, mais à un stade plus avancé d'inconscience les choses changent encore un peu d'aspect. Dans la rêverie de la puce nous n'avons pas seulement eu l'illusion de voir la puce comme un objet réel, de voir les détails des interstices entre lesquels elle aurait pu se cacher, mais nous nous vîmes mouvant nous-même, nous étions actifs, nous regardant nous déshabiller, chercher effectivement à écraser l'insecte sous nos bottes, pousser le rouleau de jardinier, etc. Il en est de même d'ailleurs dans nos rêves où nous avons des hallucinations similaires, mais seulement un peu plus vives. D'où nous tirons la conclusion qu'à l'état inconscient la pensée est inséparable de l'image et du mouvement. Nous nous contentons ici de souligner une double

analogie : 1) c'est que nous ne pouvons nous figurer la pensée animale qu'à l'aide des images mnémoniques des objets; et 2) que chez l'animal la pensée semble inséparable du mouvement. Il semble qu'il ne réagit qu'à la façon de ce cycliste qui, sur le point d'être pris entre deux voitures qui s'approchent en sens inverse, se laisse tomber et a encore la présence d'esprit de repousser sa machine du pied, de manière à éviter qu'elle ne soit écrasée par le cheval qui en est tout près. Chez lui aussi penser et agir sont tout un. Si un mouvement comparable à celui-là était exécuté par un animal dans des circonstances similaires, nous aurions de la peine à nous figurer qu'il est le résultat d'une conception et nous serions tenté de l'attribuer à un réflexe. Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons dans l'invention (involontaire au moment où elle se produit), dans la rêverie et dans le rêve un premier élément indiscutablement commun avec les réactions mentales chez l'animal. Nous pouvons d'ailleurs étendre la comparaison et y comprendre la perception consciente d'objets, qui se fait également à l'aide d'images, comme nous l'avons montré précédemment. Le second élément commun : le mouvement, peut paraître plus discutable parce qu'il manque un terme à notre comparaison. Car si nous pouvons admettre que la bête ne peut penser qu'à l'aide d'images, nous sommes moins familiarisés avec l'idée que ces images sont douées de mouvement lorsque son esprit les évoque. Cependant nous verrons dans le chapitre suivant que si la conception de RIBOT, qu'on retrouve dans toute son œuvre, et d'après laquelle « toute idée est un mouvement qui commence », est l'expression de la vérité, il doit en être ainsi quand on descend l'échelle zoologique, puisque ce n'est que chez l'homme que les réactions psychiques se sont définitivement affranchies du système de la motilité, affranchissement partiel et relatif seulement.

Nous comprenons à présent aussi plus clairement cette autre conclusion du même auteur : « En résumé, l'imagination créatrice consiste dans la propriété qu'ont *les images* de s'assembler en combinaisons nouvelles, par l'effet d'une spontanéité dont on a essayé de déterminer la nature » ... (1). En effet nous avons vu, même à l'occasion de manifestations psychiques qu'il nous sera permis de considérer comme des cas rappelant l'invention scientifique, « *des images* s'assembler en combinaisons nouvelles ». Et comme de l'avis de tous les artistes mêmes (2) tout art procède d'images, nous soulignons ici en passant que la visualisation est un des éléments qui motive le soupçon, que l'inspiration artistique ne diffère de l'invention scientifique que par ses moyens d'expression.

(1) Cf. TH. RIBOT. — *Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 275, op. cit.

(2) Cf. pour la casuistique l'excellent ouvrage *Originality*, par T. S. KNOWLSON, Laurie, London, 1919.

D'autre part il nous sera permis de rappeler que dans l'inspiration artistique la mobilité des images mémoriales acquiert une grande importance et nous signalons pour mémoire le fait que L. ARÉAT réunit « sous le titre de *mémoire professionnelle... les deux mémoires visuelle et motrice du peintre* » (1).

Mais après avoir appuyé sur le caractère primitif de l'invention scientifique il nous faut aussi considérer le revers de la médaille. Nous pourrions prendre en effet le contrepied de notre attitude précédente et raisonner ainsi : puisque la pensée par images semble caractéristique du stade inconscient il est assez étonnant qu'en renonçant à la conscience l'homme puisse encore penser en paroles qui, dans sa préconscience, semblent conserver leur sens conventionnel. Les circonstances démontrent en effet que, lorsque dans la distraction l'homme renonce au monde extérieur pour s'abîmer dans ses pensées et entrer dans l'état préconscient, il entraîne en même temps une partie des facultés qui ne sont caractéristiques que de la conscience. Il en est ainsi dans les cas d'inspiration comme dans la rêverie et même dans le rêve. Dans les trois cas les mots gardent un certain sens et peuvent servir d'éléments de pensées. Nous parlerions volontiers alors de collaboration entre les facultés conscientes et inconscientes. Mais il se laisse distinguer entre ces trois cas des différences bien nettes. Au cours de l'inspiration les mots, que l'esprit entraîne dans la préconscience, conservent le sens bien propre que la conscience leur reconnaissait au moment de la genèse de la distraction. De plus le but que le moi conscient s'était assigné n'est pas perdu de vue un seul instant ; c'est comme si la volonté se prolongeait sous le seuil de la conscience pour conduire l'idéation à bonne fin, sans que le moi conscient ne se doute de rien. Mieux encore, la logique établie à l'état conscient est strictement maintenue ; il ne se présente nulle suggestion baroque ; autrement dit les relations logiques synthétiques, qui unissent les divers complexus mnésiques évoqués, sont conservées intactes. A vrai dire le seul changement qui semble s'être opéré dans l'état du penseur c'est qu'il n'a plus la notion de la réalité ; sa volonté est absente. Mais un autre facteur puissant de son psychisme a repris la direction de son appareil mental ; c'est le violent désir d'aboutir enfin, d'arriver à la solution si longtemps sentie mais restée inexpressible.

Si nous comparons à présent notre conception du rappel des souvenirs synthétisés, à l'état mental que nous venons d'examiner, aux états de sensibilité protopathique et épicrotique, décrits par Head et Riddoch, nous parviendrons peut être à jeter un peu de lumière sur l'opération mentale qui se poursuit sous le seuil de la conscience. Nous avons admis

(1) Cf. L. ARÉAT. — *Psychologie du Peintre*, p. 57, ALCAN, Paris, 1892.

que lorsque nous rappelons un souvenir quelconque l'expérience entière, telle qu'elle a été enregistrée, à une tendance à se ranimer, de sorte que l'acte de rappel comporterait une double opération : un courant spirituel se dirigeait par la voie psychique la plus courte (établie par la synthèse) vers l'image désirée, tandis qu'une partie de l'énergie psychique maintiendrait à l'état latent la partie de l'expérience dont l'esprit n'a que faire. Telle est l'opération dévolue au moi conscient, mais qu'il exécute automatiquement, sans le savoir. En d'autres termes il réprime sans discontinuer les mécanismes primitifs, parmi lesquels celui de la visualisation originelle, et perd ainsi une partie de l'énergie mentale dont en définitive l'unique fonction est de régler les ajustements que comporte l'adaptation continuelle au monde extérieur.

Par suite de cet état de choses l'esprit il est vrai, dispose de toutes les voies psychiques précédentes, mais en même temps, nous l'avons vu, il est le prisonnier de ses souvenirs, et nous avons pu parler d'un automatisme psychologique qui ne diffère de l'automatisme animal que par le degré.

En effet, que veut dire penser consciemment? C'est savoir avant la lettre les suites que comporteront une réaction quelconque que l'on projette; c'est disposer de sa mémoire d'une manière abrégée comme nous l'avons montré précédemment; c'est obtenir pour ainsi dire la permanence de souvenir.

Mais nous savons par contre que, si nous ne faisons plus attention à ce qui se passe autour de nous, nous descendons graduellement vers un oubli de plus en plus profond, notamment pendant le sommeil. La mémoire suggère ainsi l'image d'un appareil sous pression par suite de la poussée de l'énergie psychique et celle-ci règle en même temps quels éléments peuvent en être libérés et selon quels conduits (1).

(1) Au moment où nous décrivions ainsi notre conception personnelle de l'appareil psychique qui est, selon nous, le siège de forces antagonistes qui se sont ajustées de sorte à aboutir à un réglage délicat sans que le moi conscient en soit averti, nous n'avions pas encore parcouru le livre extrêmement intéressant « *Papers on Psychoanalysis* », par E. JONES. (Ballière, Londres, 1920, 2^e édition). Dans cet ouvrage de 700 pages le distingué professeur de psychiatrie de l'Université de Londres expose les différentes théories de la psychoanalyse qu'on ne trouve généralement qu'éparses à travers toute la littérature psycho-analytique. Toutefois son livre n'est pas une simple compilation, car M. Jones y développe des vues bien personnelles. A notre avis son exposition est beaucoup plus heureuse que celle entreprise par Régis et Hesnard dans le petit volume que nous avons signalé plus haut, et nous en recommandons la lecture à tous ceux qui veulent se former une opinion au sujet de cette branche de la psychologie.

Or, il se fait que dans le chapitre de la répression, M. Jones décrit ce phénomène mental d'une manière qui donnerait à penser que nous avons commis un plagiat, ou tout au moins que notre conception de la répression n'est qu'une réminiscence

Voyons maintenant ce qui se passe lorsque l'individu renonce volontairement à l'adaptation au milieu, ce qui a lieu lorsqu'il se décide à dormir p. ex. La partie de son énergie psychique, qui présidait à l'importante fonction d'adaptation, devient disponible et nous l'abandonnerons pour un moment à son état de latence.

Mais en même temps l'énergie, qui maintenait l'équilibre dans sa mémoire, se relâche parce que celle-ci n'a plus besoin d'être mise en activité sans cesser et selon des règles rigides. Et en effet, nous avons constaté que, dans la rêverie et le rêve (et au cours de certaines maladies psychiques), la mémoire duplicative a libre jeu, et l'idéation par images reprend ses droits.

Dans notre étude sur la rêverie nous avons essayé de prouver que tous nos châteaux en Espagne doivent leur échafaudage à un désir secret et d'une façon générale (Freud l'a démontré pour le rêve) on peut affirmer que lorsque nous renonçons à exercer notre volonté, ou quand nous la perdons par suite d'influences que nous subissons, le désir reprend la direction suprême de nos opérations psychiques. On admettra facilement en tout cas qu'il en est ainsi lors de l'inspiration. Or, qu'arrive-t-il lorsque l'ardeur devient le régulateur des mécanismes psychiques, qui ne sont plus caractérisés par la rigidité qui leur est imposée à l'état conscient? C'est que si l'ardeur créative (qui n'est qu'une forme spéciale de la tendance à l'adaptation) est violente comme dans l'inspiration, elle dispose de toute l'énergie qui tantôt était dirigée vers les fonctions d'ajustement. Ce désir ainsi renforcé retire de l'oubli et ranime les éléments mnésiques (ou éléments complexes si l'on veut), mais il n'en retire presque jamais plus de deux à la fois! Toutefois il n'est plus tenu par aucune voie psychique établie précédemment, l'automatisme est

de la sienne. Heureusement l'auteur de *Papers on Psychoanalysis* pourrait témoigner lui-même qu'il n'en est rien. Après cette déclaration il est assez piquant de comparer l'autre description, qui part du point de vue médical: ... « Nous ne pouvons qu'être frappés par le but atteint par la plupart des actes ordinaires d'oubli. Si le champ de la conscience était rempli de toutes sortes de souvenirs inutiles et encombré par d'autres processus psychiques, lorsqu'on veut concentrer son attention sur un problème actuel et bien délimité, le résultat serait évidemment que l'adaptation à la réalité serait sérieusement compromise. J'estime d'ailleurs que, d'après l'opinion générale des psychologues, c'est dans cette direction-là que nous devons chercher à comprendre le problème du rappel et de l'oubli comme il se présente ordinairement. Si un mécanisme de répression existait déjà dans le but d'exclure de la conscience divers processus mentaux, qui y amèneraient de la perturbation — car il ne faut pas perdre de vue que la répression est active depuis les périodes les plus reculées de la vie — il ne pourrait que sembler naturel qu'il en soit fait usage pour la fonction plus utilitaire d'exclure également les processus devenus inadéquats lorsqu'arrive le moment d'appliquer l'esprit aux problèmes de la réalité » (p. 118).

aboli. Inversement la pensée par images, réprimée à l'état conscient en faveur de la pensée symbolique en paroles conventionnelles, est de nouveau disponible et peut suivre ses propres voies, au hasard, au gré de ses caprices.

L'intellection préconsciente dispose ainsi du maximum d'énergie psychique ou d'attention à concentrer sur les éléments mnésiques ranimés; il n'est plus entraîné, plus lié par les synthèses anciennes qui demeurent dans l'oubli; non seulement la mémoire synthétique ne le gêne plus, mais l'oubli des souvenirs duplicatifs est tout aussi grand; et il dispose du mécanisme concret que constitue la pensée par images. On comprend dès lors pourquoi, comme le constate H. Poincaré, « l'inconscient dans l'invention ne fait pas le travail mécanique qu'accomplit l'automatisme ». Cependant il y a encore quelques autres facteurs à considérer : Non seulement le procédé de jugement inconscient que nous avons reconnu dans les discussions précédentes, et qui est uniforme à travers la série animale reste à sa disposition. Mais, comme nous l'avons vu, il est libre d'entraîner dans la préconscience l'usage du langage et des seules synthèses conscientes utiles à son but, de sorte qu'il jouit en même temps des avantages de deux états de conscience différents. L'invention est donc le résultat de la *collaboration* de nos deux états de conscience avec prédominance du plus primitif. La distraction au contraire, est à tous ses degrés, le résultat du *conflit* des mêmes états, dans lequel le plus primitif l'emporte.

En résumé les avantages de la pensée préconsciente qui conduit à l'invention se résument en : une puissance plus grande d'oubli, un pouvoir évocateur qui semble plus fort par suite de l'oubli absolu qui l'accompagne, et le don de la représentation en images mouvantes. De sorte qu'inventer c'est oublier les dissemblances et objectiver les ressemblances, c'est presque se souvenir et oublier à propos. Et de fait tous les penseurs savent que pour créer du nouveau il faut commencer par oublier à peu près tout ce qu'on s'est assimilé sur son sujet.

Conformément au programme que nous nous sommes tracé ci-dessus il nous faut dire également quelques mots de la rêverie en rapport avec l'inspiration. Après ce qui vient être dit il ne faudra pas y insister bien longuement car le lecteur en aura déjà remarqué lui même les analogies que nous pouvons résumer comme suit : c'est une forme d'intellection dans laquelle on retrouve tous les facteurs qui font de l'inspiration un produit supérieur de l'intelligence, mais mêlés à tous les défauts résultant d'un relâchement de l'attention, d'une moindre quantité d'énergie psychique dépensée à son édification. Dans l'invention le désir renforcé fait penser à celui de l'animal à l'affût de sa proie. Dans la rêverie le désir est faible, jusqu'au point de ne pas nous empêcher de nous endormir.

Mais la différence fondamentale, c'est que la rêverie applique une autre

méthode de synthèse que l'inspiration, car elle constitue surtout une recherche de moyen. Il est vrai qu'elle donne quelquefois lieu à un rapport nouveau entre deux éléments mnésiques (comme dans la fantaisie à la page 26), mais c'est un pur hasard, croyons-nous. Le désir qui l'inspire acquiert rarement la force qui l'anime dans l'inspiration, de sorte que, comme un animal, la rêverie change souvent de but et a des sauts imprévus. Alors que dans l'invention la synthèse qui unit les éléments mnésiques n'est jamais perdue de vue, la rêverie fait fréquemment usage de ressemblances vagues ou absurdes (comme dans la fantaisie de la puce), ce qui révèle un recours à des synthèses inférieures que la raison consciente rejetterait, mais qui rappellent celles de très jeunes enfants et d'aliénés, et celles des animaux dressés. On dirait que les synthèses supérieures sont tombées dans l'oubli et que seules celles d'un type plus primitif restent disponibles. Comme dans le coq à l'âne l'esprit se contente de simples assonances pour passer d'un ordre d'idées au suivant, tandis que la mémoire duplicative est pleinement revivifiée à l'occasion. Enfin la visualisation joue un plus grand rôle. Les mêmes caractères, poussés à un degré plus prononcé d'absurdité encore, s'appliquent aux rêves.

A la conclusion de ce chapitre nous voulons faire remarquer encore combien nos affects jouent un grand rôle dans les diverses opérations de notre appareil mental et particulièrement dans l'invention. C'est grâce au désir de trouver que nous persistons à porter en nous, toujours près du seuil de la conscience, le problème que nous nous acharnons à vouloir résoudre. C'est le même désir qui, par suite d'un rapprochement soudain et d'une visualisation heureuse, finit par le solutionner, puisque notre volonté n'y est pour rien. C'est encore le désir qui nous avertit des tentatives infructueuses de notre second moi — au moins quand nous avons appris à nous observer nous-mêmes —, qui nous informe que le résultat est proche, et qui, lorsque les recherches préconscientes ont enfin abouti, annonce à notre moi sentimental la joyeuse nouvelle (1). La joie de trouver du nouveau doit d'ailleurs être un sentiment commun à tout le genre humain, si l'on pense à l'empressement avec lequel les jeunes surtout accueillent toute nouveauté; c'est comme si elle réveillait dans leur esprit une tendance vieille comme le monde. Et comme elle contrebalance bien le misonéisme des vieux, né en même temps qu'elle ! L'esprit loge

(1) Nous avons en effet distingué deux stades dans l'intuition : 1° l'avertissement par nos affects, qui peut précéder l'autre phénomène pendant un laps de temps appréciable : « (Pendant que nous rédigeons un travail, constate Romanès, que de fois ne sentons-nous pas pour ainsi dire, qu'une certaine idée est sur le point d'être énoncée, bien que se soit une vérité que nous ne puissions immédiatement faire passer dans des mots) » ; 2° l'accueil dans la conscience de la conclusion de la pensée, le phénomène intellectuel.

ainsi côte à côte bien des contrastes : le misonéisme en face du goût pour le nouveau ; le rappel du souvenir à côté de l'activité de l'oubli ; la spontanéité contrebalancée par la répression ; la volonté quelquefois vaincue par le désir ou la passion, et ainsi de suite.

Mais ce qui fait souvent le sujet de nos réflexions, c'est la singulière tendance qui caractérise l'homme conscient de ne jamais tourner son attention vers ses sentiments. Il fait comme les psychologues, qui n'ont été frappés par la mémoire duplicative, que dans des cas où elle se manifestait d'une manière exagérée. De même nous tournons quelquefois notre regard mental vers notre for intérieur pour constater que le moral est bien bas p. ex., mais ce n'est qu'exceptionnellement. Le plus souvent nous nous contentons de dire : « Je suis enchanté » à la vue d'un ami que nous affectionnons réellement, mais sans remarquer que nous exprimons ainsi un sentiment qui est monté du plus profond de notre être. Ce n'est vraiment que lorsque les affects de notre inconscient nous causent une agréable surprise, que nous commençons à nous douter un peu que nous avons réellement un second-moi, qui pense, sent et agit pour nous, qui veille sur nous sans jamais se lasser. Mais à côté des inspirations heureuses qu'il nous procure, il présente aussi un autre aspect que nous sommes enclins à perdre de vue. Au cours d'une vie humaine le second-moi forme bien des idées qui portent la marque de la bête et se présentent au seuil de la conscience. Mais c'est à peine si nous daignons reconnaître leur existence. Nous les réprimons immédiatement, nous les refoulons d'où elles sont venues, nous n'écoutons pas la voix de l'animal qui nous suggère des actions que la morale et les conventions sociales réprouvent. Elles n'en ont pas moins été formées, et chacun pourra se convaincre par l'observation de soi-même qu'elles sont l'expression de désirs, bestiaux quelquefois, mais invariablement réprouvés par notre civilisation. C'est là le revers de la médaille, dont l'inspiration ne nous révèle que le beau côté. Autant nous accueillons l'invention avec joie dans notre conscience, autant nous en défendons l'accès aux pensées animales que nous suggère la bête qui dort au fond de chacun de nous. Ce sont ces pensées réprimées qui se révèlent parfois par un geste, un mot qui nous échappent et que la psychoanalyse étudie sous le nom de psychopathologie de la vie quotidienne (1).

Mais parfois aussi cette répression aboutit au symbolisme : le désir refoulé revient alors sous un déguisement. Ainsi l'on constate que les

(1) Cf. S. FREUD. — *Psychopathology of everyday life*, UNWIN, London, 4^e édit., 1917 ; KOLLARITS. — *Observations de psychologie quotidienne*, Archives de Psychologie, t. XIV, 1914 ; MAEDER. — *Contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne*, même revue, t. VI, 1907, et notre propre étude *Le Rôle de l'Inconscient dans la vie quotidienne*, collection du *Flambeau*, Bruxelles (sous presse), etc.

poètes qui ont chanté l'amour en strophes immortelles sont précisément ceux qui en ont les amours les plus malheureuses. Leur désir non satisfait s'est extériorisé en vers admirables. Mais nous devons arrêter ici, quoiqu'à regret, ces considérations qui nous éloigneraient de notre sujet.

Ce ne sont pas seulement nos affects et les idéations qu'ils provoquent, que le moi conscient ne choisit jamais pour sujet de ses observations : il n'y a aucun mécanisme physique qui attire jamais son regard. Nous nous contentons d'accueillir les bienfaits que l'inconscient nous procure et à les traduire en paroles, ou d'autre part à refouler ses produits lorsqu'ils nous déplaisent; mais nous ne reconnaissons jamais son existence. Il est le serviteur invisible dont nous acceptons l'aide avec la même insouciance que l'enfant manifeste vis à vis des bienfaits de ses parents. C'est une chose trop naturelle pour mériter qu'on s'y arrête. Seulement cette attitude ne satisfait pas le psychologue qui se propose d'étudier précisément ce que le vulgaire néglige de considérer.

Il nous faut également protester contre l'opinion assez répandue que l'inspiration serait impersonnelle et comme l'exprime GELEY « totalement indépendante des acquisitions » (1). Toute la discussion qui précède prouve le contraire et nous pouvons résumer ainsi notre argumentation : Pour nous l'invention est le pendant de l'obsession. La seule différence qui les sépare est la nature de l'affect qui cause l'idéation préconsciente et qui est agréable et accueilli dans la conscience dans un cas, désagréable et repoussé dans l'autre. Mais qui irait soutenir que l'obsession présente un caractère impersonnel ? D'autre part quoi de plus personnel que la façon concrète de se représenter les éléments intellectuels dans l'acte de la comparaison préconsciente. N'avons-nous pas pu montrer que dans la première de nos observations (pp. 109-110) la forme adoptée pour cette concrétisation était déterminée par une lecture que nous avions faite ?

Pour ce qui est de l'assertion de GELEY, toute cette étude tend à prouver que sans mémoire il n'y a pas d'intellection possible : Dès lors tout notre travail n'est qu'une protestation contre sa manière d'envisager l'inspiration.

Au moment de terminer ce chapitre nous voulons encore faire observer combien le désir, responsable de l'inspiration, et qui n'est qu'une forme spécialisée, humanisée de la tendance au bien-être, est un facteur puissant d'adaptation. Or, comme il opère sous le seuil de la conscience, (c'est à dire qu'en dehors du cas où il parvient à une conclusion heureuse il ne gêne en rien les fonctions habituelles d'accommodement au milieu), il doit avoir été d'une utilité incontestable dans l'histoire des êtres orga-

(1) G. GELEY. — *De l'Inconscient au Conscient*, p. 140, op. cit.

nisés. De plus il opère avec des souvenirs, en l'absence des objets naturels, des obstacles qu'il s'agit de vaincre, sans être pressé par les circonstances d'aboutir immédiatement. C'est pourquoi nous devons supposer que cette tendance, commune dans toute la série zoologique, a été un facteur important de l'évolution psychique. Mais ce n'est pas encore tout : nous avons retrouvé le même affect dans l'analyse de la perception et de la conception aussi bien que dans l'invention, et nous avons été chaque fois amené à admettre, qu'à côté du facteur interne, le milieu est surtout pour le moi la source où il puise les éléments de ses intellections. Pour ces divers motifs nous ne pouvons nous empêcher d'admettre à notre tour que le désir, la tendance à l'adaptation, l'élan vital, commun dans toute la série zoologique, a été un des facteurs les plus importants de l'évolution psychique, surtout depuis le moment, impossible à fixer, où l'affect est devenu indépendant pour son réveil de l'excitation extérieure, dès que l'accent psychique a pu se déplacer du non-moi sur le moi.

Enfin nous pouvons aussi nous figurer sur quels éléments repose l'analogie qui a été établie de tout temps entre la mentalité des inventeurs et des artistes d'une part, et de l'autre celle des enfants. Les uns et les autres se caractérisent par la facilité avec laquelle ils s'abandonnent à leur idéation affective, voire à la prédominance de leurs affects sur leur volonté. Tous ils ont le don de visualiser avec une grande aisance, qualité qui disparaît lentement avec l'âge, comme nous avons constaté précédemment la régression graduelle de la mémoire duplicative comme moyen d'appréhension du monde extérieur. Tous il nous frappent par l'instabilité de leur attention, qui, nous l'avons reconnu, constitue une caractéristique de l'idéation affective. Enfin les uns et les autres possèdent une facilité remarquable à ne pas tenir compte des synthèses habituelles, d'éviter les chemins (psychiques) battus, ceux-là par suite de leur inexpérience, ceux-ci par l'étendue de leur pouvoir d'oubli.

Nous pouvons donc dire en guise de conclusion à cette étude du « processus interne », que, du moment où elle abandonne l'automatisme psychique, qui est sa forme habituelle, la conception humaine s'expose à aboutir à des résultats de qualité inférieure, excepté dans l'inspiration. Ici encore la roche Tarpéienne est près du Capitole, et le plus sage est de s'en tenir au juste milieu, à faire comme tout le monde. Et à toutes les conceptions affectives, qui ne portent pas la marque de la supériorité, nous pouvons appliquer les paroles de FREUD : « Nous avons trouvé précédemment d'une façon empirique, que les processus incorrects que nous avons décrits (à propos du rêve) ne se font qu'au moyen de pensées (souvenirs) refoulées. Nous saisissons maintenant une autre partie de la connexion. Ces procédés incorrects sont ceux qui sont primaires dans l'appareil psychique. Ils font leur apparition chaque fois que des idées (souvenirs) abandonnées par la répression préconsciente, sont laissées à

elles-mêmes et peuvent emprunter une partie de l'énergie mentale non-réprimée de l'inconscient qui cherche une décharge... Ces processus appelés « incorrects » ne sont pas réellement des altérations de la pensée normale défective, mais des modes d'activité de l'appareil psychique lorsqu'il est libéré de son inhibition consciente » (1).

(1) Cf. S. FREUD. — *Interpretation of Dreams*, p. 480, op. cit. Nous différons de FREUD par la terminologie seulement, parce que cette étude nous a obligé de préciser nos termes et de distinguer soigneusement entre « souvenir » et « pensée ».

CHAPITRE IV.

Les Mouvements inconscients.

Exemples de mouvements, inconscients chez l'homme. — C'est la répression qui se relâche. — Comparaison avec l'automatisme animal. — Signification de l'affaissement de l'intelligence. — La mémoire automatique est la réplique psychique de l'automatisme de l'animal. — L'accueil de l'idée dans la conscience est l'équivalent psychique de son passage dans le système moteur. — La répression des mouvements affectifs a lieu au stade inconscient également.

Les chapitres précédents ont été consacrés à l'examen des phénomènes de l'esprit qui correspondent avec les deux premières phases du cycle primitif : « excitation extérieure-processus interne-réaction motrice ». C'est à l'étude de cette dernière phase que nous allons nous attacher dans les pages qui vont suivre.

P. JANET a été le premier en France, croyons-nous pour montrer que l'homme, placé par la maladie dans des conditions psychologiques inférieures, peut être amené à réagir irrésistiblement, automatiquement suivant « des synthèses, qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant », retombant ainsi dans une des conditions caractéristiques de l'animalité. De même il a montré le premier que cet automatisme psychologique était en rapport étroit avec la faculté de perception, c'est à dire avec une des facultés conscientes : « On prévoit maintenant que dans ces instants clairs, les mouvements vont suivre le progrès général et que l'aboulie va disparaître. Si Marcelle a réussi à lire deux lignes qu'elle ne connaissait pas et si elle les a bien comprises, il est inutile de vérifier l'état de ses mouvements; je puis garantir d'avance qu'ils sont corrects et qu'elle prend sans hésitation un objet nouveau, (alors que dans ses crises elle ne peut pas saisir des objets non familiers). En effet j'ai toujours vu ces deux phénomènes être parallèles. *La perception et la volition des mouvements ne sont au fond qu'une seule et même chose, une opération mentale unique* » (1).

(1) Cf. P. JANET. — *Névroses et Idées fixes*, t. I, pp. 51-52, op. cit.

Nous voulons reprendre la question au point où il l'a abandonnée et essayer de faire avancer sa solution d'un pas en nous basant sur les dernières données de la science.

Les malades de JANET présentaient un trouble profond dans leurs activités mentales conscientes. Mais la simultanéité entre les troubles de la conscience et l'automatisme des hystériques, qui a été souvent constatée, aurait dû suffir, même en l'absence des expériences du savant psychiatre français, à faire surgir l'hypothèse qu'entre les deux phénomènes il doit exister une relation intime. Nous en avons en effet tous une tendance spontanée à appliquer la méthode de concordance. De plus nous avons fréquemment déjà rencontré des exemples dans lesquels il s'agissait d'opérations purement mentales, que la conscience exécutait défectueusement, d'automatismes psychiques, mais non musculaires, sans qu'il pût y avoir soupçon de maladie. Il n'y a pas de doute que si nous pouvions analyser des cas où de même un sujet normal, parfaitement équilibré, manifeste des automatismes moteurs du même genre que ceux des malades de Janet, la comparaison serait de nature à jeter une vive lumière sur notre problème.

Or il se fait précisément que nous possédons dans notre collection un grand nombre d'observations qui peuvent servir à pareil rapprochement, et nous commencerons par en communiquer quelques unes ci-dessous. Parmi celles-ci il y en a, il est vrai, dont nous avons déjà fait usage ailleurs, mais ça n'enlève rien à leur force probante (1).

1) Je me trouve avec mon fils chez le médecin. A un moment donné ce dernier ordonne au cours de son examen : « Respirez profondément ». Je constate bientôt que je me livre moi-même à des inspirations bien plus profondes que mon enfant. La pensée de respirer a envahi mon système musculaire malgré moi.

2) Une maman fait réciter sa fille pour moi. A mesure que l'enfant avance je regarde, secrètement amusé, la mère, dont la bouche se contracte ostensiblement, sans qu'elle s'en aperçoive, pour prononcer chaque mot de la poésie sans qu'un son passe sur ses lèvres. Ici encore la pensée s'extériorise par la motilité.

Nous avons depuis lors remarqué que bien des gens répètent ainsi avec un mouvement visible des lèvres les paroles qu'elles suivent attentivement. D'autres le font en lisant.

3) Les joueurs de billard et de boule ont l'habitude de pencher leur corps du côté vers lequel ils souhaitent que leur bille ou leur boule roule. Leur intention envahit leurs muscles sans qu'ils le sachent.

(1) Comme précédemment nous respectons rigoureusement le texte dans lequel elles ont été enregistrées.

4) Je m'entretiens avec une dame, assis sur un sofa. A un moment donné la dame, tout en causant, frotte son index dans le coin de l'œil. Je l'imite aussitôt et ne me rends compte de mon geste que lorsqu'il est exécuté. Mais aussitôt que je m'en aperçois je ne puis réprimer un sourire, que mon interlocutrice remarque. Je lis la surprise sur ses traits car ses paroles ne prêtaient pas à sourire et je me vois ainsi forcé de lui expliquer le motif de ma douce gaité. Je commence par lui dire : « Je vous demande pardon de vous interrompre, mais je viens de sourire parce que j'ai deviné la pensée que vous avez eue tantôt en me regardant et je vais vous la dire ». Etonnement de la dame, évidemment, d'autant plus justifié qu'elle ne me connaît pas intimement. Je continue donc en lui expliquant le mouvement qu'elle venait d'esquisser. Je vois bien qu'elle est fort incrédule au sujet du geste que je lui prête et dont elle n'a aucune souvenance. Mais son visage s'éclaircit lorsque je lui expose : « En me regardant vous avez observé malgré vous que j'ai un peu de mucosités dans le coin de l'œil. Vous avez pensé que je devrais les éloigner et inconsciemment vous avez esquissé le geste que vous auriez désiré me faire faire ». La dame sourit et acquiesce un peu étonnée encore.

5) Ma fille entre dans mon cabinet de travail et s'arrête en face de mon bureau. Elle vient me prier beau de l'amener au concert cette après-midi. Pendant qu'elle parle elle esquisse un mouvement d'adduction et d'abduction des bras, ce qui me fait dire : « Est-ce que tu penses à nager? » Comme elle connaît mon genre d'études elle m'explique aussitôt que sa pensée secrète, pendant qu'elle parlait, était : « Si je vais au concert je ne pourrai pas aller nager cette après-midi, mais je préfère encore le concert ».

L'enfant me rappelait un peu Perrette du bon Lafontaine, qui « sautait aussi transportée » à l'idée de sa vache et son veau qu'elle voyait sauter au milieu du troupeau.

Voici une observation d'un caractère un peu plus dramatique, qui prouve que même le désir le plus caché peut emprunter le système musculaire pour se rayer un passage vers le dehors :

6) La scène se passe chez un ami marié. Il adore sa femme, quoique des nuages viennent souvent assombrir le ciel conjugal. Il est notamment très excitable et croit que les reproches de sa femme, qui l'accuse d'avoir un mauvais caractère, sont fondés. Ils vivent depuis quelques semaines en ménage à trois pour ainsi dire. Un ami vient les voir journellement; il fait de la musique avec monsieur et parfois de petites courses avec madame. Mais il est laid, peu loquace et n'a pas l'air conquérant du tout. D'ailleurs le mari a une entière confiance dans les deux autres partenaires. Un jour que je suis en visite chez eux, le mari et l'ami exécutent à quatre mains une symphonie de Beethoven pour moi, qui suis assis dans un canapé dans l'autre coin du salon. Madame se tient debout du côté de l'ami et tourne les pages.

A la fin de l'exécution, Madame, dans un état qu'on peut appeler une distraction, et au cours de laquelle, comme je devinai par après, elle s'était sans doute adonnée à une rêverie adultère, fit ce qui suit : Elle se trouvait à ce moment-là exactement derrière l'ami. Elle se pencha sur lui pour laisser sa poitrine reposer sur sa tête et esquissa un mouvement comme pour le prendre dans ses bras. Je surpris un léger arrêt à peine perceptible dans ce mouvement, puis elle l'élargit pour comprendre dans la même embrassade les deux pianistes.

Mais le mari avait également remarqué le geste, comme il me le confia plus tard. Il ne dit rien, mais... peu de mois après il obtint le divorce à son avantage (1).

7) Lorsque, par hasard, j'accompagne mes enfants à une séance de cinéma je n'en sors jamais sans avoir enrichi ma collection d'observations. L'autre jour on projetait sur l'écran un film représentant à un moment donné une scène dramatique du Far-West. Deux hommes, couchés sur le sol, luttaient de toutes leurs forces pour atteindre un revolver chargé qui se trouvait presque à portée de leurs mains. Celui qui pourrait le saisir sortirait vainqueur de la lutte. Tandis que les combattants faisaient des efforts désespérés pour mettre la main sur l'objet dont dépendait leur vie, efforts aussitôt annihilés par l'adversaire, je suivais les péripéties malgré moi avec une attention des plus vives, je dirais : avec un intérêt infantile. Tout à coup *je me surpris moi-même en train d'exécuter des mouvements avec les épaules*. Je me rendis compte instantanément que je participais à la lutte, que je me figurais être à la place du personnage sur l'écran qui avait mes sympathies, je faisais des efforts intérieurs, j'exécutais dans mon imagination, mais aussi avec mon corps, les mouvements nécessaires pour m'emparer du revolver. Aussitôt le charme était rompu, évidemment, et je ne pus réprimer un sourire, qui fit bientôt place à la satisfaction d'avoir pu observer sur moi-même des mouvements inconscients comme je tâche toujours d'en surprendre chez les autres.

A une autre occasion, dans la même salle, le pianiste de l'orchestre n'était pas de première force et tomba hors de mesure. Je suis amateur du piano moi-même avec le sens du rythme très développé. C'est à cette

(1) Il n'est peut être pas inutile, pour ceux qui s'occupent de l'étude de l'inconscient, de signaler que la suite a prouvé que le mari a au contraire un bon caractère. Mais nous sommes tentés d'expliquer sa surexcitabilité par le fait que son second moi avait déjà des soupçons que son moi conscient refusait d'admettre. On peut dire qu'en règle générale cette nervosité est toujours l'indice d'un conflit entre les deux états de conscience. De plus le fait que le mari remarqua le geste décrit est une seconde preuve qui corrobore notre supposition. C'est le second moi qui veillait comme dans le cas de l'observation du train de Folkestone.

circonstance, probablement, qu'il faut attribuer le fait que tout à coup je me surpris faisant des efforts intérieurs pour faire retomber le mauvais artiste en mesure, comme si j'étais le chef de l'orchestre. Au même moment je constatais que *j'exécutais* avec la partie supérieure du tronc *des mouvements rythmiques* indiqués par la mesure dans lequel le morceau était écrit. Heureusement il faisait noir dans la salle et que j'occupais une loge du fond !

8) Une dame raconte à ma femme que sa fille vient d'accoucher d'un gros garçon. Mais elle y ajoute ce détail typique : « Je n'ai pas pu rester dans sa chambre pendant l'accouchement. J'ai subi, comme vous le savez, une opération dans l'abdomen, et les efforts que je faisais malgré moi, comme pour l'aider, provoquaient une telle douleur que j'ai dû renoncer à rester auprès d'elle ».

Faisons remarquer à cette occasion que la distinction entre muscles volontaires et involontaires n'a rien d'absolu et qu'elle diffère d'espèce à espèce.

Nous pouvons résumer ces diverses observations en disant qu'elles semblent prouver que dans chaque cas la conscience s'est laissé surprendre. Comme chez les hystériques et les somnambules il y a exécution de mouvements, dont le moi conscient ne se rend pas suffisamment compte pour les arrêter, et ces réactions se produisent suivant des associations anciennes, familières. De plus elles constituent des réalisations extérieures d'intellections, provoquées par l'affectivité exclusivement.

Les discussions précédentes nous ont suffisamment familiarisés avec le phénomène des manifestations spontanées de notre moi inconscient, et les fonctions de la répression qui est chargée d'annuler leurs effets de façon à constituer un individu normal, libre de ses pensées comme de ses actes, pour que nous ne devions plus nous arrêter à des considérations préliminaires, et que nous puissions au contraire entrer d'emblée au cœur de notre sujet.

Dans les pages précédentes nous avons successivement constaté et analysé les mécanismes psychiques suivants :

1) Une revivification spontanée de la mémoire duplicative ou synthétique est en rapport avec une fonction de répression correspondante qui en neutralise les effets et les règle de telle manière que nous pouvons, dans l'acte de la pensée volontaire ou dans l'acte du simple rappel, recourir alternativement et arbitrairement à l'une ou à l'autre. Nous avons vu également que lorsque dans l'appareil psychique la tension volontaire diminue soit par suite de maladie, soit de plein gré, la plus primitive des deux est la dernière à disparaître et elle nous rend relativement le moins de services.

2) A l'idéation abondante et spontanée, provoquée par nos désirs sous

le seuil de la conscience, correspond une activité qui règle l'accès des résultats de cette intellection dans la conscience : elle peut ouvrir le passage aux synthèses que l'intuition qualifie d'utiles; elle renvoie dans les profondeurs de l'inconscient (où elles suivent une autre voie que nous n'essayerons pas de décrire ici) les conceptions qui résultent de désirs inopportuns ou blâmables. Mais quand l'énergie mentale baisse, cette idéation affective a libre jeu, seul l'accès à la conscience lui restant interdite, au moins chez l'individu normal.

Si nous considérons les cas ci-dessus à la lumière de ces procédés mentaux nous sommes naturellement amenés à supposer qu'ils nous révèlent un troisième aspect du mécanisme de la répression; en effet les mouvements spontanés que nous avons observés nous frappent tous indistinctement comme « ayant échappé » aux personnes qui les ont exécutés. « Un mouvement, un mot qui échappe » (et un mot résulte aussi d'un mouvement coordonné des organes de la parole), telle est en effet l'expression usuelle que nous employons pour désigner le phénomène qui nous occupe; mais l'expression vulgaire même comprend déjà la conception de la répression. C'est qu'il est d'observation courante que nous nous retenons en tout temps pour ne pas agir; mais ce n'est que quand ces efforts dépassent une certaine limite, surtout lorsque des sentiments violents, que nous parvenons à grand peine à contenir, nous assaillent, que le délicat mécanisme, qui constitue la conscience, est dérégulé et que la maîtrise de la motilité passe de la volonté aux affects, du moi conscient au second moi. Toutefois lorsque rien ne menace notre équilibre mental il n'y a plus rien non plus qui nous avertisse que cette fonction de répression se poursuit automatiquement, aussi bien que les autres opérations mentales que nous avons étudiées précédemment. Elle n'en est pas moins active. Mais, nous venons de le voir, elle peut se laisser surprendre sous cet aspect aussi bien que sous les autres. De même qu'un souvenir peut nous obliger à répéter mentalement une expérience qui nous a émue, qu'une idée subliminale peut nous absorber irrésistiblement, de même la répression motrice peut être surprise et laisser la réaction interne s'achever dans les muscles.

L'idée qu'une des fonctions de la conscience consiste à réprimer les mouvements spontanés est loin d'être nouvelle d'ailleurs. A preuve cette citation que RIBOT emprunte à FERRIER (*Les Fonctions du Cerveau*) : « La faculté de fixer l'attention et de concentrer la conscience dépend de l'inhibition du mouvement. Pendant le temps où nous sommes occupés par une idéation attentive nous supprimons les mouvements actuels, mais nous maintenons en état de tension plus ou moins considérable les centres du mouvement, auxquels sont unis les divers facteurs sensitifs de l'idéation.

« En réprimant la tendance à la diffusion externe dans les mouvements

actuels nous augmentons la diffusion interne et nous concentrons la conscience. Car le degré de conscience est inversement proportionnel à la quantité de diffusion externe active. Dans l'attention la plus intense, tout mouvement qui diminuerait la diffusion interne est également arrêté. Aussi, quand nous pensons profondément, les actions automatiques elles-mêmes sont arrêtées, et on peut remarquer qu'un homme qui, en se promenant, tombe dans une méditation profonde, s'arrête et reste en repos » (1). Ribot épouse d'ailleurs ce point de vue et le développe comme la suite nous le montrera.

Nous pouvons donc admettre ce premier point, que dans la plénitude de nos moyens intellectuels la conscience empêche l'envahissement de notre système musculaire par les représentations mentales qui ont une tendance à s'y parachever, à compléter le cycle originel dont il a été si souvent question au cours de ces pages, ou comme JANET l'exprime : « Toute sensation, toute émotion tend à se développer, se compléter en se manifestant toujours par les mouvements et les actes dont elle est inséparable ».

C'est ici aussi le moment de rappeler l'opinion de BERGSON : « Le cerveau maintient l'équilibre entre l'excitation extérieure et la réaction motrice ».

Mais cette première conclusion nous donne matière à réflexion, car elle montre combien ce cycle complet accompli par l'homme (perception sans avertissement du moi conscient — conception sans que le moi y participe — réaction motrice sans nous en rendre compte) nous rapproche de la réaction animale où tous ces phénomènes se passent aussi le plus souvent sans conscience. Dès lors une comparaison entre ces deux manières d'agir s'impose.

D'habitude on a vite fait de résoudre cette question en disant que l'animal réagit automatiquement ou par réflexes. Mais encore faut-il s'entendre sur ce qu'on veut dire par là. Nous demandons de nouveau à la psychologie animale de nous renseigner. Mais avant d'y procéder et pour éviter l'ambiguïté dans la suite de l'exposé, considérons un instant quelle est la distinction qu'on établit entre automatisme et réflexe. Parmi les nombreuses définitions qui ont été proposées nous préférons celle de GRASSET, qui a le grand mérite d'être claire : « Etymologiquement un acte est dit automatique quand il paraît spontané et qu'en même temps il est soumis « à un déterminisme rigoureux, sans variations et sans caprices » ... *L'acte automatique reproduit sans avoir besoin d'une impulsion extérieure actuelle.* C'est ce qui le distingue de l'acte réflexe... Voilà donc les deux éléments qui caractérisent essentiellement les actes automatiques et les distinguent de ce qui n'est pas eux : ils sont spontanés, *ce qui les distingue des actes réflexes* ;

(1) Cité par TH. RIBOT. — *Les Maladies de la Volonté*, p. 160, ALCAN, Paris, 1887.

ils ne sont pas libres, ce qui les distingue des actes psychiques supérieurs » (1). Sans vouloir entrer ici dans une discussion des deux termes nous pouvons cependant faire remarquer, et cela suffit pour nos besoins actuels, que d'après cette définition un même acte peut tour à tour être réflexe et automatique, celui de fermer les paupières p. ex., un mouvement qui peut être amené spontanément par excitation interne, ou par excitation externe, un rayon de lumière p. ex. C'est dire que nous rencontrons ici une distinction analogue à une de celles que nous avons été amené à reconnaître entre la Perception et la Conception, qui sont toutes deux des synthèses tour à tour provoquées par le non-moi et par le moi. Pour la discussion qui va suivre il importe donc peu qu'il soit alternativement fait usage des mots *automatisme* ou *réflexe*, car ce détail, qu'on ne pourrait pas négliger en d'autres circonstances, n'est point de grande importance pour ce qui va suivre.

Si maintenant nous interrogeons la psychologie zoologique nous apprenons que chez la bête tout acte, intelligent au début, c'est à dire exécuté avec un certain degré de conscience, devient dans la suite automatique sans qu'elle en ait encore conscience. Il se fait ainsi que l'animal nous rappelle au début faiblement ce qui se passe chez l'homme conscient, et plus tard il nous fait songer aux cas où notre moi conscient se laisse surprendre. Voici ce que nous apprend à ce propos HACHET-SOUPLET : « Il est très instructif de suivre chez les animaux la transformation d'un acte raisonné en un acte réflexe. Si vous prenez par exemple un chat qui, une première fois, a su ouvrir une armoire, peu de temps après qu'il a donné cette preuve d'intelligence, je veux dire avant que les mouvements lui permettant de faire jouer le loquet aient pu se transformer, par la répétition, en réflexes secondaires, et si vous remplacez la porte pleine de l'armoire par une porte grillée, le chat n'ouvrira cette porte que si vous avez mis en place l'appât. Répétez ensuite l'expérience un très grand nombre de fois, en mettant toujours l'appât, vous obtiendrez des mouvements réflexes d'origine intellectuelle et le chat finira par ouvrir l'armoire dès qu'il la verra, sans que l'appât s'y trouve et par conséquent sans avoir aucun motif raisonnable d'agir ainsi » (2).

L'expérimentation nous apprend donc que l'animal manifeste une tendance à l'automatisme. Mais ce n'est pas tout. Dans le cas ci-dessus nous pourrions à la rigueur encore supposer que malgré les apparences c'est tout de même le moi inconscient de la bête que déclanche l'automatisme, comme dans les huit observations précédentes c'est le moi inconscient des sujets qui est au fond la cause des mouvements qui leur ont échappé. Mais il semble que cet automatisme animal ne s'arrête

(1) Cf. Dr GRASSET. — *Le Psychisme inférieur*, p. 6, op. cit.

(2) Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *La Genèse des instincts*, p. 227, op. cit.

pas là. Nous laissons encore la parole au même psychologue : « Quand vous apprenez un exercice quelconque à un animal supérieur, par exemple à un chien, au moyen de la persuasion, c'est-à-dire en lui faisant comprendre ce qu'il doit faire, nous ne tardons pas à constater que ses mouvements, d'abord conscients, fréquemment répétés, tendent à devenir automatiques. Et il est aisé d'établir qu'ils se reproduisent, au bout d'un certain temps, *en dehors de la volonté de l'animal*. Ils finissent par devenir de véritables manies dont la mise en jeu est liée à *certaines influences extérieures*, telles qu'un ordre verbal, un geste du dresseur, etc. Nous citons cette preuve du retour à l'inconscience des mouvements acquis parce qu'elle est très décisive et des plus importantes » (1).

Elle est importante en effet parce que maintenant le doute n'est plus permis. Il s'agit bien d'un réflexe que l'animal ne peut supprimer. Nous y voyons un phénomène inverse à un autre que nous avons étudié précédemment. En effet lorsque nous avons tracé un parallèle entre la Perception et la Conception nous avons été forcé d'admettre que nous nous trouvions en présence de deux procédés de synthèse qui offraient dans leur mécanisme la plus grande ressemblance, mais avec cette différence toutefois, c'est que dans la Perception c'est le monde extérieur qui provoque la synthèse, qui met la mémoire et l'énergie psychique en branle, tandis que dans la Conception cette initiative part du moi conscient ou inconscient. Nous avons même ajouté que les choses se présentaient comme si le moi avait réussi à tirer profit, à mettre à son service le mécanisme inconscient qui est résulté de la mise en contact avec le milieu, qui s'est édifié spontanément pour son assimilation, et nous avons parlé d'un déplacement de l'accent psychique du non-moi sur le moi. Car nous pouvons nous figurer qu'il faut subir le milieu avant de pouvoir y réagir.

Ici au contraire il semblerait résulter des données de la psychologie zoologique que l'animal manifeste aussi une tendance entièrement inverse : après que le moi a conçu une manière de réagir l'accent psychique a une tendance à se déplacer sur le non-moi qui peut alors déclencher la réaction sans l'intervention du moi, voire même malgré le moi. (Cf. notamment l'observation de HACHET-SOUPLET dans la note au bas de la page 27). C'est comme si la mémoire duplicative s'emparait de la synthèse entière et tendait à reproduire toute l'expérience, du moment que la première image du film est reconnue.

Mais un instant de réflexion atténuera sensiblement la surprise qu'une telle constatation pourrait provoquer, car nous avons constaté chez l'homme un phénomène qui est comparable à cette tendance spontanée. Nous avons vu en effet que l'esprit humain n'est pas entièrement libre

(1) Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *Examen psychologique des animaux*, p. V, op. cit.

non plus dans ses synthèses. Evidemment, en présence d'une excitation il n'est pas lié à une réaction pour ainsi dire unique, comme l'animal; au contraire, il a le choix entre un certain nombre de manières de riposter qui va croissant avec le degré de développement de l'intelligence; mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne lui reste pas de choix en dehors de ses synthèses anciennes, qui s'imposent à lui, comme elles s'imposent à l'animal. Entre les deux il n'y a donc qu'une différence de quantité non pas de qualité : au haut de l'échelle le choix peut se porter sur un certain nombre de synthèses anciennes; plus on la descend plus le choix devient réduit; mais partout le passé s'impose avec la même force, partout il tend à se reproduire. La différence réside donc dans l'étendue du choix. (Nous avons vu que le moi parvient à appréhender de plus en plus à mesure que le psychisme se développe).

Mais si de l'automatisme animal l'esprit a au cours de l'évolution passé à l'automatisme humain, si l'accent psychique au lieu d'être attaché au non-moi et de tendre au réflexe, est resté attaché au moi et permet le choix, ce résultat n'a pu être atteint qu'en opposant à la tendance de la mémoire duplicative une autre tendance capable de la tenir en échec et de permettre à l'esprit de se prononcer pour l'une ou pour l'autre alternative. En d'autres mots le passage de l'automatisme musculaire à l'automatisme psychique nous conduit encore une fois à présupposer dans l'esprit un mécanisme de répression ou d'inhibition, capable de provoquer l'arrêt, préalable au choix. Or ce mécanisme se retrouve dans la bête et c'est encore HACHET-SOUPLET qui nous l'apprend :

« Mais la conscience ainsi abolie n'est-elle pas capable de se réveiller quand cela devient nécessaire pour la sauvegarde de l'animal, dans le cas où, par exemple, en agissant mécaniquement, il risquerait de se blesser à cause de la présence d'un objet extérieur? C'est ce que nous avons observé de la façon la plus certaine chez un merveilleux petit chien, Paddy, terrier irlandais, que nous avons eu pour compagnon pendant près de quinze ans. Dressé à certains exercices par persuasion, il les exécutait aveuglement. Ainsi ayant l'habitude de faire un saut au-dessus d'une barrière à un certain point de la piste, il finit par exécuter ce saut au même point de la piste, sans qu'il y eut aucune barrière à franchir. C'était l'automatisme absolu; mais si l'on plaçait sa barrière de façon qu'en la franchissant il risquât de se heurter à un appareil quelconque, il refusait le saut; l'instinct de la conservation était ici assez puissant pour réveiller la conscience » (1). Ainsi, sous l'empire de certains affects l'animal lui-même est capable de réprimer, d'arrêter son automatisme musculaire. Dans les lignes que nous venons de citer l'auteur appelle cet affect l'instinct de la conservation. Nous éprouvons un certain scru-

(1) Cf. HACHET-SOUPLET. — *La Genèse des Instincts*, p. 228, op. cit.

pule à employer le terme instinct, parce qu'il sert à désigner des processus qui n'ont entre eux qu'une ressemblance très vague, et nous ne pouvons en approuver l'usage que dans le sens de mémoire héréditaire pour des raisons que nous espérons pouvoir développer prochainement. Mais nous comprenons tous cependant ce que Hachet-Souplelet entend par instict de la conservation. Ce n'est qu'une forme de la tendance à la conservation de soi-même, un aspect de l'élan vital. Or tous les motifs, qui poussent un homme ou un animal à adopter une certaine ligne de conduite et à en rejeter certaines autres, partent du même principe et se réduisent tous à la même chose : éviter la douleur, obtenir le plaisir, ces deux mots pris dans leur acception la plus large évidemment. De sorte que nous pouvons dire que l'élan vital qui pousse l'être vivant à réagir contre le monde extérieur est le même qui le conduit à exercer un choix parmi ses réactions possibles. C'est là un point dont nous reprendrons la discussion plus loin, car c'est au phénomène de l'inhibition, en tant que condition préalable au choix, que nous voulons nous arrêter ici.

Si nous nous reportons par la pensée à l'origine de la vie nous pouvons nous imaginer que le premier choix de l'être a dû porter sur une de ces deux alternatives : la contraction ou l'immobilité. Or aussi loin qu'on descende dans la série on peut constater, que dans des conditions données, que l'intelligence humaine peut discerner, le mouvement ou l'immobilité ne se produit pas au hasard mais suivant des règles fixes; donc il y a choix. Il y a en même temps répression ou inhibition. Il est difficile de s'imaginer qu'un être unicellulaire soit doué de mémoire duplicative, mais remontons un peu l'échelle, et reprenons l'exemple du *solen evis* p. ex., dont il a été question à la page 29. Là il devient admissible que l'inhibition, la répression de l'animal est due à son expérience personnelle, parce qu'il se rappelle, sans en être conscient, le désagrément qui l'attend au sortir de son trou. Bref, nous sommes en droit de conclure que la répression est née au moment où la mémoire duplicative seule n'a plus suffi à l'adaptation. Et au même instant où le jugement inconscient, dont nous avons parlé plus haut, permet de reconnaître la similitude entre les conditions extérieures et les images mnésiques, et laisse libre cours à l'automatisme préétabli, il est capable de la décision inverse en cas de dissimilitude, ou de similitude dont l'animal connaît les suites désagréables. C'est ce que nous exprimions plus haut en disant que la répression est à la base du choix. On peut encore rendre cette conclusion d'une autre manière : dès l'origine il faut un jugement pour permettre à la motilité de se déclencher, le jugement inconscient de similitude. Mais nous avons aussi vu précédemment que le jugement de ressemblance et de dissemblance est à l'origine de la synthèse qui s'opère dans la Perception et la Conception, ce qui revient à dire que toutes les opérations mentales que nous distinguons dans l'intellection humaine se retrouvent

aux débuts de l'animalité. Ce n'est là d'ailleurs que la confirmation d'une opinion exprimée précédemment par d'autres psychologues.

Mais l'histoire mentale donne l'impression que la mémoire duplicative joue dans la vie de l'animal un rôle plus important que chez l'homme. (C'est intentionnellement que nous n'établissons pas de distinction ici entre la mémoire musculaire et la mémoire psychique : cette distinction sera examinée plus loin). Nous croyons cependant que ce n'est là qu'une apparence et que la vérité est tout autre. En effet les répétitions automatiques dans lequel nous voyons retomber l'animal se retrouvent chez l'homme mais sous la forme d'images mnésiques. Nous avons en effet pu constater, dans l'analyse du mécanisme de la Perception et de la Conception, que l'esprit recourt à tout instant à la mémoire duplicative pour se figurer quels seront les effets d'un complexe mnémonique évoqué : à l'état préconscient ce recours peut amener la revivification complète du film enregistrant l'expérience, mais à l'état conscient le procédé est plus concis, plus abrégé, parce qu'alors l'effet se ranime presque au même instant que la cause. C'est ce que nous avons examiné longuement dans les chapitres précédents. Mais que l'esprit suive le plus long chemin ou le plus court, il n'en reste pas moins vrai que dans nos tentatives de solution, dans nos essais mentaux nous faisons en esprit ce que l'animal fait avec ses muscles : nous revivifions automatiquement un mode de réaction ancien.

C'est précisément parce que nous pouvons exécuter cette répétition mentalement, parce que nous pouvons parcourir dans notre esprit les réactions que la bête laisse passer par ses muscles, que nous sommes capables de préparer le futur, que nous pouvons anticiper. Mais comme l'animal peut anticiper également nous pouvons admettre, que le mécanisme mental qui le lui permet, ne diffère pas essentiellement du nôtre. Il est probable qu'entre les deux il n'y a qu'une différence de degré, non pas de nature : dans l'acte de la délibération anticipative nous disposons de plus de « films » qu'eux.

Ici nous pouvons interrompre la discussion pour un instant pour constater, en guise de première conclusion, que l'automatisme psychique de l'homme ne diffère pas essentiellement de l'automatisme moteur de l'animal, et que la répression, qui inhibe nos mouvements inconscients, a pour parallèle une fonction similaire à tous les degrés de l'échelle zoologique. Il nous reste à montrer comment des images mémorales de l'homme peuvent représenter des mouvements réels exécutés par l'animal.

Cependant nous ne pouvons pas entamer cette question immédiatement car il nous reste à commenter un phénomène que nous n'avons pu suffisamment mettre en lumière au cours de l'argumentation que nous venons d'arrêter : C'est notamment le phénomène de l'effacement de l'intelligence (le « lapsed intelligence » des Anglais).

Tous les psychologues animaliers ont insisté sur le fait que la bête perd la conscience de ses actes une fois qu'elle les connaît bien. C'est là un fait bizarre à première vue, sans conteste; mais cette impression s'évanouit si on le rapproche d'autres faits similaires qui nous permettent d'apprécier sa portée biologique. Car de même, « l'enfant a besoin d'oublier mille fois les prolégomènes de toute initiation aux langues antiques pour les posséder à fond, pour les manier ensuite sans même s'en apercevoir. De même que l'enfant finit par réciter imperturbablement, comme un phonographe, les déclinaisons, de même que le militaire porte les armes d'instincts, le pianiste joue sans regarder ses doigts et le versificateur, sans en avoir conscience, coule les mots d'une langue dans la forme d'un poème à règles fixes » (1).

Nous voyons ainsi que l'effacement de l'intelligence n'est pas limité à l'animal seulement, c'est un phénomène psychique général qu'il faut interpréter du point de vue génétique. Il doit être le résultat d'un mécanisme qui rappelle étrangement la répression, puisqu'il a pour conséquence de faire disparaître de notre horizon mental ce qui, à première vue, devrait rester continuellement à la portée du regard mental.

Il sera facilement admis qu'en examinant le phénomène de l'évanouissement de l'effort conscient chez l'homme et la bête, il y a avantage à le considérer d'abord chez le premier parce que nous sommes plus familiers avec sa psychologie; mais il faudra alors choisir des exemples qui permettent un parallèle direct avec le comportement animal. Nous croyons que le problème de l'apprentissage satisfait bien à ces conditions puisqu'à la rigueur on peut parler aussi bien d'apprentissage animal que de l'apprentissage d'un état. Or que se passe-t-il lorsqu'un apprenti apprend à manier la lime, p. ex.? Tout d'abord il lui faut une attention soutenue pour obtenir un résultat proposé et nous constatons également qu'il dépense une force musculaire disproportionnée avec l'effet à obtenir et qu'on peut d'ailleurs parfaitement mesurer. Ce qui nous intéresse surtout c'est qu'il concentre toute sa mémoire visuelle, tactile et musculaire sur son travail conscient, à telle enseigne qu'il n'a pas le loisir de penser à autre chose, et qu'à la fin de sa journée sa fatigue intellectuelle égale au moins celle de ses muscles. L'ouvrier qui connaît son métier au contraire obtient avec sa lime tous les résultats désirés avec un minimum d'application d'énergie psychique ou musculaire. Il lime automatiquement, et son esprit est tellement détaché de son travail qu'il peut en toute aisance se livrer en même temps aux occupations intellectuelles les plus diverses. Nous voyons ainsi apparaître un des premiers avantages qui résultent de l'effacement de l'intelligence : la mémoire n'étant plus occupée à la

(1) Cf. P. HACHET-SOUPLET. — *Examen psychologique*, etc., p. 153, op. cit.

recherche de l'adaptation présente, elle devient libre pour de nouvelles réactions ou adaptations. Il suffira de rappeler ici ce que nous écrivions à une autre occasion : si la mémoire synthétique, réveillée par le désir en quête d'un procédé d'adaptation, devait constamment prendre une part prépondérante dans chaque acte de la vie courante, la routine n'existerait pas, l'esprit ne ferait qu'inventer toujours et encore sans bénéfice pour lui-même.

L'automatisme systématique des réactions envers le monde extérieur a mis à la disposition de l'esprit suffisamment d'énergie psychique pour qu'il pût édifier peu à peu un mécanisme mental parallèle au premier, l'automatisme psychique, dont il a déjà été question si souvent et sur lequel nous devons encore revenir dans ce chapitre. Seulement le processus ne s'est pas développé plus loin car lorsque la mémoire psychique fonctionne d'une manière quelconque, elle n'est plus disponible pour les autres mécanismes que nous connaissons.

Un deuxième avantage qu'entraîne l'effacement de l'intelligence et que nous ne citons ici que pour mémoire résulte de la vitesse et de la précision que la réaction acquiert.

De ce que les procédés conscients descendent ainsi dans les stratifications profondes de l'inconscient il résulte une économie de temps et d'énergie psychique. Mais ce n'est pas sans bénéfice pour l'être vivant. Chaque individu dispose en effet d'une somme d'énergie constante. Si elle est entièrement dépensée pour l'adaptation immédiate, il n'en reste guère de disponible pour mettre en action les autres mécanismes mentaux. Or, l'exemple des femmes qui rêvaient tout en exécutant leurs ouvrages de main, de l'inventeur dont le second moi résoud un problème pendant que le moi conscient gagne le pain quotidien, du poète qui doit parfois interrompre son travail volontaire pour laisser s'extérioriser les vers que son inconscient a construit pendant ce temps et à son isu, tout cela nous dit que l'énergie psychique, rendue libre par l'effacement de l'intelligence, par l'acquisition de l'automatisme, est utilisée ailleurs.

Nous avons eu l'occasion de montrer à l'aide d'exemples que de fait la synthèse mentale ne s'arrête jamais, qu'elle se poursuit au contraire sans cesse sous le seuil de la conscience tant que dure la vie, et l'ancienne psychologie ne se rendait pas suffisamment compte que, pas plus que les autres fonctions vitales, les opérations mentales ne cessent jamais : elles continuent tant pendant le sommeil que pendant la veille, quoiqu'à « des étages différents » pour reprendre une vieille métaphore. Mais de ce travail obscur nous ne nous rendons guère compte, quoique la tradition, vieille comme le monde, ait fixé l'expérience de la race dans des dictions suggestifs comme celui-ci : « la nuit porte conseil ». Cependant nous croyons qu'un avenir prochain prouvera que cette rumination inconsciente est

aussi indispensable pour l'intelligence que l'acte même de la prise de contact avec le non-moi.

En dehors de la vitesse de réplique et de l'économie d'énergie que nous venons de mentionner comme résultant de l'abréviation que l'effacement de l'intelligence entraîne, il est possible de considérer ce procédé de réduction sous un autre angle encore. De même que le moi conscient ne fait usage, dans l'acte de la synthèse perceptuelle ou conceptuelle, de la mémoire duplicative que d'une façon télescopée, qui met côte à côte les souvenirs de la cause et de l'effet, de même on pourrait dire qu'il a une tendance à mettre la réaction près de l'excitation en réduisant le processus interne à un minimum. On pourrait encore soutenir que nous sommes ici en présence de deux aspects différents d'un même phénomène psychique, qui vise à une simplification des opérations mentales, et qu'ils sont tous deux un résultat de la répression dont nous apprenons ainsi à connaître une nouvelle et quatrième fonction.

Enfin nous ne mentionnons plus que pour mémoire que l'automatisme zoologique a pour résultat de faire acquérir à l'animal une stabilité dans la réaction, qu'en présence de la versatilité de son attention nous avons considéré comme un équivalent psychique de la volonté.

Un mécanisme aussi général que celui de l'effacement de l'intelligence ne peut donc pas être le résultat d'une suite incompréhensible de hasards, et les avantages qui en résultent et que nous venons de passer en revue nous obligent à admettre, que nous nous trouvons bien en présence d'une fonction active ayant une portée biologique bien déterminée.

Nous pouvons à présent continuer notre discussion et nous demander si les images mnésiques, que la mémoire duplicative fait passer sous notre regard interne, ne constitue pas le parallèle des contractions musculaires, dont l'animal ne peut pas s'affranchir dans certaines circonstances.

C'est là en effet une hypothèse que nous allons étayer à l'aide des arguments que nous trouvons dans les psychologues qui ont écrit sur la mémoire. Nous partons de la conception que l'animal qui a l'habitude d'exécuter une suite de mouvements coordonnés quelconques retient cette série aussi bien à l'aide de sa mémoire psychique qu'à l'aide de sa mémoire musculaire. Nous avons observé le même phénomène précédemment, mais limité au monde des idées, lorsque nous faisons remarquer que la mémoire duplicative retient les synthèses inconscientes dans l'ordre où elles se font. Nous invoquons ici l'autorité de VAN BIERVLIET, qui nous apprend, dans un passage qui a été souvent cité, que : « quelle que soit leur nature, les images cérébrales sont des quantités de mouvement. Ces mouvements traversant les centres nerveux doivent les déformer, et par conséquent y laisser une modification constante, diminutif de la modification intense qui est l'image actuelle, et cela, non seulement dans

les cellules de l'écorce où la représentation devient consciente, mais dans les fibres nerveuses qui y mènent ou qui en partent. Partout où un courant nerveux a passé, depuis l'organe des sens qui l'a reçu d'abord jusqu'au muscle dans la contraction duquel il est résolu, il laisse une déformation plus ou moins profonde dans les parties traversées.

« Il faut remarquer que tout ceci n'est nullement une hypothèse mais une vérité établie sur l'expérience d'une part, et les lois de la mécanique, d'autre part.

Quand on envisage le problème de la mémoire, on lui donne généralement une portée infiniment restreinte; on ne considère le plus souvent que la seule mémoire consciente chez l'homme et chez les animaux supérieurs, la mémoire des centres supérieurs du cerveau. Mais *toutes les parties solides ou demi-solides de l'organisme retiennent aussi bien, peut-être mieux que l'écorce cérébrale* » (1).

Étant donné donc un animal qui, pour un motif quelconque, est amené à arrêter ou supprimer une réaction musculaire donnée, on peut se figurer sans peine qu'il a pu répéter cette réaction mentalement. Cela revient à dire que, *grâce à la répression, l'animal est parvenu graduellement à rendre sa mémoire psychique indépendante du système moteur*. Or, comme à l'origine toute intellection était étroitement associée au mouvement, un autre point hors de discussion, nous pouvons nous imaginer que la mémoire primitive doit être inséparable du mouvement.

Par ce simple rapprochement, préparé longuement il est vrai, par les discussions précédentes, nous entrons en possession d'une clé qui va nous permettre de donner une solution à bien des mystères et de confirmer des opinions émises par les psychologues et les philosophes les plus illustres.

Nous nous reportons d'abord à nos analyses antérieures, au cours desquelles nous avons soutenu que, pour des motifs que nous avons alors détaillés, à l'état préconscient l'esprit recourt à des procédés d'idéation primitifs, propres au stade animal. Parmi les raisons sur lesquelles nous avons basé notre opinion nous devons relever celle-ci, c'est que (notamment dans la rêverie de la puce) chaque fois qu'il était question de mettre une suggestion à l'essai, de recourir à la mémoire duplicative, les images devenaient animées et notre personne y jouait en effigie un rôle actif. De même nous avons découvert que les images, employées dans la perception de l'étincelle et dans les analyses d'inspirations, étaient douées de mouvement, mais à un degré moins prononcé. Nous trouvons donc ici que nos deux hypothèses se confirment l'une l'autre. C'est à dire que d'une part dans l'esprit primitif les images doivent être douées de mouve-

(1) Cf. J. J. VAN BIERVLIET. — *La Mémoire*, p. 128, DOIN, Paris, 1902.

ment; et d'autre part, lorsque dans l'esprit humain les images acquièrent de la mobilité, c'est un indice qu'il retombe à un stade primitif d'idéation.

En tout cas, nous comprenons maintenant pourquoi la pensée est l'équivalent psychique d'un mouvement, la mémoire duplicative psychique a commencé par le remplacer grâce à l'inhibition. Et lorsque les éléments constitutifs du film sont évoqués par les procédés de la mémoire synthétique pour être réassociés ils conservent leur mobilité, avec une tendance à la perdre à mesure que se développe la faculté de penser avec des mots, des abstractions.

D'un autre côté notre hypothèse de la simultanée primitive des mémoires psychique et musculaire, toutes deux duplicatives, nous fait mieux comprendre cette conclusion de Janet : « il n'y a pas deux facultés, l'une, celle de la pensée, l'autre, celle de l'activité, il n'y a à chaque moment qu'un seul et même phénomène, se manifestant toujours de deux manières différentes ». De même nous pouvons expliquer le cas du sergent de Bazeilles et tous les autres analogues par un retour à la réaction animale dont le chat de Hachet-Souplet représente le type.

La même hypothèse éclaire également notre description de la mémoire duplicative comme plus primitive et plus caractéristique de l'animal que la mémoire synthétique, tout en faisant encore toujours partie, et une partie indispensable, de l'outillage psychique de l'homme. C'est sans doute dans ce sens qu'il faut comprendre cette opinion de DWELSHAUVERS : « L'erreur de la plupart des théories psycho-physiologiques de la mémoire provient de ce que l'on considère la mémoire représentative ou intellectuelle comme primaire; or, la mémoire, pour qui étudie sa nature physiologique, est exclusivement motrice » (1).

Si notre raisonnement est admis ce serait peut-être le moment de rappeler que c'est, croyons nous, le grand philosophe A. FOUILLÉE, qui le premier a appelé l'attention sur le phénomène que nous considérons ici lorsqu'il a écrit cette pensée profonde : « Toute idée est une représentation intérieure de l'acte ». Elle a d'ailleurs été reprise et développée par TH. RIBOT qui y revient dans tous ses écrits : « Comme la représentation d'un mouvement est un mouvement qui commence, elle peut, quand elle est forte, se parachever et devenir un mouvement réel ». (*La Vie inconsciente et les Mouvements*). — « Le principe fondamental qui domine la psychologie de la volonté sous sa forme impulsive, à l'état sain comme à l'état morbide, c'est que tout état de conscience a toujours une tendance à s'exprimer, à se traduire par un mouvement, par un acte. Ce principe n'est qu'un cas particulier, propre à la psychologie, de cette loi fondamentale : que le réflexe est le type unique de toute action nerveuse.

(1) Cf. G. DWELSHAUVERS. — *La Synthèse mentale*, p. 76, ALCAN, Paris, 1908.

A proprement parler, l'activité dans l'animal n'est pas un commencement mais une fin, une cause mais un résultat, un début mais une suite. C'est là le point le plus essentiel qu'il ne faut jamais perdre de vue ». (*Les Maladies de la Volonté*).

Nous nous limitons à ces citations pour reconnaître que GRASSET a fait observer, et avec infiniment de raison semble-t-il, que « si tout processus psychique volitif (et nous croyons pouvoir ajouter désormais : affectif) a une tendance à se traduire par un mouvement, la réciproque est également vraie : les actes moteurs font naître la disposition psychique correspondante ». Cette vérité ne se démontre pas seulement par l'étude de l'hystérie et de l'hypnotisme; c'est sur ce mécanisme que reposent la plupart des rites religieux à l'usage des fidèles, et indépendamment de tout acte de foi chacun peut en faire l'observation sur lui même.

Nous rappelons encore que notre théorie inclut également que la tendance au mouvement diminue lorsque la pensée opère avec des symboles au lieu d'images d'objets; comme l'écrit Ribot « avec les idées abstraites la tendance au mouvement est à son minimum; ces idées étant des représentations de représentations, de purs schémas, l'élément moteur s'affaiblit dans la même mesure que l'élément représentatif ». C'est peut être ce qui explique pourquoi la pensée abstraite est possible. En effet toute l'énergie psychique, qui devient disponible par suite du fait que la répression de la tendance au mouvement se rapproche de zéro, peut être avantageusement concentrée sur les éléments de la pensée.

Mais inversement l'étude de l'inconscient permet de constater que, lorsque le second moi fait usage de mots ou d'expressions abstraites, il a une tendance à leur restituer un sens concret, à les comprendre dans leur sens propre et non figuré, à leur restituer la mobilité primitive, ce qui peut donner lieu, surtout si la pensée inconsciente s'achève dans le système moteur, à des observations curieuses. La littérature de l'inconscient en offre un grand nombre d'exemples mais enfin d'éviter une digression qui nous éloignerait de notre sujet nous nous bornerons à en signaler deux seulement :

Lorsque nous étions au front notre logement à une certaine époque était à quelques pas de notre mess. Etant détaché auprès de l'armée britannique et en portant l'uniforme, nous avions à en observer la consigne qui prescrivait qu'en dehors du service un officier devait toujours être ganté et porteur d'une canne. Or donc, un jour qu'à l'heure du déjeuner nous avions été absorbé dans notre chambre à prendre quelques notes, nous fûmes surpris de constater que nous étions gantés et tenions à la main notre canne, alors que nous ne devions faire que les quelques pas qui nous séparaient de notre mess. Ces gestes insolites, que nous avions exécutés machinalement, nous parurent dignes d'une petite analyse, car d'habitude nous négligions la consigne pour un si court trajet. Un instant

de recueillement suffit pour nous donner la clé de l'énigme : Nous avions murmuré en nous-mêmes : « Nous allons aller manger » (en Anglais). Notre second moi avait compris cet « aller » dans le sens de « promener », « marcher » et immédiatement le souvenir inconscient de la consigne s'y était associé et s'était extériorisé par les gestes que l'on connaît.

Le pasteur suisse O. PFISTER, qui est surtout connu pour ses études de psychologie religieuse, communique l'exemple suivant : Une dame souffrait depuis 15 ans de névralgie faciale et avait épuisé tous les traitements : électro- et hydrothérapie, drogues, extraction de dents, sans succès. Enfin l'analyse psychologique fit découvrir que sa douleur datait depuis l'époque où elle avait été gravement froissée par son mari. Pendant qu'elle racontait la scène la patiente porte la main à la figure, pousse un cri de douleur et dit : « C'était comme si je recevais un soufflet en plein visage ! » La malade avait concrétisé sa pensée, son expression, par une voie musculaire et elle était guérie dès que le médecin le lui fit remarquer » (1).

Dans un autre ordre d'idées lorsque Wundt croit qu'un mouvement familier, qu'un animal voit ou entend exécuter par un autre, tendra également à se transformer en mouvement, ce qui a été confirmé expérimentalement, nous pouvons nous figurer de quoi il s'agit. C'est un processus très primitif qu'on désigne ordinairement par « instinct d'imitation », mais qui n'est ni plus ni moins instinctif que tous les autres mécanismes psychiques que nous avons passé en revue, et qui est dû à un défaut de répression partout où il se présente (2).

Normalement l'homme ne peut réprimer volontairement que les mouvements dont son moi conscient est averti. C'est ce que Grasset exprime ainsi : « Le psychisme polygonal est bien plus près de l'acte moteur que le psychisme supérieur ». Mais l'exemple des bègues qui prononcent correctement en chantant, du malade qui retrouve son chemin lorsqu'il s'avise de penser à autre chose, et d'autres semblables prouvent que la répression est une fonction très délicate qui — dans des conditions normales — sait exactement quand elle doit inhiber et quand il faut livrer passage à la tendance duplicative. Or, répétons-le, en dehors de nos répressions volontaires, c'est le moi inconscient qui assume ce rôle jour et nuit. Mais ce dernier peut également fonctionner défectueusement et les contractions musculaires à refouler peuvent lui échapper et avoir lieu quand même, comme nous l'avons vu dans les observations que nous avons communiquées au début de ce chapitre.

(1) Cf. Dr O. PFISTER. — *Die Psychoanalytische Methode*, p. 233, KLINKHARDT, Leipzig, 1913.

(2) Pour ne pas trop allonger ce travail nous ne dirons rien de plus de l'instinct de l'imitation et de la contagion mentale dont, d'après nous, cette théorie fournit également la clé.

Pour terminer cette discussion nous voulons encore faire remarquer que le fait, que la répression est parvenue à un moment donné de l'histoire mentale à rendre les mémoires psychique et musculaire indépendantes l'une de l'autre, est encore plus important que nous ne l'avons admis jusqu'ici, car à présent nous n'avons encore considéré qu'une face de la médaille. Nous avons en effet envisagé uniquement les bienfaits qui résultent d'une immobilisation du système musculaire. Mais si nous en examinons le revers nous voyons qu'au lieu d'immobiliser la motilité cette disjonction que nous étudions ici, a permis également de mettre la mémoire musculaire en activité tout en laissant la mémoire psychique en repos. L'esprit a profité de cette possibilité pour confier à la mémoire musculaire le plus d'actes automatiques possibles avec un minimum d'intervention de la mémoire psychique (sous forme de conception). Mais il a ainsi rendu utilisable une grande quantité d'énergie psychique, qui a permis à perfectionner la prise de contact avec le non-moi, c'est à dire à développer les synthèses et l'intelligence. On voit ainsi toute la signification de l'inhibition progressive des mouvements automatiques pour l'évolution de l'esprit.

Nous avons ainsi achevé la comparaison entre les mécanismes psychiques qui permettent à l'animal comme à l'homme d'anticiper sur les événements. Toutefois notre tâche n'est pas encore terminée parce qu'il nous reste à examiner un autre problème : nous croyons notamment que l'énergie psychique rendue libre par une inhibition de plus en plus parfaite de la motilité, a été utilisée pour l'édification d'un nouveau mécanisme mental : la pensée par images indépendamment du mouvement.

Cette hypothèse exprime sous une autre forme une pensée de RIBOT qu'il a ainsi formulée : « La volition que les psychologues intérieurs ont si souvent observée, analysée, commentée, n'est donc pour nous qu'un simple état de conscience. Elle n'est qu'un effet de ce travail psychophysiologique, tant de fois décrit, *dont une partie seulement entre dans la conscience* sous la forme d'une délibération. De plus, elle n'est la cause de rien. Les actes et mouvements qui la suivent résultent directement des tendances, sentiments, images et idées qui ont abouti à se coordonner sous la forme d'un choix. C'est de ce groupe que vient toute l'efficacité. Et d'autres termes, et pour ne laisser aucune équivoque, *le travail psychophysiologique de la délibération aboutit d'une part à un état de conscience, la volition, d'autre part à un ensemble de mouvements ou d'arrêts* » (Nos italiques) (1).

Nous savons que l'animal peut inhiber ses automatismes sous l'empire

(1) Cf. TH. RIBOT. — *Les Maladies de la Volonté*, p. 175, op. cit.

de certains affects et procéder à un autre choix, c'est à dire que son esprit arrête la tendance à un mouvement spontané et déclanche un autre mouvement. Mais comme nous avons déjà montré précédemment qu'une conception est l'équivalent psychique d'un mouvement, nous pouvons franchir la distance qui sépare l'esprit animal de l'esprit humain. Rien ne nous empêche d'admettre en effet pour un instant qu'au moment de l'arrêt et du choix, l'animal a une lueur de conscience, dont l'état permanent de conscience de l'homme n'est que le développement. C'est une proposition qui fera l'objet d'une discussion approfondie dans le chapitre suivant, dans lequel nous passerons en revue les diverses fonctions de la conscience. Que le lecteur veuille bien nous faire crédit pour un instant et nous permettre de développer nos arguments en partant de cette base provisoire.

Nous nous représentons la conscience, pour autant qu'elle réprime et dirige nos mouvements, comme une fonction superposée au système primitif dans lequel les éléments mentaux, sous forme d'association mémoriale ou de synthèse nouvelle, passent facilement dans la motilité, trop facilement même. Mais cette fonction inhibitrice de la conscience offre cependant une différence avec celle qui lui correspond dans l'animal. Somme toute quand le chien de Hachet-Souplet s'abstient de sauter dans la piste, son inhibition porte sur la mémoire duplicative musculaire et la réaction arrêtée est remplacée par un autre mouvement tout aussi connu que le premier. La bête n'invente pas un nouveau mouvement. (L'éventualité d'une nouvelle association de contractions musculaires n'est toutefois pas exclue, mais elle constitue l'exception et nous ramène à l'invention que nous ne pouvons considérer ici). La répression de l'animal et sa lueur de conscience, qui l'accompagne, n'aboutissent donc en définitive qu'à substituer un souvenir duplicatif à un autre.

Mais le moi conscient de l'homme réprime plus que cela. Il n'inhibe pas seulement les souvenirs musculaires duplicatifs que nous voyons reparaitre en cas de maladie, comme chez le sergent de Bazeilles. Il supprime également presque tous les mouvements auxquels donne lieu l'idéation affective — la formation de synthèses nouvelles à l'aide d'éléments mémoriaux — qui se poursuit sous le seuil presque aussi abondamment que dans le champ de la conscience même. Et ce sont ceux-là que nous avons pu déceler dans les observations avec lesquelles nous avons ouvert la discussion dans ce chapitre.

Nous pouvons encore exprimer cette idée autrement en disant que de même que le moi peut disposer de la mémoire psychique de deux manières différentes (ou bien en faisant usage d'une synthèse ancienne retenue ou bien en se faisant une nouvelle) de même il peut disposer de la mémoire musculaire en déclanchant une coordination musculaire préétablie ou

en faisant avec des éléments anciens, une coordination nouvelle. La conscience toutefois peut inhiber les deux sortes de mouvements.

Or, il est un fait bien connu que les mouvements préconscients augmentent avec le degré de la distraction et diminuent à mesure que l'attention se concentre d'avantage sur un sujet librement choisi. Rendons ces expressions, empruntées à l'ancienne psychologie et qui nous cachent les mécanismes que nous voulons soumettre à l'analyse, dans nos propres termes. Être distrait, c'est dire que l'idéation préconsciente se poursuit vigoureusement aux dépens de la pensée volontaire, que le second moi s'accapare de la plus grande partie de l'énergie psychique disponible. Se concentrer sur un sujet librement choisi veut dire, que toute l'énergie psychique disponible est dirigée par le moi conscient et à sa disposition.

Lorsque donc l'idéation affective domine, le moi conscient se trouve placé dans des conditions inférieures pour réprimer les mouvements par lesquels cette intellection tend à s'extérioriser. Lorsqu'au contraire l'idéation intentionnelle se poursuit avec le maximum d'énergie mentale, l'inhibition des mouvements est parfaite. Il semble donc y avoir là une corrélation dont il s'agit de trouver la nature.

Ribot semble suggérer une bifurcation qui existerait dans le prolongement de l'idéation affective, qui conduirait « d'une part à un état de conscience et d'autre part à un ensemble de mouvements et d'arrêts. » C'est comme si la pensée pouvait ou bien passer par la conscience ou, deuxième alternative, aller exciter le système musculaire.

Mais en comparant nos deux modes d'intellection on constate entre les éléments, avec lesquels l'esprit opère dans l'un et l'autre cas, et qui sont cependant au fond les mêmes qu'il emploie dans deux états divers, une différence remarquable. En effet les éléments mnésiques ont un caractère mobile, concret et affectif lorsque le moi préconscient les associe, alors que ces mêmes éléments apparaissent plus abstraits, plus fixes, plus froids lorsqu'ils sont utilisés consciemment. C'est comme si deux personnes différentes les avaient traités, l'une leur imprimant de la vie et du mouvement, l'autre les en dépouillant au contraire. Ou encore on serait tenté de supposer que l'énergie mentale, que le moi préconscient dépense à leur revivification très intense, était plus mesurée lorsque c'est le moi conscient qui les ranime. (On dirait que les éléments mnésiques ont, en passant par la conscience comme à travers un amortisseur électrique, dépouillé une partie de leur force impulsive, quitte à traverser ensuite avec plus de modération le système moteur). On peut dès lors se demander où irait le surplus d'énergie ainsi économisé. C'est encore Ribot qui appelle notre attention sur ce fait qu'à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, l'acte de la délibération, observable pour un témoin intéressé, c'est à dire plus ou moins consciente, se prolonge de plus en plus. Ce fait d'observation nous conduit à supposer qu'entre

l'inhibition des mouvements spontanés et le prolongement graduel de l'acte de la délibération qui lui est parallèle, il y a une corrélation qui justifie l'idée que l'énergie mentale devenue disponible par l'inhibition a été employée constructivement pour édifier et perfectionner les mécanismes de synthèse que nous connaissons; et que si de même le moi conscient économise l'énergie de l'individu dans la revivification des éléments mnésiques, cette économie a pour résultat de rendre possible le fait qu'un plus grand nombre d'éléments soient successivement amenés sous le regard mental, au forum de l'esprit. De telle manière que l'énergie économisée sur la vivacité et la mobilité est utilisée pour élargir le champ des opérations spirituelles : la Perception et la Conception embrassent toujours de plus en plus d'éléments du monde extérieur, incorporés à l'esprit, et le nombre de synthèses, auxquelles ils donnent lieu, va toujours croissant.

Ensuite, lorsque le moi conscient a prononcé son *fiat*, il déclanche à son tour le système moteur, l'esprit passe de l'idée à l'acte, mais celui-ci est désormais caractérisé par l'absence d'irrésistibilité, il est moins impétueux.

Nous pouvons résumer cette argumentation en disant que par suite de l'acquisition de la conscience il semble que le moment unique, « idée-mouvement », moment d'une impulsivité incontestable, serait décomposé en une délibération prolongée, suivie d'une direction des contractions musculaires dans le cas d'un mouvement nouveau, ou d'un simple déclanchement dans le cas d'une réaction ancienne.

De fait la mobilité, inhérente aux éléments mnésiques réveillés par le moi préconscient, a disparu lorsque c'est le moi conscient qui les évoque. Cela tient sans doute aussi à ce que ce dernier pense souvent avec des « représentations de représentations, des schémas, des mots abstraits. Une chose est certaine, c'est que la pensée intentionnelle nous émeut moins que l'idéation affective. Il n'y a à cette règle qu'une exception, c'est quand nous concevons volontairement mais avec enthousiasme, ce qui veut dire que pensée volontaire et idéation affective, moi conscient et moi préconscient, volonté et désir tendent vers un but unique et se prêtent un mutuel appui : alors toute l'énergie mentale disponible est concentrée sur le but à atteindre.

Nous répétons une fois de plus que tout ceci n'a qu'une valeur théorique et que nous nous en rendons bien compte, mais théorie pour théorie, nous préférons encore la nôtre. Que fait-elle de plus d'ailleurs que relier par un fil unique un grand nombre de données que la psychologie connaît depuis longtemps mais qui n'avaient pas encore été examinées à une lumière unique?

Au surplus un petit coup d'œil rétrospectif nous permettra de nous rendre compte du chemin que nous avons parcouru depuis que nous

avons commencé cette étude et de l'uniformité de notre point de vue dans les différentes discussions que nous avons soutenues.

Nous avons trouvé jusqu'à présent que l'élan vital a amené, d'après notre conception, au cours de l'évolution mentale :

1. la répression des affects inutiles ou nuisibles dont bénéficient directement les autres affects qui conduisent à l'adaptation;

2. l'inhibition des réactions motrices duplicatives nuisibles;

3. la répression de la mémoire duplicative, ce qui a rendu possible la genèse de la mémoire synthétique, avec les avantages qui en résultent;

4. la compression de la mémoire duplicative, soit qu'elle rapproche l'effet de la cause, soit qu'elle résulte en un effacement de l'intelligence au profit ultime du développement;

5. l'utilisation consciente de la mémoire duplicative musculaire avec libération correspondante de l'intelligence;

6. la répression des idées affectives qui peuvent contrecarrer l'adaptation au milieu social;

7. l'inhibition des mouvements impulsifs, consécutifs à l'idéation affective avec extension correspondante de l'acte de la délibération.

Ce sont là autant de points, qui marquent des étapes dans l'évolution mentale, et qui semblent plaider en faveur du point de vue auquel nous nous sommes placé.

Mais il est temps que nous rapprochions de la nouvelle théorie, que nous venons d'ébaucher, les faits tels que la psychologie contemporaine nous les a fait connaître, afin de la soumettre à une espèce d'épreuve.

Nous admettons donc que lorsque nos éléments mnémoniques, réassociés déjà par nos affects, c'est à dire sans l'intervention de la volonté, ou fusionnés dans une concaténation ancienne retenue, se présentent au seuil de la conscience, deux alternatives peuvent se produire : l'esprit peut les refouler dans les profondeurs de l'inconscient ou non (1). Dans ce dernier cas ces associations doivent envahir ou bien le système musculaire ou bien le champ de la conscience.

Nous pouvons nous abstenir d'appuyer sur les observations qui figurent en tête de ce chapitre, car les données sont tellement abondantes que nous allongerions inutilement ce travail si nous devions les examiner une à une.

Le problème de l'engalissement de la conscience est résolu lorsque le moi conscient y accueille volontairement les synthèses ou les souvenirs

(1) Nous abandonnons volontairement la première alternative car elle nous entraînerait à des considérations sur les mécanismes abandonnés par l'esprit au cours de son histoire et propres à l'inconscient seulement, ce qui tombe hors du cadre de cette étude. Nous ne tenons compte ici que des seuls mécanismes inconscients qui se retrouvent à l'état conscient.

duc à l'action de nos affects. Mais si la colère s'empare de nous, l'acte irréfléchi est déjà exécuté avant que le moi conscient se rende compte de son état affectif. C'est d'ailleurs là le propre de tous les impulsifs. Leur moi conscient n'est pas averti par une communication directe avec leur inconscient comme dans l'intuition, c'est *par la perception extérieure de l'effet*, produit par leur réaction musculaire, que leur raison se rend compte de leur état interne.

Lorsque l'individu normal est obsédé par un souvenir désagréable qu'il réprime de toutes ses forces, c'est à dire qu'il tâche de bannir du champ de sa conscience, il recourt souvent à la promenade ou à une occupation manuelle quelconque au bout de laquelle il est calmé, c'est à dire que l'obsession a cessé. Que s'est-il passé? Le complexe affectif qui n'a pas été admis à franchir le seuil de la conscience l'a entraîné à des rêveries subliminales dont il ne se rend pas compte, mais le trop plein de son énergie mentale s'est lentement dépensé par la voie musculaire et dès lors l'affect peut être refoulé. C'est pour le même motif qu'en cas d'insomnie par suite de fatigue cérébrale une promenade est souvent suivie de sommeil. Dans ces circonstances-là ce n'est pas tant l'énergie attachée aux idées subliminales, que la faiblesse de la fonction répressive, qui devient cause de l'obsession. Mais dans les deux cas la tendance au mouvement réveillée par l'idéation affective subliminale est satisfaite quoique d'une manière détournée.

Nous avons exposé précédemment que le refoulement des idées affectives est rarement dirigé par la volonté, que c'est au contraire là une fonction qui s'opère spontanément, comme si notre moi veillait à l'entrée de la conscience pour écarter tout visiteur importun.

Nous comprenons dès lors pourquoi certaines personnes parlent à haute voix lorsqu'elles sont absorbées par leurs pensées, que d'autres gesticulent ou font des mouvements désordonnés. L'énergie mentale est détournée par la voie musculaire, la répression obstruant le passage vers la conscience.

La pensée tend toujours à s'achever en mouvement, même quand elle ne peut pas emprunter la voie de la conscience. Napoléon I, dit-on, « avait l'habitude de tailler dans une table ou un bras de fauteuil quand il élaborait un projet ». En termes psychologiques cela signifie que l'illustre capitaine avait l'habitude de s'abandonner à la distraction, à l'idéation affective, comme tous les penseurs, de renoncer à l'état conscient pour retrouver les avantages que nous avons décrit précédemment, et les pensées qu'il ne laissait pas passer dans sa conscience il les extériorisait par ses muscles. La tension qui s'accumule là devant le seuil se traduit chez d'autres par l'agitation des pieds, des mains, des doigts ou par des tics qu'il est facile d'observer autour de nous.

Nous décrivions plus haut comment les passionnés sont avertis ordinairement

rement de leur état affectif par une voie extérieure, c'est à dire en percevant l'effet de leurs mouvements. Nous ne résistons pas à la tentation de communiquer une observation du célèbre psychiatre américain A. BRILL, dans laquelle le même mécanisme est bien apparent, quoique dans ce cas-ci ce ne fut pas exactement le système moteur seul qui fut mis en action par l'idéation subliminale : « Une malade, dont l'attention avait été attirée sur le phénomène de la rêverie, qui prend des proportions anormales dans la névrose, racontait après sa guérison : Un jour où elle se trouvait en rue elle constata qu'elle était toute en larmes, et en recherchant le motif pour lequel elle pleurait, elle se rendit compte de ce qui s'était passé. Elle s'imaginait dans sa rêverie qu'elle avait une liaison avec un musicien célèbre qu'elle ne connaissait pas personnellement. Dans sa fantaisie elle en eut un enfant (elle n'avait pas de progéniture et probablement le regrettait). Plus tard il la planta là, l'abandonnant avec son bébé. A cette péripétie du roman, qu'elle était en train de forger, elle éclata en pleurs » (1).

D'après l'opinion populaire que nous avons recueillie au pays de Liège et qu'un psychologue de nos amis, spécialiste de l'étude du rêve, nous a dit être probablement exacte, « les rêves au cours desquels le dormeur parle à haute voix ne sont pas retenus au réveil ». S'il en était ainsi le fait devrait, nous semble-t-il, être dû à ce que cette intégration par la voie extérieure est devenue impossible. Mais on y retrouve en même temps un exemple qui étaye notre théorie. Un dernier argument que nous voulons encore faire valoir en faveur de notre thèse est celui-ci : Chacun aura remarqué que la nuit lorsque on est couché dans le lit, recherchant le sommeil, il arrive fréquemment qu'on se réveille en sursaut alors qu'on était déjà inconscient et sur le point de nous endormir. L'analyse nous a permis de montrer que ce réveil brusque est dû d'une part à une rêverie qui a provoqué un sentiment violent (analogue, quoique plus faible, à celui qui nous réveille d'un cauchemar) et qui remonte à la conscience, d'autre part au bouchage de l'accès à la motilité. Et en effet, ce réveil peut être provoqué d'une autre manière : Si la rêverie réussit à surprendre le veilleur du système musculaire et conduit à un mouvement brusque, nous redevenons conscients non pas à cause d'un affect qui remonte à la surface, mais par suite de la sensation étrange que la contraction musculaire a produite. Il y a alors de nouveau perception extérieure des effets comme précédemment. C'est là encore une observation facilement contrôlable. Il existe aussi une troisième alternative, possible également à l'état de veille : c'est que l'idée affective soit refoulée dans les profondeurs de l'inconscient.

(1) Cf. R. A. BRILL. — *Psychoanalysis*, p. 244, W. B. SAUNDERS, London, 1918, 2^e édit.

En tout cas il résulte de cette discussion que le moi conscient ne peut inhiber les mouvements qu'à condition qu'il ait pris connaissance soit des éléments mnésiques, soit des affects qui les accompagnent ou les précèdent. (La dernière alternative sera envisagée ci-dessous). On remarquera que cette règle s'applique aussi bien aux idéations de nature agréable qu'à celles qui ne le sont pas, ou encore à celles de caractère indifférent. Si nous montons à notre cabinet de travail pour chercher une adresse et que nous ne revenions tenant une enveloppe à la main, sans avoir fait le moindre effort pour mettre à exécution notre intention première, c'est parce qu'en route un souvenir, qui n'a pas dépassé le seuil de notre conscience, a été réveillé, notamment celui d'une lettre que nous avions omis d'écrire, et l'impulsion de notre second moi n'a pas pu être arrêtée par le moi conscient, parce qu'il n'avait pas eu connaissance de la conception préconsciente qui a lieu en dehors de lui.

Nous pouvons conclure également que notre sens musculaire ne nous est d'aucune assistance lorsque les affects dominent. Lorsque nos mouvements ont lieu sans l'intervention de la conscience nous n'en sommes pas plus avertis que de toutes les activités mentales étudiées précédemment. Ce sont les résultats atteints, qui, dans chaque cas, attirent notre attention consciente. Il n'y a pas d'intérêt pour le mécanisme. C'est une disposition naturelle heureuse, qui résulte du fait que tout le psychisme est orienté vers la réaction contre le non-moi.

Enfin nous croyons avoir établi d'une manière acceptable que les idées préconscientes qui ne sont pas admises à franchir le seuil de la conscience, et que la répression ne parvient pas à refouler dans les couches profondes de l'inconscient, se manifestent par la voie musculaire, ce qui est une autre façon de dire que pour les idées affectives et les souvenirs duplicatifs le passage dans la motilité est une alternative, tandis que l'accès dans la conscience constitue l'autre. (Si à ce moment-ci le lecteur n'en est pas encore entièrement convaincu, nous lui demanderons de réserver son jugement jusqu'au dernier chapitre, qui, nous l'espérons, achèvera de le persuader.) C'est d'après nous, à cette particularité de l'organisation mentale qu'il faut attribuer le somnambulisme. Normalement l'inhibition des mouvements est plus complète pendant le sommeil que pendant la veille, puisque les mouvements d'origine affective sont supprimés aussi complètement que les réactions volontaires. Mais dans des conditions que nous ignorons encore le moi préconscient, qui veille à l'accès de la motilité, peut se laisser surprendre, et nous assistons alors aux scènes nocturnes que chacun connaît. Nous ignorons si des cas de somnambulisme ont été observés parmi les bêtes. Toujours est-il qu'il ne nous a pas été donné d'observer des chiens, apparemment rêvants, chez lesquels les mouvements des pattes ou de l'aboiement étaient entièrement supprimés.

La théorie que nous avons développée dans les pages précédentes nous permet d'établir une distinction systématique entre les malades dont l'état de conscience est troublé et qui ne se rendent pas compte de leur automatisme musculaire et psychique, et les abouliques dont l'état de conscience semble parfait mais qui ne peuvent pas passer de la conception à l'acte. Ceux-là sont retombés dans un état psychique plus primitif car ils sont les jouets de leur mémoire duplicative, qu'ils ne peuvent inhiber. Ceux-ci au contraire jouissent de tous les avantages de la conscience sauf un : la connexion, qui fait penser à un système d'engrenages, entre leur conscience et leur système moteur est défectueuse.

C'est là le deuxième moment que nous avons distingué plus haut, lorsque nous comparions le complexe « idées-mouvement impulsif » du préconscient à la délibération prolongée suivie de mouvement volontaire propre à l'état conscient.

Mais dans le feu de la discussion que nous venons de soutenir il est un point sur lequel nous n'avons pas pu suffisamment insister, et auquel nous voulons accorder maintenant toute la considération qu'il mérite. Nous désirons notamment attirer l'attention sur ce fait-ci : Les mouvements affectifs, qui ne constituent pas un duplicata automatique, mais qu'on pourrait considérer comme des mouvements adaptés, peuvent être inhibés; seulement ce n'est pas là un privilège exclusif de l'état de conscience, car il est observable à des stades bien inférieurs de l'évolution mentale. A côté du chien de Hachet-Souplet, qui ne peut pas arriver à un certain endroit de la piste sans éprouver le besoin d'exécuter un saut, ou du jeune chat qui ne résiste pas à l'attrait que présente une boule de papier que notre fille lui balance devant le museau au bout d'une ficelle (1), il y a d'autres animaux qui savent garder l'immobilité la plus complète lorsque le désir, qui les anime, qui leur confère une espèce de conscience, est assez prononcé : il suffira de mentionner tous ceux qui surprennent leur proie en se mettant à l'affût. D'autre part nous pouvons nous contenter ici de rappeler la corrélation entre l'attention soutenue et l'immobilité, dont nous avons fait ressortir précédemment la signification profonde pour l'économie psychique. La seule particularité que nous voulons encore souligner c'est que cette forme de la répression animale inconsciente est encore active chez l'homme, quoiqu'il ne s'en rende pas compte. C'est cependant là un fait bien établi par l'étude de l'inconscient. Parmi les nombreuses preuves qui ont été alignées pour en démontrer l'existence nous nous contenterons de citer les deux suivantes :

(1) Cette irrésistibilité n'existe plus chez l'homme qu'à l'état de vestige. Cependant la spontanéité avec laquelle la Perception réveille le désir chez l'enfant, et le simple souvenir chez l'adulte, est ce que la répression en a laissé subsister dans l'esprit humain.

« Une personne, l'esprit absent, manipulait quelques chiffons de papier et aussi quelques papiers de valeur avec l'intention de détruire les uns et de mettre les autres dans un tiroir. Quand elle était sur le point de jeter le paquet au feu elle éprouva un arrêt de la main, comme s'il provenait d'une source étrangère, à l'effet d'empêcher la consommation de l'acte. Le moi préconscient avait reconnu, en l'absence du moi conscient, que les papiers, qui allaient être confiés aux flammes, étaient ceux qu'il fallait conserver, et avait eu assez de force pour provoquer une sensation réelle, suffisante pour arrêter l'impulsion. (L'auteur emploie le terme subconscient, mais à cette différence de terminologie nous n'attachons aucune valeur).

« Une dame, marchant dans le corridor d'un hôtel vers l'ascenseur, probablement absorbée par ses pensées subliminales, crut voir soudain devant elle une apparition qui prit la forme d'un homme inconnu, apparition qui la surprit suffisamment pour la faire arrêter et appeler son attention sur le fait que la porte donnant accès à la cage de l'ascenseur était ouverte, et qu'un moment d'inattention de plus aurait pu entraîner pour elle un accident sérieux » (1). Ce sont là des cas frappants, mais de fait chacun de nous utilise continuellement le même mécanisme mental, notamment lorsque, pendant que l'esprit est occupé ailleurs (en lisant le journal en rue p. ex.), nous évitons spontanément les obstacles que nous ne percevons pas consciemment.

Nous voulons encore revenir un instant sur le fait que tous les mouvements inconscients, que nous exécutons avec l'assentiment tacite du moi conscient ou malgré lui, mais sans qu'il en ait connaissance, se produisent à un moment de moindre résistance, lorsque l'esprit est occupé ailleurs, lorsque le degré de conscience est à son minimum. Cela confirme une hypothèse que nous avons déjà exprimée précédemment lorsque nous écrivions que la conscience n'est pas une condition indispensable pour réagir plus ou moins adéquatement envers le monde extérieur. C'est une conclusion dont l'importance n'échappera à personne mais que nous ne commenterons pas autrement ici. Nous devons cependant faire remarquer que même chez l'homme l'idéation inconsciente ne doit pas se prolonger nécessairement par les muscles volontaires. Il suffira de rappeler l'observation de la mère de l'accouchée (p. 135) et celle de la dame qui pleurait en rue sans le savoir. Si d'autre part nous réfléchissons à l'influence de nos idées affectives sur le cœur, les poumons, le système vasculaire, etc. il semble qu'il s'ouvre là des possibilités d'études comparatives entre la psychologie de l'homme et celle de l'animal, études qui n'ont guère été poursuivies depuis que DARWIN nous a montré la voie

(1) Cf. J. JASTROW. — *The Subconscious*, p. 106, op. cit.

dans son célèbre ouvrage, *L'expression des Emotions chez l'Homme et chez l'Animal*.

Nous ferons également remarquer que tous les mouvements inconscients que nous avons analysés sont l'expression de désirs. Nous comprenons dès lors toute l'importance que leur attribuait RIBOT : « *Le désir marque une étape ascendante de l'état réflexe à l'état volontaire*. Nous entendons par désirs les formes les plus élémentaires de la vie affective, les seules qui puissent se produire, tant que l'intelligence n'est pas née. Psychologiquement, ils en diffèrent par l'état de conscience, souvent très intense, qui les accompagne. *Leur tendance à se traduire en actes est immédiate et irrésistible*, comme celle des réflexes. A l'état naturel et tant qu'il est encore pur de tout alliage, le désir tend à se satisfaire immédiatement : c'est là sa loi, elle est inscrite dans l'organisme. Les petits enfants, les sauvages en fournissent d'excellents exemples. Chez l'adulte le désir n'est plus à l'état naturel ; l'éducation, l'habitude, la réflexion le mutilent ou le refrènent » (*Nos italiques*) (1).

Nous n'ajouterons à ce passage qu'une seule remarque : c'est que les désirs que nous confondons à l'état conscient avec des volitions, ne sont pas quelconques comme ceux de la préconscience. Il s'est opéré parmi ceux-ci une sélection, car seuls ceux qui permettent l'accommodation avec le milieu social sont tolérés dans la conscience et utilisés. Les autres sont refoulés. Nous voyons donc ici que si l'évolution mentale résulte d'un perfectionnement graduel, elle consiste aussi à tous les stades de développement en un processus continu d'élimination au cours duquel des mécanismes sont écartés, ou auquel l'esprit confie des tâches secondaires, tandis que l'énergie, qui devient disponible par l'atrophie de ces organes psychiques, est mise en œuvre d'une manière constructive au développement d'autres fonctions, présentes dans l'appareil mental dès l'origine.

Mais en même temps cette étude nous a permis de constater combien tous les mécanismes psychiques, qui caractérisent l'esprit humain, sont délicats et instables, combien l'homme normal lui-même retombe à tout moment dans des manières de réagir caractéristiques de l'animalité.

Ces recherches nous ont aussi fait entrevoir combien est vraie cette pensée de BERGSON : ... « La vie depuis ses origines, est la continuation d'un seul et même élan... Si les causes essentielles qui travaillent le long des divers chemins (de l'évolution divergente) sont de nature psychique, elles doivent conserver quelque chose de commun en dépit de la divergence de leurs effets, comme des camarades séparés depuis longtemps gardent les mêmes souvenirs d'enfance. Des bifurcations ont eu beau se produire, des voies latérales s'ouvrir où les éléments dissociés se dérou-

(1) Cf. TH. RIBOT. — *Les Maladies de la Volonté*, pp. 5-6, op. cit.

laient d'une manière indépendante; ce n'en est pas moins par l'élan primitif du tout que se continue le mouvement des parties » (1). Peut-être nous sera-t-il permis toutefois de faire remarquer que, contrairement à ce qu'écrivait l'éminent philosophe à la même page, ce n'est pas précisément par « une série d'additions qui ont été autant de créations... que quelque chose a grandi, que quelque chose s'est développé »; nous croyons pouvoir affirmer que les unités qui constituent la somme sont toujours restées au même nombre.

Enfin nous voulons terminer ce chapitre comme nous l'avons commencé, en citant P. Janet. Nous acquittons ainsi une dette de reconnaissance car c'est pour une grande partie grâce à ses travaux que nous avons été mis en état de concevoir la théorie des mouvements inconscients telle que nous venons de la développer : « Penser c'est se retenir d'agir ».

(1) Cf. H. BERGSON. — *L'Evolution créatrice*, p. 57, op. cit.

CHAPITRE V.

La Conscience.

La conscience est présente dans l'animal à l'état discontinu. — Elle est l'envers de l'automatisme. — Elle est liée au choix. — Explication de son caractère discontinu. — La conscience animale poursuit l'adaptation au monde extérieur. — Critère et définition de la conscience et de l'intelligence. — La genèse de la conscience. — Définition de la volonté. — La conception consciente. — La conscience de soi-même.

Parmi les divers phénomènes psychiques que nous nous sommes proposé d'examiner successivement dans ce livre, c'est le problème de la conscience qui nous a dès le début causé le plus d'appréhensions. De l'avis de tous les psychologues il est extrêmement difficile à résoudre et si nous reproduisons ci-dessous, en guise d'épigraphe, l'avis de quelques auteurs, c'est afin que le lecteur se rende compte de notre embarras. Il pourrait lui sembler que notre méthode d'exposition laisse un peu à désirer, mais il voudra bien tenir compte de ce que nous avons dû nous arrêter longuement à des questions préliminaires avant d'entrer au cœur de notre sujet. Nous nous proposons en effet de jeter ici une première ébauche de l'évolution de la conscience à travers l'histoire mentale dans le but d'arriver à la définir.

Ainsi RIBOT écrit dans *Les Maladies de la Mémoire* : « Nous commencerons même par déclarer que nous ne voyons aucune manière d'expliquer le passage de l'inconscient à la conscience. On peut faire là-dessus des hypothèses ingénieuses, plausibles; rien de plus » (p. 21). Il faut avouer que cet avis du grand psychologue français n'est pas encourageant. D'autre part les savants américains ne sont pas moins catégoriques, à preuve cette citation de Hachet-Souplet : « Sedgwick-Minot, qui a essayé de définir scientifiquement la conscience dans son beau discours présidentiel au Congrès de l'association américaine pour l'avancement des Sciences à Pittsburg, en 1902 (*La conscience au point de vue biologique*), en est arrivé à cette déclaration : « Le problème de la conscience est à la fois le plus vieux problème de la philosophie et l'un des plus nouveaux problèmes de la science. Le temps n'est pas encore venu de donner une définition satisfaisante de cette faculté et il nous faut nous contenter

de la décision des métaphysiciens, qui font du fameux *cogito, ergo sum*, le pivot de leur système. C'est en vain que je me suis efforcé de découvrir, soit en lisant, soit en questionnant les philosophes et les psychologues que je connais, une analyse plus fouillée de la conscience ». Si malgré ces avertissements sérieux nous nous sommes acharné sur le problème, c'est que nous croyons que nos travaux antérieurs, ainsi que les données de la psychologie analytique nous fournissent des éléments nouveaux, qui permettent d'approcher la question d'un côté nouveau.

Nous commençons par noter que tous nos prédécesseurs ont établi une distinction soignée entre la conscience, tout court, et la conscience de soi-même (*Selfconsciousness*). Cette distinction se justifie parce qu'elle est basée sur une différence bien sensible. La première nous montre l'individu se rendant compte de ce qui se passe autour de lui, c'est la conscience réceptuelle de Romanes; l'autre, la conscience conceptuelle, nous montre le même individu se rendant compte de ce qui se passe au dedans de lui. Il fait usage dans les deux cas du même outillage, s'il est permis de s'exprimer ainsi, mais le but est différent : l'accent passe du monde extérieur sur le moi interne. Nous admettons d'emblée, avec W. James et d'autres, que la conscience de soi-même n'est qu'un développement, un stade plus avancé de la conscience qui vise le non-moi. Les raisons de cette attitude apparaîtront dans la suite. En même temps elle simplifie un peu notre problème.

Une seconde remarque préliminaire s'impose : la langue française ne dispose que d'un seul mot pour rendre deux idées différentes, qu'on désigne en anglais par les termes : *Conscience* et *Consciousness* (consciosité, si le mot existait). Cette différence ressort quand on emploie le mot conscient dans des phrases différentes, p. ex. : « Je suis conscient de ce que je vais faire » — et « Je l'ai fait consciemment ». Ou encore : « J'ai conscience de mon état » et « Tourner sa conscience vers son état interne ». — « Je suis conscient, j'ai conscience de » marque un état. « Faire quelque chose avec conscience, tourner sa conscience vers » désigne une fonction. Pour la clarté de la discussion il est indispensable de ne pas confondre ces deux significations, — une précaution qu'il ne faut pas prendre en Anglais — et nous distinguerons dans la suite entre le moi conscient-fonction, et l'état de conscience.

Nous partons du point de vue de Grasset que « les fonctions psychiques sont les mêmes, comme nombre et espèces, dans le psychisme inférieur que dans l'ensemble du psychisme (supérieur compris). Leurs caractères et leur histoire seuls, sont différents. » C'est à dire qu'avec un grand nombre d'autres psychologues et philosophes nous admettons que, dans des circonstances à établir, l'animal peut également jouir des bienfaits de la conscience sous ses deux formes. « Certes la conscience des organismes supérieurs paraît solidaire de certains dispositifs cérébraux. Plus le

système nerveux se développe, plus nombreux et plus précis deviennent les mouvements entre lesquels il y a le choix, plus lumineuse aussi est la conscience qui les accompagne. Mais ni cette mobilité, ni ce choix, ni par conséquent cette conscience n'ont pour condition nécessaire la présence d'un système nerveux : celui-ci n'a fait que canaliser dans des sens déterminés, et porter à un plus haut degré d'intensité, une activité rudimentaire et vague, diffuse dans la masse de la substance organisée. Plus on descend dans la série animale, plus les centres nerveux se simplifient et se séparent ainsi les uns des autres; finalement les éléments nerveux disparaissent, noyés dans l'ensemble d'un organisme moins différencié. Mais il en est ainsi de tous les autres appareils, de tous les autres éléments anatomiques; et il serait aussi absurde de refuser la conscience à un animal, parce qu'il n'a pas de cerveau, que de le déclarer incapable de se nourrir, parce qu'il n'a pas d'estomac... L'organisme le plus humble est conscient dans la mesure où il se meut librement » (1).

Notre première tâche sera donc de rechercher à quel stade du développement mental il faut placer la naissance de la conscience.

Nous sommes sûr de ne pas nous tromper si nous commençons par examiner les manières d'être d'un animal qui, de l'avis général, riposte surtout d'une manière automatique ou réflexe aux excitations du monde extérieur. Quoique nous entamions nos recherches sans critère de l'état conscient (nous pouvons en découvrir un dans la suite), il est généralement admis qu'on distingue assez facilement quand un animal est à l'état de conscience et quand par contre il réagit par réflexes. Ainsi il est de règle d'admettre que des animaux qui sont en train d'épier leur proie, des poules qui avertissent leurs poussins de l'ennemi qui approche, etc. sont conscients. On dit qu'ils ont des lueurs de conscience, parce qu'ils ne se laissent plus dominer par leurs automatismes, parce qu'ils tiennent compte de ce qui se passe dans le monde extérieur. Dans des cas semblables les réflexes de la bête ne suffisent plus pour l'adapter au milieu; on a l'impression qu'elle suspend momentanément leur action.

Voyez la conduite du chat qui monte la garde auprès de la cuisinière sans en avoir l'air. Celle-ci prépare des sautés de veau, tandis que le matou ronronne, fait le gros dos et vient se frotter contre ses jupes. Mais à peine a-t-elle le dos tourné que le chat saute lestement sur la table et s'enfuit avec un morceau de viande, qu'il va déguster à son aise sous l'armoire. Faut-il que le chat ait eu conscience du moment propice pour commettre son larcin! Nous voilà loin de l'automatisme de tantôt! Que peut-il s'être passé dans l'esprit de la bête? Ne pourrait-on pas inférer des circonstances que dès le moment, où elle a perçu le fin morceau à conquérir, son

(1) Cf. H. BERGSON, — *L'Evolution créatrice*, p. 119 et passim, op. cit.

désir s'est éveillé, ses réflexes ont eu une tendance à se déclancher, mais qu'elle les a réprimés pour choisir le moment favorable?

Il semble résulter des différents cas que nous venons d'examiner que la lueur de conscience de l'animal devient manifeste lorsqu'il se prépare à une action qui rompt la monotonie de sa vie, c'est à dire lorsqu'il suspend l'automatisme de sa mémoire duplicative. En réalité ces diverses observations renferment dans une opération unique divers moments psychologiques que nous allons analyser soigneusement.

Nous commençons par constater que l'animal paraît devenir conscient quand l'habitude ne suffit plus pour lui permettre de confronter les situations que l'ambiance provoque. Et en effet, si nous nous reportons à l'homme, nous constatons chez lui également que ses actes habituels ne se signalent pas à sa conscience. On peut marcher sans s'en rendre compte, jouer du piano tout en ayant l'esprit absent, se maintenir en équilibre sur une bicyclette et pédaler sans s'en douter, etc. En d'autres termes lorsque le choix entre les réactions possibles se fait machinalement, lorsque l'individu se fie à sa mémoire duplicative, il n'a que faire de sa conscience. Tous les auteurs sont d'accord pour affirmer que l'habitude représente le pôle opposé de la conscience. Or nous avons reconnu précédemment qu'elle paraît être le résultat du moindre effort de la part de l'esprit. C'est comme si l'automatisme représentait une tendance à faire durer ce qui est bon, à perpétuer l'adaptation au milieu. Seulement les variations extérieures continuelles s'opposent à cette inertie, à cette systématisation, et provoquent l'instabilité de l'équilibre mental. Mais à mesure que l'esprit se développe il semble soutenir la lutte contre cette variabilité du non-moi. Il ne se laisse pas vaincre par les circonstances, il tâche au contraire de s'y adapter à l'aide de réactions de plus en plus nombreuses à mesure que l'on monte l'échelle des êtres. La nécessité de les surmonter, sous peine de périr, aiguise le désir de la conservation de soi-même, qui, au lieu de se laisser aller à la routine infructueuse, passe en revue toutes les synthèses dont sa mémoire dispose, pour s'arrêter parfois aux moyens les plus inattendus : que l'on songe aux sauts désespérés de la bête en cage, à l'ablation d'un membre qui le retient captif, pratiquée par le renard, le homard, etc. Nous arrêtons donc un premier point : c'est que chez l'animal la conscience semble se montrer lorsque les actes habituels ne suffisent plus à l'accommodation du milieu.

Un deuxième point que nous tenons à souligner c'est que la lueur de conscience est observable au moment où visiblement les circonstances extérieures imposent à l'animal un choix entre diverses façon de réagir. Le chat ci-dessus choisit son moment pour voler son morceau de viande, ou, si l'on veut, son automatisme (l'acte de saisir) est prêt d'avance, mais il attend pour le déclancher que les conditions soient favorables. La bête qui épie sa proie ne fait pas autrement. Les animaux savent aussi

bien que nous, et sans qu'ils s'en rendent compte, quel souvenir convient au but désiré et quand il s'agit de le laisser passer dans la motilité.

Mais en découvrant que choix et état de conscience sont deux phénomènes simultanés nous n'avons pas encore solutionné notre difficulté, parce que rien ne nous autorise à conclure de cette concordance qu'il y a entre eux une relation de causalité. Et ici les questions se posent : Est-ce que l'animal choisit parce qu'il est conscient? ou bien : Est-il conscient parce qu'il choisit? A la première nous pouvons répondre négativement car nous savons qu'il ne faut pas être conscient pour pouvoir exercer un choix. Nous n'avons donc à envisager que la seconde alternative. Nous relevons ici immédiatement l'objection qu'on ne manquerait pas de nous faire si nous ne prenions pas les devants : Précédemment nous avons écrit que, dans notre opinion, l'intelligence commence avec le choix et non pas avec la conscience, comme la plupart des auteurs l'ont admis jusqu'à présent. Et ici nous semblons nous contredire puisque nous admettons maintenant que la conscience — ou ce qui la représente chez l'être le plus primitif, capable de choix — commence avec le choix. Ce n'est toutefois là qu'une contradiction apparente et nous discuterons la question au moment opportun.

Le point sur lequel nous voulons insister ici c'est que chez l'animal la conscience apparaît au moment du choix, et la plupart du temps disparaît de nouveau du moment que la nécessité de choisir a disparu, ce qui soutient notre thèse que l'animal est conscient parce qu'il choisit. On exprime encore la même idée en d'autres termes en disant que, lorsque le milieu lui impose le choix, il devient temporairement conscient. En effet nous avons déjà pu constater à différentes reprises que l'animal tend naturellement à l'automatisme, à l'inconscience, qui représente la réaction qui coûte le moindre effort, et qu'il ne réprime ses divers réflexes que sous la pression des circonstances extérieures; nous ne reviendrons plus sur cette discussion. (Notre hypothèse n'est pas complète mais nous devons en discuter chaque élément séparément).

Nous pourrions nous contenter de faire observer que notre point de vue coïncide exactement avec celui de ROMANES, pour qui là « preuve la conscience est dans le fait de choisir », seulement cet auteur a fait également du choix le critère de l'esprit. C'est là une confusion que nous parviendrons à expliquer plus loin.

Mais chaque fois que l'ambiance force l'esprit à tenir compte d'elle, cela veut dire qu'elle oblige l'animal à faire une nouvelle perception et une nouvelle conception soit sous forme de coordination musculaire nouvelle, soit d'une manière purement psychique, en un mot, à faire de nouvelles synthèses que la mémoire retient. Le réveil forcé de la conscience n'est donc pas sans bénéfice pour l'esprit puisqu'elle augmente ses richesses, le fonde avec lequel il opère. Plus encore, l'attention que l'ani-

mal est obligé de prêter aux objets qui l'entourent, l'amène spontanément à établir de nouvelles analogies entre les images dont sa mémoire s'enrichit; le monde extérieur le force à inventer, ce qui n'est plus une fonction de la conscience, mais une fonction de l'intelligence, plus ou moins indépendante d'elle comme nous l'avons vu précédemment.

Nous devons interrompre la discussion ici, quitte à la reprendre dans la suite, parce que nous ne disposons pas encore de tous les éléments nécessaires pour la mener à bonne fin. Nous résumons donc provisoirement en disant que, d'après nous, la nécessité du choix, imposée par les circonstances extérieures changeantes, est présente dès l'origine et provoque un rudiment de conscience qui se développera parallèlement avec les autres mécanismes psychiques. Ce rudiment de conscience est fonction du plus grand effort imposé à l'esprit; ou encore : il représente la tendance à éviter la douleur, la non-adaptation.

Nous reprenons nos tentatives d'approche d'un autre côté. Nous avons fait remarquer plus haut que lorsque l'animal est conscient, cet état se présente invariablement à ce qu'on pouvait appeler un moment d'équilibre mental instable, et la lucidité de conscience dure plus ou moins longtemps suivant les circonstances.

Lorsque nous sommes à table nos deux chiens nous donnent l'impression qu'ils sont parfaitement conscients; on dirait qu'ils savent que c'est pour eux le moment où ils pourront recevoir leur part du repas, tous les membres de la famille ayant l'habitude de leur jeter une croûte de pain, tantôt l'un, tantôt l'autre. (Nous verrons plus loin pourquoi cette habitude n'a pas dégénéré en automatisme chez Cora et Bella). Ils restent alertes et éveillés aussi longtemps que le repas dure, c'est à dire tant que la satisfaction de leur désir de manger reste possible. Tous les propriétaires de chiens reconnaissent d'autre part à l'allure de leur bête quand on a oublié de leur servir leur repas; certains sujets sont même suffisamment intelligents pour faire comprendre l'oubli, dont ils sont victimes, par des gestes ou des attitudes que nous ne décrirons pas ici. Nous croyons que ces bêtes ne retombent pas dans leur apathie habituelle parce que leur estomac n'est pas satisfait; en un mot ils sont plus ou moins conscients parce qu'il n'y a pas adaptation. De même des animaux têtus ou d'autres aux aguets restent conscients aussi longtemps qu'ils répriment leurs réflexes dans un but déterminé et qu'ils connaissent. Tous ils nous font penser aux obsessions volontaires, qui augmentent le degré de la conscience humaine, p. ex. notre désir d'observation qui nous rend attentif à des gestes involontaires, des fautes de prononciation, etc. des faits de la psychopathologie quotidienne, qui échappent à d'autres. Nous en concluons que la permanence du désir, aussi longtemps qu'il n'est pas satisfait, prolonge et amplifie l'état de conscience; mais dans les cas ci-dessus cette permanence semble due au

déplaisir qu'amène la non-satisfaction, le manque d'assouvissement, ce qui est tout à fait conforme à la théorie que nous avons esquissée précédemment. La conscience serait en quelque sorte le résultat d'un effort de l'être tendant à la satisfaction.

Voici encore une observation qui confirme cette hypothèse : A de certains moments, pour des motifs que nous ignorons, Bella, notre fox-terrier, se place devant la porte, l'air éveillé, et nous comprenons à ses réactions qu'il veut sortir. Mais si au bout d'un certain temps nous ne sommes pas allé lui ouvrir, ou si personne n'est entré, lui donnant ainsi l'occasion de se sauver, deux cas peuvent se présenter : ou bien Bella pleurera (c'est ainsi que nous avons l'habitude de désigner un bruit nasal qui n'a rien de commun avec l'aboïement), ou bien il ira se coucher devant le feu en hiver, au soleil en été. Dans le dernier cas il abandonne apparemment son dessein, il renonce à son désir. Mais nous avons eu la curiosité de le suivre après que nous lui eussions ouvert la porte à la suite de ses « pleurs ». Nous avons ainsi eu l'occasion de constater qu'il court invariablement à la cour pour aller satisfaire à ses besoins naturels. Nous pouvons en inférer que le chien se rappelle la correction qui l'attend s'il salit le tapis, et que sa conscience s'éveille sous le désir d'y échapper : il aime mieux choisir le procédé décrit.

Les deux conditions, mentionnées dans le chapitre précédent lorsque nous suggérons que le réveil de la conscience est l'alternative de l'innervation du système musculaire, se confirment ici : la motilité du chien ne peut pas entrer en action, ce qui provoque un affect qui équivaut à une anticipation de douleur.

Mais c'est l'autre alternative qui nous intéresse davantage dans ce cas-ci : si le désir qui anime le chien n'est pas suffisamment vif il retombe dans son apathie habituelle. L'état conscient de l'animal ne dure que tant qu'il éprouve des besoins violents non satisfaits, tant que l'animant des désirs irrésistibles.

Le simple bon sens nous dit que l'animal n'est pas constamment agité par des envies depuis son réveil jusqu'au moment de son coucher. S'il n'est pas toujours conscient, c'est que le milieu extérieur n'excite pas constamment ses désirs : il n'est pas à tout moment obligé de choisir parce que le nombre d'excitations, auxquelles une bête est capable de réagir, est limité et de plus en plus restreint à mesure qu'on descend l'échelle des êtres. Il est comme le distrait, qui ne sait plus ce qu'il doit faire parce qu'il a perdu de vue le but qui le faisait agir. L'animal n'éprouve d'intérêt que pour un nombre limité d'objets et de situations. Il ressemble en cela aux enfants, dont l'intérêt s'étend graduellement sur un plus grand nombre d'objets avec l'âge, et à l'homme, en partant de la civilisation primitive aux sociétés les plus policées. A chaque pas que nous faisons ainsi dans cette discussion nous aboutissons invariablement au même facteur,

celui de l'affect, que nous appelons tantôt désir, tantôt effort, tantôt intérêt ou encore attention, et que nous considérerons bientôt dans une vue d'ensemble. Mais nous ne pouvons pas encore abandonner le point qui nous occupe, notamment celui de la discontinuité de la conscience animale, parce que nous devons indiquer comment cette discontinuité a pu se développer en continuité chez l'homme. Il ne suffit pas en effet de dire que celui-ci a des intérêts multiples, des désirs multiples, des possibilités de choix multiples, en comparaison de ce qui se passe dans le psychisme inférieur.

Ce sont là certes des données qui feront partie de l'outillage qui nous permettra de forcer la conscience à nous dévoiler son mécanisme caché. Toutefois il nous reste à découvrir au préalable le mécanisme interne du réveil, ainsi que le but que l'esprit a poursuivi en progressant de l'inconscience totale primitive à la conscience permanente humaine, en passant par le stade, où l'inconscience originelle alterne avec des états de conscience de plus en plus fréquents et de plus en plus prolongés. C'est à cette dernière tâche que nous allons à présent nous atteler.

Pour nous faire une idée de ce qui peut se passer dans l'esprit d'une bête au moment où, grâce à un changement dans son milieu qui vient mettre fin à son indolence naturelle, elle manifeste les signes qui nous permettent de conclure qu'elle a une lueur de conscience, demandons-nous ce qui a lieu chez l'homme dans les circonstances similaires. Prenons pour exemple un cas, où le sujet fait preuve d'une présence d'esprit peu commune. Les conditions d'un état de conscience très clair seront ainsi réalisées. Un jour il nous fut donné d'assister à la scène suivante : deux chevaux de l'armée, attelés à une charrette à deux roues (du modèle en usage à l'armée anglaise, et rappelant un bac carré suspendu très bas), et dont l'un est monté par un cavalier, prennent le mors aux dents le long d'un boulevard qui débouche sur le canal. Au moment où les coursiers affolés vont heurter du poitrail le garde-fou du quai, le soldat se renverse brusquement et se laisse tomber dans la charrette. Il évite ainsi d'être précipité dans la rivière. Il me dit quelques instants plus tard que l'idée de son mouvement lui était venue comme un éclair au moment où il vit apparaître le gouffre devant lui.

Cet homme, apparemment, n'avait pas eu le temps de faire de l'introspection dans l'intention d'observer ce qui se passait dans son esprit au moment du danger. Toute son énergie mentale était tendue vers le but à atteindre : sauver sa vie, sans autre souci de ce qui se passait au dedans ni à côté de lui. Tel, en effet, semble bien être le but de nos facultés conscientes : obtenir la réaction adéquate envers le monde extérieur.

Nous allons immédiatement examiner si la psychologie zoologique vient confirmer cette thèse, s'il en est de même chez l'animal. Il ne faudra pas de longs raisonnements pour nous convaincre qu'il en est ainsi, puis-

qu'aussi bien les moyens psychiques dont l'animal dispose ne le quittent pas lorsqu'il redevient inconscient : ils passent seulement à l'état latent comme chez l'homme quand il s'endort, et ils sont réveillés dès que l'occasion se présente pour une nouvelle réaction contre le monde extérieur. L'accent psychique porte bien sur le but à obtenir, la satisfaction du désir, et non pas sur le moyen mental ou musculaire qu'il s'agit de choisir. Personne ne croira que l'animal fait de l'introspection puisque « l'homme dans la rue », comme disent les Anglais, n'en fait pas davantage. A travers tout le règne animal la conscience est ce que W. James appelle « un batailleur vers des buts » (a fighter for ends) (1).

Reprenons pour un instant l'exemple du chat de M. Hachet-Souplet avant que son dresseur lui ait fait acquérir l'automatisme d'ouvrir l'armoire dès qu'il la voit. Pour provoquer l'acte il faut que l'armoire renferme un appât, et c'est dans le but de s'en emparer que le chat tâche d'ouvrir le loquet. Plus tard après de multiples exercices nous assistons au spectacle déconcertant que la bête se sent poussée au même acte, alors qu'elle n'en retire plus aucun avantage. Mais nous savons à présent comment interpréter cette tendance : le chat est devenu un automate grâce à la tendance de la mémoire duplicative de se dérouler machinalement dans l'esprit ou dans les muscles, dès que la sensation réveille la première image mentale de la série qu'il ne peut réprimer. Mais que le dresseur s'abstienne d'entretenir ce réflexe et la répression psychique, aussi prête à l'action que la tendance reproductrice inverse, aura vite fait de supprimer l'automatisme : l'animal « oubliera » sa réaction.

Par contre il est des automatismes que l'animal n'oublie jamais. Ce sont ceux qui lui sont utiles, ce sont ceux qui lui servent de moyens pour atteindre des buts, pour satisfaire des désirs. A titre d'exemple nous en choisirons un qui est assez étrange : notre fox-terrier a été dressé à se tenir sur les deux pattes de derrière le corps relevé. Pendant la période de dressage on l'a récompensé en lui donnant des friandises chaque fois qu'il avait exécuté le mouvement pendant un laps de temps suffisant. Or Bella a continué à appliquer le moyen pour obtenir à manger, car lorsque quelqu'un est à table pour prendre un repas et que tous les autres signaux, par lesquels il manifeste son désir de manger, n'ont pas eu de succès, il se dresse contre un mur sur les pattes de derrière et reste dans cette station jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction. Le fait que la famille ne résiste jamais à une demande si bien présentée a évidemment contribué à lui faire contracter cette habitude. Mais la différence entre notre chien et le chat de Hachet-Souplet c'est que chez le premier le résultat de l'automatisme acquis n'est pas susceptible de tomber dans l'oubli. C'est

(1) Cf. W. JAMES. — *Principles of Psychology*, t. I, p. 141, op. cit.

consciemment que Bella l'applique; car nous le répétons, il n'y recourt que lorsque tous ses autres signaux sont restés incompris.

D'après nous le chien a plus ou moins conscience du résultat dont son automatisme sera suivi, mais nous admettons qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il fait, pas plus que le limeur de tantôt, qui lime automatiquement, n'ayant en vue que le résultat souhaité.

Toutefois l'exemple du chat dressé comporte encore un second enseignement, que nous avons déjà formulé en d'autres termes quand il a été question du dressage des animaux, auxquels on apprend à rapporter. C'est qu'il fait voir expérimentalement comment l'esprit de l'animal vivant dans la nature opère : dans l'acquisition d'une coordination quelconque le but ultime peut être perdu de vue, ce qui permet à l'esprit de la détacher des circonstances qui l'accompagnent lors de l'enregistrement, et d'en faire usage en vue d'un résultat nouveau à obtenir. L'esprit humain ne fait pas autrement avec nos synthèses mentales. D'un autre côté l'exemple du chat dressé vient confirmer notre thèse que la conscience de l'animal revient quand il tend vers un but, qu'une action réflexe ne lui permet pas d'atteindre, quand il réajuste inconsciemment ses synthèses mentales et musculaires vers un résultat dont il se rend compte. En effet, la conduite du chat nous semble étrange précisément parce qu'il *agit sans but*. Mais nous ne nous en rendons guère compte sans réflexion, tant il est vrai que nous acceptons comme si c'était tout naturel, toutes les opérations que l'esprit exécute. L'homme et l'animal conscient ne recourent aux moyens, que s'ils ont conscience du but, et nous le répétons, chez l'un et chez l'autre cette recherche se fait généralement sans qu'ils s'en rendent compte. Nous voulons en donner une dernière preuve :

Notre fils est supposé prendre à chaque repas une mesure d'un certain médicament. Mais bien souvent il l'oublie. Les hasards de l'inspiration ont voulu que nous ayons mis en parallèle cette négligence du jeune homme avec l'empressement de notre fox-terrier qui, lui, ne manque jamais de suivre le rite de la station debout, qui doit lui valoir sa part de la pitance. Si le garçon oublie de prendre son médicament, qui n'est qu'un moyen pour garder la santé, c'est qu'il n'est pas bien conscient du résultat ultime; Bella au contraire se souvient toujours de son moyen particulier parce qu'il est bien conscient du résultat auquel il vise. Ici comme dans la rêverie analysée dans le troisième chapitre le désir d'arriver à un résultat est le revivificateur du souvenir.

Nous sommes donc en droit de clore provisoirement cette partie de la discussion avec les paroles de BERGSON même, quitte à la reprendre dans un instant : « ... dans l'action c'est le résultat qui nous intéresse; les moyens importent peu pourvu que le but soit atteint. De là vient que nous nous tendons tout entier vers la fin à réaliser, nous fiant le plus

souvent à elle pour que, d'idée, elle devienne acte. Et de là vient aussi que le terme où notre activité se reposera est seul représenté explicitement à notre esprit : les mouvements constitutifs de l'action même ou échappent à notre conscience ou ne lui arrivent que confusément » (1).

A présent que nous avons établi que la conscience est un état dans lequel l'animal tend à réagir vers le milieu auquel il n'est pas adapté — ce qui revient à dire que l'inadaptation favorise l'évolution de la conscience — nous avons augmenté nos instruments de recherche d'une nouvelle unité et nous pouvons élargir un peu notre horizon. Nous commencerons par rappeler que dans toute la première partie de cet ouvrage nous avons insisté sur le caractère utilitaire de nos perceptions. Nous identifions toutes nos sensations d'objets à l'aide de synthèses, conservées dans la mémoire grâce à leurs relations causales. Nous comprenons à présent le motif de cette orientation caractéristique : sans nous en rendre compte notre attention pour le monde extérieur est toujours dirigée vers le but à atteindre, l'adaptation. C'est la tendance qui caractérise l'esprit dans tout le règne animal, et lorsque l'homme à l'état conscient perçoit les choses d'après l'utilité qu'il pourrait en tirer, une préoccupation qui ne le quitte jamais, il ne fait que suivre une route qui a été tracée par tous les êtres qui l'ont précédé depuis l'origine de la vie. C'est cette tendance qui a conduit la plupart des psychologues à ne concevoir la conscience que comme une fonction cognitive, confondant ainsi le but avec le moyen. Car la prise de contact avec le non-moi n'est qu'une phase préparatoire à la réaction que l'esprit prépare et que le système moteur exécute.

Il ne nous faudra plus une longue discussion à présent pour faire admettre que la discontinuité de la conscience animale est devenue continuité chez l'homme : le savant ou l'inventeur, qui travaille douze heures par jour, vit avec plus de conscience que le lazarene, qui passe la plus grande partie de sa journée à rêvasser à l'ombre, ou le chien qui ne s'anime qu'à certains moments de la journée, parce qu'il poursuit un but, avec un désir tel qu'il ne le laissera en paix que lorsque le résultat sera atteint.

D'un autre côté après l'analyse de notre rêverie de la puce, qui nous a permis de suivre la synthèse mentale en action sous le seuil de la conscience, le lecteur pourra s'imaginer ce que doit être la représentation inconsciente du but chez l'animal, puisque toutes nos fantaisies tendent vers un but que chacun peut découvrir, et elles sont inspirées par la même tendance à l'adaptation qui se manifeste sous forme de volonté, quand nous sommes à l'état conscient.

La discussion que nous venons de suspendre pour un instant nous

(1) Cf. H. BERGSON. — *L'Evolution créatrice*, p. 323, op. cit.

permet encore de souligner combien les psychologues, qui ont distingué entre la conscience pour le monde extérieur et la conscience de soi-même ont eu raison. La conscience primitive est avant tout dirigée vers les objets capables de constituer une menace pour l'existence.

Nous devons maintenant ouvrir une parenthèse pour avouer que nous avons tronqué la citation ci-dessus de Bergson d'une phrase qui la précède et qui a beaucoup d'importance. Cet aveu nous permettra en même temps de reprendre les fils d'une discussion que nous avons dû abandonner précédemment parce que à ce moment nous ne disposions pas de tous les éléments nécessaires pour la conduire à bonne fin.

La phrase que nous avons omise volontairement est la suivante : « Le rôle de *l'intelligence* est en effet de présider à des actions. Or dans l'action, c'est le résultat etc... » Le motif de cette omission c'est que nous ne sommes pas du même avis que Bergson, et que nous croyons que c'est plutôt le rôle de *la conscience* de présider à des actes. Nous allons nous expliquer : D'après nous, nous l'avons discuté précédemment, l'intelligence débute avec le premier choix; nous avons également soutenu que le premier choix est accompagné de ce qui doit devenir au cours de l'évolution la conscience. A l'origine donc conscience et intelligence coïncident, tout comme le premier choix marque, d'après nos discussions, la date de la première synthèse, de la première perception, de la première conception. Notre hypothèse réalise ainsi les conditions posées par W. James : « Si l'évolution doit se passer sans heurts, la conscience, sous une forme quelconque doit avoir été présente à l'origine de la vie ». Mais arrivé au dernier stade de l'évolution, intelligence et conscience ne se couvrent plus intégralement. Nous avons au cours de ces pages analysé bien des intellections, à l'élaboration desquelles la conscience claire n'a pas pris la moindre part. Nous avons même rencontré parmi ces idéations, que nous avons appelées préconscientes, des produits que l'on est unanimement d'accord pour classer parmi les produits supérieurs de l'esprit — ceci sans préjuger la valeur relative de nos inspirations. N'est-il pas évident dès lors qu'entre conscience et intelligence il y a une différence appréciable?

Mais il y a plus : si nos analyses ne sont pas erronées, parmi toutes les synthèses élaborées par notre moi préconscient ce sont précisément celles qu'on appelle « inventions », celles qui mènent à la découverte de nouveaux rapports entre les choses, qui seuls ne visent pas directement à l'action contre le monde extérieur.

Voilà le motif pour lequel nous avons employé les termes de Bergson dans un sens un peu différent de celui voulu par l'auteur. *L'intelligence est un terme plus général que la conscience*. Elle comprend les idéations préparant les réactions vers le monde extérieur, celles que l'on appelle conscientes, et les idéations qui ne tendent pas vers ce but et dont

nous ne sommes qu'exceptionnellement avertis, par la voie de l'intuition. De même notre système moteur produit des mouvements qui non seulement ne favorisent pas l'adaptation, mais qui tout au contraire la rendent impossible.

Qu'il nous soit permis de faire observer que dans tout le cours de notre exposé nous n'avons pas abandonné un seul instant le domaine de la psychologie normale. Or l'inconscient humain, dans lequel nous n'avons puisé que pour autant que la discussion le nécessitait, est aussi le siège d'idéations suivant des modes plus primitifs sur lesquels nous avons évité de nous appesantir pour ne pas charger notre route d'obstacles encombrants : Ces intellections y sont provoquées par des désirs analogues à ceux qui provoquent nos rêves, nos rêveries et nos inspirations, mais ce sont des désirs qu'on n'avoue pas, des désirs animaux auxquels nous avons soin de refuser l'accès dans notre conscience. Ce sont ces opérations mentales-là qu'étudient spécialement les psychiatres qui s'occupent de psychologie analytique. Aussi ne les aurions-nous pas même mentionnées ici si ce n'était que nous devons invoquer ces produits inférieurs de notre organe psychique pour appuyer notre point de vue que l'activité de l'intelligence ne consiste pas uniquement à tendre vers un résultat pratique. C'est là exclusivement le rôle de la conscience, qui ne dispose que d'une partie des mécanismes psychiques. Nous ajoutons bien vite que ce sont les plus perfectionnés, exception faite toutefois pour le mécanisme de l'originalité.

Cette digression n'aura pas été sans avantage pour notre fin ultime puisqu'elle nous a fourni un critère pour la conscience : *est susceptible de devenir consciente toute opération à laquelle l'esprit prend part et qui est de nature à conduire à une nouvelle adaptation au milieu. Pareille opération se poursuit sous la direction de l'élan vital, le désir, la volonté suivant les stades évolutifs.*

Cette définition appelle toutefois quelques commentaires. D'abord elle inclut que l'adaptation peut se poursuivre chez l'homme aussi bien qu'au dessus sous le seuil de la conscience. Ensuite elle s'applique aussi aux réactions psychiques de l'être le plus primitif.

Nous avons choisi l'expression « est susceptible de » parce que chez l'homme les synthèses mentales, qui réunissent les conditions indiquées, peuvent cependant ne pas être admises dans la conscience, parce qu'il peut leur en refuser l'accès grâce au mécanisme de la répression, que nous avons examiné dans le chapitre précédent. C'est ce qui arrive au moment de dormir p. ex., et à d'autres moments que nous ne pouvons considérer ici.

D'autre part nous employons l'adjectif « nouvelle » dans l'idée qu'il inclut également le sens d'adaptation « renouvelée ». Est considéré comme nouveau tout accommodement qui n'existait pas un instant auparavant, pour lequel l'esprit a dû procéder à un nouveau choix.

Mais le terme « adaptation nouvelle » a une portée plus grande encore, car il implique que les réactions instinctives de l'insecte p. ex. ne peuvent pas devenir conscientes. Sa mémoire héréditaire duplicative l'empêche de s'adapter à des circonstances que l'instinct n'a pas prévues. Un raisonnement analogue s'applique aux intellections caractéristiques de l'hystérie, des névroses et des psychoses.

Nous devons aussi rappeler que jusqu'à présent c'est surtout *l'état* de conscience que nous avons examiné. Nous nous concentrerons bientôt sur son aspect fonctionnel.

Enfin nous ferons observer qu'à la suite de cette argumentation l'inconscient nous apparaît sous un double aspect : l'inconscient est la zone où par hypothèse les souvenirs sont conservés à l'état latent; elle est également le siège des mécanismes psychiques que nous avons passé en revue au cours des chapitres précédents et d'autres encore auxquels nous n'avons pu faire en passant que de vagues allusions.

Quoique cette partie de notre argumentation ne soit pas encore terminée nous ne voulons pas remettre plus longtemps de présenter notre *définition de la conscience* : *c'est la partie de l'intelligence qui est tournée vers la réaction contre le monde extérieur, vers l'adaptation au non-moi.*

Cette définition inclut que *l'intelligence est constituée par l'ensemble des opérations psychiques qui consistent à ranimer certains souvenirs sous l'empire d'un désir ou de la volonté — le plus souvent pour les réassocier — et à en refouler d'autres qui ne sont pas utiles pour le but à atteindre.*

Nous définissons à leur tour *désir et volonté* comme des aspects de *l'élan vital tendant vers l'adaptation.*

Ces définitions établissent clairement notre point de vue : l'intelligence est le résultat d'une évolution au cours de laquelle certains mécanismes psychiques primitifs (nous en avons étudié quelques uns précédemment, mais pas tous) ont été abandonnés, mais dont il existe encore des traces, rappelant la glande pinéale, vestige d'un troisième œil, l'appendice vermiforme du cœcum, le reste de la troisième paupière, le coecyx, etc.

Parmi les intellections toutes ne mènent pas à l'adaptation; il s'en faut de beaucoup et l'appareil psychique réprime autant que possible toutes celles qui en éloignent l'individu. Mais cette répression est loin d'être parfaite.

D'autre part tous les désirs qui ne visent pas directement à mettre en mouvement le système moteur dans une réaction envers le milieu, n'ont pas besoin d'emprunter les voies qu'use l'intelligence à l'état conscient, quoiqu'elles soient les plus perfectionnées au point de vue de l'accommodation. (Ceux qui conduisent à l'inspiration, et à la rêverie, p. ex.) Peu importe qu'ils fassent usage de mécanismes primitifs, condamnés pour l'usage conscient, s'ils ne visent pas à une action foudroyante, ils peuvent aller leur petit bonhomme de chemin. C'est ainsi qu'il faut

interpréter les synthèses originales que nous avons analysées et qui constituent l'essence de l'inspiration. Celle-ci n'est jamais réalisée par les mécanismes de la conscience. Le même raisonnement s'applique à nos rêveries et nos rêves. Ce sont des manifestations de désirs qui n'arrivent pas à la conscience, ou bien parce que l'esprit a temporairement renoncé à l'adaptation au monde extérieur (comme dans la rêverie de la puce et les « rêves de convenance » (1), ou bien parce que le désir qui les provoque est un de ceux que le moi conscient repousse comme pouvant nuire à l'adaptation (des désirs, criminels aujourd'hui, mais utiles ou tolérés dans la vie primitive). Car tandis que le moi conscient fait preuve de beaucoup d'éclectisme, le moi inconscient ne recule devant rien.

Nous voulons également souligner le fait que puisque le langage usuel proclame la parfaite identité entre les deux termes « intelligence » et « organe psychique » nous devons admettre que la définition de FREUD (2) vient confirmer la notre : « La conscience est un organe sensitif pour l'observation des excitations objectives et de certaines qualités psychiques ». Quoique le dernier membre de cette définition n'acquerra sa signification pleine et entière qu'après la discussion que nous réservons pour la deuxième moitié de ce chapitre, nous pouvons dès à présent reconnaître qu'entre la conception de Freud et la nôtre il n'y a pas de différence. Les deux définitions comprennent les mêmes éléments; il n'y a que le point de vue qui diffère. Freud est parti de l'étude de l'inconscient, surtout comme il se manifeste dans les rêves. C'est dire aussi qu'il a dû vaincre des difficultés estimées insurmontables il n'y a pas bien longtemps encore, tandis que celles que nous avons rencontrées, en partant de l'étude des phénomènes psychiques conscients, ont été aplanies dans une grande mesure par les données de l'abondante littérature psycho-analytique que nous avons eue à notre disposition.

(1) Voici un exemple de « rêve de convenance » cité par MAURY, si nous ne nous trompons pas car nous n'avons pas son livre sous la main : Un étudiant en médecine en train de préparer son examen s'endort sur son livre, la fenêtre ouverte. Bientôt il rêve qu'il est à la clinique et que son professeur tape à coup redoublés sur un fémur pour le casser parce que la fracture a été mal réduite. Indigné il se réveille en sursaut pour constater que sa patronne est en train de casser du bois dans la cour. La répression avait d'abord empêché son retour à la conscience, lorsque les sensations auditives arrivèrent à son oreille, parce que le désir d'adaptation était temporairement suspendu et qu'un autre désir primitif s'était emparé de la direction de l'organe psychique : le désir de dormir. Et les mécanismes inconscients que nous n'avons pas étudié ici avaient enrobé la sensation de souvenirs tels que le désir d'adaptation ne fut pas réveillé, que le dormeur put continuer à sommeiller. Cf. A. MAURY. — *Le Sommeil et les Rêves*, Paris, 1878.

(2) Cf. S. FREUD. — *The Interpretation of Dreams*, p. 484, op. cit.

Nous sommes arrivés à la conclusion que la conscience n'est qu'un aspect particulier des mécanismes mentaux supérieurs; Freud l'appelle un organe sensitif. Les deux expressions désignent la même partie de l'intelligence, utilisée pour l'adaptation. D'autre part nous ne pouvons nous abstenir de rappeler un peu anticipativement que les qualités psychiques de Freud ne sont qu'un autre nom pour les résultats, auxquels conduisent les mécanismes psychiques dans le rappel des souvenirs synthétiques et duplicatifs, et sur lesquels nous devons encore revenir dans la suite : ils se désignent par sentiment d'assurance, de certitude, etc.

Après cet arrêt prolongé, mais nécessaire pour nous permettre de coordonner les résultats de nos recherches, nous reprenons la comparaison entre l'animal, à ses moments de conscience, et l'homme, et nous allons tâcher de trouver la réponse à cette dernière question : quel est le facteur interne qui provoque le réveil de la conscience? La réponse est toute prête. Mais nous allons commencer par aligner quelques faits précis :

1) Bergson fait observer avec beaucoup de raison que la conscience revient lorsque des conditions extérieures viennent arrêter les mouvements inconscients qu'un être quelconque exécute. Nous admettons que c'est le déplaisir de la non-adaptation qui cause le retour à la conscience.

2) Lorsque nos chiens constatent que nous nous préparons à sortir ils sortent aussitôt de leur torpeur et manifestent de la façon la plus évidente qu'ils désirent nous accompagner. Ils deviennent conscients parce que leur mémoire duplicative réveille un désir de nature agréable, dont ils attendent la satisfaction.

3) Les seules lueurs de conscience que l'on a cru remarquer chez les insectes, c'est lorsqu'ils se trouvent en présence d'obstacles imprévus qu'ils reconnaissent, mais après un laps de temps parfois relativement long. La lueur de conscience coïncide avec le moment du choix et nous pouvons supposer aussi la présence simultanée d'un affect désagréable.

4) Le chien dressé de Hachet-Souplet renonce à son saut lorsqu'il y a un obstacle dans la piste, donc il en est plus ou moins conscient. Il est dans le cas inverse de notre chien.

5) Si nous nous trouvons devant un feu, absorbé par une rêverie, nous redevenons conscients dès que notre main se brûle. La douleur réveille la tendance à la conservation de soi-même, quoique nous percevions la douleur physique et non le désir de nous accommoder aux circonstances extérieures.

6) Quand nous avons une inspiration, l'intuition, la joie intérieure de la trouvaille, nous ramène à l'état conscient.

7) C'est notre désir d'observation qui nous rend très conscient de chaque

lapsus linguae que nous commettons, de tout mouvement machinal que nous exécutons, d'un tas de petites erreurs dues au fonctionnement défectueux de notre appareil psychique; et de même nous avons conscience des erreurs psychologiques des autres.

Voilà bien un singulier assemblage, dirait-on, et cependant du point de vue psychique toutes ces observations présentent un élément commun. Chaque cas est accompagné du réveil d'un affect qu'on peut ranger dans l'une ou l'autre des catégories du plaisir ou de la douleur, et que nous avons retracé. Dans chaque cas, pourrait-on encore dire, il y a ou obstacle ou tendance spontanée à l'adaptation. Dans les cinq premières constatations la cause du réveil de l'affect peut être retrouvée dans l'ambiance, dans les deux derniers la cause est interne. C'est d'ailleurs grâce à ceux-ci que nous sommes en état d'interpréter les autres avec la certitude de ne pas nous tromper. Lors du phénomène de l'intuition chacun de nous peut assister lui-même au réveil de sa conscience par ses affects. Mais comme l'esprit ignore systématiquement et réprime tout ce qui, dans notre for intérieur, est de nature à nous causer du déplaisir, il faut un instant de réflexion avant d'admettre que c'est encore le même affect, teinté douloureusement, qui réveille ce que nous entendons par la conscience dans le sens théologique. Pour les mêmes motifs nous pouvons conclure que l'affect, provoqué dans l'animal par des causes externes ou internes, réveille sa conscience. Mais il ne s'en rend pas plus compte que l'homme, dont l'esprit bat la campagne, ne s'aperçoit des siens. L'affect est donc le facteur qui met en branle les mécanismes de la conscience.

Nous pouvons ici rappeler nos conclusions antérieures : lorsque cet affect, qui conduit à la conception (inconsciente chez l'animal, ou préconsciente ou consciente chez l'homme), suit son impulsion naturelle, il se traduit au dehors par une réaction musculaire, à moins qu'un obstacle ne surgisse en route. Chez l'homme normal cet obstacle peut surgir sous forme de répression, le mécanisme qui contrebalance les effets de l'idéation affective. Mais à travers toute l'échelle zoologique pareil arrêt provoque la conscience.

Cette remarque nous donne l'occasion d'en offrir une autre : les sentiments ou affects qui jouissent du privilège de réveiller la conscience ne sont jamais que ceux que cette même conscience tolère. Les sentiments qu'on n'avoue pas, les affects animaux, primitifs, ne peuvent réveiller que les mécanismes de l'intelligence ou de l'esprit sur lesquels la conscience n'exerce aucun contrôle, qu'elle se contente de tenir sous le seuil. Cette idéation inconsciente, l'hystérie et la névrose nous l'apprennent, peuvent également se prolonger dans la motilité, mais par des voies détournées seulement, jamais par celles que la conscience tient sous tutelle.

Enfin nous trouvons ici la confirmation d'une hypothèse reprise de Ribot et que nous avons développée dans le chapitre précédent. Nous y émettions notamment l'opinion que le réveil de la conscience constitue l'alternative du passage de l'idée dans la motilité. Nous découvrons ici comment ce processus s'opère et nous comprenons maintenant pourquoi le développement des mécanismes de la conscience va de pair avec la répression des mouvements automatiques. C'est un processus causé à l'origine comme tous les autres par les circonstances extérieures et dont l'initiative est ensuite passée sur le moi. Dès ce moment nous assistons dans la série zoologique à l'accroissement des moments de conscience avec une diminution correspondante des mouvements automatiques.

* * *

Nous disposons maintenant de suffisamment de données pour entreprendre une courte esquisse des transformations que les mécanismes psychiques ont dû subir pour permettre à l'esprit de passer de la conscience fugace de l'animal à l'état de conscience permanent de l'homme. Au cours de cet examen nous nous occuperons surtout de la conscience comme organe psychique tourné vers le monde extérieur et nous aurons à considérer principalement trois facteurs : le milieu, la mémoire, qui en est la représentation psychique, et le désir qui constitue l'excitant des synthèses nouvelles. Il ne sera pas toujours possible de les examiner strictement à part parce que dans la réalité ils sont étroitement dépendants les uns des autres, mais chaque fois que les circonstances s'y prêteront nous considérerons ces trois éléments séparément.

Nous commençons par constater avec RIBOT que si l'automatisme des organismes inférieurs présuppose l'immutabilité des conditions extérieures, « *la conscience n'existe que sous la condition d'un changement perpétuel*; elle est essentiellement discontinue. Une conscience homogène et continue est une impossibilité ». Ou pour employer les termes de Hachet-Souplet : « Tandis que *la raison humaine est une suite d'états conscients*, se suivant presque sans arrêt dans le temps, celle de la bête est constituée par des états conscients momentanés. Leur plus ou moins grande fréquence détermine la plus ou moins grande intelligence de l'individu soumis à l'examen ».

« Dès que la conscience s'éveille le sentiment a toujours un objet ». C'est dire que chez l'homme les désirs sont multiples et si abondants qu'il n'y a guère de moments au cours d'une journée où il lui arrive des sensations d'objets, sans qu'ils éveillent aussitôt un désir qui leur correspond et met les mécanismes psychiques en branle. (Il n'est pas nécessaire qu'il se rende compte de ce désir d'adaptation). Mais tous les affects en général ont subi chez l'homme une profonde modification, en ce sens

que, tout en étant beaucoup plus variés en nombre, cette multiplicité a été obtenue par subdivision et non par addition. Tous les désirs qui s'opposent à l'adaptation par leur tendance impulsive à se réaliser ont été réprimés et refoulés sous le seuil, de sorte que le nombre des affects élémentaires a été réduit. Mais ceux que la répression a épargnés, parce qu'utiles, ont été développés, ont poussé des ramifications abondantes, et elles ont abouti à une ramure si touffue qu'il n'y a guère d'excitation extérieure, qui ne provoque aussitôt un frémissement correspondant dans l'organe psychique.

Comme il a été prouvé depuis longtemps, toute satisfaction crée de nouveaux besoins, et nous croyons que la vie en commun n'a pas peu contribué à domestiquer nos affects et à les épanouir et renforcer les plus utiles. Aux motifs de répression que nous avons exposé précédemment, et qui ne visaient que la survivance de l'individu vis à vis de la nature hostile, la vie collective en a ajouté d'autres dont le nombre s'augmente encore journellement. Ce sont les inhibitions psychiques qui découlent de toute vie en société, et dont une des formes les plus modernes et les plus générales a pris le nom de tolérance religieuse, mais dont la première s'appelle le respect de la vie du semblable. Mais au fur et à mesure que la société primitive s'est développée, ce respect — ce qui veut dire en termes psychologiques la répression des désirs et de leurs terminaisons dans la motilité — s'est étendu à la progéniture des co-sociétaires, aux produits de leurs chasses, à leur femme, etc. jusqu'à embrasser aujourd'hui toutes les défenses que nous devons soigneusement enseigner à nos enfants et dont il ne comprennent pas immédiatement la logique. Nous aurions pu exprimer la même chose plus brièvement en disant que la volonté de l'individu normal ne renferme aucune tendance qui s'oppose à l'adaptation à son milieu; mais nous n'aurions peut-être pas été aussi bien compris.

Mais à cette répression de la part de l'individu correspond évidemment la satisfaction des désirs des autres membres de la collectivité, qui sont ainsi mis en état d'en éprouver constamment de nouveaux, à mesure que l'inhibition, que s'imposent les autres sociétaires, leur permet d'atteindre les résultats convoités. Il y a là un facteur puissant de développement qu'on saurait difficilement sous-estimer, mais que nous devons nous borner ici à indiquer.

Toutefois nous ferons aussi remarquer que l'évolution psychique à tous les degrés semble résulter du plus grand effort individuel, qui a réussi à arrêter les réactions résultant du moindre effort, et leur substitue une performance plus difficile, conçue par une synthèse nouvelle. Cette substitution est obtenue grâce à un recours à la mémoire sous ses formes synthétique et duplicative, grâce à un choix nouveau. Le mécanisme de la répression constitue donc un phénomène bien curieux parce

qu'il est la réalisation du fait que le désir est parvenu à vaincre le désir, qu'il a forgé les armes pour se vaincre soi-même.

Mais aussi longtemps que l'homme n'a pas repris le rôle du milieu qui impose de nouvelles adaptations, aussi longtemps que, renversant les rôles, il n'adapte pas consciemment le milieu à ses propres besoins, le choix a été exclusivement imposé par l'ambiance, c'est incontestable. Cependant ce contact n'a pas été inutile car l'être vivant n'est pas seulement capable de subir les événements, il peut aussi anticiper sur eux, et l'on peut affirmer que chaque anticipation a enrichi son esprit d'une synthèse nouvelle comme nous l'avons fait remarquer précédemment. De sorte que mémoire et désir, les deux facteurs essentiels de l'intelligence en général, et de la conscience en particulier, se sont développés de pair et sont devenus alternativement cause et effet sous la domination du non-moi, perdant de ses prérogatives à mesure que l'esprit s'est développé.

Toute cette discussion tend en somme à établir que les désirs, dont le rôle essentiel est de réveiller la mémoire et de provoquer des synthèses, sont devenus de plus en plus nombreux à mesure que l'évolution mentale a progressé. Mais l'homme, qui ne se rend pas compte de tous les désirs qui dorment au fond de son esprit, parle plus souvent de volonté que de désirs, peut-être parce qu'il les satisfait si facilement. Pour nous *la volonté est constituée par l'ensemble des désirs de l'homme tendant vers l'adaptation*, et dont nous ne réveillons guère qu'un à la fois.

Pour soutenir notre conception nous disposons de plusieurs arguments : 1) La volonté est l'expression d'une multiplicité dont nous venons de suivre la genèse. 2) Le terme volonté exprime le fait qu'un désir quelconque peut être maintenu à l'état actif pendant un temps indéterminé, une stabilité dont nous avons rencontré des exemples dans le monde animal, notamment chez les animaux qui épient leur proie longuement, qui se montrent têtus, etc. 3) La volonté implique un sentiment de certitude qui manque au désir et que nous soumettrons à la discussion dans la suite. Tout ce que les nécessités de notre exposé nous permettent d'en dire à présent c'est que, d'après nous, la différence entre le désir et la volonté réside surtout en ceci : c'est que nous employons de préférence le verbe « je veux » lorsque la satisfaction à obtenir nous paraît plus ou moins certaine, tandis que nous préférons user le « je désire » pour des cas où l'obtention du résultat nous laisse quelque doute. Nous verrons plus loin que cette différence se réduit à un recours aux moyens. L'enfant devient de plus en plus volontaire à mesure que s'accroissent le nombre de ses moyens pour satisfaire ses désirs. 4) Notre quatrième et dernier argument est le suivant : s'il est bien vrai comme l'écrit Ribot que « vouloir, c'est choisir pour agir », le choix implique aussi le mécanisme du refoulement, c'est à dire que la volonté met en servitude, met hors de combat certains éléments psychiques sur lesquels nous ne reviendrons

plus. C'est le revers de la médaille, que l'ancienne psychologie n'a pas suffisamment examinée, ce qui l'a empêché d'élucider le problème dont nous présentons ici une solution.

Quoiqu'il en soit, la conscience humaine nous apparaît comme une volonté disposant librement de la mémoire dans son sens le plus général. La volonté est pour nous un amalgame de désirs tendant tous vers un but unique et qu'on peut réduire en dernière analyse à un désir primitif unique. En d'autres termes *la volonté constitue la permanence du désir tendant vers l'adaptation*. La mémoire, susceptible de devenir consciente de son côté, est, d'après nous, un amalgame constitué par les films mnésiques enregistrant toutes les expériences de l'individu, ainsi que toutes les synthèses élaborées entre leurs divers éléments, tant inconsciemment que consciemment, pour autant qu'elles soient toutes dirigées vers le but unique auquel tendent les désirs susceptibles de devenir conscients. En dernière analyse l'état de conscience est fonction de la mémoire et de la volonté, tandis que l'intelligence est fonction de la mémoire et du désir.

Cependant il est un aspect de l'affect que nous n'avons pas encore fait ressortir d'une manière satisfaisante. Nous avons écrit précédemment que les choses se présentaient comme si, en devenant un des moyens dont la conscience dispose, l'affect primitivement impétueux et brusque, avait perdu une partie de son expansibilité. Peut-être pouvons nous indiquer maintenant une des raisons de cette transformation. Ce que nous appelons sentiment ou affect en psychologie, correspond avec l'énergie de la physique et l'analogie avec l'énergie électrique nous fournira le moyen de rendre notre idée. Si l'affect est un courant psychique nous pouvons continuer la métaphore en disant que le désir en est la source. Or, comme les tendances fondamentales de l'être humain (dont la principale est le désir de la conservation de soi-même) sont assez facilement satisfaites dans nos sociétés modernes, les circonstances ambiantes obligent rarement l'esprit à faire appel à toutes les ressources de son énergie. De plus la répression joue le rôle d'amortisseur, de sorte que tout concourt à favoriser l'adaptation permanente de l'individu sans heurts et sans dépense maxima d'énergie psychique. En d'autres termes le milieu est moins passionnant, et l'individu moins passionné, quand il a atteint le stade de la conscience continue, ce qui lui permet de tenir compte de circonstances extérieures délicatement nuancées. Toute l'évolution psychique pointe vers la subjugation des sentiments et l'usage de leur énergie pour des fins pratiques et de plus en plus complexes.

Toutefois cette dépense est plus considérable que le résultat extérieur seul ne permettrait de le supposer, car il ne rend pas compte de l'énergie qui est neutralisée par la répression, mais n'en est pas moins dissipée.

Nous pouvons maintenant tourner notre attention vers l'autre facteur de la conscience et essayer de faire ressortir ce qui distingue la mémoire,

sous l'influence de la volonté, de ce qu'elle nous apparaît sous l'influence du désir. Mais nous devons d'abord ouvrir une parenthèse. Nous nous refusons à parler de mémoire consciente et de mémoire préconsciente parce que la mémoire est toujours inconsciente, ou mieux encore : à l'état latent elle garde les impressions objectives et subjectives sans qu'il y paraisse, et ne se ranime partiellement que sous la stimulation du courant psychique que nous envoyons sur elle en cas de besoin. Parler de mémoire consciente est, à notre avis, une erreur, car l'aspect particulier de la faculté de rétention que l'on veut ainsi désigner n'est jamais entièrement revivifié. Nous ne revivifions au contraire qu'une infime partie de son contenu à la fois, et pendant ce temps là tout le reste se maintient à l'état latent. Parlera-t-on encore de mémoire consciente au moment où l'esprit renonce à en ranimer le seul complexe qu'il en rappelle à la fois à l'état de veille, et qui varie d'instant à instant? Celui qui persisterait dans cet usage désignerait alors tout simplement par mémoire consciente la partie infiniment petite de son contenu que nous réveillons successivement pour nos besoins courants, ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on entend ordinairement par ces mots.

Pour ces motifs nous nous contenterons de parler de *souvenir* conscient, entendant par là un souvenir évoqué par la conscience, c'est à dire notre organe mental au moment où il réagit ou se prépare à réagir vers l'extérieur. Par souvenir préconscient et inconscient nous entendons par contre un souvenir réveillé par le moi préconscient et le moi inconscient respectivement ou, si l'on veut, par l'appareil psychique au moment où la communication avec le non-moi est suspendue.

En d'autres termes nous opposons les termes conscience-préconscience-inconscience (trois phases du moi, distinguées pour la facilité de l'étude) à la latence de la mémoire. Nous nous rendons bien compte qu'on pourrait soumettre à la discussion la question de savoir si latence et inconscience ne sont pas au fond la même chose, mais c'est là un problème que nous ne chercherons pas à résoudre au moment où nous concentrons tous nos efforts sur celui de la conscience. Mais ce que nous pouvons admettre sans ergoter, c'est que chacun des trois mots dispose de synthèses mnémoniques (et de mécanismes) propres. C'est là d'ailleurs un fait qui résulte de nos premiers chapitres et sur lequel nous nous proposons de revenir à présent.

Ayant ainsi préparé notre terrain nous ferons observer qu'après tout la permanence du désir, que nous avons appelée volonté, ne résulte que du fait que divers affects se succèdent sans relâche pour maintenir le contact avec l'extérieur tant que dure l'état de conscience, et que c'est de cette succession ininterrompue surtout que résulte l'impression continue de veille, d'alerte que nous éprouvons. La différence principale entre notre état de conscience et celui du chien p. ex. au moment où il suit

nos mouvements avec un regard intelligent, c'est que notre intérêt pour notre entourage ne disparaît à aucun moment. C'est cette continuité, soutenue par l'impression de certitude mentionnée plus haut, qui constitue aussi la distinction principale entre désir et volonté.

Nous voulons à présent établir qu'une succession de souvenirs, similaire et parallèle à la première, a lieu dans l'esprit, ce qui constitue la deuxième condition pour nous maintenir à l'état de conscience. Nous tâcherons toutefois de démontrer en même temps que la troisième condition est réalisée par le sentiment de l'exactitude du jugement préconscient, impression qui accompagne déjà la synthèse la plus inconsciente dès l'origine, mais qui s'est développée peu à peu, et qui atteint à l'état conscient un degré plus prononcé que lors des idéations préconscientes. C'est en effet ce sentiment de certitude (ou de doute, si l'on envisage son côté négatif), qui donne à l'état de conscience le caractère distinctif que reconnaît le vulgaire, mais c'est aussi le seul qu'il reconnaisse.

Les Anglais ont un mot spécial pour désigner cette impression subjective : ils l'appellent *awareness*. La traduction française de la forme verbale *to be aware* est : se rendre compte de, s'apercevoir de. D'ailleurs nous soutiendrons plus loin qu'il y a synonymie entre état de conscience et état de certitude, puisque Descartes s'est basé surtout sur cet élément constitutif de l'état de conscience pour construire son système philosophique : *cogito, ergo sum*.

Comme nos discussions antérieures nous ont appris que percevoir et concevoir se réduisent à réassocier des éléments mnémoniques, et que d'autre part nous savons que la vie mentale est constituée par des perceptions et des conceptions qui se succèdent sans cesse, (c'est à dire qui mettent à contribution la mémoire d'une façon perpétuelle, de la naissance à la mort), notre premier problème se réduit somme toute à faire ressortir en quoi nos perceptions et conceptions conscientes sont différentes de celles, dont nous ne sommes pas avertis. Si nous parvenons à expliquer d'où provient la notion du moi que nous avons à l'état de conscience, nous aurons atteint notre but. Pour y arriver commençons par rechercher en quoi une perception consciente se distingue d'une perception préconsciente.

Le lecteur voudra bien se rappeler que nous avons qualifié de préconsciente la perception de l'étincelle que nous avons étudiée longuement. Pourquoi l'avons nous appelée préconsciente? Il nous sera plus facile de répondre à cette question maintenant, que si nous nous l'étions posée au moment où nous l'avons analysée. Cette perception est préconsciente parce qu'au moment où elle a été réalisée l'esprit n'était pas tendu vers l'adaptation au monde extérieur. On se rappellera que nous nous promenions sur un quai de gare, à moitié distrait, absorbé par nos pensées. On peut soutenir que notre conscience se bornait à ceci : c'est de conduire

nos pas de telle sorte que nous ne risquions pas de nous faire écraser sous un des trains qui pourrait passer de chaque côté du quai; les excitations venant de plus loin, d'une autre source ne l'intéressaient plus. Nous étions dans un état comparable à l'indolence de notre chien quand il reste couché à côté de notre bureau, sans que rien de ce qui l'entoure ne semble l'intéresser. Nous pouvons donc dire que ce qui caractérisait notre état de préconscience à ce moment là, c'est l'absence presque complète de volonté. Nous étions momentanément adaptés, notre conscience s'éteignait tout doucement. Mais nous avons vu précédemment qu'en l'absence du moi conscient notre second moi reprend une partie de ses fonctions, et reprendre n'est peut-être pas le mot exact. Il vaudrait mieux dire que notre second moi veille toujours sur notre sécurité, en collaboration avec le moi conscient, seulement nous ne pouvons nous rendre compte de son influence qu'aux moments où, par suite de l'assoupissement de la volonté, il est seul à veiller sur nous (comme dans le cas de l'étudiant en médecine et de la personne qui allait jeter des papiers précieux au feu). Et comment est-ce que notre second moi opère? Parmi les innombrables objets qui nous entourent de toute part et dont les excitations atteignent tous nos organes sensitifs de la périphérie, un seul parvient à mettre en branle les mécanismes psychiques dont le moi préconscient dispose. Une seule excitation va être identifiée par suite d'un hasard que nous ne tenterons pas même d'expliquer : l'étincelle électrique.

Nous ferons remarquer immédiatement que si nous avions été conscient, si la volonté avait présidé à l'opération, si le désir d'adaptation nous avait animé, la sensation aurait été reconnue instantanément, avec la rapidité de l'éclair, car notre moi conscient n'aurait pas manqué de remarquer la cabine en bois qui surmontait l'ascenseur. De plus ce dernier était visible à travers les vitres. Mais, nous l'avons déjà dit, les mécanismes mentaux si adéquats, si perfectionnés que la conscience monopolise, ne sont pas à la disposition du second moi et celui-ci ne remarque que l'étincelle, qu'il isole ainsi de son ambiance naturelle. Il est dans les mêmes circonstances que les malades qui manifestent un rétrécissement du champ visuel ! Cependant nous pouvons encore faire une autre comparaison : notre moi préconscient est dans des conditions analogues à celles du passionné qui n'entend pas vos arguments et ne saisit au vol qu'un seul mot, celui qui correspond à son complexe affectif; ou encore à celles des gens simples qui au théâtre ne suivent pas l'action et en présence d'une situation dramatique n'en voient que le côté comique, et rient où les autres ont envie de pleurer; ou encore à celle de l'animal qui, dans une série d'événements, ne réagit qu'envers l'objet familier qui a le don de réveiller sa conscience, ce qui explique son intervention soudaine et inattendue. Rien ne serait plus facile que de continuer la série des analogies; celles-ci suffisent cependant pour nous apprendre sur quel élément commun reposent toutes ces

comparaisons : ce que le malade, le simple, le passionné, l'animal ne *peuvent* pas comprendre, le moi conscient *ne cherche pas*, peut-être *ne veut pas* comprendre. Parmi les êtres, que nous avons mis en ligne, les uns ne saisissent pas parce que leur mémoire n'est pas assez riche, les autres parce qu'elle ne fonctionne pas normalement vers l'adaptation. C'est donc une question de mémoire ou plutôt de mécanismes de rappel qui est en jeu.

Le contact avec le milieu dépend donc du fonctionnement de la mémoire : c'est la première conclusion que nous pouvons tirer.

L'on pourrait encore exprimer cela autrement : après que la sensation de l'étincelle a été enregistrée, le moi conscient dispose de mécanismes, qui réveillent dans la mémoire toute une synthèse antérieure, un souvenir complexe, dans lequel l'image mnémonique d'une étincelle est reliée à celle d'un ascenseur. L'esprit contrôle, par un coup d'œil jeté vers l'objet de la sensation, si la réalité correspond avec le souvenir évoqué et conclut : c'est un ascenseur qui l'a provoquée. Ou encore : La sensation consciente englobe plus d'éléments extérieurs que la sensation préconsciente. Mais quelque soit l'interprétation que l'on préfère, elle se réduit toujours à une synthèse supérieure qui est réveillée dans la mémoire, synthèse dont le moi préconscient ne peut disposer.

Nous savions d'avance que le problème de la différence entre les états conscient et préconscient allait se réduire à une question de désir et de mémoire, mais précédemment nous avons dû nous en tenir à la description de ces mécanismes et de ces affects; à présent nous surprenons les deux moi pendant leur fonctionnement en face du non-moi.

Nous répétons donc que le renoncement à l'adaptation, l'assoupissement de la volonté amène l'évanouissement simultané des mécanismes psychiques qui rappellent les souvenirs et les associent, et qui appartiennent en propre au moi conscient. Nous avons déjà assisté précédemment au réveil de la conscience sous l'empire d'un affect, nous voici en présence du phénomène opposé, à l'assoupissement de la conscience par suite de renonciation à un affect. Mais nous sommes trop habitués à ces passages alternatifs d'un état de conscience à l'autre pour nous en apercevoir, comme nous ne nous rendons compte de l'effort des muscles masticateurs que lorsque l'articulation de la mâchoire inférieure est dérégulée. De même il faut des cas pathologiques pour nous mettre sur la voie de phénomènes psychiques qui constituent cependant la normalité.

Poursuivons toutefois à observer ce qui se passe dans l'esprit lors de la perception de l'étincelle. Successivement des souvenirs sont réveillés dans la mémoire jusqu'à ce qu'enfin l'image adéquate est ranimée et l'objet extérieur reconnu. Nous avons vu précédemment que ce réveil est causé par un désir, qui est encore l'expression de la tendance à l'adaptation. Mais ce n'est plus la volonté consciente qui est entrée en action,

c'est un désir inconscient et moins intense qui le remplace. Cela prouve tout simplement que la tendance à l'accommodation est tellement forte, que l'absence de volonté même ne la supprime pas entièrement. Il n'était pas inutile de le constater au cours de cette discussion comme la suite le prouvera.

Cependant comme ce désir est lent dans ses opérations, et inhabile ! Il lui eut suffi de tenir compte de la cabine pour s'épargner tant de peine, tant de recherches infructueuses dans la mémoire synthétique pour découvrir une image similaire d'objet pouvant provoquer une étincelle, puis de recourir, comme nous l'avons vu, à la mémoire duplicative, pour juger si l'objet répond aux conditions de la sensation.

Voyons maintenant si nous avons eu raison de prétendre que la cause de cette lenteur doit être cherchée dans le fait que le moi préconscient, ou le désir qui en est l'expression, n'a pas eu à sa disposition les mécanismes psychiques que met en œuvre le moi conscient. Pour que notre hypothèse se confirme il faut que ces mécanismes de rappel fassent également usage de nos deux formes de la mémoire, comme dans la perception préconsciente, et que cet usage conduise à une identification plus rapide. Une courte analyse d'une perception consciente va nous fixer à ce sujet :

Nous marchons le long du boulevard. Nous voyons un écolier qui veut sauter sur une voiture de tramway en marche. Instantanément le haut de notre corps esquisse un mouvement de recul et notre démarche est comme arrêtée pour une fraction de seconde. Demandons-nous ce qui s'est passé dans notre esprit. La sensation produite sur la rétine par la voiture a ranimé dans la mémoire par la voie synthétique l'image mnésique correspondante. (De ce recours à la mémoire nous nous rendons bien compte lorsque nous tâchons de reconnaître un objet dans le lointain. Nous exprimons cette opération verbalement en faisant toutes sortes de suppositions quant à la nature de l'objet : p. ex. un objet en mer : Est-ce une voilure, un oiseau, un bateau-phare, une cheminée de steamer, etc.) ? Mais au même moment nous nous sommes rendu compte du danger que l'imprudent court : *notre mémoire duplicative* qui, comprimée, rapproche l'effet de la cause, *nous a renseignée en une fraction de seconde sur les suites possibles*. Par une induction, comparable à celles que nous avons discernées à l'origine des mouvements inconscients, analysés précédemment, notre tendance à la conservation de nous-même (une forme de l'adaptation), s'est réveillée et le souvenir a failli passer dans le système moteur, où la répression est venue l'arrêter à temps ; mais pas assez vite toutefois pour nous empêcher de surprendre l'esquisse du mouvement.

Nous voilà loin de la lenteur de la perception et du rétrécissement du champ visuel de tantôt. Cependant les éléments constitutifs de l'opération psychique sont exactement les mêmes, mais combien plus rapides et, disons le mot, plus perfectionnées ! Percevoir, en définitive, c'est recon-

naître grâce à la mémoire (1). Et chaque fois que nous percevons moins, c'est que c'est la mémoire qui est défectueuse. Le retrécissement du champ sensoriel est donc dû à ce que le complexe mnémonique, la synthèse mémoriale correspondante n'est pas suffisamment bien revivifiée. Chez l'homme normal à l'état préconscient cette diminution est attribuable au manque d'intérêt pour l'ambiance.

Mais le but que nous nous sommes proposé d'atteindre comporte que nous examinions aussi un autre élément du problème. Nous avons vu jusqu'à présent que les perceptions consciente et préconsciente comportent toutes deux un affect qui dirige les opérations : ici la volonté, là le désir ; dans chaque cas il est fait appel à la mémoire par la voie des synthèses d'abord ; mais nos discussions antérieures nous ont appris que les synthèses conscientes sont plus logiques, plus parfaites que celles qui font partie du système édifié par le moi préconscient : Le processus est continué de part et d'autre par un recours à la mémoire duplicative suivant un procédé qui s'abrège ici et s'allonge là ; enfin la tendance au mouvement (s'il y a lieu) est réprimée avec ou sans succès. Mais la rapidité du procédé à l'état conscient nous a empêché de nous rendre compte du fait que le choix, que l'affect a opéré dans la mémoire, est accompagné d'un jugement qui enregistre la conformité entre la sensation et l'image mnésique. Ce choix que nous avons pu suivre à notre aise dans nos analyses antérieures est cependant le même dans les deux cas, mais il semble bien plus rapide ici, ce qui éveille encore le soupçon d'un autre perfectionnement que ce mécanisme a subi sous l'impulsion de la conscience. Le moi conscient semble moins hésitant que le moi préconscient dans son recours à la mémoire, la volonté est plus sûre de son affaire que le désir, supposons-nous plus haut, et les faits semblent nous donner raison. Mais la comparaison entre les perceptions préconsciente et consciente que nous poursuivons ici nous permet d'inférer, qu'il doit y avoir une corrélation étroite entre la certitude ou l'hésitation d'une part ; une volonté forte ou un désir faible de deuxième part ; et une mémoire vive ou lente de troisième part. Toutefois la question est de savoir de quelle nature est cette corrélation. Nous déclarerons sans longs préambules, concision que justifient tous nos développements antérieurs, qu'à notre avis la certitude est fonction de l'action de l'affect sur la mémoire. En effet, nous pouvons être sûr d'une chose alors que la mémoire nous refuse temporairement

(1) L'analyse du mécanisme de la perception, de la synthèse consciente que nous venons de faire permet donc de décomposer les opérations mentales que RIBOT sous-entend lorsqu'il écrit dans son *Evolution des Idées générales* : « Dans la conscience un signe recouvre un savoir potentiel qui peut être ramené dans la conscience et dont il tire toute sa valeur ». En réalité le signe ramène sous le regard interne toute une synthèse, mais nous ne nous en rendons pas compte.

ses services. La certitude augmente donc avec la violence de l'affect et sa canalisation vers l'adaptation. Nous pouvons à présent reconnaître que cette certitude, cette impression de se rendre compte correspond avec un facteur subjectif analogue chez l'animal : notre chien semble être tout à fait sûr que nous allons sortir dès que nous faisons nos préparatifs; il semble l'être encore plus à la vue de son collier, dont l'apparition, à ce moment précis, est le signe certain qu'il pourra nous accompagner en promenade.

Rien ne nous empêche de rappeler ici que les avantages attachés à la perception consciente sont le résultat d'une lente évolution, au cours de laquelle l'esprit a dû vaincre sa propre inertie qui le pousse à reproduire toujours les mêmes synthèses toutes prêtes dans sa mémoire, et à supprimer sa tendance au mouvement spontané. Il a dû imposer silence à ses désirs qui menaient à la non-conformité et tempérer ceux utiles à l'adaptation, de sorte que les excitations du milieu ne viennent plus le distraire de ses opérations psychiques utiles. Mais tandis qu'il domptait sa mémoire duplicative, ses désirs (nuisibles à l'accommodation qui devenait sans cesse plus parfaite et embrassait toujours plus d'objets extérieurs), ses gestes impulsifs et son idéation affective, il les a simultanément pliés vers la fin à laquelle il n'a pas cessé de tendre. Il en est résulté une motilité à la disposition de son désir, une mémoire riche de synthèses de plus en plus parfaites, et des mécanismes de rappel et d'association qui, par leur rapidité et leur exactitude, lui ont valu une impression subjective que nous avons appelé certitude ici, que l'on pourrait retrouver ailleurs sous d'autres noms, comme celui d'intuition par exemple, mais qui, dans notre opinion est inséparable du choix heureux, et a fini par devenir la conscience de soi-même. Nous reviendrons à cette évolution particulière à la fin de ce chapitre.

Nous résumons cette discussion en disant qu'elle nous a montré que tous les facteurs constitutifs de la conscience se retrouvent chez l'animal et que leur perfectionnement s'explique d'après les transitions que nous venons d'esquisser. Ces facteurs sont principalement : la volonté, la mémoire, le sentiment de la certitude subjective, l'inhibition ou la répression.

Le mystère qui entourait la conscience s'est graduellement dissipé dès le moment où nous sommes parvenu à en découvrir l'objet; il a suffi dès lors d'en suivre rapidement les étapes les plus importantes. Aussi notre but est-il virtuellement atteint et les remarques qui vont suivre ne visent plus qu'à compléter par quelques dernières retouches la construction que nous sommes parvenu à édifier. Toutefois nous nous abstiendrons de développer le sujet des avantages que nous procure la conscience, ce qui est plus du domaine de la psychologie descriptive et de la philosophie. Notre étude se place uniquement au point de vue génétique. Nous com-

mencerons par faire remarquer que l'histoire de l'évolution de nos facultés conscientes nous montre la grande uniformité qui n'a cessé de la caractériser : d'une part une unique tendance a amené l'esprit de l'inconscience à la conscience; d'autre part les principaux éléments constitutifs sont identiques à tous les stades.

La différence essentielle entre l'inconscience et la conscience consiste dans le perfectionnement des mécanismes du choix et de l'extériorisation, perfectionnement qui résulte d'une économie constante de l'énergie psychique. Cette différence nous fait penser à celle entre la conduite de chaperon rouge et du loup. Lui prend la voie la plus directe; elle perd son temps en route parce qu'elle éparpille ses efforts. D'autre part il n'est pas étonnant que W. James ait décrit la conscience comme un « instrument de sélection » (selecting agency). L'inconscience primitive n'a pas été autre chose.

Nous avons appelé l'attention sur le fait que le phénomène, que l'ancienne psychologie a décrit comme le passage du seuil de la conscience, se retrouve chez notre chien, au moment où il sait qu'il pourra nous accompagner en promenade. Il se retrouve également chez d'autres animaux, p. ex. le singe qui, chez les espèces vivant en groupes, est placé comme sentinelle veillant à la sécurité de la collectivité. Qu'il nous soit permis de souligner que ce sont deux moments de conscience accompagnés d'émission de sons spontanés (abolement et cris). C'est jusque là qu'un avenir peut être rapproché nous retracera l'origine du langage, lorsque sera mieux étudiée la tendance au symbolisme de l'inconscient, que nous connaissons déjà par l'interprétation des rêves, mais dont nous attendons encore l'explication complète. Mais on y travaille et nous pouvons déjà entrevoir le moment où cet autre problème mystérieux sera résolu d'une manière définitive. Ce sera une nouvelle justification de l'épigraphe qui figure en tête de ce livre.

Nous avons essayé d'établir que la première conscience, qui soit apparue au cours de l'évolution, est celle du but de l'adaptation, et que c'est encore celle qui manifeste lorsque l'homme renonce à l'usage des mécanismes les plus perfectionnés de son intelligence. Mais à côté de la compréhension du but, l'homme à fini aussi par se rendre compte (partiellement du moins) des moyens qu'il met en œuvre pour l'atteindre. Nous disons partiellement parce que d'une part nous ne nous rendons compte de notre mémoire que dans le cas où nous y faisons appel pour renouveler la perception, en l'absence de l'objet, et fort peu lorsque nous la mettons à contribution dans l'acte de la conception, à moins que ce ne soit au cours d'occupations qualifiées d'intellectuelles. (L'ancienne terminologie nous cachait d'ailleurs cette participation de la mémoire à l'aide des « facultés » qu'elle avait distinguées). D'autre part le rôle de l'affect comme créateur de synthèses ne nous est guère connu depuis longtemps.

Nous savions que nous pouvons penser comme le constatait Descartes, mais c'était tout. Cela voulait dire qu'au lieu de nous rendre compte du but seul, nous nous rendions aussi partiellement compte du moyen à employer pour l'atteindre. Seulement nous savons aussi que le fait de se rendre compte de ce moyen n'est pas une condition nécessaire pour en obtenir tous les avantages qu'il peut donner. Une synthèse peut être élaborée par le moi sans qu'il y soit directement provoqué par l'ambiance et sans qu'il s'en aperçoive. C'est ce que nous appelons concevoir.

Mais pour tracer l'évolution de la conception nous n'avons plus aucun terme de comparaison avec ce qui se passe chez l'animal. En effet dans le cas de la perception la bête, à partir d'un certain degré de développement, manifeste des mouvements divers qui sont en relation si étroite avec l'objet extérieur à atteindre, et en même temps d'une nature telle, que depuis cinquante ans plus aucun psychologue n'a hésité à attribuer la conscience à l'être, au moment où il extériorisait ainsi visiblement les phénomènes psychiques dont son esprit était le siège. Les phénomènes extérieurs permettaient ici cette inférence. Mais lorsqu'il s'agit de conception le problème devient plus compliqué. En effet, chez l'homme du moins, toute l'opération de la synthèse conceptuelle peut se passer sans signe extérieur et s'il en est parfois de même chez l'animal, en l'absence de tout moyen de communication entre lui et nous, la comparaison devient impossible.

Toutefois la logique peut suppléer ici dans une certaine mesure à l'observation. Nous avons établi précédemment un critère de la conscience en concluant : *est susceptible de devenir consciente toute opération à laquelle l'esprit prend part et qui est de nature à conduire à une nouvelle adaptation au milieu*. Nous éprouvons le besoin d'avouer qu'en formulant ainsi notre pensée, nous avons agi un peu sous l'empire de la timidité. Nous avons reculé devant le fait de renverser un peu trop vivement tous les principes admis jusqu'à présent et suivant lesquels la conscience est indissolublement liée à la « awareness » des Anglais, à la faculté de se rendre compte de ce qui se passe dans le monde extérieur et au dedans de nous. Mais nous constatons à présent que nous avons eu tort et qu'il eût mieux valu d'exprimer rondement toute notre pensée. Heureusement il n'est pas trop tard pour ce faire et nous allons y procéder à l'instant même. D'après nous donc la faculté de se rendre compte des phénomènes (awareness) ne recouvre pas plus exactement la conscience que celle-ci ne coïncide entièrement avec l'intelligence. L'intelligence a plusieurs aspects, dont la conscience en est un. A son tour la faculté de se rendre compte des phénomènes n'est qu'un aspect particulier de la conscience. C'est son développement ultime chez l'homme. Si tant est que la conscience n'est que l'intelligence tournée vers l'adaptation extérieure, elle est présente chez le premier organisme qui ne réagit plus à l'aide de sa mémoire duplicative

seule, qui fait un choix. Ce serait folie de dire que cet être hypothétique s'est rendu compte du milieu contre lequel il réagissait. Cependant par définition il faisait acte de conscience. Peut-être une analogie nous permettra de nous expliquer avec plus de facilité : Nous avons établi que la volonté est le développement ultime de l'élan vital en passant par le désir; élan vital-désir-volonté sont trois étapes principales de la tendance à l'adaptation. De même nous sommes d'avis que la faculté de se rendre compte du non-moi est le développement de la conscience qui, par hypothèse, accompagnait le premier choix. La conscience fugace de notre ancêtre, à un stade correspondant à celui du chien, serait accompagnée, lorsqu'elle s'éveille, du sentiment de certitude que celui-ci manifeste. Car, nous le répétons, nous ne pouvons pas douter que le chien est sûr que la circonstance que la famille est réunie autour d'une table servie peut lui valoir une part de la nourriture, comme il est sûr que le fouet lui vaudra une correction, et l'apparition de son collier le plaisir d'une sortie.

Dans notre idée la conscience reste un élément constant à travers toute l'échelle zoologique, un état que le psychologue constate en jugeant d'après certains phénomènes extérieurs. C'est la donnée objective qui se distingue de plus en plus indubitablement à mesure que l'évolution progresse. Mais pour le sujet le degré de certitude qui accompagne le choix, s'accroît dans des proportions identiques, et l'assurance est complète, c'est un tout unique lorsque le choix est devenu continu : c'est l'élément subjectif. L'esprit de l'homme qui se rend parfaitement compte du milieu, constitue le développement de celui de l'animal qui se rend compte de temps en temps, et celui-ci est lui-même le produit évolutif d'un esprit où cet élément subjectif n'existe qu'à l'état embryonnaire.

Mais puisque, d'après nous, conscience et la faculté de se rendre compte, sont deux choses différentes il faut que l'une puisse exister sans l'autre. Et en effet il en est ainsi : Nous pouvons en pleine conscience exécuter un mouvement p. ex., dont nous ne nous rendons aucun compte. De cette simultanéité divergente il serait facile de donner de nombreux exemples, mais nous nous bornerons à un seul : Nous percevons consciemment mais sans nous en rendre compte, les obstacles que nous rencontrons et évitons sur notre route lorsque nous nous promenons, tandis que notre attention est absorbée par un texte que nous lisons en marchant. Nous croyons ainsi avoir prouvé que notre conception est exacte et qu'il faut distinguer entre état de conscience, du point de vue objectif, et état pendant lequel on se rend compte, du point de vue subjectif.

Notre argumentation inclut également que le fait de se rendre compte est lié au choix et que c'est une faculté qui se développe en raison de son amplitude.

Nous serons à présent autorisés à corriger légèrement notre critère et de dire : *est qualifiée de consciente toute opération à laquelle l'esprit prend*

part et qui tend vers une nouvelle adaptation au milieu. La faculté de se rendre compte des phénomènes suit un développement parallèle et résulte chez l'homme en la conscience du but d'abord, des moyens ensuite, du moi en dernier lieu. Car la conscience de soi-même n'est somme toute qu'une faculté générale de se rendre compte qui comprend le sujet aussi bien que l'objet. Chez les animaux supérieurs et chez le bébé au contraire la faculté de se rendre compte n'est dirigée que sur le non-moi. Ainsi donc, s'il nous est impossible de dire dans quelle proportion un singe supérieur sait qu'il pense, nous pouvons cependant imaginer entre le moi-objet et le moi-sujet des transitions que l'observation de l'enfance, entreprise de notre point de vue, serait d'ailleurs parfaitement capable de reconstituer d'une manière ontogénétique. Nous supposons *a priori* que l'enfant se rend compte d'abord de ce qu'il possède une mémoire et part de cette constatation inconsciente pour se traiter comme sujet.

Ce que nous avons encore à dire de la conception à l'état conscient se résume à peu de chose. Le choix conscient, qui n'est que le perfectionnement du processus original, se limite à l'utile (avant de s'arrêter au superflu) et nous permet de concevoir au moment le plus favorable tel que le moi l'entend. Par dessus tout la conception s'est totalement affranchie du mouvement. La pensée abstraite s'est même affranchie de la représentation psychique du mouvement. Par contre elle est devenue, comme nous le disions précédemment, une espèce d'automatisme à son tour, retombant toujours dans les mêmes synthèses. L'inertie primitive de l'esprit se manifeste dans la répulsion de l'homme pour en faire ou en adopter de nouvelles; c'est ce qui constitue son misonéisme.

La conception consciente établit un rapport continu et volontaire entre le moi et le non-moi. Mais du moment que le non-moi est perdu de vue — soit que la mémoire duplicative fasse passer une partie du passé sous le regard intérieur, soit que l'idéation affective qui ne tend pas vers l'adaptation initiale absorbe l'énergie mentale — le rapport est supprimé et nous perdons la faculté de nous rendre compte. La fonction de la conscience, dans la conception comme dans la perception, est donc bien d'adapter le moi au non-moi, et la distraction est, pour un sujet normal, l'antithèse de la conscience. Lorsque nous sommes distraits c'est que les souvenirs sont utilisés à une opération psychique qui ne vise pas à l'adaptation immédiate.

La conscience de soi-même constitue la phase ultime du développement que nous avons suivi depuis son origine. C'est un état dans lequel le souvenir de l'influence, que notre moi peut exercer sur le monde extérieur, est à la base de tous les rapports que nous établissons avec le non-moi. Il diffère de la conscience du monde extérieur, que nous attribuons aux animaux supérieurs, en ce que l'accent psychique est passé de l'objet sur le sujet conscient. C'est là un phénomène qui nous est devenu familier

depuis que nous avons constaté que 1) la conception est une synthèse dans laquelle l'accent psychique porte sur l'esprit, tandis que dans la perception il porte sur le monde extérieur; 2) le désir et ensuite la volonté marquent l'initiative du moi reprise du non-moi. Dans le cas de la conscience de soi-même le moi comme cause devient plus important que le non-moi. Ces passages successifs ne manquent pas d'intérêt. Si la métaphore n'était pas trop hardie nous dirions que grâce à l'acquisition de la conscience de soi-même les rôles du moi et du non-moi ont été renversés : si la conscience extérieure peut être représentée par un état d'équilibre indifférent ayant l'ambiance comme centre, l'autre aspect représentait également un état d'équilibre indifférent avec le moi comme point central. En d'autres termes, si la conscience extérieure nous rend compte des excitations extérieures utiles — et susceptibles de réveiller un désir —, ou nuisibles — et capables de déranger notre adaptation —, la conscience de nous-même par contre nous renseigne sur les phénomènes internes de même nature que les précédents; ce sont les « qualités psychiques » de la définition de Freud. (Cf. p. 176). Elle nous permet aussi de nous rendre compte de notre propre influence sur notre appareil psychique.

C'est en partant de subtilités philosophiques plutôt que sur des observations que nous sommes ainsi parvenu à distinguer la conscience de soi-même de la faculté de se rendre compte des phénomènes extérieurs. Toutefois les faits viennent confirmer notre conclusion. Dès que nous étions parvenu, au commencement de cette étude, à établir que la mémoire duplicative est à la base de tout le psychisme, nous avons essayé de démontrer immédiatement qu'elle a rendu possible l'anticipation et le choix dès le début de l'évolution mentale, et nous avons prouvé que « la loi de récurrence » n'était qu'un aspect particulier de l'activité de l'esprit, qui tend à rechercher les causes extérieures. Or cette recherche des causes, partie du moi, a finalement abouti au moi-causant, l'esprit s'est reconnu lui-même, est devenu sûr de lui-même. C'est dire que la conscience de soi-même a existé également à l'état embryonnaire dans l'être primitif depuis le moment où son esprit, ayant choisi, est devenu cause. Il va de soi que cette reconnaissance de soi-même est liée au sentiment de certitude subjective dont il a été question plus haut comme du reste aux autres phénomènes psychiques que nous avons étudié.

On pourrait ainsi dire que la certitude objective a fini par rejoindre la certitude subjective et se confondre avec elle, mais c'est là une question que nous abandonnons aux philosophes.

Ce n'est pas sans une grande satisfaction que nous constatons que nous sommes ainsi revenu à notre point de départ et que nous terminons notre travail en traitant en dernier lieu de la question qui nous a occupé dès le début. C'est comme si nous avions parcouru le cycle complet de l'évo-

lution mentale. Mais le « cycle » est une image un peu trompeuse. En vérité nous n'avons à aucun moment abandonné notre point de départ et l'évolution psychique de l'homme ne constitue pas tant un cycle qu'un développement autour d'un point central mais suivant les trois dimensions.

Nous pouvons dire, pour nous résumer, que l'évolution mentale, qui a abouti à l'intelligence humaine, peut se décrire en distinguant quatre stades successifs, qui sont tous réunis dans l'homme :

Inconscience-Préconscience-Conscience extérieure-Conscience de soi-même.

Dans notre conception l'inconscience et la préconscience coexistent dès l'origine. Les facultés préconscientes sont alors celles qui mènent à l'adaptation. Mais facultés inconscientes et préconscientes ont ceci de commun, qu'elles se ramènent toutes deux à des manières de réagir de la substance nerveuse. La préconscience est la conscience sans la faculté de se rendre compte (*awareness*).

À l'étape suivante de l'évolution il y a coexistence des trois premiers états : la conscience extérieure se distingue de la préconscience en ce qu'elle permet à l'individu de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui. Le côté par lequel elles se ressemblent c'est qu'elles tendent toutes deux vers l'adaptation.

Chez l'homme il y a coexistence des quatre états : grâce à la conscience de soi-même il se place au centre de la création ; nous ne reviendrons plus ici sur la différence entre les deux derniers états de conscience que nous venons à peine d'examiner. Ceux-ci se laissent comparer facilement parce que dans les deux cas la faculté de se rendre compte est fort développée.

Les maladies psychiques nous apprennent que, lorsque le dernier stade disparaît, ou les deux derniers, les états les plus primitifs réapparaissent seuls avec tous leurs défauts.

Nous terminerons ce chapitre en rappelant une dernière fois le cycle primitif de Baldwin, dont l'idée nous a constamment guidé en écrivant ces pages. Car nous comprenons à présent pourquoi tous les auteurs qui ont traité le sujet ont insisté sur le fait que la conscience s'insère entre la mémoire et la motilité. La mémoire représentant le monde extérieur pour le moi, c'est comme si on disait que dans le cycle primitif : excitation extérieure-procès interne-réaction motrice, le processus psychique doit se placer entre les deux moments extrêmes. Aujourd'hui le fait nous paraît évident, hier nous étions hésitants et perplexes. Mais tout le monde sera d'accord, espérons-nous, pour résumer les opérations mentales conscientes comme suit : excitation extérieure (ou interne, qui la remplace) — procès interne perfectionné — réaction motrice immédiate ou retardée.

Enfin nous croyons avoir prouvé l'exactitude du mot de WUNDT : « Le moi est un produit de développement comme l'homme tout entier ».

POSTFACE

Nous n'avons pas voulu faire usage du mot « conclusion » en tête de ces lignes, parce que nous estimons que c'est au lecteur à la tirer et non pas à nous. Il a lu le titre de ce livre, notre programme tel que nous l'avons développé dans notre avant-propos, et les arguments que nous avons fait valoir avant d'arriver à définir la conscience. A lui de juger si nous avons réussi à le convaincre.

Aussi n'aurions nous pas ajouté une ligne à notre travail si nous n'avions pas éprouvé le besoin de présenter quelques remarques qui découlent indirectement de nos recherches et qui peuvent présenter cependant un certain intérêt.

Nous désirons d'abord souligner la circonstance que nous n'avons fait ici que reprendre une vieille thèse de JANET, de RIBOT, et de BINET, trois grands représentants de la psychologie française. Cette thèse, la voici résumée dans les termes du dernier de ces savants :

« L'unité de notre personnalité adulte et normale existe bien, et personne ne songerait à mettre sa réalité en doute; mais les faits pathologiques sont là qui prouvent que *cette unité doit être cherchée dans la coordination des éléments qui la composent.*

« Cette vérité l'ancienne psychologie n'avait pas peu contribué à la faire oublier, non seulement par ses hypothèses sur la nature du moi qu'elle tenait par une entité distincte des phénomènes de conscience; — supérieure à ces phénomènes, et ne participant pas à leurs changements incessants — mais encore par la méthode d'analyse qu'elle appliquait aux états de conscience... Ce que nous appelons notre esprit, notre intelligence est un groupement d'événements extrêmement nombreux et variés... *L'unité de notre être psychique ne doit pas être cherchée ailleurs que dans l'agencement, la synthèse, en un mot la coordination de tous ces événements.* Telle est l'idée générale que M. RIBOT a nettement formulée en terminant son remarquable ouvrage sur *Les Maladies de la Personnalité* : « *L'unité du moi, au sens psychologique du mot, c'est, dit-il, la cohésion pendant un temps donné d'un certain nombre d'états de conscience claire, d'autres moins clairs, et d'une foule d'états physiologiques qui, sans*

être accompagnés de conscience comme leurs congénères agissent autant qu'eux. *Unité veut dire coordination* ». (1) (*Nos italiques*).

D'autre part c'est encore la psychologie française qui nous a fourni tous nos arguments, de sorte que nous pouvons dire que le seul élément vraiment nouveau que nous ayons introduit dans la discussion est le point de vue auquel nous nous sommes placés. Nous nous empressons de dire qu'il ne nous est pas personnel. C'est le point de vue de la psychologie analytique.

Nous profitons de l'occasion pour réparer une injustice que nous avons commise bien involontairement vis à vis d'un de ses représentants les plus autorisés, le Professeur W. H. R. RIVERS, de l'Université de Cambridge. C'est en effet de lui que nous avons repris la conception d'économie d'énergie mentale, résultant de la suppression des réactions diffuses; mais comme son livre, *Instinct and the Unconscious*, ne se prêtait guère à des citations au cours de notre exposé, nous avons négligé jusqu'à présent de reconnaître notre dette envers lui.

Nous voulons ensuite faire remarquer que nous nous rendons parfaitement compte que nous n'avons pas envisagé tous les problèmes que soulève une étude approfondie de la conscience. Cela tient d'une part du point de vue auquel nous nous sommes placés et d'autre part, avouons-le, à notre ignorance de certains mécanismes psychiques, que l'on commence à peine à étudier. Toutefois ce vice ne gâte pas l'ensemble de notre esquisse, croyons-nous; il la laisse seulement inachevée.

Lorsque nous commençons à nous rendre compte des conclusions auxquelles nos recherches allaient aboutir, nous avons fait, non sans surprise, la réflexion que notre théorie de l'évolution mentale ne pourrait être déclarée ni Darwinienne ni Lamarckienne, parce que, si elle ne se base à aucun moment sur la sélection naturelle, nous n'avons d'un autre côté pas omis d'appeler plus d'une fois l'attention sur le fait que la conscience est due à la circonstance que le moi joue, dans les réactions de l'esprit, un rôle plus important que le milieu; il s'en détache de plus en plus à mesure que l'évolution progresse. L'instinct présente, croyons-nous, un phénomène tout opposé : là le contact du moi avec l'ambiance est de plus en plus intime et direct.

Au lieu de souligner l'influence du milieu nous avons au contraire insisté sur ce que la conscience, et l'évolution mentale qui a abouti à l'homme (car nous en soupçonnons encore une autre qu'il serait intéressant de retracer : celle dont les insectes sont les représentants les plus perfectionnés), sont le résultat de la victoire du plus grand effort sur le moindre. Nous avons constamment eu sous les yeux des applications

(1) Cf. A. BINET. — *Les Allérations de la Personnalité*, pp. 316-317 et passim, op. cit.

pratiques de cette conception de SCHOPENHAUER dans *Le Monde comme volonté et comme représentation* : « La volonté, sans intelligence (en soi elle n'est point autre), désir aveugle, irrésistible, telle que nous la voyons se montrer encore dans le monde brut, dans la nature végétale et dans leurs lois, aussi bien que dans la partie végétale de notre propre corps, cette volonté, dis-je, grâce au monde représenté, qui vient s'offrir à elle, et qui se développe pour la servir, arrive à savoir qu'elle veut, à savoir ce qu'est ce qu'elle veut... »

Parmi les mécanismes de l'inconscient il y en a dont nous faisons un usage conscient mais sans nous en rendre compte. (Après notre discussion dans le dernier chapitre ce n'est plus une gageure d'employer les deux termes conscient et « se rendre compte » en opposition). La plupart sont encore à reconnaître, mais celui du symbolisme (qui se manifeste dans les rêves d'une manière primitive) est déjà plus ou moins connu. Que dire par contre de tous les processus psychiques qui ne sont jamais venus se ranger parmi ceux que la conscience utilise, que l'on recherche cependant patiemment et avec la certitude d'aboutir un jour à des résultats heureux ? Mais quittant le domaine des possibilités pour celui des réalités, nous devons bien reconnaître que notre travail a indirectement contribué à confirmer l'opinion de ceux qui sont d'avis, que « l'inconscient est inconscient à cause de la pression inhibitrice (exercée sur la mémoire et les mécanismes psychiques) par les facteurs affectifs groupés sous le nom de répression » (1). D'autre part nous avons frôlé des problèmes qui passionnent les psychiatres : l'activité des mécanismes primitifs, condamnés et délaissés au cours de l'évolution psychique, comme cause puissante des maladies psychiques. Pour certaines d'entre elles la psychologie analytique offre des explications qui paraissent devoir être définitives.

Ces recherches ne manqueront pas, croyons-nous, de contribuer à l'admission plus générale de l'opinion de M. BERGSON que nous avons reproduite en tête de ces pages et qui ne sont qu'une paraphrase de ces paroles de LIPPS : « L'inconscient doit être considéré comme le fondement général de la vie psychique. L'inconscient est un large cercle qui circonscrit le cercle plus étroit de la conscience ; tout ce qui est conscient pousse ses racines dans l'inconscient. Mais dans l'ascension vers la conscience bien des facteurs de l'inconscient peuvent être arrêtés en route et malgré cela prétendre à une valeur entière comme activités psychiques. A vrai dire l'inconscient est le psychisme réel. Et le moi conscient est aussi mal renseigné sur sa nature interne que sur la réalité du monde extérieur : dans les deux cas ses moyens d'approche sont bien imparfaits » (2).

(1) Cf. E. JONES. — *Why is the Unconscious unconscious?* p. 251 in *The British Journal of Psychology*, Vol. IX, Part 2, October 1918.

(2) Cité par S. FREUD. — *The Interpretation of Dreams*, p. 486, op. cit.

Le conscient et l'inconscient en collaboration constituent l'intelligence.

Il résulte également de ce travail que nous savons encore très mal *comment* nous pensons. Nous sommes aussi mal renseignés sur les secrets de notre appareil psychique, que M. Jourdain sur les secrets de la prose. Notre mémoire est illimitée. Nous disposons, grâce à nos affects, d'un mécanisme de rappel auquel aucun souvenir ne résiste. Nous entrevoyons la possibilité qu'un jour viendra où la psychologie apprendra à l'homme à utiliser d'une manière beaucoup plus parfaite l'instrument incomparable dont nous disposons, mais dont, par ignorance, nous ne pouvons pas encore nous servir d'une manière systématique.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I. — La Mémoire Duplicative.	
Exemples de son intervention : dans la rêverie, la névrose, l'hystérie, le somnambulisme, le rêve, à l'état de veille. — Nous en faisons souvent usage sans nous en rendre compte. — Explication de certains cas bizarres. — Elle est à la base de la conservation de l'être primitif, du choix, de l'anticipation. — La loi de récurrence comme processus d'anticipation : elle mène à la découverte des relations causales. — La mémoire duplicative constitue l'aspect le plus primitif de la faculté de rétention	9
CHAPITRE II. — La Mémoire synthétique et la perception.	
La Mémoire synthétique est utilisée dans la Perception. — Analyse de la Perception. — Nos affects teintent nos perceptions, donc aussi nos souvenirs synthétiques. — La Mémoire synthétique conserve les éléments groupés, ainsi que les relations établies. — Usage de ces voies dans le rappel et la perception. — Les deux formes de la mémoire se prêtent une assistance mutuelle. — Le désir est leur excitateur. — La représentation des souvenirs désagréables. — La genèse de la mémoire	46
CHAPITRE III. — La Conception.	
Analyse de la Conception — Comparaison entre la Perception et la Conception : elles usent toutes deux des synthèses anciennes. — L'animal, captif de ses synthèses, et l'homme aussi à un certain degré. — Signification biologique de cet automatisme. — Analyse de la Conception originale. — Comparaison de la Perception, de la Conception et de l'Invention. — L'invention résulte d'un procédé empirique.	88
CHAPITRE IV. — Les Mouvements inconscients.	
Exemples de mouvements inconscients chez l'homme. — C'est la répression qui se relâche. — Comparaison avec l'automatisme animal. — Signification de l'affaissement de l'intelligence. — La mémoire automatique est la réplique psychique de l'automatisme de l'animal. — L'accueil de l'idée dans la conscience est l'équivalent psychique de son passage dans le système moteur. — La répression des mouvements affectifs a lieu au stade inconscient également	135
CHAPITRE V. — La Conscience.	
La conscience est présente dans l'animal à l'état discontinu. — Elle est l'envers de l'automatisme. — Elle est liée au choix. — Explication de son caractère discontinu. — La conscience de l'animal poursuit l'adaptation au monde extérieur. — Critère et définition de la conscience et de l'intelligence. — La genèse de la conscience. — Définition de la volonté. — La conception consciente. — La conscience de soi-même	166
POSTFACE	200

Vu et admis à soutenance le 17 Juin 1921.
Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
(s) FERD. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris,
(s) P. APPELL.

